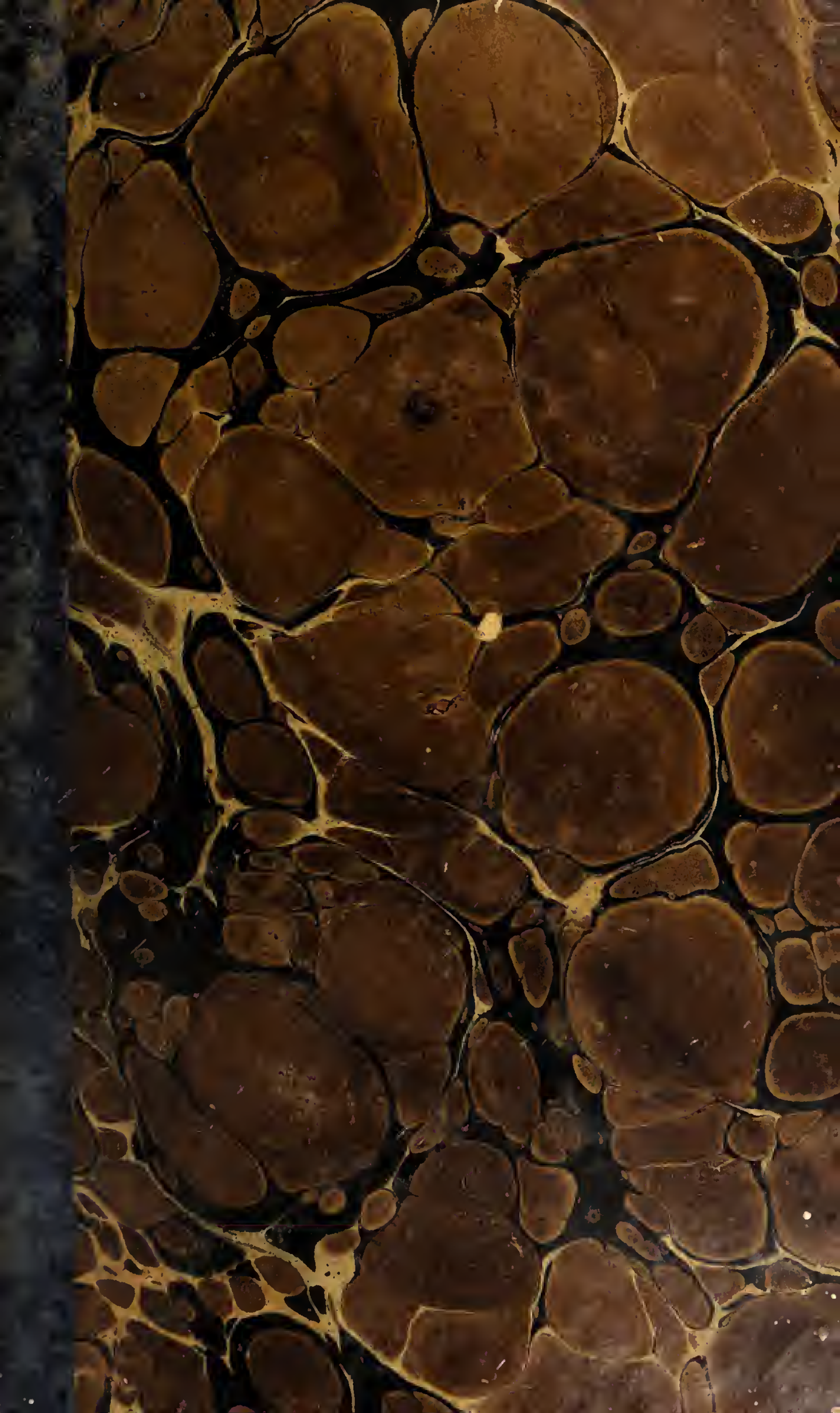
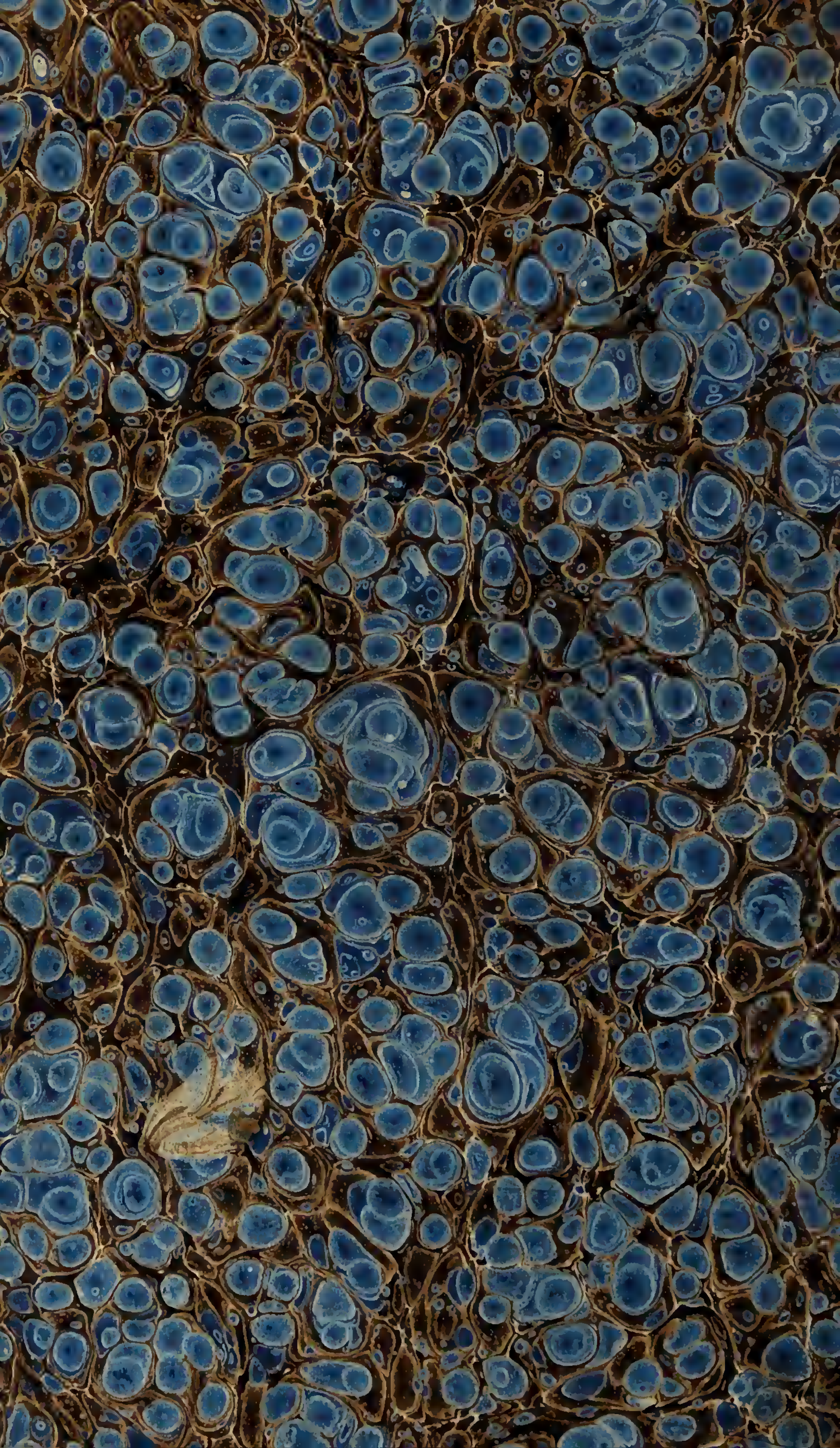
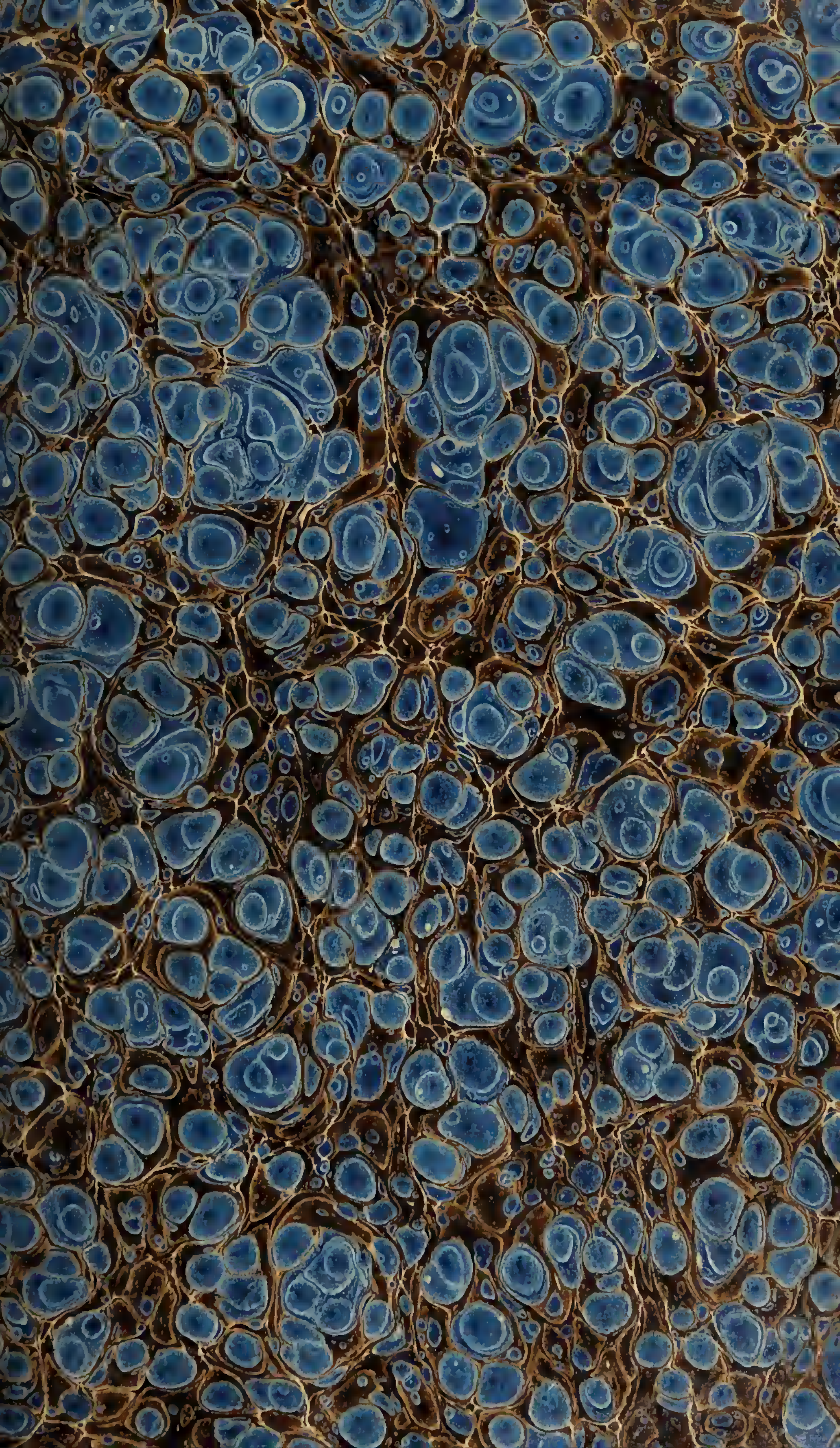






FRANCE, Commission Médicale
(Gibraltar Epidemic)

DOCUMENS

RELATIFS

A L'ÉPIDÉMIE

DE FIÈVRE JAUNE,

QUI A RÉGNÉ À GIBRALTAR EN 1828.

TOME I.er

Cet Ouvrage se trouve

A Paris, chez J. B. Bailliere, libraire de l'Académie royale de Médecine, rue de l'École de Médecine, n° 13 *bis;*

A Londres, même maison, n° 19, Regent street.

DOCUMENS

RECUEILLIS

PAR MM. CHERVIN, LOUIS ET TROUSSEAU,

MEMBRES

DE LA COMMISSION MÉDICALE FRANÇAISE

ENVOYÉE À GIBRALTAR POUR OBSERVER L'ÉPIDÉMIE DE 1828;

ET PAR M. LE Dr BARRY,

MÉDECIN DES ARMÉES ANGLAISES.

TOME PREMIER.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

1830.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS ESSENTIEL.

Plusieurs erreurs graves ayant été consignées dans les documens publiés par la Commission médicale de Gibraltar, tant dans ceux qui portent ma signature que dans ceux que je me suis abstenu de signer, il est de mon devoir de prévenir le public que ces erreurs seront relevées dans un écrit consacré à cet objet et que je publierai incessamment.

CHERVIN.

AVIS ESSENTIEL.

Plusieurs erreurs graves, qu'il nous a été impossible d'éviter, ayant été consignées dans les déclarations recueillies par la Commission médicale de Gibraltar, il

est de notre devoir de prévenir le public que ces erreurs seront indiquées et appréciées dans le rapport que nous publierons incessamment.

LOUIS, TROUSSEAU.

AVERTISSEMENT.

L'ÉPIDÉMIE de fièvre jaune, qui a régné à Gibraltar en 1828, avait déjà fait beaucoup de ravages dans cette place, quand le Gouvernement français résolut d'y envoyer des médecins pour en observer le caractère et en étudier les causes.

Dans l'intention d'obtenir des résultats concluans sous ce dernier rapport, le Gouvernement créa une commission médicale, dont deux membres furent désignés par le Ministre lui-même; l'un, M. Chervin, connu par son opinion sur la non-contagion de la fièvre jaune; l'autre, M. Trousseau, qu'on croyait favorable à la théorie de la contagion, mais qui en réalité n'avait aucune idée arrêtée sur le caractère de l'affection qu'il allait observer pour la première fois.

Sur la demande de M. le Ministre de l'intérieur, un troisième commissaire (M. Louis) fut désigné par l'académie royale de médecine, comme n'ayant aucune opinion sur la nature contagieuse ou non contagieuse de la maladie.

Ces trois médecins devaient observer en commun les mêmes faits, rédiger des procès-verbaux de toutes les déclarations qui leur seraient faites relativement au mode de progagation de la maladie, et à leur départ M. le comte de Boisbertrand, au nom de M. le Ministre de l'intérieur, leur dit : « Nous vous demandons des faits et non » des opinions, Messieurs, et nous ne tiendrons » compte que de ceux qui auront été recueillis » par les membres de la commission réunis. »

Les membres de la commission quittèrent Paris le 1er novembre, cinq jours après la nomination de M. Louis ; et, malgré leurs efforts pour voyager rapidement, ils n'arrivèrent à Gibraltar que le 23 du même mois. Ils se présentèrent le même jour chez M. le général Don, lieutenant gouverneur de la place, qui les reçut avec autant de distinction que de bonté. Ils virent ensuite le médecin en chef de la garnison, alors M. le docteur Broadfoot, puis M. Amiel, leur compatriote, chirurgien du 12e régiment, et M. Gillchrest, chirurgien du 43e, qui leur ont rendu, pendant leur séjour à Gibraltar, des services de toute espèce. Ils se mirent aussi promptement en relation avec tous les autres chirurgiens des régimens et avec les chefs des services publics, et grâce à l'extrême obligeance de ces Messieurs, les membres de la commission purent observer un assez grand nombre de sujets atteints de la maladie régnante, et faire l'autopsie cadavérique de plusieurs d'entre eux.

Ce travail, qui devait être le premier, fut commencé dès le 24 novembre et terminé un mois

après, le 25 décembre, époque à compter de laquelle on ne constata officiellement aucun nouveau cas de fièvre jaune, aucun décès par suite de cette maladie. Ce travail devait être le premier, disons-nous, puisqu'il fallait avant tout s'assurer du caractère de l'épidémie régnante, voir si, comme on le disait, c'était bien la fièvre jaune, et que le seul moyen d'atteindre ce but était de recueillir l'histoire d'un certain nombre de malades, et d'examiner les organes de ceux qui auraient succombé.

Toutefois, ces recherches médicales ne furent pas faites en commun, et chacun y apporta son expérience et ses lumières individuelles. Notre mission, en effet, était moins d'étudier la nature que les causes de la maladie; et s'il importait peu que nous fussions d'accord sur la première, il était nécessaire que tout ce qui était relatif à celles-ci fût sanctionné par le témoignage de tous les commissaires.

Ce travail était fort avancé quand M. le docteur Pym, surintendant des quarantaines en Angleterre, arrivé depuis quelques jours à Gibraltar, où il fut mis à la tête du service de santé, conçut aussi le projet de former une commission qui s'occuperait de recherches semblables à celles que nous allions commencer sur l'origine et le mode de propagation de la fièvre jaune, et cette commission, composée de MM. les docteurs Barry, médecin de l'armée, Wilson, chirurgien en second de l'hôpital civil, Ardévol, médecin espagnol, devait commencer ses recherches par Catalan-Bay, petit village situé sur le revers oriental du rocher

à l'opposite de Gibraltar. Mais, en même temps, M. Pym communiqua son projet à M. Trousseau, en lui demandant s'il lui conviendrait de partager les travaux de cette commission; M. Trousseau répondit qu'il ne pouvait accepter cette proposition qu'autant qu'il en serait fait une semblable à ses collègues, et ceux-ci ayant cru devoir adhérer, il se forma une commission mixte composée de MM. Chervin, Louis, Trousseau, Barry, Wilson et Ardévol. Bientôt M. Ardévol tomba malade. Peu de temps après, M. Wilson crut aussi devoir se retirer, et la commission se trouva réduite, un mois après sa formation, aux membres de la commission française, et à M. Barry qui fut leur collaborateur jusqu'à la fin.

Malgré le petit nombre de personnes dont elle était composée, la commission s'organisa comme si elle eût été plus nombreuse. MM. Louis et Trousseau en furent les secrétaires. M. Barry, qui parle l'anglais, le français, l'espagnol et le portugais, fut chargé d'adresser, soit directement, soit par l'organe de deux interprètes que le gouvernement anglais avait mis à la disposition de la commission, les questions aux personnes chez lesquelles nous nous présentions. Les secrétaires, chacun à son tour, transcrivaient immédiatement ces déclarations. Puis celles-ci étaient lues, séance tenante, afin que, s'il s'était glissé quelques erreurs, on pût les rectifier par de nouvelles questions, et tous les jours, avant de se séparer, les membres de la commission signaient les procès-verbaux de ces déclarations.

Mais ces procès-verbaux comme on l'imagine bien, étaient fort incorrects; plusieurs des réponses qui auraient dû se succéder, se trouvaient séparées, &c., &c. Il fallait donc leur faire subir une nouvelle rédaction, ce dont furent encore chargés les deux secrétaires de la commission; et pour qu'il ne pût se glisser d'erreurs dans ce nouveau travail, les procès-verbaux, ainsi rédigés, étaient relus, signés et rectifiés, si quelque rectification avait été jugée nécessaire.

Cette rectification était rendue plus sûre à l'aide des notes que M. Chervin avait recueillies de son côté, et qui lui permettaient de contrôler plus facilement la rédaction des secrétaires.

C'est ainsi que procéda la commission pendant les quatre mois que dura son investigation.

Il convient d'ailleurs de remarquer que la série des questions à adresser aux familles dans lesquelles nous nous transportions avait été convenue à l'avance, et que, quand l'un de nous voulait en faire de nouvelles, ou suppléer à la mémoire de celui qui adressait les questions, il les indiquait à M. Barry, qui les faisait aussitôt. Cette espèce de subordination avait paru nécessaire à la commission pour éviter la confusion et épargner le temps.

C'est par le village de Catalan-Bay que le travail de la commission commença; mais, ce travail à peine commencé, le temps devint froid. On dut penser alors que l'épidémie qui décroissait chaque jour allait se terminer, et que les habitans de Gibraltar, qui étaient au Champ-Neutre sous des tentes ou dans des baraques de bois depuis que

la fièvre jaune s'était déclarée, auraient bientôt la permission de rentrer dans la ville; et, comme il eût été difficile de les y retrouver, la commission jugea convenable de suspendre ses recherches à Catalan-Bay, pour s'occuper du Champ-Neutre, dont l'histoire lui semblait devoir être d'un grand intérêt relativement à l'objet spécial de son investigation.

Après avoir terminé presque complètement l'investigation qu'elle se proposait de faire au Champ-Neutre et à Catalan-Bay, la commission poursuivit ses recherches dans la ville, en commençant par le vingt-quatrième district, où la maladie avait, dit-on, pris naissance; après quoi elle passa dans la partie du rocher qu'on appelle *Sud* ou *Europe*.

Le Gouvernement publie aujourd'hui ce travail, tel qu'il a été remis au Ministère de l'intérieur, par les membres de la commission à leur retour de Gibraltar. L'impression en a été surveillée par MM. Chervin et Trousseau, qui n'ont eu à y ajouter que quelques notes explicatives.

S'il importait peu à l'exactitude des faits que les documens recueillis par la commission l'eussent été dans tel ordre plutôt que dans tel autre; il convenait, pour en faciliter l'étude, de les grouper de manière à ce qu'ils pussent s'éclairer mutuellement, et c'est ce qui a été fait par MM. Chervin et Trousseau.

Ainsi les documens ont été partagés en sept parties.

La première contient ceux qui ont été recueillis dans la ville, et d'abord dans le vingt-quatrième dis-

trict; puis ceux qui sont relatifs à des individus logés dans divers quartiers, à d'autres personnes qui habitaient des maisons situées au voisinage des égoûts publics, ou dans lesquelles il pouvait exister des foyers d'infection quels qu'ils fussent; enfin, dans la même partie, sont contenues les investigations relatives aux maisons isolées, et à celles qui sont situées au-dessus de la ville.

La deuxième partie renferme les documens recueillis dans la portion du territoire de Gibraltar, qui est placée au midi de la ville, et qu'on nomme *Sud* ou *Europe*. Les uns sont relatifs aux maisons non isolées et voisines de l'hôpital de la marine, les autres à l'arsenal de la marine et au quartier des ouvriers de l'arsenal; les autres enfin, aux maisons isolées du sud.

La troisième partie est consacrée à l'histoire des habitans de Catalan-Bay.

La quatrième est relative au Champ-Neutre, portion du territoire de Gibraltar comprise entre l'Espagne et l'extrémité nord du rocher. Elle comprend les documens qui concernent les habitans du village placé le long de la baie, ceux qui ont rapport aux jardins et aux maisons qui les avoisinent, aux baraques de l'est, à celles dites du Delta, à cause de leur forme, aux soldats mariés du 43e régiment. Nous y avons joint les renseignemens généraux que nous a donnés M. Turner, président de la commission chargée de distribuer des secours aux pauvres campés au Champ-Neutre.

La cinquième partie comprend les renseignemens relatifs aux régimens en garnison à Gibraltar.

La sixième, ceux qui nous ont été fournis par les personnes qui étaient à bord des bâtimens restés dans la baie.

La septième renferme les documens recueillis sur le Dygden, vaisseau suédois, que beaucoup de personnes croyaient avoir apporté la fièvre jaune à Gibraltar.

La commission ne pouvait recueillir des faits trop nombreux et trop complets sur l'objet spécial de sa mission, c'est-à-dire, sur le mode de développement et de propagation de la maladie : aussi quand il ne lui a pas semblé impossible de rechercher les faits relatifs à tous les habitans d'une même localité, elle l'a fait : c'est ainsi qu'elle s'est adressée successivement à toutes les familles du village du Champ-Neutre, à toutes celles de Catalan-Bay, à toutes celles qui occupaient des maisons isolées, de manière que, relativement à ces diverses portions du territoire de Gibraltar, elle a réellement fait une énumération complète.

Mais pour se faire une idée juste du territoire de Gibraltar et des diverses parties que la commission a explorées, il est essentiel de consulter les cinq plans que nous avons fait lithographier et annexer à nos documens.

Le plan général de Gibraltar comprend tout le rocher sur lequel est bâti la ville, et une langue de sable appelée Terrain-Neutre, où se trouvent les limites des territoires anglais et espagnol.

L'extrémité sud de ce plan représente la partie du rocher connue sous le nom d'*Europe* ou de *Sud*. A la partie moyenne, et à l'ouest, on voit la ville ; à l'oppo-

site, du côté Est, on peut distinguer le petit village de la Caleta ou Catalan-Bay ; au nord, le Champ-Neutre, où sont indiqués le village, les tentes, les jardins, les baraques du Delta et celles de l'Est.

Quoique ce plan fût fort détaillé et fort exact, il n'était cependant pas fait sur une échelle assez grande pour que l'on pût indiquer aisément les égoûts, les maisons sur lesquelles nous appelons particulièrement l'attention dans le cours de nos documens, etc. Aussi avons-nous cru devoir faire dessiner quatre autres plans, qui ne sont autre chose que des divisions du premier, seulement sur une échelle plus grande ; ces plans sont :

1° *Le plan de la ville.* Dans ce plan, les maisons particulières, les établissemens publics, les circonscriptions des divers districts, les lignes suivies par les égoûts, et même les gueules des égoûts sont indiqués avec précision. Les noms français sont substitués par tout aux dénominations anglaises et espagnoles. En marge sont indiqués les noms anglais correspondans.

2° *Plan du vingt-quatrième district.* Quoique le plan de la ville ait été fait sur une grande échelle; cependant les proportions n'en étaient pas telles, que l'on pût sans confusion désigner les localités nombreuses dont il était souvent question dans notre travail. Il devenait surtout indispensable de grossir les proportions pour le vingt-quatrième district, où la fièvre jaune avait, dit-on, débuté; par ce moyen, nous avons pu indiquer clairement toutes les maisons où nous avions pris d'importantes observations, et nous avons ajouté, sur le plan même, le nom de

chacun des habitans qui avaient été l'objet d'une enquête intéressante.

3° *Plan de Catalan-Bay.* Ce plan a été fait absolument de la même manière et dans le même but.

4° *Le plan de l'extrémité sud de Gibraltar.* Ce plan est exactement copié sur le plan général, à cela près des dimensions. Ici comme pour la ville, tous les édifices publics, et même la plupart des maisons particulières, sont indiqués avec une grande exactitude.

LOUIS, TROUSSEAU.

DOCUMENS

RECUEILLIS

PAR MM. CHERVIN, LOUIS ET TROUSSEAU,

MEMBRES

DE LA COMMISSION MÉDICALE,

QUE LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS A ENVOYÉE À GIBRALTAR
POUR OBSERVER L'ÉPIDÉMIE
QUI A RÉGNÉ DANS CETTE PLACE EN 1828;

ET PAR M. LE Dr BARRY,

MÉDECIN DES ARMÉES ANGLAISES.

PREMIÈRE PARTIE.

DOCUMENS RECUEILLIS DANS LA VILLE DE GIBRALTAR.

PREMIÈRE SECTION.

XXIVe DISTRICT.

N° 1.

Famille de M. *Francis*, messager du roi à Gibraltar, maison n° 10, Flat Bastion Road.

La sœur de Testa, garde de santé des vaisseaux en quarantaine, est la première malade dont M. Francis ait entendu parler. Cette demoiselle, qui était couturière, est tombée malade le 21 août. Testa est revenu du *Dygden* le 6 août, et il a rapporté avec lui son lit, ses couvertures

et ses hardes. M. Francis tient ces détails de Testa lui-même, qui les lui a donnés en présence de M. Richard Barett, à qui il avait dit la même chose. Testa lui a dit qu'il n'y avait à bord ni malades ni marchandises pendant le temps qu'il y passa ; il ne lui a pas parlé de l'état de la santé de l'équipage pendant le voyage de la Havane à Gibraltar.

La famille Serfati (1) est la seconde dans laquelle M. Francis ait su qu'il y avait des malades : deux demoiselles y furent atteintes de la fièvre épidémique ; il ignore si cette famille a eu des communications avec celles de M. Testa.

La profession de M. Serfati était d'acheter et de vendre différens objets à bord des vaisseaux nouvellement arrivés.

M. Francis pense que la famille Martin est la troisième qui ait été attaquée. M. Martin avait pour garçon de bureau un homme qui demeurait dans la maison Serfati, et qui avait un enfant malade en même temps que les demoiselles dont il a été question tout-à-l'heure (2). M. Martin avait une domestique qu'il envoyait ordinairement porter des ordres au garçon de bureau. Cette femme tomba malade après les enfans de M. Martin, et mourut dans une maison du voisinage (3). M. Wilson, ici présent, dit que le premier malade de la famille Martin fut vu par M. Fraser le 18 août.

La famille de M. Francis était composée de quinze personnes, savoir : M. et Mme Francis, qui ont eu la fièvre jaune dans des épidémies antérieures, deux sœurs de madame, un neveu, neuf enfans de vingt-deux ans à vingt-deux mois, et une domestique. Cette famille n'avait pas cessé d'avoir de libres communications avec celle de M. Martin, lorsque, le 3 septembre 1828, une fille de M. Francis tomba malade, et mourut le 5 avec le vomissement noir.

---

(1) Voir le document n° 9.
(2) *Ibid.* n° 2.
(3) *Ibid.* n° 41.

Déjà presque toutes les maisons du côté Est de la rue avaient eu des malades avant que Mlle Francis ne le fût elle-même. Cette enfant, la veille du jour qu'elle fut atteinte de la fièvre, sentit une très-mauvaise odeur en passant près de la fenêtre ouverte d'un appartement où était mort un homme enterré la veille. Elle attribua cette odeur à l'égoût dont la gueule est située à-peu-près à trente pieds de là.

La veille de la mort de sa fille, M. Francis avait séparé de la malade les enfans qui se portaient bien; il les retenait en bas, et leur sœur restait dans la chambre du haut; en même temps il envoya au Sud (1) trois de ses enfans; mais l'un revint malade le soir même de son départ, et l'autre huit jours après. Nous reviendrons tout-à-l'heure sur le troisième.

La nuit même de la mort de leur fille, M. et Mme Francis sentirent une odeur comparable à celle de la chair pourrie, qui s'exhalait de la malade et se répandait dans toute la maison. Cette odeur était beaucoup plus forte lorsque l'enfant allait à la garde-robe.

Tous les membres de la famille, à l'exception de M. et Mme Francis, éprouvèrent la maladie depuis le 3 septembre jusqu'au commencement d'octobre; il n'y eut en tout que trois personnes qui s'alitèrent et une qui mourut.

Une des sœurs de Mme Francis était restée constamment auprès de l'enfant qui est morte, elle tomba malade elle-même le jour qu'elle perdit sa nièce, et éprouva des symptômes fort graves.

Le troisième enfant, qui avait été envoyé au Sud, s'y était toujours bien porté; avant son départ de la ville, il avait eu de libres communications avec sa sœur malade; six

(1) On appelle *Sud* cette partie du territoire de Gibraltar située au-delà de l'extrémité méridionale de la ville, et qui s'étend jusqu'à la mer. Voyez le plan général.

semaines après son départ, il revint à la maison, et il tomba malade au bout de dix jours, avec les mêmes symptômes que ses frères. Il y avait des malades dans les maisons qui environnaient celle qu'il habitait au Sud. Pendant son absence, la maison de M. Francis avait été lavée avec une solution de chlorure de chaux et avec du vinaigre, le dessus des meubles, tels que les canapés et les fauteuils, avait été nettoyé avec du rhum.

Sous la rue où est située la maison de M. Francis, il y a un canal d'égoût où viennent aboutir les égoûts particuliers des maisons du côté Est de la rue; à cent pas environ de chez M. Francis, cet égoût a une bouche de quatorze pouces carrés, qui n'était habituellement fermée que par une grille, et qui l'est depuis le 4 septembre par une plaque de fer recouverte d'un peu de terre; à la même époque, on jeta dans le conduit une grande quantité de chaux, et quatre cents livres de chlorure de chaux furent employées pour la désinfection générale des égoûts.

M. Francis déclare qu'il ne sentait l'odeur de l'égoût qu'en se plaçant au-dessus de la gueule qui était ouverte; que cette odeur n'a pas été plus mavaise cette année que l'an dernier; qu'elle ne diffère en rien de celle que les égoûts exhalent ordinairement.

Dans sa maison, M. Francis n'a jamais ni l'odeur des égoûts ni celle de la fosse d'aisance. Les eaux ménagères sont jetées dans les latrines, que l'on vide ordinairement deux fois par an. Il y avait six mois qu'elles n'avaient été curées lorsque la fièvre s'est déclarée cette année.

La santé de la famille a constamment été bonne pendant les années précédentes.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 2.

Famille de *Thomas Acres,* garçon de bureau de M. Martin, sous-secrétaire civil, maison n° 3.

Thomas Acres, sa femme et cinq enfans, vinrent demeurer dans la maison de Serfati, vingt-quatrième district, n° 3, vers la fin du mois de juin, et y restèrent deux mois. A la fin d'août, ils changèrent de domicile et allèrent à l'Europe (1). Vers le 10 ou le 11 août, comme le lui assura Mme Serfati, l'une des demoiselles Serfati tomba malade; l'autre fut attaquée le surlendemain. Elles gardèrent longtemps le lit, et M. Acres, le jour même qu'il quitta la maison, vit une d'elles déjà beaucoup mieux, et serra la main à celle qui était le plus malade, et qui mourut en effet deux jours après. Il s'aperçut alors que la peau de cette dernière était jaune. M. et Mme Serfati ne voulurent admettre personne dans leurs appartemens pendant la maladie de leurs filles, et les enfans d'Acres n'y entrèrent jamais.

Serfati était dans l'habitude d'aller vendre des comestibles et différens objets de mercerie et de coutellerie à bord des bâtimens de la rade; Acres ignore s'il a eu quelques relations avec le vaisseau suédois *le Dygden.*

L'un des fils de Thomas Acres eut une légère indisposition vers le 15 du mois d'août. Sans frisson préalable, il éprouva de la céphalalgie et du brisement des membres; il vomit aussi après l'administration d'un médicament; d'ailleurs, il ne s'alita pas et ne fut malade que deux jours; mais il n'avait recouvré toutes ses forces que douze jours après : la santé du reste de la famille fut toujours fort bonne.

La domestique de M. Martin n'alla qu'une fois chez

(1) Les Espagnols appellent *Europa* cette partie du territoire que les Anglais nomment *South* ou *Sud.* Voyez la note de la page 3 et le plan général.

Thomas Acres; c'était pendant la nuit, pour le prier d'aller chercher le médecin, dont avait besoin une des demoiselles Martin, la première de la famille qui tomba malade.

Pendant les deux mois que Thomas Acres passa dans la maison Serfati, il fut frappé de la mauvaise odeur de l'égoût qui était dans la cour, et de celle des latrines de la maison, dont le siége était tout pourri. L'appartement d'Acres était le premier après la porte d'entrée; celui des Serfati était plus enfoncé dans la cour.

Le 9 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 3.

Famille de Mme *Damien Blanco*, maison n° 3.

Mme Blanco habite seule avec son mari qui est boulanger. Tous deux, ils ont eu la fièvre jaune en 1813, et n'ont été atteints par l'épidémie ni en 1814 ni en 1828. Elle-même éprouva, au commencement de septembre 1828, les accidens suivans. Elle avait été chercher au dispensaire de quoi faire des fumigations (chloriques). Elle les fit dans sa chambre : il s'éleva une épaisse fumée, et, peu d'instans après, elle tomba et resta quatre heures à terre : on la releva pour la transporter à l'hôpital, où elle resta étourdie pendant un espace de temps qu'elle ne peut limiter. Elle ne sait si elle eut la fièvre. La couleur de son teint ne fut nullement altérée. Cette dame revint d'Espagne, où elle avait été passer quelque temps, vers le 20 du mois d'août. A cette époque, toute la famille Serfati, qu'elle ne connaissait que de nom, était malade. Elle ne sait s'il a été fait des visites aux enfans de cette maison pendant leur maladie.

La chambre qu'elle occupe a environ douze pieds carrés; elle est un peu humide, mal ventilée. Elle l'habite

depuis quinze ans, et elle a toujours joui d'une bonne santé. Elle n'a jamais senti de mauvaise odeur, ni dans la maison, ni dans le chemin.

Les oiseaux qu'elle a n'ont jamais été malades.

Le 27 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 4.

Famille d'*Antonio Faria*, même maison, cour d'en haut.

Trois personnes dans la famille avant l'épidémie : M. et Mme Faria et un enfant. Madame a eu la fièvre jaune en 1813, et n'a point été malade en 1828. Le mari et l'enfant ont eu la fièvre dans la dernière épidémie. L'enfant fut malade le premier, vers la fin d'octobre : céphalalgie, vomissemens spontanés, fièvre pendant quatre jours. La jaunisse se manifesta dès le début et fut très-prononcée. Les forces étaient complétement rétablies le dix-huitième jour. Cinq ou six jours après le commencement de la maladie de son fils, Faria tomba de cheval, il fut saigné, et l'accident n'eut pas de suites; mais, à quinze jours de là, il éprouva un frisson très-fort, des douleurs générales, et une fièvre qui dura vingt-quatre heures seulement. Il vomit après avoir pris de l'huile et de l'émétique : le lendemain, épistaxis peu abondante : quinze jours avant de recouvrer ses forces; pas de jaunisse.

A l'époque où la famille Faria tomba malade, elle occupait un autre logement dans Cornwal's ramp. L'enfant n'avait eu de communications avec aucun malade; on le gardait à la maison de peur qu'il ne contractât la fièvre jaune : mais, vers le 15 septembre, un domestique qui demeurait au rez-de-chaussée fut atteint de l'épidémie; et, peu après, trois de ses enfans. Dans les premiers jours d'octobre, un homme qui habitait le second étage eut

également la maladie régnante. Toutes les grandes personnes de la maison, qui n'avaient pas eu la fièvre jaune antérieurement, la contractèrent cette année; et quelques-uns des enfans du bas furent exceptés.

M. Faria et Mme Bacaresa (1) ne connaissent personne qui, ayant eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures, l'ait éprouvée de nouveau dans le cours de la dernière.

Les appartemens de Faria et de Mme Bacaresa étaient, au commencement de l'épidémie, occupés par la famille Serfati et par Thomas Acres. Ils sont au rez-de-chaussée par rapport à la cour de l'Est, au premier étage par rapport à la cour de l'Ouest. Le logement de Faria se compose de trois pièces; la première de douze pieds de long sur six de large, et sept de haut, a deux fenêtres de deux pieds et demi chacune, l'une au Nord, l'autre à l'Ouest. La seconde pièce a douze pieds sur dix, porte sur la cour de l'Est, fenêtre en face de trois pieds de large, cheminée au Nord; les fenêtres de l'Ouest s'ouvrent sur un terrain libre. Ces deux chambres sont planchéyées et sans humidité. Troisième pièce, cuisine de six pieds sur trois, une fenêtre, une porte. Cour de quatre-vingt-dix pieds de long sur vingt pieds de largeur, abritée au Nord par une maison fort élevée. Jardin à l'Est aussi grand que la cour et sur le penchant du rocher, séparé de la cour par un mur de terrasse de huit ou dix pieds de haut. Latrines isolées, à vingt-cinq pieds de la maison; égoût pour les eaux ménagères à trois pieds de la porte de la cuisine, à six de celle de la chambre principale.

Le 28 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Mme Bacaresa habite la même cour que Faria, et l'appartement qu'occupait Thomas Acres (documens n° 2); le document qui la concerne se trouve dans la section du Champ-Neutre.

N° 5.

Famille d'*Antonio Rodriguez,* maison n° 3, cour d'en bas à l'Ouest.

Huit personnes dans la famille, M. et Mme Rodriguez, leur mère, et cinq enfans de quatorze à deux ans. Mme Rodriguez et sa mère ont eu la fièvre jaune en 1804, M. Rodriguez l'a eue en 1813 ; ils sont toujours restés bien portans dans les épidémies ultérieures. La mère de Mme Rodriguez a entendu dire qu'une personne avait eu la fièvre jaune deux fois. Aucun des enfans n'a été malade en 1828. La famille fut transférée au Champ-Neutre (1) le 5 septembre, et habita une des tentes de l'Est, près du rocher. Soit au camp, soit à la ville, ils n'ont eu de relations avec aucun malade : ils ne connaissaient les Serfati que de nom. Ils savent seulement que, dans cette famille, il y eut trois malades, deux demoiselles et un garçon ; que la maladie des demoiselles dura à peu près quinze jours, et qu'une d'elles mourut peu avant la translation générale du XXIVe district au Champ-Neutre. Personne de la famille Rodriguez n'alla voir les Serfati, on n'allait pas même dans leur cour : cependant un de ses enfans allait jeter, de très-grand matin, dans les latrines de la cour Serfati, les excrémens de la veille ; cet enfant ne rencontrait personne. Pendant le séjour de la famille au Champ-Neutre, le mari, Antonio Rodriguez, venait tous les jours dans la ville. Le soir, avant de rentrer dans la tente, il avait soin de se laver les mains et le visage à la mer, et de quitter sa casaque, qu'il laissait à l'air quelque temps.

Ils habitent cette maison depuis le 1er août 1828 : l'é-

---

(1) On appelle *Champ-Neutre* cette partie du territoire de Gibraltar située entre l'extrémité Nord du rocher et la ligne espagnole. Voyez le plan général.

goût de la cour ne donnait pas d'odeur; on le lavait avec soin, et on recouvrait la grille d'une natte.

Chambre de treize pieds de long sur dix de large, et de sept de hauteur, porte large à l'Ouest sur la cour, fenêtre de trois pieds à l'Ouest, cheminée au Sud. La chambre est carrelée, et n'est pas humide.

Le 28 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 6.

Famille de Mme *Schütz*, même maison, même cour.

Cinq personnes avant l'épidémie : M. et Mme Schütz, leur mère et deux enfans, l'une de quinze ans, l'autre de dix. Mme Schütz et sa mère avaient eu la fièvre jaune en 1804 à Cadix; elles ne l'ont jamais éprouvée depuis. En 1828, le père, le jeune garçon et la fille ont été malades. La fille, de quinze ans, est née en 1813, et ne fut pas atteinte de l'épidémie qui régna à cette époque, non plus que de celle de 1814.

Mme Schütz ne connaît personne qui ait eu la fièvre jaune deux fois.

Toute la famille fut transférée sous les tentes du Champ-Nentre, le 5 septembre 1828. Le lendemain samedi, M. Schütz tomba malade et resta dans sa tente jusqu'au jeudi suivant, qu'il mourut. Frissons, céphalalgie violente, douleurs d'estomac, de ventre, jaunisse; pas de vomissement noir. Il restait tout le jour sans se coucher, et le mercredi encore il ne garda pas le lit; mais le jeudi matin il ne put se lever ; le sergent de police ordonna alors de le transporter au lazaret; il mourut en chemin.

L'enfant de dix ans tomba malade vingt-quatre heures

après son père : douleurs dans la région ombilicale, vomissemens après avoir pris quelques médicamens, fièvre pendant huit jours; un peu de jaunisse. Il était déjà mieux quand son père mourut.

Personne de la famille n'entrait à Gibraltar. Depuis la mort du père, tout le monde jouissait d'une bonne santé, lorsque, six semaines après la translation, la fille aînée éprouva la fièvre à son tour. Douleurs de tête, de ventre, de jambes, nausées, pas de vomissemens : frissons, fièvre très-forte ; diarrhée considérable, évacuations jaunes et obscures ; langue toujours blanche, ventre souple, région épigastrique douloureuse, jaunisse, délire pendant quelques nuits. La fièvre était plus forte de deux jours l'un. Le matin il y avait du mieux ; le soir, avant chaque accès de fièvre chaude, on observait un peu de frisson. Les six premières nuits, il y eut des sueurs abondantes, et ensuite chaque accès fébrile était également suivi de sueurs. La fièvre dura dix-neuf jours; les forces ne furent rétablies qu'au bout d'un mois.

Tous les membres de cette famille, à l'exception du jeune garçon, allèrent visiter les D^lles Serfati malades; Mlle Schütz coucha même pendant deux nuits dans la chambre de celle qui guérit ; c'était quatre ou cinq jours avant la mort de l'autre : elle n'y passa jamais la journée ; mais elle embrassa plusieurs fois la mourante. Quant au mari, il se contentait d'entrer dans la chambre des malades sans les toucher. Le jeune garçon ne montait pas même dans la cour des Serfati. Mlle Schütz déclare qu'elle n'a vu personne que le médecin venir visiter les Serfati.

A la ville, M., Mme Schütz et leur jeune garçon, couchaient dans le même lit, la fille dormait avec sa grand-mère. Au Champ-Neutre, toute la famille habitait la même tente : la femme et le mari couchèrent ensemble, la grand-mère et les deux enfans dans un autre lit. Dès que le jeune

garçon fut malade, la fille aînée ne coucha plus avec lui, on la sépara de son père et de son frère, autant que la chose était possible dans une tente de campagne.

Mme Schütz et sa fille n'ont jamais senti de mauvaise odeur chez les Serfati; ils n'ont jamais entendu ces derniers s'en plaindre. Dans la cour qu'elles habitent, il n'y a pas de mauvaise odeur.

Chambre exactement semblable à celle d'Antonio Rodriguez.

Le 28 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 7.

Famille de *Pedro de Torré,* barbier, même maison, même cour.

Six personnes dans la famille : Torré, sa femme et quatre enfans, de quatorze ans à quatorze mois. La mère a eu la fièvre jaune à Malaga, en 1804; le père à Gibraltar, en 1813 ; ni l'un ni l'autre ne l'ont éprouvée dans des épidémies ultérieures. Personne, cette année, n'a été malade dans la famille. Ils habitaient cette cour depuis le 1er août 1828. Tranférés au Champ-Neutre le 5 septembre, ils en sont revenus le 14 janvier 1829. Avant la translation, personne de la famille n'a eu de relations avec les Serfati. Les enfans ne sont jamais allés dans leur cour. Pendant que la famille était au Champ-Neutre, le père venait quelquefois à la ville; il n'allait pas y voir de malades, et, en revenant, il ne prenait d'autres précautions que de rentrer dans sa tente un peu moins promptement, et de laisser un peu sa veste au-dehors.

Dans la cour, et à six pieds de la porte, il y a un égoût qui ne donne pas d'odeur, parce qu'on le tient très-propre.

Chambre exactement semblable à celle d'Antonio Rodriguez et de Mme Schütz.

Le 29 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 8.

Famille de *Jean Pouyada*, journalier, même maison, même cour.

Quatre personnes dans la famille : le mari, la femme et deux enfans de cinq ans à quinze mois. Dans les derniers jours du mois d'août, le mari partit pour l'Espagne, où il est encore ; le fils aîné habitait une autre maison, chez un de ses parens.

Pouyada et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1813 ; ils n'ont point été malades dans les épidémies suivantes.

La famille fut transférée au Champ-Neutre le 5 septembre 1828. Avant la translation, la femme Pouyada n'avait eu aucune communication avec les Serfati, ni avec d'autres malades. Au camp, elle ne vit pas de malades non plus ; il n'y en avait pas dans les tentes qui environnaient la sienne.

Pas de mauvaise odeur dans cette cour ; on avait grand soin de laver l'égoût. Chambre petite, humide et peu ventilée.

Les logemens de Pouyada, Rodriguez, Schütz et Torré, sont tous contigus et s'ouvrent à l'Ouest, dans la cour. Le mur de derrière est formé par le rocher. Au-dessus sont les appartemens occupés, au commencement de l'épidémie, par les familles Acres et Serfati, et maintenant par Bacaresa et Faria. La cour, du Nord au Sud, a une longueur de quarante-cinq ou cinquante pieds ; elle est bornée à l'Est par la maison, à l'Ouest par un mur dont la hauteur moyenne est de sept pieds. Dans la partie Nord, la cour a

six pieds et demi de largeur, et huit à peu près dans la partie Sud. A l'Ouest du mur il n'y a pas de maisons, mais seulement des arbres assez élevés. A la partie moyenne de la cour, et au pied du mur, se trouve une gueule d'égoût bouchée par une grille, et recouverte habituellement d'une natte.

Le 29 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 9.

Famille de *Serfati*, marchand de pommes de terre, maison n° 3, cour du haut, appartement occupé maintenant par Antonio Faria (1).

Les soussignés se rendirent d'abord chez Mme Serfati, qui leur fit quelques déclarations dont ils connaissaient la fausseté, et qui finit par se refuser à toute réponse. Ils crurent alors devoir envoyer chercher le mari, qui vint chez l'un d'eux et qui leur donna les renseignemens suivans.

Cinq personnes dans la famille avant l'épidémie, M. et Mme Serfati, deux filles et un garçon. Le père et la mère ont eu la fièvre jaune en 1804. Un fils aîné, qui est mort depuis, et les deux filles ont été un peu malades en 1813, un mois à peu près avant que l'épidémie ne fût publiée, et à une époque où déjà il commençait à y avoir dans la ville un plus grand nombre de malades qu'à l'ordinaire. On n'appela pas de médecin. La famille se réfugia à Tétouan, où elle resta pendant tout le cours de l'épidémie de 1813.

En 1828, M. Serfati eut trois personnes chez lui atteintes de fièvre, ses deux filles, l'une de dix-huit, l'autre de dix-sept ans, et son fils âgé de quinze ans.

Les deux filles tombèrent malades le même soir. Douleurs dans la tête, dans le dos, dans les membres, yeux

---

(1) Voir le document n° 4.

et faces rouges, fièvre vive et sueurs abondantes pendant la nuit; pas de vomissemens. M. Lopez fut appelé le lendemain, et, le jour suivant, il s'adjoignit M. le Dr Méry : ces deux messieurs administrèrent un émétique qui provoqua des vomissemens pendant à peu près une heure. Le troisième ou le quatrième jour, les médecins conseillèrent de séparer les deux filles, parce que l'une paraissait beaucoup plus malade que l'autre. Celle qui mourut était fort tranquille, elle se plaignait moins que sa sœur; et le jour que se fit le changement dont nous venons de parler, elle put aller à pied d'une chambre à l'autre. M. Serfati ne sait si elle eut des déjections ou des vomissemens noirs : elle eut la jaunisse et mourut le treizième ou le quatorzième jour de sa maladie, avec un peu de délire. Sa sœur, qui dans le commencement se plaignait beaucoup et était fort agitée, se rétablit néanmoins assez vite et se leva deux ou trois jours avant la mort de l'aînée.

Le jeune frère éprouva les premiers symptômes de la fièvre quatre ou cinq jours après le début de la maladie des demoiselles : il n'eut de chaleur fébrile que pendant deux jours et fut très-promptement rétabli.

M. Serfati est sûr que l'égoût situé près de la cuisine de la maison qu'il occupait auparavant dans le XXIVe district n'exhalait pas de mauvaise odeur. Il n'a entendu personne s'en plaindre : d'ailleurs on avait soin de tenir la maison très-propre, et l'égoût ne communiquait pas avec les latrines.

Il est possible que ses filles aient été dans la famille de Samuel Benzaïm et dans celle de Salom Benzicri qu'elles connaissaient; mais il n'en a rien su, et jamais ses enfans ne sortent sans qu'il le sache. Il ne se rappelle personne qu'il ait visité ou qui le soit venu voir : Mosès Bocasis, qui demeurait chez Samuel Benzaïm, saigna son fils. Au deuil de sa fille, il n'est venu qu'un lévite pour prier.

La servante de M. Martin, sous-secrétaire civil, est venue, une nuit, demander Acrès (1), mais elle n'entra pas chez les Serfati.

M. Serfati avait entendu parler des malades de la famille Martin, avant qu'il n'y en eût chez lui : il pense que les enfans Martin venaient jouer avec ceux d'Acrès, mais il ne peut le savoir positivement, parce qu'il ne rentrait que le soir; ces enfans ne venaient jamais dans sa famille.

Il connaissait à peine Félice Fani (vulgairement appelé Malta) (2); cet homme avait, il y a deux ans, un bateau pour aller vendre et acheter dans les bâtimens de la baie. Il ignore si, en 1828, il avait encore son bateau. Serfati lui-même n'a pas de bateau; il a acheté, dans la baie, des pommes de terre des bâtimens d'Irlande et de Gersey, et n'a point été à bord de vaisseaux venus de la Havane.

Il a entendu dire que M. Testa avait apporté du linge sale d'un vaisseau, qu'il l'avait donné à laver à une blanchisseuse qui tomba malade. Il ignore le nom de cette blanchisseuse, et ne se rappelle plus la personne qui lui a communiqué ces détails.

Le 3 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 10.

Famille de M. *Martin*, sous-secrétaire civil, maison n° 9, escalier menant à Flat Bastion Road.

Il y avait, au mois d'août 1828, dix personnes dans la famille; Mme Martin, sept enfans de seize ans à vingt-un mois, et une domestique. M. Martin revint d'Angleterre le 20 septembre, et la domestique qui est maintenant à

---

(1) Voir les documens n°s 2, 10 et 41.
(2) *Ibid.* n°s 58 et 60.

la maison n'y entra qu'après la mort de la précédente. De ces onze personnes, huit ont été malades, les deux domestiques et les six plus jeunes enfans. M. et Mme Martin avaient eu la fièvre jaune à Gibraltar, en 1813, et ils croient que leur fille aînée l'éprouva aussi à la même époque. Pendant l'épidémie de 1828, ces trois personnes se sont bien portées.

Une des filles jumelles de Mme Martin, âgée de neuf ans, tomba malade la première, un peu après minuit, le dimanche 17 août, et une de ses sœurs, le même jour après déjeûner. Néanmoins, Mme Martin mena ces deux enfans en voiture jusqu'au Campamento, village d'Espagne situé à trois milles de Gibraltar; mais, au retour, l'une d'elles était fort mal. Celle qui éprouva la première des symptômes fébriles eut la fièvre pendant quinze jours, et du délire pendant une semaine. Tous les autres enfans tombèrent successivement malades dans la même semaine, et, quinze jours après le début de la maladie de leur sœur, ils étaient ou guéris ou convalescens. Ce fut alors que la domestique éprouva des symptômes beaucoup plus graves. M. Fraser, qui la vit, pensa qu'elle était atteinte de la même maladie que les enfans. Elle sortit de la maison, et alla mourir dans le voisinage (1). La seconde domestique, qui demeurait au Sud, entra au service de la famille une semaine après la mort de l'autre; elle coucha dans le même lit, et tomba malade au bout de huit jours. Transportée à l'hôpital civil, elle présenta des symptômes analogues à ceux de la première, et se rétablit.

Mme Martin ignore si ses enfans ont eu des communications avec des personnes atteintes de la fièvre jaune. Ils allaient à l'école chez Mme Michel, près de la Bibliothèque, et ils y restaient depuis neuf heures du matin jusqu'à

(1) Voir le document n° 41.

trois heures de l'après-midi. Ils furent, à ce que croit leur mère, les premiers malades du pensionnat.

Toutes les fois qu'elle avait besoin de Thomas Acres (1), elle l'envoyait chercher par l'une ou par l'autre de ses filles jumelles; elle ne sait combien de fois cela est arrivé. Elle ignore également s'il y avait des malades dans la maison Serfati, où Thomas Acres demeurait lorsque ses filles y allèrent; elle se rappelle seulement que les D^lles Serfati avaient la maladie épidémique à-peu-près en même temps que sa famille. Personne chez elle n'a eu de communications avec les Felice Fani.

Pendant la maladie des enfans, les personnes qui fréquentaient ordinairement la maison y vinrent comme d'habitude. Mme Martin ignore s'il y a eu des malades dans leur famille. Une des demoiselles Francis était presque constamment chez Mme Martin, et venait dans le salon à l'époque où l'un des enfans malades y était couché. Ce fut elle qui, la première, fut atteinte de la fièvre jaune dans la maison Francis, et qui mourut avec le vomissement noir (2). Lorsqu'elle éprouva les premiers symptômes de l'épidémie, les demoiselles Martin étaient déjà assez bien rétablies pour venir lui rendre visite.

Mme Martin n'a pas entendu dire qu'il y eût eu des malades dans les maisons voisines de la sienne; mais il y en eut chez une dame Shmith (3), qui demeure auprès de la chambre où sa domestique alla mourir.

La maison de Mme Martin est située sur le penchant du rocher, à l'extrémité Sud de flat bastion Road, et à l'Ouest de la rue. La plate-forme qui sert de toît est un peu au-dessous du niveau du chemin. L'égoût de Flat bastion

---

(1) Voir le renseignement n° 2.
(2) Voyez le renseignement n° 1.
(3) Voyez les renseignemens n°s 39 et 41.

Road arrive vis-à-vis de la maison Martin, se détourne subitement à angle droit, et passe sous l'habitation en suivant une inclinaison de cinquante degrés environ. Des canaux particuliers, dont l'ouverture est bouchée par des plaques de tôle percées de trous assez larges, y conduisent les eaux pluviales et ménagères de la maison. La voûte de l'égoût est faite avec des pierres plates unies entre elles par du ciment romain, de manière à ne laisser échapper aucune exhalaison. A l'endroit où l'égoût de la rue se termine, il y a une bouche de quatorze pouces carrés, qui est fermée avec une plaque de fer depuis les premiers jours de septembre.

Mme Martin n'a jamais senti de mauvaise odeur chez elle; mais quelqu'un lui ayant parlé de celle qui s'exhalait de la gueule de l'égoût dont était voisine la chambre de deux de ses filles, elle mena M. le docteur Fraser au-dessus même de l'ouverture de l'égoût et dans l'appartement des enfans, et ce médecin n'y reconnut aucune odeur désagréable; mais il pensa qu'il serait convenable de fermer l'égoût.

Le 10 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 11.

Famille de Mme *Flynn*, maison n° 23, Flat Bastion Road.

La famille se compose de quatre personnes : M. Flynn, qui est charpentier, sa femme et deux enfans mâles, l'un de quatorze ans, l'autre de neuf ans. Le père et la mère ont eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures : cette année, leurs enfans seulement ont été attaqués de la maladie régnante.

Vers la fin de septembre, le cocher de M. Duguid était malade dans la maison voisine : une des femmes qui l'assistait pria le fils aîné de Mme Flynn d'aller à l'hôpital cher-

cher une médecine. L'enfant s'acquitta de la commission, et, à son retour, il rentra dans la chambre du malade pour remettre ce qu'il rapportait. Ce jour-là, il se portait bien. Le lendemain, il fut pris de fièvre; il éprouva des douleurs dans la tête, dans les membres, dans la région de l'estomac, et ne vomit qu'après avoir pris un médicament qui sollicita aussi des évacuations alvines. Cet enfant tomba malade le mercredi; il était déjà levé lorsque, le lundi suivant, son jeune frère, en rentrant de l'école, se plaignit de maux de tête et vomit à plusieurs reprises. Le médecin du quartier le fit transporter à l'hôpital civil; mais le chirurgien de cet établissement, cédant aux instances du père, le laissa revenir à la maison. Mme Flynn ignore l'époque à laquelle ses enfans recouvrèrent entièrement leurs forces. Aucun d'eux n'eut la peau ni les yeux jaunes : les urines du plus jeune ont été très-foncées.

Deux personnes étrangères à la famille vinrent chez Mme Flynn pendant la maladie de ses enfans : l'une est Mme Joseph Francis (1), l'autre M. Bishop. Mme Francis demeure seule dans une maison du voisinage; on croit qu'elle a eu la fièvre jaune dans une épidémie antérieure. M. Bishop, chez qui Mme Flynn était cuisinière, tomba malade environ trois semaines après les enfans Flynn, et mourut.

Une blanchisseuse nommée Mary Silcock occupait une petite chambre que Mme Flynn lui louait. Sa porte étant restée fermée le jour même que le fils aîné tomba malade, Mme Flynn en avertit un sergent du 12e régiment de ligne et un sergent de police de la ville nommé King, qui, à sa prière, vinrent ouvrir la porte de Mary Silcock, et trou-

---

(1) Cette dame Francis n'est pas celle dont il est question dans le renseignement n° 1.

vèrent celle-ci au lit avec la fièvre (1). Elle ignore si cette femme a eu quelques rapports avec le cocher de M. Duguid; elle n'a jamais vu de matelots entrer chez elle; elle n'a jamais vu non plus Mary Parody laver du linge chez Mary Silcock. Cette dernière fut visitée plusieurs fois avant sa maladie par un soldat du 12e, avec qui elle habitait auparavant. Pendant sa maladie, un homme entra pour lui donner à boire; Mme Flynn pense que c'était le domestique du major du 12e; elle y vit aussi le sergent de police du vingt-quatrième district, qui est mort.

L'appartement est composé de trois pièces ouvertes à l'Ouest, propres et bien aérées; il n'y a pas de maison vis-à-vis. L'une de ces pièces, située entre les deux chambres occupées par M. Flynn et la maison où est mort le cocher de M. Duguid, forme une location séparée, et s'ouvre de même sur la rue : c'était là que logeait Mary Silcock. L'ouverture de l'égoût dont il a déjà été question dans les renseignemens précédens est presque en face de la maison, un peu plus au Sud. Les latrines de l'appartement se rendent dans l'égoût. Il y a toujours de la mauvaise odeur à la gueule de l'égoût, mais elle ne parvient jamais jusqu'à la maison. Il en est de même des latrines, dont l'odeur ne se répand pas dans l'appartement. Mme Flynn ajoute que l'odeur de l'égoût n'a pas été plus désagréable cette année que les années précédentes.

Le 12 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Cette femme fut transportée à l'hôpital civil, où elle mourut avec le vomissement noir.

N° 12.

Famille de M[me] *Mary Galt*, maison n° 25, Flat Bastion Road.

De cinq personnes qui composaient la famille de Mary Galt, quatre avaient eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; sa fille seule, âgée de douze ans, ne l'avait point encore eue; elle a été malade en septembre 1828. Au début, elle éprouva du frisson, du mal de tête, des douleurs dans le dos et dans les jambes : les yeux et la face étaient rouges; les urines très-foncées. L'administration de l'huile d'olives fut suivie de trois vomissemens. L'enfant ne passa que vingt-quatre heures au lit avec la fièvre; le lendemain, elle était déjà beaucoup mieux, et, quatre jours après le commencement de sa maladie, elle put aller à pied à la porte de Mer (1), chercher de la viande pour faire du bouillon. Elle partageait habituellement les jeux des enfans de M[me] Francis (2), et continua à aller dans cette famille pendant qu'il y avait des malades. Elle-même ne fut visitée par personne quand elle était au lit.

Lorsqu'elle fut rétablie, elle accompagna souvent sa mère qui fesait l'office de garde malade, et, desormais, elle n'éprouva pas la moindre indisposition dans tout le cours de l'épidémie.

Elle a entendu dire à M[me] Leakeay, que des juifs ont lavé du linge pour des bâtimens de la baie, et elle est sûre que M[me] Leakeay ou la femme Mama en ont lavé (3). Mama blanchissait habituellement pour les vaisseaux, et cette femme lui a donné quelquefois des chemises de capitaine

---

(1) Une des portes septentrionales de Gibraltar, *Water-Port*. Voyez le plan.

(2) Voyez le renseignement n° 1.

(3) Voyez le renseignement n° 17.

à repasser. Mary Galt a vu souvent une grande quantité de linge de matelots chez Mama, qui est morte après la convalescence des enfans de M. Francis, et qui a continué son état jusqu'au moment où elle est tombée malade. Elle demeurait dans le vingt-quatrième district en face de la maison de Mme Galt. M. Horsey, qui loge ici près, avait des relations avec Mama, et il l'aidait même quelquefois dans son travail.

L'appartement de Mary Galt est composé de trois pièces propres et bien aérées. Les fenêtres s'ouvrent à l'Ouest; il n'y a pas de maison vis-à-vis; elle n'a jamais senti d'odeur d'égoût ni de latrines dans sa maison ou dans la rue. Depuis douze ans qu'elle habite le même appartement, toute sa famille a joui d'une bonne santé.

Le 12 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 13.

Famille de M. *Taylor,* maître de musique en retraite, maison n° 31, Flat Bastion Road.

La famille de M. Taylor est composée de six personnes, lui, sa femme et quatre enfans, de dix-huit à huit ans. M. Taylor a servi dans les Indes-Occidentales; il y a eu quatre fois la fièvre, une entre autres a été qualifiée de fièvre jaune par son médecin. Mme Taylor est créole de la Jamaïque, et elle y a éprouvé aussi une maladie que le médecin a regardée comme une attaque de fièvre jaune. Cependant ils disent avoir été tous deux atteints en 1828 de la fièvre épidémique de Gibraltar; leur affection a été ainsi caractérisée par le médecin qui leur a donné des soins. Les quatre enfans ont été malades aussi à la même époque.

Le 6 septembre, la famille avait été transportée sous les tentes du Champ-Neutre avec tout le XXIVe district.

Le fils aîné seul était resté à la bibliothèque où il était apprenti; ce jeune homme fut atteint de la fièvre épidémique dans le courant de septembre, sept jours après le début de la maladie d'un de ses camarades qu'il alla visiter trois jours de suite. Il fut transporté à l'hôpital civil d'où il sortit le 26 septembre. Quelque temps après il eut une rechute, revint à l'hôpital et il en sortit guéri le 11 octobre. Le 26 septembre, en quittant l'hôpital, il se rendit au Champ-Neutre dans la tente de sa famille où il resta trois jours pleins. Après ce temps, il reprit ses travaux à la bibliothèque, mais, chaque soir, il revenait au camp. Toutes les nuits, il coucha avec ses frères.

Le 30 septembre, la famille obtint la permission de revenir à la ville : tous jouissaient de la meilleure santé; personne n'habitait la maison où ils rentrèrent. Le second garçon, âgé de treize ans, tomba malade vers le 5 octobre; il guérit promptement; il n'avait communiqué avec personne d'étranger à la famille. Les deux autres enfans, la mère et le père furent successivement attaqués, et tous étaient guéris à la fin du mois d'octobre. Les membres de la famille n'interrompirent jamais leurs relations réciproques.

L'appartement est propre et spacieux : les fenêtres s'ouvrent à l'Ouest. De l'autre côté de la rue, il y a une maison dont le faîte est à peu près au niveau du bas des croisées des chambres occupées par la famille Taylor.

Il y a dans la cour des latrines dont l'odeur se fait sentir jusqu'à l'appartement, lorsqu'on laisse ouverte la porte de la chambre principale. Par le vent d'Ouest, on sent également l'odeur d'une fosse d'aisance appartenant à la maison en face : cette odeur n'a pas été cette année plus désagreable que les années précédentes. Il n'y a pas d'égoût dans la maison. Au commencement de septembre, l'autorité fit boucher toutes les latrines et y fit jeter beaucoup de chaux : main-

tenant il y en a une d'ouverte. Lorsque M. Taylor revint du camp, il ne trouva aucune mauvaise odeur.

Nota. Le 15 janvier nous eûmes besoin, pour vérifier une date, d'interroger de nouveau M. Taylor seul sans sa femme : il persista à nous dire qu'il était revenu du Champ-Neutre le 30 septembre ou le 1er octobre; que le second de ses enfans était tombé malade vers le 5 octobre, que les deux autres enfans, lui et sa femme, tombèrent malades après, et qu'ils étaient guéris quand leur premier enfant est revenu pour la seconde fois de l'hôpital le 11 octobre; il ajoute que son second enfant était bien portant depuis quinze jours, quand la famille Elson est revenue du Champ-Neutre. Cette famille est rentrée le 20, ce qui est prouvé par une permission signée de M. Turner, directeur du camp (1).

Le 29 janvier, nous crûmes devoir prendre auprès de M. et de Mme Taylor de nouvelles informations, afin de connaître les symptômes qu'ils avaient éprouvés dans les deux attaques de fièvre jaune qu'ils prétendaient avoir eues. Nous interrogeâmes la femme chez elle, et le mari à la bibliothèque commerciale où il est employé.

Mme Taylor nous a dit qu'elle était née à Marron-Town dans l'île de la Jamaïque. Elle était encore à la mamelle quand elle quitta cette île; elle suivit le régiment de son père dans d'autres colonies et même en Europe, et revint, à l'âge de quinze ans, aux Antilles où elle resta jusqu'à trente ans. Dans une colonie dont nous ignorons le nom, elle éprouva, à l'âge de sept ans, une maladie que son médecin qualifia de fièvre jaune. Elle eut la fièvre sept jours; elle ne se rappele aucun autre syptôme. A la même époque, son père succomba à une fièvre cérébrale, après moins de quinze jours de maladie; sa mère fut frappée d'apoplexie,

(1) Voir le renseignement n° 14.

et vécut encore un an et demi; une de ses sœurs succomba avec une inflammation des gencives; un de ses frères mourut après une maladie que l'on désigna par le nom d'*icterus*.

En 1828, elle tomba malade, au milieu du mois d'octobre, immédiatement après toute sa famille. Nausées, vomissemens spontanés de matières jaunes et amères; douleurs à l'occiput, dans la région du dos et dans les membres; peu de douleur au creux de l'estomac, déjections naturelles. La fièvre dura deux jours; le troisième jour, Mme Taylor put se promener, et avant la fin de la semaine elle fut aussi forte que jamais; les yeux et la peau ne devinrent pas jaunes.

Mme Taylor est sujette à des vomissemens provoqués par la toux.

M. le Dr Mathias, qui l'a traitée, lui a dit qu'elle avait une légère attaque de la fièvre épidémique.

M. Taylor a été malade dans l'île de Santa-Cruz en 1801, à une époque ou trois hôpitaux étaient remplis de malades de son régiment. Ces malades avaient diverses affections; quelques-uns moururent avec des hémorrhagies par les yeux, la bouche, les oreilles, le nez. Lui-même éprouva du mal de tête et des vomissemens; il ne se rappelle pas s'il eut des frissons; il resta très-malade pendant trois semaines, et fut onze jours alité; la peau ne fut pas jaune; il ne sait si la fièvre se modérait le matin et augmentait chaque soir. Il était convalescent lorsqu'il alla à la parade; il eut une rechute, et éprouva les mêmes symptômes que la première fois; il ressentit de vives douleurs au creux de l'estomac.

Pendant sa maladie, il ne fut pas traité à l'hôpital, mais chez une femme de couleur : le chirurgien du régiment, qui le vint voir souvent, lui prescrivit du quinquina, et, lors de la rechute, lui fit appliquer un vésicatoire sur la région épigastrique; le chirurgien ne lui dit pas quelle avait été sa maladie; la mulâtresse dit que c'était la fièvre jaune.

En octobre 1828, à l'époque où presque tous les membres de sa famille étaient malades, il éprouva pendant six jours du mal de tête, des nausées, des vomissemens spontanés; la chaleur de la peau était plus grande que dans l'état de santé; de temps en temps il avait des frissons. Du reste, il n'y eut pas de douleur dans le dos et dans les membres, pas de jaunisse : il ne s'alita pas et continua ses travaux à la bibliothèque commerciale où il est employé. M. le docteur Mathias lui a dit qu'il avait eu une légere attaque de la maladie épidémique.

Le 12 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 14.

Famille de M[me] *John Elson,* même maison.

Il y avait six personnes dans la famille avant l'épidémie : M. et M[me] Elson et quatre enfans, l'aîné âgé de plus de quatorze ans, le plus jeune de cinq. M[me] Elson, qui nous donne des détails, dit que son mari a eu la fièvre jaune en 1813; qu'elle même, et son fils aîné John, qu'elle allaitait alors, ont vomi noir à la même époque. Ce même John, et le plus jeune, Joseph, ont eu la maladie en 1828, et Joseph est mort; le reste de la famille a été bien portant. Tout le monde avait été transporté sous les tentes du Champ-Neutre le 5 septembre, et aucun n'y avait été malade. Le 20 octobre, la famille obtint la permission de rentrer au XXIV[e] district. Deux jours après son arrivée, John tomba malade : au début il éprouva du frisson et des douleurs générales; le premier jour il eut des vomissemens après avoir pris de l'huile; le deuxième jour il vomit du sang et eut un épistaxis; le quatrième jour il devint jaune et fut transporté à l'hôpital, où il resta deux semaines. Ce

jour même Joseph ressentit les premiers symptômes de la maladie, alla à pied à l'hôpital, tandis que l'on y portait son frère, et il y mourut peu après.

Les enfans de la famille Elson, malgré la défense de leur mère, entraient librement et à chaque instant chez les Taylor (1), qui ne faisaient que sortir de maladie, mais qui se portaient déjà bien. John coucha avec ses trois frères la première et la deuxième nuit de sa maladie, et ne fut point isolé d'eux.

Il y a dans la cour deux latrines et un égoût qui répandaient une odeur fort désagréable avant le départ pour le Champ-Neutre. L'égoût surtout, dont l'ouverture est près de la porte de l'appartement, incommodait par son odeur la famille Elson. Au retour, l'égoût ne sentait plus mauvais, parce qu'on y avait jeté de la chaux, et que d'ailleurs il avait beaucoup plu; on s'apercevait seulement de la mauvaise odeur des latrines des enfans lorsqu'on y allait (1).

Chambre de dix pieds sur douze, assez élevée, malpropre; la fenêtre s'ouvre à l'Ouest et sur la rue; la porte en face de la fenêtre donne dans la cour auprès de la bouche de l'égoût.

Le 15 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

Nº 15.

Famille de *Salom Benzicri*, marchand de drap, maison nº 24, Flat Bastion Road.

La famille se compose de sept personnes : Benzicri, sa femme, trois garçons, une fille et une domestique. Lui seul avait eu la fièvre jaune en 1813; il n'a point été malade cette année; les six autres ont éprouvé la fièvre épidémique

(1) Voir le renseignement nº 13.

de 1828. L'aîné de ses enfans, âgé de seize ans, tomba malade le premier, neuf jours avant le cocher de M. Duguid (1). Au début, frisson et chaleur alternative, douleurs générales; il n'eut ni vomissemens ni jaunisse. Il ne sait quelle fut la couleur des urines et des évacuations alvines; la langue était très-blanche, la fièvre peu considérable; il s'alita le mercredi et put se lever le dimanche. A la fin de la semaine suivante, il avait recouvré ses forces. La mère fut atteinte le soir même du jour où son fils aîné tomba malade, et, le lendemain, un enfant de deux ans : à-peu-près en même temps, la domestique éprouva aussi de la fièvre; mais, chez elle, tous les symptômes furent très-légers; la fièvre ne dura que peu de jours, et le rétablissement des forces fut très-prompt; la teinte jaune ne se manifesta chez aucun d'eux.

La famille, sur ces entrefaites, fut transférée au Champ-Neutre avec tous les habitans du district. Un enfant de quatre ans tomba malade sous les tentes, et, quelque temps après, lorsque M. Benzicri obtint la permission de rentrer dans Gibraltar, le seul de ses enfans qui n'eut point eu la fièvre l'éprouva au retour de la famille.

Personne dans la maison n'était malade avant l'aîné de la famille Benzicri. Ce jeune homme allait avec son père garder le magasin qu'ils ont dans la rue Royale, et n'eut aucune communication connue avec quelqu'un qui fût atteint de fièvre; mais il y avait dans l'appartement voisin, chez M. Samuel Benzaïm (2), un juif nommé Mosès Bocasis, qui se mêlait un peu de médecine Il voyait les D^lles Serfati malades, et, en revenant, il entrait souvent dans la chambre occupée par la famille de M. Salom Benzicri. Ce dernier est certain qu'il y avait des malades chez les Serfati avant

---

(1) Voir le renseignement n° 18.

(2) Voir le renseignement suivant.

qu'il n'y en eût chez lui, et il se rappelle positivement que l'on vint chercher Bocasis pour une D[lle] Serfati, à l'époque où les siens étaient encore bien portans. Cependant les trois premiers malades qu'il eut chez lui étaient déjà convalescens quand M[lle] Serfati mourut. Du reste, ni lui ni sa famille n'avaient de relations directes avec les Serfati.

Pendant que sa femme et ses enfans étaient malades, ils furent fréquemment visités par Mosès Bocasis, par M. Samuel Benzaïm et sa famille (1), par M. Salom Afflalo et ses quatre enfans (2). Les familles anglaises qui demeuraient en bas, savoir, celles de Leakeay et du cocher de M. Duguid (3), ne vinrent pas rendre de visites aux malades; seulement deux des enfans de M. Benzicri étaient dans l'habitude de jouer avec les autres enfans de la maison et de descendre dans l'appartement occupé par le cocher de M. Duguid. Il n'y a eu de malades dans la famille Afflalo qu'un mois après l'établissement du cordon (4). Le premier enfant de M. Samuel Benzaïm fut atteint de la fièvre quatre jours après l'aîné de M. Benzicri; Mosès Bocasis tomba malade la veille de la mort du cocher de M. Duguid; il fut transporté à l'hôpital, où il mourut.

Il n'y eut aucune relation entre les enfans de MM. Francis et Martin, et ceux de M. Benzicri.

On ne sentait dans la maison ni l'odeur des latrines ni celle des égoûts. Cependant M. Wilson, ici présent, contredit l'assertion de Benzicri, et prétend que l'odeur des latrines, à l'époque de l'épidémie, se répandait dans la cour. Ce médecin engagea les habitans de la maison à y mettre de la chaux. M. Benzicri ajoute que, dans toutes les maisons qu'il a habitées à Gibraltar depuis 1806, les privés exhalent

(1) Voir le renseignement suivant.
(2) Ceux-ci demeuraient dans un autre quartier de la ville.
(3) Voir les renseignemens 17 et 18.
(4) Le cordon sanitaire fut établi par les Espagnols le 5 septembre 1828.

de temps en temps une mauvaise odeur, et qu'il ne s'est pas aperçu qu'elle fût plus désagréable en 1828 dans la maison qu'il habite aujourd'hui.

Aucun animal n'a été malade ici. M. Benzicri, a vu l'une des femmes anglaises qui occupaient l'appartement du bas laver du linge : il n'a pas vu de matelots en apporter.

La chambre est au premier, grande, propre, bien aérée, les fenêtres s'ouvrent à l'Ouest. Il n'y a pas de maison en face de l'autre côté de la rue.

Le 13 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 16.

Famille de M. *Samuel Benzaïm,* commerçant, même maison.

M. Samuel Benzaïm habite la même maison que M. Leakeay et que le cocher de M. Duguid ; il loge au premier, sur le même pallier que M. Salom Benzicri. Sa famille se composait de huit personnes : lui, sa femme, quatre enfans, son beau-frère et le fils de son beau-frère. Sa femme seule avait eu la fièvre jaune en 1813 ; les sept autres l'ont eue cette année. Le beau-frère de M. Benzaïm, nommé Mosès Bocasis, tomba malade quatre jours après l'aîné des enfans de M. Benzicri ; le lendemain, un des fils de M. Benzaïm, M. Benzaïm lui-même fut le troisième, puis ses trois autres enfans, et enfin le fils de son beau-frère. La fièvre attaqua toute la famille dans l'espace d'une semaine ; ils furent tous conduits à l'hôpital civil, et le beau-frère mourut seul. M. Benzaïm ne se rappelle pas les communications que l'on a eues avec ses enfans lorsqu'ils étaient malades.

Le 13 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 17.

Famille de M. et Mme *Leakeay*, même maison.

Il y avait sept personnes dans la famille : M. Leakeay, sa femme, et cinq enfans. M. Leakeay avoit été malade pendant l'épidémie de 1813 ; il l'a été en 1828, ainsi que toute sa famille.

Pendant l'épidémie de 1813, toutes les personnes de la maison qu'il habitait tombèrent malades ; sa belle-sœur mourut. Lui-même éprouva un mal de tête subit, avec battement des artères temporales, violentes douleurs dans les épaules et dans la ceinture ; pas de vomissemens spontanés ; frissons, tremblemens, fièvre très-forte pendant trois jours : la deuxième nuit de sa maladie, le médecin crut qu'il allait mourir. Il ne sait s'il eut la jaunisse.

Le 26 août 1828, il eut des vomissemens spontanés et fréquens ; le soir, il eut des frissons et prit alors un verre de sangry (1). Pendant la nuit, la chaleur de sa peau était très-grande ; il sua abondamment : du reste, il n'avait ni mal de tête, ni douleurs dans quelque partie du corps que ce fût. Il ignore si le lendemain il avait encore de la fièvre, mais il était si faible, qu'il s'évanouit presque. Le troisième jour, il était capable de continuer ses travaux, quoique faible encore. Il n'eut pas de jaunisse. Le huitième jour, il avait recouvré ses forces. Le 29 août, sa fille aînée, âgée de onze ans, tomba malade, ainsi que John, le plus jeune de la famille. La fille éprouva des frissons, des tremblemens suivis de chaleur ; mal de tête, douleur dans les membres, dans le dos, dans la région de l'estomac ; face très-rouge, vomissemens spontanés, le premier

---

(1) Mélange de vin et d'eau chaude auquel on ajoute du sucre, de la cannelle et de la noix muscade.

jour; langue très-chargée. La fièvre dura deux jours; il n'y eut point d'hémorrhagie; la peau ne devint pas jaune. Le dixième jour, elle avait recouvré toutes ses forces.

John éprouva des symptômes moins graves : frissons, tremblemens, vomissemens spontanés pendant deux jours, douleurs d'estomac, langue très-chargée, pas d'hémorragie; les yeux devinrent jaunes. Cet enfant ne s'alita pas.

Le 31 août, Mme Leakeay et deux plus jeunes filles, Mary et Betzy, tombèrent malades à leur tour. Betzy eut des déjections semblables à du goudron.

Cependant, la famille fut transférée sous les tentes du Champ-Neutre, le 5 septembre, et en revint le 17 : elle se logea alors dans le ve district, n° 16. Assez long-temps après le retour, une des filles, nommée Sarah, qui n'avait pas encore éprouvé la moindre indisposition, tomba malade à son tour, avec les mêmes symptômes que sa sœur aînée.

M. et Mme Leakeay n'eurent aucune relation avec des familles malades, avant de tomber malades eux-mêmes. Les deux familles Whitelarck et Leakeay demeuraient au rez de chaussée l'une et l'autre, et communiquaient constamment ensemble. Whitelarck éprouva les premiers symptômes de sa maladie, le lendemain du jour où M. Leakeay fut pris de fièvre (1).

Leakeay et Whitelarck ne restaient pas chez eux pendant le jour; ils y venaient coucher seulement : cependant Leakeay y prenait aussi son dîner.

Les juifs qui habitaient le premier eurent des malades avant la famille Leakeay, le 17 août (2). Ils l'ont dit eux-mêmes à M. Leakeay, et une femme espagnole, nommée Josépha, lui a assuré qu'une dame juive du haut avait été

(1) Voir le document n° 18.
(2) *Ibid*, n° 15.

malade huit ou dix jours avant lui. Josepha était venue laver le linge du juif dans la cour d'en bas; elle avait coutume de le faire tous les quinze jours, et chaque fois, elle y passait deux journées. Les enfans juifs ne descendaient pas souvent dans la cour; ils jouaient quelquefois avec ceux de M. Leakeay; mais, comme ils ne parlaient pas la même langue, ils confondaient rarement leurs jeux. Quant aux familles Whitelark et Leakeay, elles avaient des relations continuelles avant et pendant la maladie. Les enfans Whitelarck jouaient avec ceux de M. Leakeay et avec ceux des juifs. Mme Leakeay elle-même n'est jamais montée chez les juifs; elle s'est aperçue seulement que la dame du haut était restée quelques jours sans venir à sa cuisine, qui était en bas comme la sienne. Elle a vu de jeunes filles juives visiter la famille de leurs coreligionnaires; elle n'a pas d'ailleurs entendu parler de la maladie de la famille Serfati, ni de celle des D^lles^ Martin. La veille du jour où Mary Silcock fut transférée à l'hôpital, Mme Leakeay l'aida à se vêtir.

Les enfans, pendant leur maladie, continuèrent à coucher ensemble. Betzy était encore malade lorsque, le 5 septembre, toute la famille fut transférée sous une des tentes du Champ-Neutre : on emporta au camp des fournitures de lit qu'on ne lava pas.

Sarah, qui avait toujours partagé le lit de ses frères et sœurs, ne fut pas malade avant la translation générale, et ne le fut pas non plus au Champ-Neutre.

Le 17 septembre, la famille put rentrer dans la ville, et elle alla se loger dans le ve district, n° 16. Dans la même maison habitait un M. Taylor, dont toute la famille éprouva la fièvre épidémique. Les enfans de Mme Leakeay étaient très-souvent chez les Taylor pendant leur maladie, et, peu après, Sarah elle-même tomba malade.

Leakeay, avant de tomber malade, avait eu quelques

communications avec un vaisseau nommé *Méta*, où Charles Kelly était pourvoyeur. Kelly était son ami intime; il l'avait connu antérieurement chez M. Duguid, dont il était domestique. Vers le commencement de l'année 1827, Kelly s'embarqua sur *le Méta*, alla d'abord à Liverpool, puis en Écosse, et, en dernier lieu, à Cuba, d'où il est revenu à la fin de juin 1828, ou au commencement de juillet. Le vaisseau eut une quarantaine de vingt-un jours, et fut mis à pratique un dimanche. Le lundi, Leakeay rencontra Kelly : il le trouva aussi jaune qu'une pièce d'or ou que du safran (1). « Comme vous êtes jaune! lui dit-il. » Il répondit : « J'ai été gravement malade dans la traversée. » Il ne lui parla pas d'ailleurs des symptômes qu'il avait éprouvés, et il ajouta que un ou deux hommes étaient morts dans le voyage. Ils se quittèrent après dix minutes de conversation, et cette nuit là Kelly, à ce que croit Leakeay, coucha à l'hôtel Britannia. A dix jours de là, c'est-à-dire très-peu de temps avant le départ du *Méta*, le 7 ou le 10 août, Kelly invita son ami à venir à bord; celui-ci y alla en effet, et y resta une demi-heure. Il y vit une partie de l'équipage : aucun autre que Kelly ne paraissait avoir été malade. Le navire était extrêmement propre.

Kelly devait avoir beaucoup de relations à Gibraltar. Leakeay tient de Kéon, que Kelly, ayant du linge sale, le donna à Whitelarck, cocher de M. Duguid (2), pour le faire laver. Celui-ci n'en chargea pas sa femme, qui était accouchée depuis environ trois semaines, et qui d'ailleurs n'était pas dans l'habitude de laver du linge; mais il le fit laver par une femme Pepin, qui, autrefois, avait été domestique de M. Duguid. Cette femme et son mari sont

(1) Voir les documens n°s 18, 59, 63, 82 et 90.
(2) Voir le document n° 18.

morts à une époque de l'épidémie que Leakeay ne peut préciser. Dix-sept personnes sont mortes dans le voisinage. Kelly n'alla ni chez Whitelarck, ni chez Leakeay : il a été chez M. Duguid.

Leakeay ignore par qui fut lavé le linge des matelots du *Méta*, mais il sait que celui du capitaine le fut par une blanchisseuse nommée Thompson ; il sait même que le capitaine, le trouvant bien lavé, lui donna trois piastres, au lieu de deux et demie dont on était convenu. M. Thompson avait eu la fièvre jaune en 1804 ; sa femme l'eut en 1828, long-temps après avoir lavé ce linge. Il n'y avait pas d'enfans dans la famille.

Mary Sylcock (1) ne lavait pas de linge chez elle ; elle en lavait ailleurs, et allait en journée dans diverses familles pour en blanchir le linge.

Le 6 février 1829, M. Bellardo, qui nous accompagnait dans nos investigations, nous dit avoir vu Charles Kelly, pendant son dernier séjour à Gibraltar : cet homme avait l'air d'avoir été malade récemment ; il était pâle et non décidément jaune. Il y fit attention, parce qu'auparavant il avait connu, chez M. Duguid, Kelly, qui alors avait très-bonne mine.

Il y avait une latrine dans la cour de la maison occupée par Leakeay, au XXIVe district ; elle n'exhalait jamais de mauvaise odeur quand elle était fermée ; mais lorsque les juifs du haut vinrent habiter la maison, comme ils avaient coutume de vider une fois chaque jour les matières fécales qu'ils conservaient quelquefois pendant vingt-quatre heures, il s'exhalait, au moment où ils le faisaient, une odeur fort désagréable qui se répandait jusque dans les appartemens ; et l'on ne pouvait l'éviter même en fermant la

(1) Voir le renseignement n° 11.

porte des lieux d'aisance, parce qu'il y avait au plancher deux ouvertures qui laissaient échapper l'odeur.

Dans la cuisine se trouvait un lavoir, percé d'un trou de moins d'un pouce de diamètre, par où s'écoulaient les eaux ménagères, qui se rendaient aux latrines par un canal particulier, et de là à l'égoût principal de la rue. Le trou du lavoir était ordinairement fermé par un bouchon de liége, que les enfans ôtaient quelquefois : il en sortait alors une mauvaise odeur qui se répandait dans la cuisine, et même assez souvent dans l'appartement.

La maison est neuve, et n'était habitée que depuis le mois de février 1828.

Le 27 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 18.

Famille de Mme *Whitelarck*, veuve de l'ancien cocher de M. Duguid, maison n° 24.

Cinq personnes dans la famille avant le commencement de l'épidémie de 1828. Aucune d'elles n'avait eu la fièvre jaune. M. et Mme Whitelarck, les deux aînés de quatre ans et de deux ont été malades; le dernier enfant, né au commencement de juillet, n'a rien éprouvé dans tout le cours de l'épidémie.

Le garçon de deux ans tomba malade le premier, quinze jours ou trois semaines avant son père, la peau fut très chaude pendant huit jours, il y eut perte d'appétit; la tête n'était pas pesante : pas de jaunisse, l'enfant n'avait pas de vers. Mme Whitelarck croit se rappeler que son mari, huit jours avant d'être attaqué de la fièvre janne, conduisit à l'hôpital son fils encore malade, pour

demander une consultation au chirurgien de cet établissement.

Whitelarck, lui-même, cocher de M. Duguid, négociant de Gibraltar, tomba malade le 27 août 1828, c'était un mercredi. Il revint l'après midi chez sa femme se plaignant de mal de tête, et surtout de douleur dans les jambes. Il alla néanmoins panser encore les chevaux de son maître; mais M. Duguid, le voyant malade, lui ordonna de retourner à la maison, et lui envoya M. Wilson, son médecin, qui le saigna. Le lendemain, Whitelarck se trouva soulagé, et l'amélioration persista jusqu'au dimanche soir: cependant la jaunisse s'était déclarée le vendredi. Dans la nuit du dimanche, il y eut un peu de délire, des vomissemens noirs, des déjections de même couleur: peu avant de mourir, il saigna abondamment du nez, et expira le lundi, à sept heures et demie du matin.

Mme Whitelarck tomba malade le lendemain du jour où son mari éprouva des premiers accidens; frissons, mal de tête, douleur dans le dos et dans les jambes, chaleur excessive pendant vingt-quatre ou trente heures, pas de vomissemens; elle était déjà mieux le troisième jours, et assez bien lorsque son mari mourut : elle ne s'alita pas.

Le vendredi, vingt-quatre heures après sa mère, la petite fille âgée de quatre ans se plaignit à son tour : céphalalgie, fièvre pendant vingt-quatre heures, pas de jaunisse : elle ne garda pas le lit : le lendemain elle se portait tout-à-fait bien.

L'enfant à la mamelle n'éprouva pas la moindre indisposition. Celui qui avait été malade avant son père eut deux ou trois indispositions dans le courant de l'épidémie; la première fois, deux mois après la mort de Whitelarck : les médecins qui l'assistèrent dirent que ce n'était pas la fièvre régnante. Cependant la chaleur de la peau était

très-grande. Whitelarck avant de tomber malade n'eut de relations avec personne atteint de la fièvre jaune. Il ne connaissait que de nom les Fani. Quelque jours avant sa maladie, il dit à sa femme de prendre garde que ses enfans ne mangeassent des figues vertes, parceque deux enfans étaient morts pour en avoir mangé (1). Il vit Kelli pourvoyeur du Méta avec qui il avait servi chez M. Duguid : mais il n'était pas lié avec cet homme et il ne l'aimait pas. Mme Whitelarck ne sait s'il lui a parlé ou nom. Elle a entendu dire à son mari qu'il avait été invité à aller à bord d'un vaisseau de la baie; mais qu'il avait refusé; elle pense que cette invitation lui fut faite par Leakeay. Kelly n'est pas venu chez elle; elle n'a pas entendu dire que cet homme fût malade. Elle pense d'ailleurs que Leakeay ami intime de Kelly et de son mari peut nous donner à cet égard de meilleures informations qu'elle même. Depuis la mort de son mari elle a entendu dire qu'il avait été à bord d'un vaisseau; elle ne sait qui a répandu ce bruit; mais elle peut assurer qu'il n'y alla pas le dimanche qui précéda sa maladie. Il n'est pas vrai que son mari lui ait apporté dans ce temps un paquet de linge, et qu'elle l'ait fait laver par une femme du Green-Market. Jamais elle n'a blanchi de linge venant d'un vaisseau.

Mme Whitelarck qui ne demeure plus dans la maison qu'elle habitait au XXIVe district n'a point entendu dire que personne de la famille des juifs du premier étage ait été malade avant son fils. Les enfans juifs jouaient librement avec ceux de Leakeay et avec les siens. Sa famille n'avait aucune relation avec celle de M. Martin, sous-secrétaire civil.

---

(1) Voir le renseignement *Fani*, n° 58.

Lorsque la fièvre se déclara chez elle, elle ne prit aucune précaution pour isoler les malades; l'enfant de deux ans coucha toujours avec sa sœur.

Whitelarck était toute la journée hors de chez lui, il rentrait chaque soir et couchait avec sa femme.

Elle n'a jamais senti dans les chambres et même dans la cour, l'odeur des latrines : l'égoût ne sentait pas mauvais non plus; on le lavait avec soin. La maison est neuve.

Quinze jours avant que son mari ne tombât malade, les juifs du haut avait apporté une cage à poulets qui donnait de la mauvaise odeur.

Le 5 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 19.

Famille de Mme *Francisca José,* Maison n° 33, Flat Bastion Road.

Quatre personnes dans la famille : elle, son mari, une fille de dix-huit ans et un garçon de douze ans. Le père et la mère ont eu la fièvre jaune dans une épidémie antérieure; personne n'a été malade cette année. La famille fut transportée sous les tentes du Champ-Neutre le 5 septembre; personne n'avait été malade dans la maison qu'elle occupait au XXIVe district; il n'y avait eu aucune communication avec des individus atteints de fièvre jaune; Mme José est entrée une fois dans la ville sans ses enfans pour y chercher des meubles.

L'odeur des égoûts ou des latrines ne se fait jamais sentir dans l'appartement, qui est vaste, propre et parfaitement aéré.

Le 15 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 20.

Famille de M. et de Mlle *Acres,* maison n° 33, Flat Bastion Road.

Edward Acres et Marguerite sa sœur habitaient, avant l'épidémie, la chambre qu'ils occupent aujourd'hui. Cette chambre, au rez-de-chaussée, donne sur la rue; elle est petite, assez propre et bien aérée. Ils n'ont point eu la fièvre jaune dans les épidémies antérieures; tous deux ont été malades cette année. Edward quitta le XXIVe district et se rendit au Sud chez sa mère, près de l'hôpital de marine, à-peu-près quatre jours avant la translation générale au Champ-Neutre. Il tomba malade le troisième jour, et après deux ou trois jours de maladie, il fut transporté à l'hôpital, où il eut les symptômes les mieux caractérisés de la fièvre jaune. Il n'y avait aucun malade dans la maison du XXIVe district lorsqu'il la quitta; le cocher de M. Duguid était déjà mort depuis trois ou quatre jours, à l'autre extrémité de la rue. Edward travaillait dans un four à chaux à Portuguese-Town, autre quartier de Gibraltar, et il n'y avait là aucun malade. Il n'a visité personne atteint de la fièvre.

Au Sud, et avant d'être transporté à l'hôpital, il dormait dans la même chambre que sa mère et que sa seconde sœur; à son retour il fit de même, et sa sœur ne tomba malade que deux ou trois semaines après cette seconde époque. Quant à la mère, elle avait eu la fièvre jaune à Charthagène, et ne l'éprouva pas cette année.

Marguerite Acres, son autre sœur, qui était restée au XXIVe district, fut transférée le 5 septembre sous une tente du Champ-Neutre qu'elle occupait seule. A quinze jours de là, et trois jours après avoir été rendre visite à son frère à l'hôpital, elle tomba malade au camp. Au début, frissons,

douleur de tête, de dos, &c.; la jaunisse survint quatre jours après son entrée au lazaret.

Elle n'était venue qu'une fois à la ville pour voir son frère; elle alla directement à l'hôpital où il était, et s'en retourna de même, sans visiter l'appartement qu'elle occupait au XXIV[e] dstrict.

Le 15 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 21.

Famille de *Joseph Pastorino,* épicier, même maison, Flat Bastion Road.

Joseph Pastorino avait, avant l'épidémie, cinq personnes dans sa famille. Les trois plus jeunes de ses enfans restaient avec lui; l'aîné était domestique dans une taverne de la ville. Ni le père, ni les enfans n'avaient eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; tous l'ont eue cette année, et un est mort.

Le jour que le XXIV[e] district fut transféré au Champ-Neutre, Pastorino alla, avec ses trois plus jeunes enfans, se réfugier dans le jardin de M. Tondry, près la maison Creswell. Ce jardin est situé sur le rocher, à-peu-près à six cents pieds au-dessus du niveau de la mer; il est tout-à-fait isolé.

Il venait chaque jour à la ville, communiquait avec tout le monde, mais ne vit aucun malade : ses trois enfans ne sortirent jamais du jardin. Il éprouva les premiers symptômes de la fièvre au commencement d'octobre, et resta chez lui environ trois jours sans s'aliter, après quoi il alla à l'hôpital, où il guérit.

Son fils aîné, qui habitait la taverne de Town-Range, le vint voir avant qu'il n'allât à l'hôpital, et tomba malade

lui-même trois jours après. Personne avant lui n'avait été malade dans la taverne; il y avait quelques personnes attaquées de la fièvre jaune dans les maisons environnantes. Cependant, dix ou douze jours après l'invasion de la maladie du père, une des filles fut atteinte de la fièvre, et l'autre le fut vingt-quatre heures après sa sœur; la troisième fille tomba malade elle-même à six jours de là, et mourut au quatrième jour avec le vomissement noir.

Le gardien du jardin Tondry venait souvent dans la maison pendant qu'il y avait des malades; il prit la fièvre jaune un jour avant la dernière enfant, et mourut avec le vomissement noir, un jour après elle.

Personne de la famille de M. Creswell, qui s'était renfermée, ne communiqua avec la sienne.

Deux pièces assez grandes et bien aérées : celle de l'Est sert de boutique; elle est de niveau avec Flat bastion Road; celle de l'Ouest, percée de deux grandes fenêtres, sert de chambre à coucher. Pas de mauvaise odeur dans la maison. La maison n° 33, dans laquelle nous avons examiné plusieurs familles, est bâtie sur le penchant du rocher. Les appartemens de Pastorino, d'Acres, de Francisca José et de Josepha Roman, sont de plein-pied avec Flat bastion Road, et sont au rez-de-chaussée par rapport à cette rue. On descend ensuite par un escalier rapide dans la cour où habitent Jean Moras, Brigide Maid et Pedro Perez.

Le 17 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 22.

Famille de *Brigide Maid*, même maison, Flat Bastion Road.

Cette femme est seule avec deux enfans : son mari est soldat du 12e régiment. Avant l'épidémie, elle demeurait

chez M. Belochi, dans le vingt-cinquième district. Elle tomba malade dans sa chambre, éprouva du mal de tête, des douleurs dans le dos et dans les jambes; après une semaine elle fut transportée à l'hôpital, où elle passa un mois. Elle y fut très-malade pendant les quatorze premiers jours. Sa peau ne devint pas jaune; elle ignore si elle eut du délire : elle n'éprouva pas de vomissement noir, mais ses déjections furent sanguinolentes; elle n'a pas encore recouvré toutes ses forces. Lorsqu'elle sortit de l'hôpital, le 12e régiment n'était pas encore campé; il le fut le 20 septembre : elle fut placée elle-même, avec ses enfans, sous une tente du camp civil. Ses enfans n'ont point été malades. Son mari a couché avec elle pendant les huit premiers jours de sa maladie. Avant d'avoir la fièvre, elle n'avait eu aucune communication avec des malades; elle n'avait lavé le linge de personne qui eut la fièvre épidémique.

Chambre de six pieds de haut, dix de long et sept de large. Pas de fenêtre, porte très-large.

Autre renseignement.

Jean Moras, dont la déposition fait l'objet d'un renseignement dont il sera question plus bas, nous a dit que la chambre occupée maintenant par Brigide Maid l'était, avant l'épidémie, par une femme et huit enfans, et qu'aucun d'eux n'avait été malade; il dit, en outre, que l'on sent de temps en temps une mauvaise odeur provenant des latrines.

Le 17 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 23.

Famille de Mme *Maria Boca*, maison n° 32, Flat Bastion Road.

La famille de Mme veuve Boca se compose de cinq personnes : elle-même, deux filles et un garçon, et un batelier. Mme Boca et sa fille aînée ont eu la fièvre jaune à Gibraltar, en 1813 ; le batelier l'a éprouvée sur les côtes de Guinée. Elle ignore si sa seconde fille l'a eue en 1814. Personne n'a été malade cette année.

La famille, transférée au Champ-Neutre le 5 septembre 1828, n'est revenue qu'en janvier 1829. Tout le monde habitait la même tente. Aucun d'eux n'entrait dans la ville, si ce n'est le batelier, qui y venait tous les jours, mais il n'y vit aucun malade. D'ailleurs cet homme ne prenait, en rentrant, aucune précaution.

On ne sent pas de mauvaise odeur d'égoûts ni de latrines. Chambre grande, propre : pas d'animaux domestiques.

Le 17 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 24.

Famille de *José Hernandez*, mineur, même maison, partie occidentale.

Six personnes avant l'épidémie : Hernandez, sa femme et quatre enfans. Aucun d'eux n'avait eu la fièvre jaune antérieurement : une petite fille de douze ans a été malade cette année. Ils furent tous transférés sous les tentes du Champ-Neutre le 5 septembre ; ils n'avaient point encore été malades. Deux filles étaient restées dans la ville ; l'une déjà mariée, l'autre beaucoup plus jeune. La sœur aînée fut atteinte de la fièvre épidémique, et la petite cou-

cha toutes les nuits dans sa chambre, sur un matelas tiré du lit de la malade. Elle éprouva elle-même, peu de jours après, des maux de tête et des douleurs générales qui durèrent pendant trois jours; elle eut des nausées et vomit un peu. Elle resta ainsi quatre jours dans la ville, et vint alors rejoindre sa famille au Champ-Neutre: elle ne recouvra son appétit qu'après son arrivée. Sous les tentes, elle coucha avec une de ses sœurs âgée de quinze ans qui n'éprouva pas la moindre indisposition. Dès que le père, qui était au Champ-Neutre, sut que sa fille aînée était malade, il vint la voir trois ou quatre fois; il lui donna des soins et lui appliqua même des sangsues. En revenant, il ne changeait pas de vêtemens et ne prenait aucune précaution. Il n'a point été malade lui-même.

Chambre de douze pieds carrés, deux fenêtres à l'Ouest, sans maison au-devant. Les latrines et les égoûts avaient une moins mauvaise odeur que les latrines du camp.

Le 17 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 25.

Famille de *Domingo Valerino*, patron de vaisseau, maison n° 32, cour d'en bas, entrée par Morello's ramp.

Domingo, sa femme et deux enfans, l'un de vingt-quatre, l'autre de douze ans, composent cette famille. Domingo et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1804, l'aîné des enfans en 1813; aucun d'eux n'a été malade en 1828. Ils se rendirent sous les tentes du Champ-Neutre le 5 septembre, et, trois mois après, le plus jeune des enfans éprouva un peu de mal de tête sans frissons, et vomit pendant une nuit : la face était rouge. Le lendemain, il était mieux; le troisième jour, il se portait aussi bien

qu'aujourd'hui : la peau ne devint pas jaune. Avant le départ pour le Champ-Neutre, on n'avait eu de communications avec aucun malade. L'enfant, pendant qu'il était au Champ-Neutre, évitait avec soin les enterremens, dont il avait peur; le père seul entrait quelquefois dnas la ville durant l'épidémie. Deux chambres larges, bien ouvertes, aérées. Il y a quelquefois un peu d'odeur à la bouche de l'égoût qui est dans la cour.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 26.

Renseignemens donnés par *Stephano Repeto,* sergent du XXIVe district, relativement à un *Minorquin,* même cour, même maison.

Un Minorquin, sa femme et deux enfans, habitaient, dans la même cour, une chambre vaste, obscure et peu aérée. Aucun d'eux n'a été malade ; ils sont maintenant au Champ-Neutre, où ils ont été transférés le 5 septembre, avec tout le XXIVe district.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 27.

Famille de Mme *José Gonzalez,* femme d'un chafuournier, même maison, rez-de-chaussée, Flat Bastion Road.

Quatre personnes dans la famille : Mme Gonzalez, son mari, ouvrier dans un four à chaux (Flat bastion Road, n° 30) et deux enfans; elle a eu la fièvre jaune en 1804 : son mari et ses deux enfans ont été malades cette année. Le plus jeune des enfans tomba malade huit jours avant la translation générale du XXIV^c district au Champ-Neutre, et il allait déjà mieux le jour que se fit cette translation.

L'enfant, pendant qu'il fut malade, continua de coucher dans le même lit que son père et sa mère. Son frère aîné dormait à part. La famille, à l'exception de Gonzalez, resta sous la même tente de campagne jusqu'au 26 septembre, et revint alors à la ville. Le lendemain, l'aîné, qui s'était bien porté au Champ-Neutre, éprouva une fièvre très-forte tout le jour; il ne vomit pas, sua très-abondamment pendant la nuit; et, après vingt-quatre heures de maladie, il avait recouvré toutes ses forces. Quant au mari, il était tombé malade huit ou neuf jours après la translation générale.

Mme José Gonzalez est restée, pendant un quart-d'heure, dans la chambre du premier des enfans Felice Fani, lorsqu'il était bien malade; elle ne le toucha pas et ne prit aucune précaution en revenant chez elle : elle n'a donné de soins à aucun malade, ni à la ville, ni au camp. Il y avait, dans la cour-basse de la maison, une génoise malade en même temps que son premier enfant; elle ignore si elle le fut la première : cette femme, d'ailleurs, n'avait pas l'habitude de caresser les enfans de Mme Gonzalez.

José Gonzalez continua de coucher avec sa femme et avec son enfant malade jusqu'au jour de la translation générale : depuis, il dormit au four à chaux.

L'aîné dormait, à la ville, sur un lit à part qu'elle avait emporté au camp et qu'elle en rapporta également.

Au Champ-Neutre, Mme José Gonzalez lava ses matelas et tout ce qu'elle put.

Chambre de huit pieds et demie de large sur treize de long, hauteur de dix à douze pieds : une porte et une fenêtre très-larges donnant sur la rue.

Pas d'odeur de latrines ni d'égoûts.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

Nº 28.

Famille de Mᵐᵉ *Francisco Martinez,* même maison, cour d'en bas, entrée par Morillo's Ramp.

Il y a trois personnes dans la famille : Mᵐᵉ Martinez, son mari, qui est porteur d'eau, et son fils, qui est commissionnaire. Le père a eu la fièvre jaune en 1813; il n'a point été malade cette année. Lors de la translation générale du XXIVᵉ district, Mᵐᵉ Martinez et son fils allèrent sous une tente du Champ-Neutre; le mari revint à la ville au commencement d'octobre. Le père et le fils parcouraient tous les jours différens quartiers de Gibraltar, sans avoir aucune communication avec des malades; ils revenaient chaque soir dans la tente et ne prenaient pas de précautions en y rentrant.

Dans une chambre qui est vis-à-vis, sous la même voûte, il y avait une femme génoise dont il a été question dans le document précédent. Elle fut malade quatre ou cinq jours avant l'évacuation du XXIVᵉ district. Mᵐᵉ Martinez y entra plusieurs fois, ainsi que d'autres personnes, et elle pense que son fils a dû le faire également, mais elle ne peut l'affirmer.

Il y a dans la cour un égoût qui n'exhale pas de mauvaise odeur : les latrines sont hors de la maison. La chambre est grande, mais obscure; la porte est grande et sous une voûte; la fenêtre donne en partie sur la cour.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 29.

Famille de M. *Stephano Repeto,* sergent de police du XXIVe district, même maison, même cour d'en bas.

La famille se compose de Stephano Repeto, de sa femme, et de trois enfans de quatorze à huit ans. Repeto a eu la fièvre jaune en 1804 : en 1828, aucun d'eux n'a été malade. La femme et les trois enfans furent transférés sous les tentes du Champ-Neutre le 5 septembre, et ne rentrèrent qu'après l'épidémie. Le 7 du même mois, Repeto fut fait sergent de police du XXIVe district. Avant la translation, la famille n'avait eu aucune communication avec des malades; il en fut de même au camp. Mais le sergent était appelé, par ses fonctions, à entrer dans les chambres des malades et des morts, à les toucher, &c.; et, pendant le jour, il allait quelquefois voir sa famille, et restait dans la tente une ou deux heures, plus ou moins, sans prendre de précautions; c'était même sa femme qui lavait son linge.

L'égoût de la cour n'exhale pas de mauvaise odeur; les latrines sont hors de la maison. Chambre vaste, très-propre, bien aérée : deux larges fenêtres ouvertes à l'Ouest.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 30.

Famille de Mme *Josepha Bernardo,* maison n° 30, Flat Bastion Road.

Mme Bernardo est seule avec sa fille : elle a eu la fièvre jaune en 1813, et sa fille en 1814. Pendant l'épidémie de 1828, elles ont joui l'une et l'autre d'une très-bonne

santé. Elles sont restées dans la ville, où elles n'ont communiqué avec aucun malade.

Chambre vaste, bien aérée. Il n'y a dans la maison ni égoût, ni latrines.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 31.

Famille de *Joachim Rodriguez*, maître maçon, même maison.

Trois personnes dans la famille : le mari, la femme et une fille de huit ans. Les deux premiers ont eu la fièvre jaune en 1804, et sont restés bien portans pendant les épidémies de 1813, de 1814 et de 1828. La petite fille a été malade en 1828. La famille fut transférée au Champ-Neutre, sous les tentes de campagne, le 5 septembre 1828 : tous se portaient bien; ils n'avaient pas de malades dans leur maison, et n'avaient eu aucune communication avec des personnes atteintes de la fièvre. Il restèrent dix-huit jours au Champ-Neutre, et obtinrent alors la permission de rentrer. Le lendemain l'enfant tomba malade, devint jaune, et fut huit jours à se rétablir.

La fille aînée de Mme Rodriguez est mariée, et demeurait dans la même rue, n° 32 ; elle avait eu la fièvre jaune en 1804 : cette année, elle n'a point été malade; mais, lors de la translation générale du XXIVe district, elle emporta avec elle, au Champ-Neutre, sa petite fille, malade depuis huit jours et presque mourante. Le lendemain, l'enfant était déjà bien ; elle avait recouvré toutes ses forces après trois ou quatre jours. La peau était jaune ; les cheveux tombèrent après la maladie.

Les deux familles logèrent sous la même tente, mais les deux enfans couchèrent chacune avec sa mère.

Chambre grande, propre, bien aérée, au rez-de-chaussée sur la rue : on n'y sent aucune odeur d'égoûts ni de latrines.

Le 22 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 32.

Famille de *José Nuñez*, chaufournier, maison n° 30, Flat Bastion Road.

Trois hommes sont réunis pour le service du four à chaux. José Nuñez est à leur tête; un second est José Gonzalez dont la femme habite le rez-de-chaussée du n° 32 de Flat Bastion Road (1). Nuñez a eu la fièvre jaune en 1813 ; en 1828 il a été bien portant, mais ses deux compagnons ont éprouvé la fièvre épidémique. José Gonzalez tomba malade le lendemain de la translation générale du XXIVe district au Champ-Neutre. Il était resté dans la ville lui-même. Au début, il éprouva des frissons, de la céphalalgie, la fièvre se déclara et dura trois jours, les yeux étaient rouges. Il n'y eut ni vomissemens, ni hémorrhagie, ni jaunisse. Le malade prit seulement de l'huile de castor. Il ne s'alita pas, n'interrompit pas ses travaux, continua de manger quoique avec moins d'appétit, et ne recouvra toutes ses forces qu'après quinze jours. Son camarade tomba malade trois ou quatre jours après lui, il fut transporté à l'hôpital civil où il resta cinq jours, il fut un peu jaune. Dix-huit jours après être sorti l'hôpital civil, il fut engagé comme infirmier à l'hôpital de marine, et n'y tomba pas malade.

---

(1) Voir le renseignement n° 18.

Avant sa maladie Gonzalez n'avait visité aucun individu atteint de la fièvre épidémique; pendant qu'il avait la fièvre, il coucha sous un hangar avec ses deux compagnons.

La chambre qu'ils habitent a dix pieds sur douze, et elle est profondément enfoncée en arrière dans le sol : il n'y a qu'une porte sans fenêtre. Depuis qu'ils sont chaufourniers, ils n'y ont jamais été malades. Il n'y a ni égoûts ni latrines dans la maison; l'odeur des latrines placées dans la rue voisine ne parvient pas jusqu'à eux.

Le 22 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 33.

Famille de M. *Grellet,* receveur des finances, maison n° 8, Devil's Gap, escalier menant à l'extrémité Sud de Flat Bastion Road.

M. Grellet habite seul avec deux domestiques. Lui et l'un de ses gens ont eu la fièvre jaune en 1813; l'autre l'a éprouvée en 1804. Aucun d'eux n'a été malade dans les épidémies suivantes. Pendant celle de 1828, M. Grellet a eu des communications très-fréquentes, même avec des personnes qui ont succombé en vomissant noir : ses deux domestiques ont également soigné des malades. Il ne connaît dans Gibraltar personne qui ait eu deux fois la fièvre jaune.

La maison qu'il habite est très-belle, très-propre et bien aérée. Tous les égoûts de Gibraltar ont quelquefois de l'odeur, même en janvier par le changement de temps. Celui du XXIVe district n'en a pas plus que les autres. De tous les égoûts de la ville, aucun ne répand de plus mauvaise odeur que celui du marché au poisson, à la porte de

de Mer. En 1828, l'odeur des égoûts a été la même que pendant les années précédentes.

Le 22 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 34.

Famille de *Thomas Gum*, charron de l'artillerie, maison n° 27, Flat Bastion Road.

Deux personnes dans la famille, M. et Mme Gum. Tous deux ont eu la fièvre jaune en 1813; et, en 1828, ils sont restés bien portans. Madame a été transférée au camp. Son mari venait seul à la ville. Ils ont visité tous deux leur frère atteint de la maladie épidémique.

Chambre propre, bien aérée.

Le 22 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 35.

Famille de Mme *Maria Garcia*, même maison, même cour.

Cette dame vit seule avec deux enfans, l'un de vingt-cinq, l'autre de quatorze ans passés. La mère et l'aîné ont eu la fièvre jaune en 1804, le plus jeune en 1813. Aucun d'eux n'a eu la fièvre une seconde fois.

La famille a été transférée au Champ-Neutre avec le XXIVe district; les deux fils entraient librement dans Gibraltar.

Chambre propre, aérée, à l'Ouest.

Le 22 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 36.

Famille de *Michaela Medina*, maison n° 11, escalier menant à Flat Bastion Road.

Michaela vit seule dans cette chambre avec une de ses amies. Elle a eu la fièvre jaune en 1813, et son amie en 1814, ni l'une ni l'autre n'ont été malades en 1828. Transférée au Champ-Neutre le 5 septembre, elle y est restée jusqu'à la fin de l'épidémie; son amie est demeurée à Gibraltar.

Elle n'a visité personne atteint de la fièvre jaune.

Deux chambres propres, bien aérées.

Le 22 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 37.

Famille de Mme *Whitelock*, propriétaire, maison contiguë à la précédente.

La famille de Mme Whitelock se composait de cinq personnes avant l'épidémie. Madame elle-même, un fils de quarante ans, une fille de vingt-deux ans, une petite fille de dix-sept ans, et un domestique mâle de vingt-deux ans. M. et Mme Whitelock avaient eu la fièvre jaune en 1804, et la plus jeune demoiselle en 1813; ils ont conservé leur santé pendant la dernière épidémie. La plus âgée des demoiselles et le domestique sont morts.

Le 5 septembre 1828, toute la famille fut transférée sous les tentes du Champ-Neutre d'où elle revint le 8. Ce jour même, le domestique tomba malade, et, à l'instant, il fut envoyé à l'hôpital où il mourut. Huit jours après, Mlle Whitelock éprouva les premiers symptômes

de la fièvre jaune; elle fut malade pendant une semaine, et périt aussi.

Mme Whitelock pense que son domestique n'avait eu de communication avec aucun malade; qu'il n'allait pas chez les Godsal dont il ne parlait pas la langue. A peu près une semaine avant la translation du XXIVe district, la servante de M. Martin (1) mourut dans une cour du voisinage. On jetta la paille hachée qui lui servait de lit, dans un chemin étroit situé au bas de la terrasse de Mme Whitelock. Le domestique de cette dame alla balayer la paille qu'il ne recueillit pas.

Mlle Whitelock n'a été visiter aucun malade. Sa mère alla voir deux familles de ses amis où il y avait des personnes atteintes de fièvre jaune : avant de rentrer à la maison, elle avait soin de faire quelques courses. Elle alla aussi rendre visite à Mlle Testa qui demeure dans la maison même, mais dans un autre corps de logis.

La veille du jour où les habitans du XXIVe district furent transférés au Champ-Neutre, Mme Smith (2) encore fort malade vint chez Mme Whitelock où elle resta un quart-d'heure, et, ce jour même, Mme Whitelock et sa petite fille lui portèrent des bouillons.

Mlle Testa, quand elle commença à être convalescente venait chez Mme Whitelock.

Cette dame nous dit tenir de bonne source qu'un matelot du vaisseau suédois *le Dygden* fut admis à l'hôpital civil le lendemain du jour où le bâtiment reçut pratique, et qu'il mourut trois jours après; et que le médecin par qui cet homme fut visité au *Practical Office* déclara que sa maladie ne pouvait compromettre la santé publique.

---

(1) Voir le document n° 41.
(2) *Ibid.* n° 39.

Appartemens grands, aérés, ouverts à l'Ouest sur une terrasse qui domine les maisons qui sont au-devant. Jamais de mauvaise odeur. Mme Whitelock les habite depuis dix ans, et, jusqu'en septembre 1828, sa famille avait joui de la meilleure santé.

Les animaux domestiques n'ont point été malades pendant l'épidémie.

Le 22 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 38.

Famille de Mlle *Mary Godsal,* maison contiguë à la précédente.

Avant l'épidémie de 1828, il y avait dans la famille quatre personnes. M. Godsal armurier de l'artillerie, son épouse, sage-femme, et deux grandes demoiselles. Aucun d'entre eux n'avait eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; le père seul a été malade cette année et a été transféré à l'hôpital où il est mort. Le lundi soir 1er septembre 1828, il rentra chez lui déjà malade, et pendant les trois jours qu'il resta à la maison, il ne se plaignit pas même d'une douleur de tête. Le jour, il se levait, se promenait, cependant les yeux et la peau étaient jaunes, et, le mercredi soir, il vomit un liquide noir. Il se leva pourtant encore le jeudi, on le transporta alors à l'hôpital dans une litière, quoiqu'il semblât conserver assez de forces pour faire le trajet à pied. Il mourut dans la nuit du jeudi au vendredi. Mlle Godsal pense que son père n'a eu de communications avec aucun malade; elle sait seulement que M. Smith (1) travaillait aussi pour l'artillerie dans la

(1) Voir le document n° 30.

même cour, mais non dans la même boutique que M. Godsal. Mme Godsal n'avait assisté aucun malade; elle passait d'ailleurs presque toutes les nuits hors de sa maison.

Les deux demoiselles eurent avec leur père les mêmes relations qu'auparavant; mais Mme Godsal cessa de coucher avec son mari quand il fut malade.

La mère et les deux demoiselles furent transférées au Champ-Neutre le lendemain du jour que Godsal fut conduit à l'hôpital : elles restèrent toutes les trois sous la même tente pendant le cours de l'épidémie, et aucune d'elles n'eut la moindre indisposition.

Au Champ-Neutre, elles n'ont eu de relations avec aucun malade.

Dans la maison, on ne sent aucune mauvaise odeur, même par les changemens de temps. L'appartement, composé de trois pièces, s'ouvre à l'Ouest, et est bien aéré. La maison domine toutes celles qui sont au-devant.

Le 22 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 39.

Famille de Mme *Smith*, maison n° 4, escalier menant à Flat Bastion Road.

Six personnes dans la famille, M., Mme Smith et quatre enfans de dix-huit à neuf ans. Aucun d'eux n'avait eu la fièvre jaune antérieurement, tous l'ont éprouvée pendant l'épidémie de 1828. Quelques jours avant la translation générale du XXIVe district au Champ-Neutre, Mme Smith tomba malade. Céphalalgie, douleur dans le dos et dans les membres, fièvre pendant quatre jours. Du troisième au septième jour, vomissemens après l'ingestion d'un médicament; pas de douleurs d'estomac : teinte jaune de la peau, le huitième jour de la maladie.

Trois jours avant de tomber malade, Mme Smith alla voir la domestique de Mme Martin (1), qui était venue chez une de ses amies, dans une cour au-dessous de sa maison ; elle n'y resta que dix minutes. Le lendemain elle revint pour voir cette femme et la trouva morte ; elle leva son linceuil et toucha les pieds, pour s'assurer s'ils étaient gonflés comme on le disait ; elle pense qu'elle ne resta pas dix minutes cette fois. Elle ne vit chez cette femme personne autre que des voisins, qui avaient eu la fièvre jaune dans des épidémies antérieures.

La petite fille, âgée de neuf ans, tomba malade peu après sa mère, et M. Smith presque en même temps que sa fille. M. Smith ne s'alita pas ; le second jour, il alla à son atelier et en revint promptement, parce qu'il se sentit plus mal ; le troisième jour la jaunisse se déclara. L'enfant fut jaune également. M., Mme Smith et leur petite fille, couchaient toujours dans le même lit, avant et pendant leur maladie.

Les deux plus jeunes garçons allaient à l'école pendant le jour, et l'aîné travaillait dans les ateliers de l'artillerie. Ils couchaient tous trois dans une chambre communiquant avec celle de Mme Smith.

Le 5 septembre 1828, la famille fut transférée au Champ-Neutre sous deux tentes. Les trois garçons en occupaient une pendant la nuit ; le père, la mère et la petite fille couchaient dans l'autre ; du reste, ils vivaient ensemble et communiquaient librement. Trois jours après la translation générale, l'aîné des garçons éprouva les premiers symptômes de la fièvre jaune à neuf heures du matin : à dix heures on le transporta à l'hôpital de l'artillerie, où il fut traité. Il y resta trois semaines, et retourna ensuite au

---

(1) Voir le document n° 41.

Champ-Neutre : Mme Smith ne permit pas qu'il couchât dans le même lit que ses frères, lorsqu'il revint de l'hôpital; mais quelques jours après la famille obtint la permission de rentrer dans la ville, et les trois garçons dormirent ensemble comme par le passé.

Ils étaient depuis huit jours dans leur maison, lorsque les deux jeunes garçons dont la santé n'avait pas souffert un instant depuis le début de l'épidémie, tombèrent malades en même temps. Ils ne s'alitèrent pas, et devinrent un peu jaunes; les symptômes qu'ils éprouvèrent furent très-légers, et M. le docteur Mathias pensa néanmoins qu'ils avaient eu la fièvre épidémique. Ces deux enfans, à leur retour du camp, ne sortaient pas de la maison, et n'avaient de communication avec aucun malade.

Mme Smith, pendant sa maladie, ne vit personne, excepté Mme Whitelock et la plus jeune de ses filles : elle-même, étant malade, alla chez cette dame, où elle resta un quart-d'heure (1).

Jamais il n'y a de mauvaise odeur ni autour ni au-dedans de la maison. Un des murs est humide dans les temps pluvieux. Trois pièces : première pièce propre, bien aérée, dix pieds carrés. Deuxième pièce : un peu plus petite que la précédente; une fenêtre, une porte et une cheminée. Cheminée au Sud, porte à l'Ouest, croisée au Nord. Troisième pièce destinée aux enfans : six pieds sur cinq; deux fenêtres, une porte communiquant avec la chambre précédente. En avant, du côté de l'ouest, le rez-de-chaussée est élevé de dix à douze pieds au-dessus du chemin : en arrière, la maison est enfouie en grande partie dans le roc. Elle a été occupée pendant huit ans par une famille où il y avait six enfans, qui jouissaient de la meilleure santé. Il n'y a

---

(1) Voir le document n° 28.

pas d'égoût. Les latrines, situées au bout de la cour, n'exhalent pas d'odeur au-dehors.

Le 23 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 40.

Famille de *Georges Kenny,* cordonnier, même maison.

Kenny est seul avec sa femme. Il a eu la fièvre jaune en 1813, et a toujours joui d'une bonne santé pendant les épidémies de 1814 et de 1828. Sa femme n'a jamais eu cette maladie.

Ils habitaient, au mois de septembre dernier, le XVIe district, et ils furent transférés au Champ-Neutre le 20 de ce mois seulement. La femme resta au camp jusqu'au milieu de janvier; quant à lui, il venait librement à Gibraltar. Il a vu et même assisté des malades qui sont morts. Il avait soin, en revenant, de fumer des cigares et de se laver le front et les mains avec du vinaigre.

Dans la maison qu'il habitait auparavant, au XVIe district, les latrines et l'égoût n'exhalaient aucune odeur; on avait soin de les tenir très-propres.

Le 23 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 41.

Famille de *Pedro Adrubetto,* boulanger, maison n° 1, cour de derrière.

Quatre personnes dans la famille, Adrubetto, sa femme et deux filles de quinze ans à douze ans. La femme Adru-

betto dit avoir eu la fièvre jaune à Tarragone, dans une épidémie qui ravagea cette ville avant que les Français ne l'assiégeassent; le mari éprouva le typhus pendant le siége. M. Adrubetto et l'aînée de ses filles tombèrent seuls malades en septembre 1828; M[me] Adrubetto et la plus jeune, conservèrent leur santé.

Maria Moreno, domestique de M. Martin sous-secrétaire civil, vint chez Adrubetto le dimanche 25 août 1828, et y mourut le mercredi suivant (1). Elle était tombée malade quatre jours avant de quitter la maison de M[me] Martin. Elle se plaignait de froid, de douleurs dans la tête, dans les reins; elle eut une abondante hémorrhagie par la vulve, dès les premiers jours de sa maladie; une femme qui l'ensevelit nous assure qu'après sa mort, elle trouva dans son lit beaucoup de sang et une petite masse grande comme la moitié du doigt qui paraissait être un faux germe. La peau était jaune, des taches noires se voyaient sur sa poitrine. Il n'y eut pas de vomissement noir.

Le dimanche qui suivit la mort de Maria, Adrubetto éprouva, le soir, un peu de mal de tête; le lundi, la céphalalgie était plus forte; il avait des douleurs dans tout le corps; il n'en travailla pas moins, comme d'habitude. Le mardi, il put encore pétrir une fournée de pain; mais, à dix heures du matin, il se sentit plus malade, et vint prévenir sa femme qu'il se rendait à l'hôpital où il resta vingt-un jours. Il éprouva des vomissemens, des douleurs d'estomac, et devint jaune vers le huitième ou dixième jour de sa maladie.

Trois jours après qu'il fut entré à l'hôpital, sa famille fut transférée au Champ-Neutre avec tout le XXIV[e] district, et n'en revint que vers le milieu de janvier 1829. La mère

(1) Voyez le renseignement n° 10.

et les deux filles furent placées sous la même tente, et dormirent constamment dans le même lit.

Il y avait sept jours que l'on était au Champ-Neutre, lorsque la fille aînée tomba malade. Elle se plaignait de mal de tête, de douleurs dans tout le corps; elle avait des frissons, des nausées et des vomissemens. Cependant, le lendemain, elle vint à pied à la ville, avec sa mère, pour chercher quelques effets, et le soir elle s'en retourna à pied au camp; la fièvre dura trois jours; il y eut des douleurs au creux de l'estomac, et la peau devint très-jaune au quatrième jour de la maladie. Au dixième ou douzième jour, elle avait recouvré toutes ses forces. Cette jeune fille ne fut point envoyée au lazaret, et resta avec sa mère et sa sœur : cette dernière, quinze jours après le début de la maladie de l'aînée, eut, pendant vingt-quatre heures, mal à la tête; elle n'éprouva pas de douleurs dans le dos, dans les membres, à l'estomac; elle n'eut pas de frissons, et conserva son appétit.

Maria Moreno couchait dans la chambre du rez-de-chaussée; la famille Adrubetto et la petite fille de Maria (1) occupaient le premier étage. Ces appartemens communiquaient par un petit escalier intérieur. Maria éloignait d'elle sa fille quand elle s'approchait de son lit. Les deux demoiselles Adrubetto s'asseyaient quelquefois sur une chaise auprès de la malade.

Le lendemain de la mort de Maria, son père, Clémente Moreno qui habite San Roque, vint chercher la petite fille. M[me] Adrubetto a entendu dire au cordon que cette enfant n'avait pas été malade.

La cour où demeure Adrubetto est profonde et peu ventilée; elle a à peu près vingt pieds carrés; le logement

(1) Cette enfant ne demeurait pas avec sa mère chez M[me] Martin.

de la famille occupe la façade du Sud. A l'angle Sud-Ouest, la cour a un prolongement de huit pieds de long sur quatre delarge ; on y descend par quatre marches. C'est là que demeure Catalina Alba. C'est aussi sur ce recoin de la cour que donne la croisée de la chambre où dorment deux des enfans de M. Tory. Cette croisée est élevée de huit pieds au-dessus du sol.

Au milieu de la cour principale est une bouche d'égoût ; sur la façade Est il y a des latrines. Les fenêtres de Catalina Alba occupent la façade de l'Ouest : l'appartement de Maria Dolorez Martinez, est au Nord ; mais ne s'ouvre pas sur la cour. La chambre de Prudencia Hernan se trouve à l'angle Sud-Est. Dans la petite cour, et devant la porte de Catalina Alba, est une autre bouche d'égoût.

Par le changement de temps, l'égoût de la grande cour donne un mauvaise odeur qui se répand jusque dans les appartemens. Adrubetto prétend que l'odeur a été plus désagréable cette année que les sept années précédentes ; sa femme dit que l'odeur a été la même toutes les années.

Le 24 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 42.

Famille de Mme *Prudencia Hernan*, veuve, même maison, même cour.

Cette dame vit seule. Elle a eu la fièvre jaune en 1814, et n'a pas été malade pendant l'épidémie de 1828. Le 5 septembre, elle fut transférée au Champ-Neutre avec tous les autres habitans du XXIVe district ; elle n'en est revenue qu'après la cessation de la fièvre.

Elle occupe une petite chambre mal aérée, de huit pieds carrés. Elle n'a senti dans la cour aucune mauvaise

odeur, à moins que les latrines ne fussent ouvertes, et que la gueule de l'égoût ne fût débouchée.

Le 24 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 43.

Famille de Mme *Catalina Alba*, même cour.

La famille se compose de trois personnes; Catalina, son mari et un enfant de seize ans. Ils ont eu tous les trois la fièvre jaune en 1813, et ils se sont bien portés pendant les épidémies de 1814 et de 1828. Elle habite cette chambre depuis sept ans; et deux de ses enfans y sont morts il y a trois ans, l'un subitement, à Pâques; l'autre après vingt jours de maladie, au mois d'août.

La famille a été transférée sous les tentes du Champ-Neutre, le 5 septembre 1828, avec tous les autres habitans du XXIVe district.

Avant la translation, il y avait chez elle une mauvaise odeur provenant de l'égoût d'une maison voisine nouvellement bâtie; quant à celui de la cour, il a senti, cette année, moins mauvais que les années précédentes, parce qu'il a été nettoyé avant l'épidémie, au mois de juillet. L'odeur des latrines de la cour ne parvient pas jusqu'à son appartement.

Sa porte donne sur ce prolongement de cour que nous avons décrit n.° 41; à côté se voit une bouche d'égoût, qui, dit Catalina, n'exhale pas de mauvaise odeur, parce qu'elle a soin de le tenir propre. Chambre longue, étroite et enfoncée, peu de ventilation.

Le 24 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 44.

Famille de *Maria Dolorez Martinez*, escalier venant du chemin dans la même cour.

Elle vit seule. Elle a eu la fièvre jaune à Cadix en 1819, et, depuis, elle n'a pas éprouvé cette maladie. Le 5 septembre 1828, elle a été transférée au Champ-Neutre avec les autres habitans du XXIVe district. Elle n'a eu de communications avec aucun malade.

Deux chambres propres, assez vastes, deux croisées à l'Ouest donnant sur un toît. Pas de mauvaise odeur provenant de la cour d'en bas.

Le 24 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 45.

Famille de M. *Francisco Fagiani*, marchand épicier, maison n° 1.

Sept personnes dans la famille : M. Fagiani, sa femme et cinq enfans en bas âge, dont un est né durant l'épidémie de 1828. Le mari a eu la fièvre jaune en 1814; il ne l'a pas éprouvée en 1828; toute la famille a été malade dans la dernière épidémie. Le 5 septembre, ils furent tous transférés sous les tentes du Champ-Neutre, et obtinrent la permission de revenir le 8 au matin. A peine étaient-ils arrivés depuis une demi-heure, que Mme Fagiani éprouva un frisson très-fort, suivi de mal de tête, de douleur dans la région du dos et dans la plante des pieds. Bientôt, chaleur vive, yeux et face rouges; pas de vomissemens. La nuit suivante Mme Fagiani accoucha; elle croit qu'elle n'était pas enceinte de neuf mois révolus; l'hémorrhagie fut considérable, mais elle s'arrêta spontanément; la fièvre dura deux ou trois

jours; la jaunisse survint; les cheveux et l'épiderme tombèrent pendant la convalescence. L'enfant avait la fièvre en naissant; la chaleur de ses mains était brûlante, il ne vomit pas; il eut la fièvre quatre ou cinq jours, et semblait devoir mourir; les yeux et la peau furent extrêmement jaunes. Dans l'espace de trois jours, à partir du début de la maladie de leur mère, tous les enfans, sans exception, tombèrent malades; aucun d'eux ne mourut. Chez deux d'entre eux la fièvre dura trois jours, chez un autre, un jour seulement; une petite fille n'éprouva que des vomissemens et une fièvre peu vive. Ils n'eurent ni déjections ni vomissemens noirs; se plaignirent seulement d'une douleur dans la tête et dans tout le corps; deux seulement devinrent jaunes. Le père donna des soins en même temps à toute sa famille; il fut très-fatigué, éprouva un peu de douleur dans le dos et dans les membres, eut des nausées pendant une nuit, sans frisson, sans fièvre, et, le lendemain, il était tout-à-fait bien. Mme Fagiani connaît beaucoup de personnes qui, ayant eu la fièvre jaune dans une épidémie antérieure, se sont plaint, durant la dernière, de maux de tête ou de douleur dans quelque autre partie. Son mari lui-même a eu mal à la tête pendant toute l'épidémie; elle ne sait s'il était auparavant sujet à cette indisposition.

Au moment où la famille est tombée malade, tous les habitans des maisons voisines, ou avaient actuellement la fièvre, ou venaient de l'éprouver. Les enfans, avant d'être malades, ne communiquaient avec personne; ils ne sortaient jamais de la maison ou de la boutique : de temps en temps, ils jouaient avec les enfans de la famille Tory; mais toute relation cessa au retour du Champ-Neutre.

Aucun malade n'est venu visiter Mme Fagiani avant sa maladie, ni à Gibraltar, ni au Champ-Neutre; ni elle ni ses enfans n'ont été chez les Serfati.

Une veuve espagnole nommée Frasquita, qui venait laver le linge chez Mme Fagiani, avait un enfant malade; mais on ne peut indiquer l'époque précise à laquelle cet enfant fut atteint de la fièvre, elle sut seulement que c'était assez long-temps avant sa famille. Frasquita ne l'amenait point avec elle; mais, quand il fut convalescent, il vint dans la boutique pour acheter quelque chose. Mme Fagiani ne sait si Frasquita eut d'autres enfans malades.

Dans la même maison se trouvait, au commencement de l'épidémie, une dame qui sortit le 5 septembre et alla au Champ-Neutre, avec ses enfans : personne dans cette famille ne fut malade.

Il y a dans la cour des latrines et un égoût qui n'exhalent pas de mauvaise odeur; la déclivité de l'égoût est telle que rien n'y peut rester.

Pas d'animaux domestiques malades, si ce n'est un jeune chat que l'on vit un jour chanceler et qui mourut promptement : trois autres chats restèrent en bonne santé.

Trois pièces au premier, deux chambres à coucher propres et bien aérées; autre grande pièce, placée entre la cour et les deux chambres.

Au rez-de-chaussée, boutique peu vaste et assez bien aérée. La maison est sur une place, au bas du XXIVe district, et de l'escalier qui mène chez les Serfati et chez Mme Smith.

Le 29 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 46.

Famille de M. *Tory,* instituteur, maison n° 1.

Sept personnes dans la famille, M. et Mme Tory, leur mère, quatre enfans de douze à cinq ans, et une domes-

tique. M., Mme Tory et leur mère avaient eu la fièvre jaune en 1813; ils n'ont été malades ni en 1814, ni en 1828; ils ne connaissent personne qui ait eu la fièvre jaune deux fois; les quatre enfans ont éprouvé la fièvre épidémique en 1828.

Le 5 septembre de cette année toute la famille fut transférée sous une des tentes du Champ-Neutre, avec tous les autres habitans du vingt-quatrième district. Ils obtinrent la permission de revenir le 8 au matin; et, ce jour même, deux des enfans tombèrent malades, l'aînée et la troisième : celle-ci ressentit les premiers symptômes fébriles avant sa sœur. Toutes deux éprouvèrent à-peu-près la même chose : mal de tête, douleur dans le dos, dans les jambes, yeux et face rouges, fièvre très-violente pendant cinq jours. Pas de vomissemens spontanés, pas de douleurs au creux de l'estomac, pas de déjections ni de vomissemens noirs; les yeux devinrent un peu jaunes, la peau le fut à peine. Ces deux enfans ne s'alitèrent pas d'une manière continue; elles furent trois semaines ou un mois avant de recouvrer entièrement leurs forces.

Le garçon, âgé de cinq ans, tomba malade à-peu-près huit jours après les deux autres : il éprouva des accidens beaucoup moins graves. Fièvre très-forte pendant vingt-quatre heures. Il ne se plaignit ni de maux de tête, ni de douleurs dans les lombes et dans les jambes : au bout de trois ou quatre jours, il avait recouvré son appétit et ses forces. Le lendemain du jour où cet enfant commença à se plaindre, celle de ses sœurs qui n'avait pas encore été malade le fut à son tour : elle éprouva des symptômes plus graves que les deux premières. Quatre jours avant que la fièvre ne se déclarât, elle avait des douleurs dans les genoux; elle n'eut d'ailleurs ni déjections noires, ni vomissemens noirs, ni hémorrhagie.

Avant le départ pour le Champ-Neutre, il y avait eu

dans le voisinage des malades et des morts; mais les enfans n'avaient point eu de communications avec eux; ils étaient constamment dans la famille de Mme Paterson, qui demeure dans la même cour.

Mme Tory n'emmena point avec elle ses enfans au Champ-Neutre; elle les laissa chez leur maîtresse d'école, et, le 8 septembre, à sept heures et demie du matin, lorsqu'elle revint du camp, elle les reprit avec elle. Ils allèrent immédiatement voir les enfans de Mme Paterson; et, sur les onze heures du matin, l'une d'elle fut prise de la fièvre, et l'autre deux ou trois heures après. Chez Mme Paterson, il y avait un enfant malade. Mme Tory ignore s'il y avait quelqu'un atteint de la fièvre épidémique dans l'école où étaient restés ses enfans; elle ne le croit pas.

La fenêtre de la chambre où couchent les deux aînées donne précisément sur le prolongement de la cour où est morte la domestique de M. Martin (1). Cette fenêtre était constamment ouverte, excepté pendant la nuit; il ne venait par cette voie aucune mauvaise odeur.

Jamais, dans la maison, on ne sent de mauvaise odeur; tous les enfans, depuis dix ans que Mme Tory l'habite, ont constamment joui d'une bonne santé.

Maison vaste, extrêmement propre et respirant l'aisance; appartement au premier, quatre fenêtres à l'Ouest, cabinet et cuisine au rez-de-chaussée, et sur une terrasse qui domine la place des Artificiers.

Le 29 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

---

(1) Voir le document n° 41.

N° 47.

Famille de Mme *Paterson*, maison n° 1, continue à la précédente.

Dix personnes dans la famille, M. et Mme Paterson, sept enfans de vingt-trois ans à sept ans, et une domestique. Monsieur et madame ont eu la fièvre jaune à Gibraltar, dans l'épidémie de 1804; les quatre aînés et la domestique en 1813. Aucun d'eux n'a été malade dans une seconde épidémie : Mme Paterson ne connaît personne qui ait eu deux fois la fièvre jaune. Toute la famille fut transférée au Champ-Neutre, le 5 septembre 1828, avec tous les autres habitans du XXIVe district. Dans la nuit du 5 au 6, la plus jeune de ses filles, âgée de sept ans, tomba malade au camp : elle eut la fièvre pendant cinq jours; le troisième jour, elle était déjà mieux. La peau fut un peu jaune : un mois se passa avant le retour complet des forces. Le 8 au matin, quand la famille revint du Champ-Neutre, l'enfant était encore assez malade. Les deux autres enfans éprouvèrent les symptômes de la fièvre épidémique six jours après leur sœur. Douleur dans les membres, dans le dos; vomissemens spontanés, face rouge; pas d'évacuations sanguines : l'une d'elles eut des douleurs à l'épigastre et eut la jaunisse; l'autre n'eut que le blanc des yeux jaune.

Les enfans, à ce que sache Mme Paterson, n'ont eu de communications avec aucun malade. Ils allèrent à l'école jusqu'au jour de la translation générale du vingt-quatrième district. Ils fréquentaient habituellement la maison Martin (1). Mlle Éliza, la seconde des demoiselles Paterson qui tomba malade, alla deux fois demander des nouvelles de

(1) Voir le document n° 10.

la famille Martin. Les enfans de M. Martin venaient ici jouer quelquefois avec ceux de Mme Paterson ; ils n'y étaient pas venus depuis quelque temps, lorsque ces derniers éprouvèrent la fièvre épidémique.

Les trois demoiselles et le garçon de M. Tory étaient continuellement avec les Dlles Paterson : madame incline à penser qu'ils ne jouèrent pas avec les Dlles Martin.

La domestique de la maison n'a communiqué avec aucun malade : Mme Paterson ne peut attribuer la maladie de son premier enfant à aucune relation avec des personnes atteintes de la fièvre épidémique.

Jamais on ne sent, ni au dedans, ni au dehors de la maison, l'odeur des égoûts ni des latrines. Depuis dix-sept ans que la famille y demeure, on y a constamment joui d'une bonne santé. Maison grande, aérée, propre, respirant l'aisance.

Pas d'animaux domestiques malades.

Le 29 janvier 1829.

D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 48.

Famille de Mme veuve *Gillfilling*, maison n° 21, Morello's ramp

Mme Gillfilling vit avec ses deux enfans, un garçon de douze ans, une fille de neuf. Elle croit avoir eu la fièvre jaune en 1813, dans l'arsenal où elle était renfermée et sequestrée de peur de l'épidémie. Mal de tête, aucune autre douleur : pas de vomissemens : elle ne sait si elle a eu la jaunisse ; alitée plus d'une semaine, elle recouvra promptement ses forces. Dans le même arsenal, et à la même époque, elle avait un neveu qui mourut après quinze jours de maladie, sans avoir éprouvé ni jaunisse, ni vomis-

sement noir. Pendant l'épidémie de 1828, elle et ses deux enfans ont été malades. Sa fille le fut la première. A peu près à l'époque où les enfans de M. Martin entraient en convalescence (1), elle éprouva, trois nuits de suite et pendant une heure, des vomissemens et de la diarrhée; les évacuations étaient jaunes. Mal de tête, pas de douleurs dans le dos ni dans les jambes. Pendant le jour, l'enfant paraissait bien portant : il n'y eut pas d'ictère.

Mme Gillfilling elle même, deux jours après sa fille, sentit de vives douleurs dans les joues; eut une céphalalgie très-forte qui revenait par intervalles, fièvre vive, nausées, jaunisse bien prononcée, anorexie : elle ne s'alita pas, mais fut dix jours à recouvrer ses forces. M. Mathias qui lui donna ses soins lui assura qu'elle et sa fille avaient eu la fièvre épidémique. Elle était encore malade lorsque se fit l'évacuation générale du XXIVe district : elle fut placée comme les autres sous une tente de campagne; mais elle obtint, deux jours après, la permission de revenir à la ville. Elle était, à son retour, tout-à-fait bien.

Quatre jours après, sa fille tomba de nouveau malade. Tête pesante, douleurs très-vives dans les jambes; fièvre violente pendant quatre jours : elle prit du sel d'Epsom et se rétablit promptement.

Mme Gillfilling était dans la ville depuis deux semaines, lorsque Tony, le jeune apprenti du cordonnier voisin, (Stagno) (2) fut envoyé à l'hôpital d'où il revint au bout de trois jours, encore faible et malade : et quarante-huit heures après, son fils, âgé de douze ans fut pris d'une grande douleur de tête et d'une chaleur extrême. La fièvre dura vingt-quatre heures. Sueurs abondantes pendant la

---

(1) Voir le document n° 10.
(2) Voir le document suivant.

nuit, pas de vomissemens, pas de jaunisse. Après trois jours, il put reprendre son travail.

Mme Gillfilling connaît peu de monde; elle recevait et faisait fort peu de visites : elle est fort liée avec Mme Stagno (1). Ces deux femmes qui sont veuves, se voient souvent, et leurs relations sont devenues plus intimes encore depuis l'évacuation générale du XXIVe district. Mme Gillfilling a même fomenté la poitrine d'un homme qui est mort chez Maria Stagno avec le vomissement noir. Les deux enfans de Mme Gillfilling et Marequita Stagno jouent habituellement ensemble, et sont toujours dans la maison les uns des autres. Madame ne permettait à aucun autre enfant du voisinage de jouer avec les siens.

Il n'y avait personne de malade chez Mme Stagno, lorsque la petite Gillfilling est tombée malade pour la première fois; mais, lors de sa seconde attaque, Marequita avait eu déjà la fièvre.

Mme Gillfilling se rappelle aussi avoir porté une poule cuite à Mme Smith (1); mais elle était elle-même déjà malade.

Elle se rappelle aussi que, peu de temps avant la première maladie de sa fille, elle se promena dans la rue pendant dix minutes, avec la mère de Mme Martin, qui était seule, à l'époque où il y avait des enfans malades dans cette famille. D'ailleurs cette dame ne vint pas chez elle, et Mme Gillfilling ne fit pas non plus de visites dans la maison Martin.

Une amie de Mme Gillfilling ici présente, qui a eu la fièvre jaune en 1813, nous assure que cette dame était fort jaune pendant sa maladie.

---

(1) Voir le document suivant.
(2) *Ibid.* n° 39.

Deux chambres propres et bien aérées, trois fenêtres ouvertes à l'Ouest, maison élevée au-dessus d'un terrain libre. Cour commune à cette maison et à celle de Mme Stagno, de vingt pieds de long sur quatre de large. Il n'y a pas d'égoût; les latrines ne donnent pas d'odeur.

Le 16 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 49.

Famille de Mme *Maria Stagno*, blanchisseuse et couturière, maison n° 21, Morello's ramp.

Huit personnes dans la famille avant l'épidémie : Maria Stagno, veuve; sa mère, âgée de cent trois ans, née à Gibraltar ; deux enfans, Catalina Stagno agée de vingt-deux ans, et Marequita Stagno; le mari et Tony jeune apprenti, et le beau-frère de Catalina; une petite fille de Catalina encore à la mamelle. Pendant l'épidémie, Catalina alla avec sa petite fille chez sa sœur Picharelo à Catalan-Bay (1). Des six personnes qui restaient à la ville, Maria Stagno avait eu seule la fièvre jaune en 1804. Sa mère ne l'a jamais éprouvée. Elles sont restées bien portantes pendant la dernière épidémie; les quatre autres ont été malades et deux sont morts.

La famille ne fut pas transférée sous les tentes du Champ-Neutre.

Cinq ou six jours après la translation générale du XXIVe district (le 5 septembre 1828) Marequita eut du mal de tête, des douleurs dans le dos et à la région de l'estomac; la fièvre dura trois jours; et, du huitième au onzième

(1) Village situé au bord de la mer sur le côté Est du rocher. Voyez le plan général.

jour, le rétablissement était complet. Le mari de Catalina tomba malade à-peu-près huit jours après Marequita : il eut le vomissement noir, éprouva une douleur très-vive au creux de l'estomac, deux jours avant de mourir et la peau devint jaune après la mort. Cet homme restait pendant le jour dans une boutique de la rue Royale.

Tony tomba malade le surlendemain, et, peu après, le frère du mari de Catalina : celui-ci fut alité cinq jours; il disait ne pas souffrir; il vomit noir, deux jours avant de mourir : la peau ne fut pas jaune.

Tout le XXIVe district avait été transféré au Champ-Neutre lorsque Marequita tomba malade; il n'y avait dans le voisinage personne qu'elle put fréquenter. Cette enfant n'allait pas jouer dans la rue, personne ne venait jouer avec elle.

Toute la famille de Maria Stagno couchait dans une chambre au premier, excepté la vieille femme qui reste toujours dans la chambre du bas.

Chambre au premier de plain pied avec une petite cour commune à Mme Gillfilling et à Maria Stagno. Autre chambre au-dessous de plain pied avec une cour inférieure.

Pas d'odeur d'égoût ni de latrines; pas d'animaux domestiques malades.

Le 26 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N°. 50.

Famille de Mme *Josepha Gonzalez*, maison n° 22.

Trois personnes dans la famille, Mme Gonzalez, son mari et une petite fille de dix-huit mois. Le mari a eu la fièvre jaune à Gibraltar, en 1814, la femme l'a eue à Malaga

en 1821. Tous deux ils ont été malades en septembre 1828, ainsi que leur petite-fille.

La famille fut transférée sous les tentes du Champ-Neutre le 5 septembre. Cinq jours après, son mari éprouva un peu de frisson et de fièvre, un peu de céphalalgie et de douleurs de dos et d'estomac. Il eut des nausées, et vomit après avoir pris de l'huile et de l'eau de mer. Il disait que son repas de la veille l'avait incommodé; le second jour il était aussi bien portant qu'auparavant. La peau ne fut pas jaune. La petite tomba malade huit ou neuf jours après son père. Vomissemens spontanés de matières jaunes, rougeur extrême de la face, chaleur vive pendant quatre jours. Le quatrième jour, Mme Gonzalez donna à cette enfant de la manne et du séné, et, le lendemain il y eut des selles sanguinolentes. D'ailleurs, il n'y eut ni jaunisse, ni vomissemens de sang.

Deux jours après le début de la maladie de son fils, Mme Gonzalez éprouva de la céphalalgie, de la douleur dans le dos, des frissons, des vomissemens spontanés bilieux : la fièvre dura deux jours ; il y eut des sueurs abondantes. Pas de jaunisse, pas de vomissement noir, peu de déjections sanguinolentes. Elle avait recouvré toutes ses forces après cinq ou six jours de maladie.

A Malaga, pendant l'épidémie de 1821, elle perdit, dans l'espace de cinq jours, sa mère et son fils ; elle-même tomba malade et le sixième ou septième jour elle était jaune comme du safran.

Avant la translation générale du XXIVe district, Me Gonzalès habitait une maison située près de celle de Serfati. Dans une cour voisine, mourut Maria Moreno, domestique de Mme Martin (1); Mme Gonzalez alla la voir cinq ou six

(1) Voir le document n° 41.

fois avant sa mort, emportant son enfant avec elle; elle reconnut la fièvre jaune. Elle a vu aussi la famille Serfati où étaient malades le garçon et les deux filles; plusieurs personnes les sont venu voir comme elle, elle ne sait à quelle cause attribuer la maladie qui s'est déclarée dans cette famille.

Dans la cour que Mme Gonzalez habitait, il y avait deux enfans malades qui appartenaient à une femme Catalina : ils avaient la fièvre en même temps que les Serfati et que Maria Moreno, et déjà ils étaient convalescens lors de la translation du XXIVe district. Ces enfans n'avaient point été voir les D^lles Serfati. Sa porte était à côté de celle de Catalina. Dans la même cour il y avait cinq autres familles; parmi lesquelles elle n'a pas vu de malades; elle ignore s'il y en a eu après translation au Champ-Neutre.

Le parrain de sa fille nommé Manuel-Garcia habitait une maison du XXIVe district où moururent deux enfans, empoisonnés, disait-on, par des figues vertes (1). Cet événement arriva avant la maladie des D^lles Serfati. Quelque temps après, Manuel Garcia alla demeurer dans le XXVe district chez M. Danino. La mère de la femme de Garcia qui elle-même lava le cadavre d'un de ces enfans, a donné à Mme Gonzalez les détails suivans.

La mère des enfans qui sont morts avait chez elle, pour être lavé, du linge sale, que la belle-mère de Garcia a vu, et qui lui avait été apporté par des Américains; mais ses enfans étant tombés malades, elle envoya ce linge chez une anglaise demeurant Flat Bastion Road, qui elle même est morte.

La belle-mère de Garcia n'a point dit à Mme Gonzalez que la femme dont il vient d'être question eût coutume de laver du linge de matelots; elle n'assura pas même

(1) Les enfans de Felice Fani, document n° 58.

qu'elle fut blanchisseuse de profession; mais elle croyait qu'elle aurait lavé du linge pour ceux qui l'en auraient chargée.

Mme Gonzalez n'alla pas au *deuil* (1) des enfans Fani. Lorsque l'enfant de Manuel-Garcia mourut, elle ne voulut pas que la belle-mère de ce dernier vînt coucher chez elle.

Trois chambres petites, peu propres, asssez bien ventilées, l'une de dix pieds sur sept avec une fenêtre et une porte; la seconde de dix pieds sur dix avec une fenêtre, deux portes et une cheminée; la troisième de quatre pieds sur six avec une fenêtre et une porte. Petite cour extérieure, donnant sur l'escalier, qui sert de rue.

Le 26 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 51.

Famille de Mme *Antonia Los Santos*, maison n° 22, escalier servant de cour commune.

Quatre personnes dans la famille : Mme los Santos, son mari, charretier du commissariat; son frère, âgé de vingt-deux ans, et un fils de dix ans.

Cette dame eut la fièvre jaune en 1804, et elle n'a été malade ni en 1813, ni en 1814; son mari avait éprouvé la maladie épidémique de 1813 : tous les deux ont été malades en 1828. Le frère n'a jamais eu la fièvre jaune; il a été indisposé, pendant la dernière épidémie, chez M. Wilson,

(1) On appelle *deuil* une réunion que les Espagnols sont dans l'habitude de faire lorsque quelqu'un est mort. Les amis du défunt se rassemblent dans sa maison ou dans sa chambre, et là ils boivent et fument après avoir fait quelques prières.

chirurgien de l'hôpital civil, dont il était domestique. L'enfant de dix ans a constamment joui d'une bonne santé.

Le 5 septembre 1828, Mme Los Santos et son fils furent placés sous une des tentes du Champ-Neutre. Les deux autres membres de la famille restèrent dans la ville. Quinze jours après la translation, elle fut mouillée par la pluie, éprouva un peu de fièvre et de diarrhée. D'ailleurs, elle n'eut ni mal de tête, ni douleurs dans le reste du corps; elle ne sua pas et ne devint pas jaune : le troisième jour, elle se portait aussi bien que jamais.

Ni elle, ni son fils, n'avaient eu de relations avec des malades, avant l'évacuation du XXIVe district. L'enfant n'avait pas joué avec ceux du voisinage.

Son mari eut la fièvre deux ou trois jours au commissariat; elle ne le vit pas lorsqu'il était malade. Elle n'a pas vu non plus son frère : elle sait seulement qu'il eut un peu de fièvre, des douleurs de ventre, et qu'il se rétablit après avoir pris quelques lavemens.

Chambre unique : six pieds de large sur dix de long, et six pieds et demi de haut; deux petites fenêtres, porte suffisamment grande. La maison domine du côté de l'Ouest.

A peu de distance, il y a une latrine, qui donnait de la mauvaise odeur lorsque l'on restait long-temps sans la vider. Cette odeur se répandait alors dans la chambre de Mme Antonia et dans la maison voisine : elle a été la même, cette année, que les années précédentes.

Le propriétaire faisait nettoyer la fosse d'aisance lorsqu'on le demandait.

Avant l'épidémie, la famille jouissait toujours d'une bonne santé. Les animaux domestiques ont toujours été bien portans.

Le 27 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 52.

Famille de Mme *Salvador Ximenez,* même cour commune.

Trois personnes dans la famille : Mme Ximenez, son mari, et un enfant de dix mois. Le mari et la femme ont eu la fièvre jaune en 1813, et ils ont conservé leur santé pendant les épidémies de 1814 et de 1828. L'enfant n'a point été malade en 1828.

Le 5 septembre, la famille fut transférée sous une des tentes du Champ-Neutre. Elle n'a eu de relations avec des malades, ni à la ville, ni au camp.

Il n'y a pas de mauvaise odeur. La fosse, dont il vient d'être question, ne se fait pas sentir, parce qu'on la vide lorsqu'elle est pleine. Chambre de neuf pieds, dans toutes les dimensions. Depuis quatre ans qu'ils résident ici, ils ont toujours joui d'une bonne santé.

Les oiseaux de basse-cour se sont toujours bien portés.

Le 27 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 53.

Famille de *Miguel Sevilla,* cordonnier, même cour commune.

Deux personnes dans la famille : Sevilla et une vieille femme. Il avait deux mois lorsque sa mère mourut de la fièvre jaune, à Malaga, en 1804; lui-même ne fut pas malade alors. En 1813, il eut la fièvre jaune à Gibraltar, et, la même année, la vieille femme, qui habite avec lui, l'eut également. Ils ont joui tous les deux d'une bonne santé pendant les épidémies de 1814 et de 1828.

Transféré au Champ-Neutre le 5 septembre 1828,

Miguel Sevilla n'a eu de relations avec aucun malade. Il est venu quelquefois à la ville chercher du cuir.

La fosse d'aisance voisine ne donne de mauvaise odeur que lorsqu'on ne la vide pas. En 1828, on l'a tenue plus propre que les années précédentes, parce que le maître de la maison est venu loger près d'ici, et qu'il insistait toujours auprès des habitans de la cour pour qu'ils nettoyassent les latrines.

Le 27 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 54.

Famille de Mme *Winlo*, maison n° 16.

Trois personnes dans la famille, Mme Winlo, sa fille et une petite domestique de treize ans. Ces deux dames ont eu la fièvre jaune en 1804; elles n'ont été malades ni en 1810, ni en 1813, ni en 1814, ni en 1828. Dans la dernière épidémie, et peu avant la translation du XXIVe district au Champ-Neutre, la jeune domestique éprouva des symptômes fort légers; chaleur de la peau pendant moins de vingt-quatre heures, inappétence; sueurs abondantes pendant une nuit; pas de jaunisse, pas de déjections noires, pas de vomissemens noirs : le troisième jour, l'enfant était aussi bien portante que jamais. Mme Winlo fait observer que sa domestique éprouva les mêmes symptômes que les D^{lles} Martin.

Les familles Winlo et Martin sont très-intimes. La fille de Mme Winlo allait souvent voir les D^{lles} Martin malades et n'emmenait point avec elle sa domestique : elle l'y envoyait seulement, de temps en temps et peu souvent, demander de leurs nouvelles. Mme Winlo pense que cette jeune fille n'entrait que dans le corridor de la maison Mar-

tin, et qu'elle voyait seulement ceux des enfans qui étaient en bonne santé.

Les Dlles Martin venaient très-souvent chez Mme Winlo avant d'être malades; elles cessèrent d'y venir ensuite.

Il n'y a pas de relations entre la famille Winlo et celles de MM. Paterson et Tory.

Mme Winlo, qui est âgée de soixante-quinze ans, habite cette maison depuis 1789; on y a joui toujours d'une bonne santé, hors les temps d'épidémie. En 1813, elle a vu mourir de la fièvre jaune son mari, trois fils et une fille.

Maison grande avec une terrasse au-devant, donnant sur la place des Artificiers.

Le 29 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

Ne 55.

Famille de Mme *Waker,* marchande, maison no 17.

Trois personnes dans la famille, M. et Mme Waker et une orpheline de onze ans. Les deux premiers ont eu la fièvre jaune en 1804 à Gibraltar, et depuis n'ont éprouvé rien de semblable dans les épidémies suivantes. L'orpheline a été malade au commencement de l'épidémie de 1828.

Au mois d'août, la famille habitait le même district no 51; l'enfant tomba malade à peu près deux semaines avant la translation générale. Elle eut un mal de tête léger et pas d'autres douleurs, si ce n'est à la région épigastrique; vomissemens après avoir pris du sel d'Epsom, fièvre pendant à peu près trois jours, rougeur de la face : il n'y eut pas de jaunisse, les forces ne se rétablirent que du neuvième au douzième jour. Il n'y avait dans la cour ou dans les maisons voisines aucun malade, lorsque l'orpheline eut la fièvre:

celle-ci resta désormais bien portante dans tout le cours de l'épidémie.

Dans la maison que Mme Waker habitait alors, il n'y avait pas de mauvaise odeur.

Le 29 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 56.

Famille de Mme *Francisca Matos*, maison n° 25, Flat Bastion Road.

Cinq personnes dans la famille au commencement de l'épidémie; le mari, la femme et trois enfans, de cinq ans à un an. Le père et la mère avaient eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; ils n'ont point éprouvé cette maladie une seconde fois. Les deux aînés ont eu la fièvre au commencement de septembre 1828, huit jours après leur arrivée dans la maison où nous les voyons aujourd'hui. Un samedi soir, l'aîné tomba malade; il coucha néanmoins avec son plus jeune frère, et, lendemain matin, ils avaient la fièvre tous les deux. L'aîné se plaignit de la tête, des jambes, du dos, du creux de l'estomac, et eut des nausées continuelles, sans vomissemens, sans jaunisse. La fièvre dura un temps que Mme Matos ne peut déterminer; un jour l'enfant était très-mal, le lendemain il était mieux; le cadet éprouva également ces alternatives; il eut des déjections noires et devint jaune au huitième jour de sa maladie. Le plus jeune enfant, alors à la mamelle, et âgé de sept mois, n'éprouva pas la moindre indisposition.

Avant de venir ici, Mme Matos avait un logement au-dessus de la maison Danino, XXVIe district; il n'y avait pas de malades dans son voisinage; mais dans la chambre voisine de celle qu'elle vint habiter au XXIVe district, deux en-

fans étaient morts depuis huit ou quinze jours, et leur père, Felice Fani, fut malade du 1er au 5 septembre 1828 (1).

Dans la chambre où étaient morts les deux enfans, la famille Fani fabrique des cigares, et, à chaque instant, les enfans Matos allaient les voir travailler. Mme Matos, lorsqu'elle arriva ici le 1er septembre, ignorait la mort des Fani; elle ne vit elle-même la chambre qu'elle occupe, que le jour où elle en prit possession : elle ignore si son mari y était venu auparavant; elle n'a visité aucun malade avant de venir dans cette maison.

Le petit enfant de Mme Matos ne fut pas isolé de ses frères, seulement il ne partagea pas leur lit.

Le 5 septembre 1828, toute la famille fut transférée sous les tentes du Champ-Neutre, et n'en revint que six semaines après.

C'était ici que logeait Manuel Garcia (2) avant d'aller chez M. Danino. Cet homme, ici présent, déclare aux soussignés qu'il n'y avait jamais de mauvaise odeur dans la chambre; qu'il s'en exhalait quelquefois de l'égoût qui est sur la terrasse en face de la porte. Mme Matos prétend que jamais cet égoût ne répand de mauvaise odeur, le maître de la maison ne permettant pas qu'on y jette même de l'eau. Le conduit d'ailleurs, descend d'abord perpendiculairement de douze pieds environ, et il est fermé, au niveau de la terrasse par une pierre percée de cinq trous, d'un pouce de diamètre. Il n'y a pas de latrines.

Chambre unique de quinze pieds carrés et de dix pieds de hauteur, cheminée au Sud, une porte et deux fenêtres à l'Ouest, ouvertes sur une large galerie qui règne sur les façades Nord et Ouest de la maison. Dans ces deux directions, la galerie domine les maisons qui sont au-devant; du

(1) Voir le document n° 58.
(2) Voir le document n° 60.

côté de l'Ouest, elle donne sur un espace libre, et elle est élevée de quarante pieds au-dessus de la maison la plus voisine. Une porte toujours fermée sépare la chambre des Fani de celle de Mme Matos.

Le 30 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 57.

Famille de *Maria Pallesero,* couturière, même maison, même galerie.

Mme Pallesero habite seule avec sa fille âgée de sept ans; elle n'est venue à Gibraltar que depuis 1814, et n'a jamais eu la fièvre jaune avant l'épidémie de 1828 : elle demeure dans cette maison depuis le 1er janvier 1828. Le 2 septembre sa fille tomba malade. Douleur dans la tête, dans le dos, dans les membres, dans la région de l'estomac: fièvre vive, vomissemens jaunes spontanés pendant vingt-quatre heures, déjections noires, jaunisse très-prononcée, pas d'hémorrhagie. Un mois avant de recouvrer entièrement ses forces. L'enfant était encore malade, le 5 septembre, lorsqu'elle fut, avec sa mère, transférée au Champ-Neutre, et placée sous une tente près du rivage et des barraques de l'Est. L'enfant avant, pendant et après sa maladie coucha dans le même lit que sa mère. Douze jours précisément après la translation, Mme Pallesero fut malade à son tour : frissons, tremblement, céphalalgie, douleurs dans le dos, dans les jambes, à la région de l'estomac : vomissemens spontanés pendant quarante-huit heures; fièvre peu forte les six premiers jours; jaunisse très-prononcée, pas d'hémorrhagie; elle ne s'alita pas de peur d'être découverte par le sergent de police et envoyée au lazaret : les forces ne se rétablirent qu'au bout d'un mois.

Mme Pallesero et sa fille allèrent dans la chambre des Fani pendant la maladie des enfans : elle pensait qu'ils n'avaient autre chose que le tabardillo; mais elle défendit à l'enfant d'y aller davantage après la mort du premier Fani, et deux jours après le commencement de la maladie du second, elle est sûre que ses ordres ont été exécutés. Mme Pallesero elle-même alla visiter les Fani pendant leur maladie; mais elle n'alla pas voir le père, qui avait déjà la fièvre avant la translation générale, et qui se promenait sur la terrasse.

Chambre à côté de celle de Mme Matos, quinze pieds de long sur six de large; fenêtre sur la galerie servant de porte, cheminée. La porte de communication entre la chambre de Maria Pallesero et celle de Francisca Matos est condamnée.

Mme Pallesero ne sent jamais de mauvaise odeur, ni sur la galerie, ni dans la chambre.

Le 5 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 58.

Famille de Mme *Felice Fañi*, fabriquant de cigares, même maison.

Huit personnes dans la famille : la femme Fani, son mari et six enfans de vingt-trois ans à neuf ans. Le mari a eu la fièvre jaune en 1804; elle ne le connaissait pas alors. Elle-même, au commencement d'octobre 1804, éprouva des douleurs générales; elle ne se rappelle aucun autre symptôme. En 1813, deux de ses enfans furent malades; le mari ne le fut pas; aucun de ses fils ne fut atteint pendant l'épidémie de 1814; ceux qui avaient eu la fièvre en 1813 ne l'éprouvèrent pas en 1828. Deux enfans ont été malades au mois d'août 1828; le premier, âgé de qua-

torze ans, fut attaqué le 15 du mois et mourut le 20; une fille, âgée de onze ans, tomba malade le lendemain et mourut aussi. Le premier n'eut pas de fièvre, la peau était fraîche, il n'y avait de douleurs nulle part, pas de vomissemens, pas de vomissement noir, pas de déjections noires, pas de jaunisse, urines limpides comme de l'eau; le médecin pensa qu'il était mort d'une indigestion causée par des figues vertes, dont il mangeait une grande quantité depuis un mois.

La fille de onze ans avait mangé plus de deux livres de figues vertes deux jours avant la mort de son frère : pas de douleurs, pas de frisson, pas de fièvre, pas de vomissemens, pas de déjections, pas d'hémorrhagie, pas de rougeur de la face, pas de jaunisse; elle mourut comme suffoquée. Le père est mort de chagrin avec les mêmes symptômes que ses enfans.

Les soussignés, reconnaissant que la femme Fani les trompait et qu'ils ne pouvaient obtenir d'elle la vérité, résolurent de ne pas pousser plus loin leur investigation.

Le 5 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 59.

Famille de M. *Georges Crooks*, maître boucher, maison n° 45, Rive's Building.

Huit personnes dans la famille : M. Crooks, sa femme, quatre enfans de onze à deux ans; la nièce de sa femme, âgée de dix-huit ans, et une domestique. Trois avaient eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; M. Crooks en 1804, madame et la domestique en 1814; ils n'ont point éprouvé cette maladie dans une autre épidémie. La nièce et les quatre enfans ont été malades en 1828.

La nièce fut atteinte la première de la maladie épidémique, dans les derniers jours du mois d'août; le 3 septembre, le dernier des enfans fut attaqué. Le 5, toute la famille fut transférée au Champ-Neutre, et placée dans une maison appartenant à l'établissement de M. Crooks; la nièce et deux des enfans étaient convalescens; le fils aîné était encore malade; il avait été attaqué de la fièvre la surveille.

Ses enfans et sa nièce n'ont eu avec les malades aucune communication qu'il sache. Ils n'avaient de relations ni avec la famille Serfati ni avec celle de Fani, ni avec celle de M. Francis : ils allaient quelquefois voir leur tante, Mme Lazaro Baggeto, demeurant dans le même district, mais il n'y avait pas de malades dans sa maison.

Une dame Santacana, qui habitait auparavant derrière l'église catholique, vint, avec son fils, demeurer au Champ-Neutre (1), dans la maison de M. Crooks. Les deux familles étaient continuellement mêlées; le fils de cette dame tomba malade six jours après la translation du XXIVe district, et la mère trois jours après le début de la maladie de son fils.

Le fils de la sœur de Rodriguez (2) ne venait pas chez M. Crooks, mais il rencontrait quelquefois les enfans de ce dernier et jouait alors avec eux. M. Crooks a entendu dire par la femme Quartine qu'elle prenait des précautions de peur d'infecter la famille lorsqu'elle venait de voir des malades; mais il n'a jamais entendu parler des précautions extrêmes qu'elle nous a dit avoir prises (3).

Il n'y a pas de mauvaise odeur dans la maison; les latrines et l'égoût sont à soupape; ils sont lavés très-souvent: il n'y a pas même d'odeur dans le cabinet d'aisance. La

---

(1) Voir le document relatif à Mme Santacana, section du Champ-Neutre.

(2) Voir le document Rodriguez, *ibid.*

(3) Voir le document Quartine, *ibid.*

cour et l'intérieur des appartemens sont d'une extrême propreté. L'odeur des égoûts, en général, a paru à M. Crooks moins désagréable en 1828 que dans les années précédentes. L'été lui a semblé moins chaud. Maison grande, belle, neuve et respirant l'aisance. Depuis vingt et un mois que la famille demeure ici, elle y a toujours joui d'une excellente santé.

Dans la cour de M. Crooks il y a une petite office ouverte sur l'extrémité Nord de la cour des Serfati (n° 3), et éloignée de la maison voisine de plus de soixante pieds; il y a continuellement un courant d'air venant de cette cour dans celle de M. Crooks, par une ouverture évaluée à peine à trois pieds de long sur un de large. M. Crooks fait observer que sa nièce était plus exposée que personne à ce courant d'air, parce qu'à cette époque elle avait tout le soin du ménage. Les enfans se tiennent aussi constamment dans la cour.

Pendant l'épidémie, M. Crooks avait quatre-vingts bœufs dans son établissement du Champ-Neutre: aucun de ces animaux n'a été malade.

Il a vu Charles Kelly, pourvoyeur du vaisseau *le Meta*, et ancien domestique de M. Duguid, venir acheter dans sa boutique des viandes pour le bâtiment. Il l'a vu aussi montant au XXIVe district, et tenant à la main un paquet qui paraissait être du linge. Kelly eut des relations avec des familles du XXIVe district, pour y faire laver son linge (1).

M. Crooks avait connu Kelly avant qu'il ne partît de Gibraltar: en le revoyant il n'a pas trouvé son visage changé. Cet homme ne lui a pas parlé de l'état sanitaire du vaisseau, et lui a dit seulement qu'il venait de l'Amérique espagnole.

Le 2 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir les documens 17, 18, 60, 63, 82 et 90.

DEUXIÈME SECTION.

MAISONS SITUÉES DANS DIVERS QUARTIERS DE LA VILLE.

N° 60.

Maison *Danino*, XXVIe district.

Les premiers malades de la maison de M. Danino furent ceux de la famille de Manuel Garcia, arrivé du XXIVe district chez lui, le 31 août, avec deux femmes et un enfant. Ces trois personnes sont mortes; Garcia est le seul de cette famille qui survive. Trois jours après l'arrivée de Garcia, l'enfant, qui était âgé de cinq à six ans, mourut après avoir éprouvé une fièvre violente, sans que M. Danino, qui le vit à cette époque, ait observé le vomissement noir. Les voisins de Garcia, comme lui locataires de M. Danino, soupçonnant qu'il venait du XXIVe district, prièrent M. Danino de le renvoyer.

Suivant l'usage du pays, la foule se rassembla dans la chambre où était le cadavre de l'enfant, la nuit même de sa mort; elle fut bientôt dispersée par M. Danino.

Deux ou trois jours après la mort de l'enfant, M. Danino offrit à M. le gouverneur de faire transporter à ses frais, au Champ-Neutre, les habitans du XXIVe district avec leurs bagages; et, cette proposition ayant été acceptée, M. Danino surveilla lui-même la translation.

Après la famille de Garcia, la première personne malade dans la maison de M. Danino fut le chef de ses ouvriers (Capataz), Sébastien Marsenero, qui se sentit indisposé le 16, s'alita le 19 et mourut le 22 septembre. Dans cet espace de temps, ou du 16 au 22, vingt-sept employés de la maison de M. Danino tombèrent successi-

vement malades; quinze d'entre eux moururent; neuf dans la maison de M. Danino, avant le 7 octobre, six à l'hôpital civil; et tous ceux qui moururent chez M. Danino eurent le vomissement noir.

A l'époque où la maladie se déclara dans la maison de M. Danino, quatre cents personnes environ, formant cinquante familles, demeuraient chez lui. M. le docteur Mery l'engagea à les faire transporter au Champ-Neutre, et ce transport fut fait les 22 et 23 de septembre. On n'excepta de la mesure générale que les peronnes reconnues malades par le médecin, les parens et les domestiques de M. Danino.

Ces familles furent placées sous cinquante tentes, et les sept malades restés chez M. Danino étaient morts le 6 octobre.

Les personnes restées chez M. Danino, après l'évacuation de sa maison, étaient lui, sa femme, sa belle-mère, qui tous avaient eu la fièvre jaune en 1804, son fils et son cuisinier. Son fils alla au Sud, dans sa maison de campagne, le 30 septembre, et il y tomba malade trois jours après son arrivée. Il éprouva des frissons au début, de la céphalalgie, des douleurs de tête, de dos et de jambes, de l'abattement; beaucoup de sensibilité au froid dans les deux premiers jours, de la taciturnité; la région épigastrique fut douloureuse; il n'y eut pas de vomissemens; la peau et les conjonctives devinrent jaunes à partir du quatrième jour de l'affection. M. Danino garda le lit pendant trois jours, et fut plus d'un mois à recouvrer ses forces.

Ce jeune homme se gardait bien de communiquer avec les malades; mais les employés de la maison de son père communiquaient librement entre eux, venaient, quand ils le voulaient, dans les bureaux, et six palefreniers, qui sont morts, mangeaient tous les jours avec les domestiques particuliers de M. Danino : ceux qui faisaient l'ouvrage de

l'intérieur des appartemens brossaient les vêtemens, &c. de M. Danino fils.

Le cuisinier tomba malade le 16 octobre, et il mourut le 24. Il portait à boire aux malades qui étaient restés à la maison après qu'elle fut évacuée, il fut seul à leur donner ses soins, et après leur mort il était resté seul vivant des domestiques de la maison.

Presque tous les hommes qui avaient été transférés au Champ-Neutre revenaient à la ville pendant le jour, afin de se livrer à leurs travaux, et ils retournaient le soir au Champ-Neutre. L'un d'eux, Jean Ponsati, forgeron, qui demeurait dans la chambre contiguë à celle de Garcia, mourut quinze jours après sa translation à l'hôpital du lazaret. Un autre, Sebastien Elici, tomba malade, et mourut environ vingt jours après le forgeron, dans sa tente. Il cessa, dans les trois ou quatre derniers jours de son existence, de venir travailler dans la place; mais il ne s'alita pas, dans la crainte d'être conduit au lazaret par ceux qui faisaient la visite des tentes deux fois le jour, et il continua à se promener dans le Champ-Neutre. Sa femme, et deux enfans qui étaient dans la tente, ne furent pas malades. Il en fut de même des autres femmes et des autres enfans conduits dans les tentes au nombre de deux cents environ.

Les gens qui revenaient habituellement en ville entraient dans leurs propres chambres et les ouvraient; et quand ils traversaient la place, soit en venant du Champ-Neutre, soit en y retournant, ils prenaient le chemin le plus court, évitant, autant que possible, toute communication.

Parmi les familles transportées au Champ-Neutre, il y en avait quatorze ou quinze dont les hommes et les femmes avaient eu la fièvre jaune en 1804 ou en 1813, et qui ne restaient hors de la ville qu'à cause de leurs enfans.

Après l'évacuation de la maison de M. Danino, la maladie épidémique se répandit dans tout son voisinage; et dans la semaine qui suivit cette translation, plus de douze personnes tombèrent malades dans l'établissement voisin, où se trouvaient soixante familles dont tous les membres s'étaient bien portés jusque-là. Un des contre-maîtres de l'établissement de M. Danino demeurait dans celui dont il s'agit, et les enfans de ce contre-maître furent les premiers malades qu'on y observa. Le contre-maître et sa femme avaient eu la fièvre épidémique antérieurement, en 1814, et jouirent, sans interruption, d'une bonne santé (1).

Les soussignés ont encore reçu de Manuel Garcia, qui s'est rendu, à leur invitation, dans la maison de M. Danino, la déclaration suivante.

Il est fabriquant de cigares, n'a pas été à bord du *Dygden*, est venu demeurer chez M. Danino le 31 août avec sa famille, habitant jusque-là le XXIVe district, maison de Felice Fani. Sa famille se composait de deux femmes, d'un garçon de cinq ans et de lui; et jusqu'à leur arrivée dans la maison de M. Danino tous avaient été bien portans. Trois jours après, l'enfant tomba malade, et il mourut après le même temps, ayant éprouvé du frisson, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres et des vomissemens jaunâtres. Les deux femmes, Maria et Catalina Bagnez, tombèrent malades ensuite et moururent; Catalina, le dernier jour de l'évacation de la maison Danino, et Maria, le lendemain matin; toutes deux après cinq jours de maladie Catalina eut des vomissemens noirs. Manuel Garcia ignore s'il en a été de même de Maria. Il avait eu la fièvre jaune en 1813, et fut toujours bien portant cette année.

---

(1) Voir le document suivant.

Tandis que Manuel Garcia était dans le XXIV[e] district, deux personnes de la maison qu'il habitait moururent : un garçon de quatorze ans et une fille de onze. Cinq jours après son arrivée au XXVI[e] district, le père de ces enfans, Felice Fani, tomba malade au Champ-Neutre où il avait été transporté ; et bientôt il mourut à l'hôpital du lazaret. Les deux enfans de Felice moururent à deux ou trois jours de distance l'un de l'autre, le dernier quinze jours au moins avant le départ de Garcia.

Felice Fani était batelier; mais Garcia ignore s'il allait à bord des vaisseaux qui se trouvaient dans la baie. De ses enfans, au nombre de six, deux faisaient des cigares et restaient à la maison ; le troisième était à bord de la barque de son père. Ceux qui moururent étaient, l'un le quatrième, l'autre le plus jeune de la famille.

Après la mort de Felice Fani, sa femme et ses quatre enfans, qui avaient été transportés au Champ-Neutre, furent mis en observation ; bientôt on leur permit de revenir à la ville, et la mère y tomba gravement malade, suivant ce qui fut dit à Garcia par une fille de Felice, garde-malade à l'hôpital. Ils habitent maintenant la maison où ils se trouvaient avant leur translation au Champ-Neutre, et Garcia n'a point entendu dire qu'aucun d'eux, la mère exceptée, soit tombée malade depuis leur retour à la ville.

Suivant l'usage du pays, des personnes de différens districts, dix à douze environ, se réunirent dans la chambre où étaient les cadavres des enfans de Felice; et parmi elles se trouvaient Garcia lui-même, Maria Bagnez et son petit garçon, une fille mariée de Felice, autre que la garde-malade, avec son mari et un enfant. Garcia ignore le nom des autres personnes présentes à cette réunion ; mais il sait qu'une de celles-ci, habitant une maison contiguë à celle de Felice Fani, fut malade après la mort de ce dernier.

Les mêmes personnes se réunirent de la même manière à la mort de chacun des deux enfans de Felice.

Une réunion semblable eut lieu chez Manuel Garcia après la mort de son enfant, dans la chambre où était son cadavre; des femmes et des enfans s'y trouvaient. Manuel Garcia ignore si quelque homme y vint; et M. Danino, ici présent, déclare qu'étant venu dans la chambre où était le cadavre de l'enfant, la première personne qu'il y rencontra fut Anna Orcesa, ayant un de ses enfans à la mamelle et deux autres à ses côtés; que cette Anna Orcesa fut la première personne qui tomba malade et qui mourut après le premier contre-maître Sébastien Marcenero; que ses enfans tombèrent malades, l'un le 19, les deux autres le 20; que l'un d'eux eut des vomissemens noirs et ne mourut pas.

Parmi les personnes du XXIV[e] district qui ont eu la fièvre épidémique, Manuel Garcia ne connaît que Felice Fani, et il ignore entièrement ce qui peut concerner la famille Martin et M. Testa relativement à l'épidémie; mais il a entendu dire, sept ou huit jours avant de venir chez M. Danino, par un voisin nommé Antonio, qu'une sentinelle avait été placée à la porte de la maison de Naso où une femme venait de mourir.

Le 23 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

Les soussignés, de nouveau réunis chez M. Danino, y ont reçu la déclaration suivante de José Fani, domestique, journalier, fils de Felice Fani, non au service de M. Danino au commencement de l'épidémie.

José a eu la fièvre jaune en 1813. Propriétaire pour moitié, dans le commencement de l'épidémie, d'un bateau qui sert aux communications de la terre avec les vaisseaux

qui sont dans la baie, il assure n'avoir jamais communiqué avec les bâtimens mis en quarantaine; il ignore si son associé, avec qui ses frères et sœurs ont eu des communications avant leur maladie, allait lui-même à bord des bâtimens. Il ignore également si quelqu'un a été malade dans le district avant eux. Son frère est mort trois jours avant sa sœur, et M. le Dr Mery, présent à cette déclaration, la confirme, en ajoutant que le garçon est mort le 17 août, et la fille le 20 du même mois; que le Dr Diaz et feu le docteur Lopez lui ont dit que ces deux enfans étaient morts l'un et l'autre après avoir éprouvé les mêmes symptômes que les deux Dlles Serfati, au sujet desquelles il fit, le 24 août, avec M. Lopez un rapport à M. Hennen, médecin en chef de la garnison. Ces demoiselles habitaient le XXIVe district; leur père a une barque qui sert aux communications de la terre avec les vaisseaux mouillés dans la baie (1); et M. Danino, qui donne ces derniers détails aux soussignés, déclare en outre que Serfati trafique avec les bâtimens récemment arrivés. Serfati est juif et il réside actuellement au Champ-Neutre avec sa famille; sa femme et son fils y sont tombés malades, le fils très-gravement (2).

M. le Dr Mery déclare de plus que trois ou quatre jours après celui où il fit, à M. Hennen, conjointement avec ses confrères, un rapport au sujet des Dlles Serfati, quatre personnes qui habitaient la maison contiguë à la leur, tombèrent successivement malades, et offrirent les symptômes les plus caractéristiques de la fièvre jaune; que trois de ces personnes étaient convalescentes le 4 septembre, à l'époque où la commission d'Algésiras (3) vint à Gibraltar. M. le Dr Mery a vu l'épidémie de Cadix de 1810.

---

(1) Voir le document no 9.

(2) *Ibid.*

(3) Ville d'Espagne située vis-à-vis de Gibraltar de l'autre côté de la baie.

La maison de M. Danino est composée de trois grands corps de logis, dont le plus reculé est occupé en partie par M. Danino et sa famille; les deux autres sont destinés au logement des ouvriers, et sont situés, l'un sur la rue, l'autre entre celui-ci et le premier Une cour d'environ quinze pieds de large les sépare. Ces deux corps de logis sont composés d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage; les chambres du rez-de-chaussée du corps de logis qui donne sur la rue sont spacieuses, et elles ont une porte sur la cour et deux fenêtres sur la rue; il en est de même du premier étage, où règne une galerie de trois pieds de large environ. Les logemens du rez-de-chaussée du deuxième corps de logis ont été depuis peu transformés en écuries; assez spacieux, ils avaient une porte sur la cour qui sépare le premier corps de logis du second, et une fenêtre assez grande sur la cour qui sépare celui-ci du troisième. Les logemens du premier étage de ce corps de logis ont une fenêtre sur la seconde cour, une porte sur la première, et une galerie pareille à celle du premier étage du premier corps de logis.

Vers la partie moyenne de la première cour se trouvent des latrines parfaitement isolées.

Ces latrines qui, au rapport d'un des habitans du second corps de logis, ne donnaient pas d'odeur pendant l'été, se rendent dans un égoût dont la pente est très-rapide, à raison de la situation élevée de la maison de M. Danino; et un autre égoût, destiné uniquement aux eaux pluviales, se jette dans les latrines. Outre cela, M. Danino, qui est inspecteur de santé de son district, oblige les habitans de sa maison à verser journellement, dans les latrines, chacun à son tour, environ cent quatre-vingts litres d'eau qu'il leur fournit.

Le logement de Garcia et de sa famille était au rez-de-chaussée du corps de logis où se trouvent maintenant les écuries, vis-à-vis l'égoût destiné aux eaux pluviales,

à trois toises environ des latrines. Marsenero occupait une des chambres du corps de logis placé sur la rue. Les autres malades habitaient l'un ou l'autre des corps de logis indiqués.

M. Danino, qui allait quelquefois visiter les malades et ceux qui ne l'étaient pas, dit que la chambre des premiers avait une mauvaise odeur, bien que les portes et les fenêtres en fussent ouvertes jour et nuit, d'après le conseil du Dr Mery; et que celles des personnes bien portantes étaient sans odeur.

Le 24 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis (1).

N° 61.

Famille de *Jacomo Ceresia*, contre-maître de l'établissement de M. Danino, Arengo's Buildings, XXVIe district.

Six personnes dans la famille : Ceresia, sa femme, et quatre enfans de douze ans à sept mois. Ceresia et sa femme avaient eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; les trois aînés seulement ont été malades pendant celle de 1828. L'aîné, Gianni, fut attaqué de la fièvre épidémique à-peu-près quinze jours après Sébastien Marsenero, premier contre-maître de M. Danino (2). Les deux autres tombèrent malades peu après leur frère : le plus jeune n'eut pas la moindre indisposition. Gianni éprouva, au début, de la céphalalgie et des douleurs dans la ceinture; il eut des vomissemens noirs, des déjections noires, la suppression d'urine et la jaunisse.

Ceresia pense que ses enfans n'entrèrent pas chez M. Danino; il leur avait défendu d'aller nulle part; et

(1) Ce document ne porte pas la signature de M. Trousseau, qui était alors malade.

(2) Voir le document précédent.

lui même il n'est venu voir aucun malade. Avant que Gianni ne fût malade, un barbier espagnol, nommé Gutierez, vint loger dans une chambre de la même galerie : en arrivant, cet homme était atteint de la maladie épidémique, et, deux jours après, il fut transporté à l'hôpital civil, où il mourut. Ce fut cinq ou six jours après la translation de Gutierez que Gianni tomba malade. Ceresia défendit à ses enfans d'entrer chez le barbier; ils ne sait s'ils désobéirent à cet ordre. Lui-même a visité deux fois son camarade Sebastien Marsenero, il ne le toucha pas; et chaque fois il n'est pas resté auprès de lui plus de cinq ou dix minutes; s'il n'y demeura pas davantage, c'était de peur d'apporter la maladie à ses enfans. En sortant de chez Sebastien, il alla directement chez lui, et ne prit en rentrant aucune précaution.

Ceresia demeurait au n° 25 de la galerie. Après ses enfans, deux filles qui demeuraient au n° 22 tombèrent malades, et ensuite des habitans du n° 26; mais personne n'était venu le visiter, et ses enfans ne sortirent et ne jouèrent avec les autres que lorsqu'ils furent assez bien portans pour courir dans la galerie. Quelques familles d'Arengo's buildings furent transférées au Champ-Neutre, où elles n'eurent pas de malades; mais les habitans de la cour qui n'avaient point encore eu la fièvre jaune l'éprouvèrent tous dans l'espace d'un mois, et il ne mourut que deux personnes. Quant à ceux qui avaient déjà eu la fièvre épidémique une autre année, ils restèrent bien portans, et un homme qui avait éprouvé cette maladie aux Antilles n'en fut pas atteint non plus pendant l'automne dernier.

Ceresia ignore si l'été de 1828 a été plus ou moins chaud que celui des années précédentes. Un premier commis de M. Danino, ici présent, dit aux soussignés qu'il n'a pas trouvé de différence entre la température de l'été dernier et celle des autres étés.

La cour d'Arengo est composée de deux files de logemens, les uns, au nombre de quinze ou vingt, sur une galerie commune de quatre pieds de largeur; les autres, au rez-de-chaussée, sur une cour longue et étroite. Chaque famille a une seule chambre, de douze pieds carrés à-peu-près, avec une porte et une fenêtre sur la galerie ou sur la cour. La maison est voisine de celle de M. Danino.

Ceresia n'a entendu aucun des habitans de la cour se plaindre de quelque mauvaise odeur.

Le lendemain, 26 février, les soussignés se transportèrent chez la femme Ceresia, qui déclara ce qui suit : Son premier enfant tomba malade huit ou vingt jours après Sebastien Marsenero, et il n'alla jamais chez M. Danino (l'enfant, ici présent, confirme ce fait). Le barbier fut malade avant ses enfans; ceux-ci n'allèrent pas chez lui; ils ne sortirent d'ailleurs jamais de la chambre dès qu'il fut question d'épidémie(1).

Le 25 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 62.

Famille de *Francisco Gutierez*, barbier, Arengo's Buildings, XXVIe district.

Francisco Gutierez demeurait près de l'hôpital civil, et venait souvent dans une famille d'Arengo's Buildings, composée d'un homme déjà assez âgé, de sa femme et de deux filles, l'une de dix-huit ans, l'autre de seize. Une fois le barbier arriva malade chez eux; on le garda pour lui donner des soins, et il passa deux nuits et un jour couché sur un petit lit qu'on lui prépara dans la chambre

(1) Voir le document n° 60.

qu'occupait la famille. Après ce temps, Gutierez fut transporté à l'hôpital civil, où il mourut le troisième jour de son entrée.

Gutierez, peu de temps avant de tomber malade, avait été saigner un Mahonais atteint de l'épidémie : huit jours après il y retourna pour le raser, et dans l'intervalle de ces deux visites, il avait déjà du mal de tête; il dit, en arrivant dans la famille où il se réfugia, que le Mahonais était très-jaune, et qu'il avait reconnu que cet homme était atteint de l'épidémie, autant à la couleur de sa peau qu'à l'odeur qui s'exhalait de son corps.

A l'instant même où Gutierez fut transféré à l'hôpital, ses amis le furent au Champ-Neutre, et aucun n'y tomba malade, à l'exception du père.

Ce dernier venait tous les jours à la ville, et ne craignait pas de faire des visites à quelques-uns de ses amis malades. Dix jours à-peu-près avant d'être lui-même malade, il dit à sa femme et à ses filles qu'il était décidé à ne plus faire de visites de ce genre. Il continua néanmoins à aller à Gibraltar. Enfin, un mois après la translation de la famille au Champ-Neutre, il éprouva les premiers symptômes de la fièvre épidémique, un soir, à six heures ou six heures et demie, et, le lendemain de bon matin, il fut transporté au lazaret, où il mourut. Cette dernière nuit, il ne coucha point avec sa femme. La mère et les deux filles restèrent constamment bien portantes, comme il a été dit plus haut; elles ne s'étaient encore trouvées dans aucune épidémie, et le père lui-même, qui était à Cadix pendant celle de 1813, s'était retiré dans la baie.

La chambre que cette famille occupe dans Arengo's buildings est sur la même galerie que celle de Ceresia, et à l'extrémité Nord, où se trouve l'escalier commun.

Le 26 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 63.

Famille de M. *Duguid,* négociant, district n° XII.

Seize personnes dans la famille. M. Duguid n'est pas très-sûr d'avoir eu la fièvre jaune en 1804; madame et deux demoiselles ont été malades en 1814; deux des domestiques ont eu la fièvre épidémique antérieurement, l'un à Gibraltar, en 1813; l'autre à Cadix, en 1819. Sept personnes ont été malades dans le cours de la dernière épidémie.

Le 28 septembre 1828, onze des membres de la famille se retirèrent au Champ neutre. Une des demoiselles, qui avait eu, en 1814, à l'âge de deux ans, une très-légère attaque de fièvre jaune, fut malade en 1828, dix ou douze jours avant le départ de la famille pour le Champ-Neutre. Céphalalgie, yeux et face rouges, langue chargée; vomissemens violens, sans frissons, sans douleur de dos et de jambes, sans jaunisse. La maladie se termina en trente-six heures, et Mlle Duguid resta faible pendant une semaine. Le lendemain du jour où la famille s'était rendue au Champ-Neutre, la bonne d'enfans fut prise de la fièvre épidémique. Elle coucha, la nuit du 29 au 30, avec une de ses compagnes qui ne contracta pas la maladie, et, le lendemain, elle revint à Gibraltar. Le 30 septembre, un des enfans, âgé de huit ans, tomba malade. Vomissemens, fièvre pendant sept jours; pas de jaunisse. M. Wilson, qui le soigna, doutait que ce fût un cas de la fièvre épidémique. Un autre fils de M. Duguid, âgé de dix ans, tomba malade le 7 octobre, quoiqu'il ne fût pas venu à la ville depuis le 28 septembre. Il eut des déjections noires, et ensuite une espèce d'exanthème cutané qui amena une desquammation. Un des commis de M. Duguid, M. Mortimer, âgé de vingt ans, qui venait tous les jours à Gibraltar, fut attaqué le 8 et mourut avec le vomissement noir. La surveille

il s'était plaint de la mauvaise odeur qui existait dans le marché aux Herbes (1), sur lequel donnaient les fenêtres de son appartement.

Avant qu'il n'y eût des malades chez M. Duguid, il y en avait déjà dans toutes les maisons qui environnaient la sienne.

M. Duguid pense que la bonne d'enfans, âgée de dix-huit ou vingt ans, n'eut aucune communication avec des malades.

Il recevait chez lui, comme auparavant, les personnes de sa société. M. Wilson, chirurgien en second de l'hôpital civil, et son ami particulier, venait très-fréquemment chez lui; mais depuis, le commencement de l'épidémie, il venait moins souvent à cause du surcroît d'occupations qu'il avait. Cependant, M. Wilson lui-même fut malade, et pendant sa convalescence, il vint voir la famille Duguid avant que personne n'y eût encore éprouvé la fièvre.

M. Duguid ne prit aucune précaution pour isoler ou pour séparer ses enfans; toute la famille resta constamment dans la même barraque que les malades. Le linge fut lavé par des femmes de Gibraltar, dont quelques-unes eurent des malades chez elles dans le cours de l'épidémie, et le mari de la blanchisseuse ordinaire de la maison est mort le 17 septembre. Cinq des membres de la famille ne sont jamais venus à la ville et n'ont pas été malades.

Lorsque M. Duguid alla au Champ-Neutre, il laissa chez lui quatre domestiques, savoir : deux garçons de magasin, un cuisinier et un jardinier : il y avait en outre un homme appelé Pasqual, à qui il avait confié la garde de la maison. Un des garçons de magasin, nommé Thomas del Rey, assura à plusieurs reprises M. Duguid qu'il n'avait jamais eu la fièvre jaune, et que, pour cette raison, il avait évité de voir des malades; il s'était même réfugié, pour n'être pas atteint de la maladie, dans la partie de la maison habitée or-

(1) Plaza de la Verdura ou Green-market. Voyez le plan de la ville.

dinairement par la famille. Il y a plus, lorsqu'en décembre 1828, les inspecteurs de district firent le recensement général, cet homme leur déclara également qu'il n'avait pas eu la fièvre jaune ; mais, interrogé maintenant par M. Duguid et par les soussignés, il affirme qu'en 1819 il a eu la fièvre jaune à Cadix, et qu'il est même resté dix jours au lit dans cette occasion ; il ajoute que, pendant l'épidémie de 1828, il a vu et soigné les malades de la maison sans être atteint lui-même de l'épidémie. Un autre domestique nommé Pasqual avait eu la fièvre en 1814, et il n'a rien éprouvé en 1828, quoiqu'il ait assisté des malades. Cet homme demeurait dans le XXIVe district, et, dès le 1er septembre, il envoya sa famille à Algésiras. Sa femme n'était pas blanchisseuse et elle ne fut pas malade, non plus que ses enfans.

Carlo, l'un des gardes-magasin, tomba malade le 28 septembre 1828. Cet homme ne sortait qu'un instant chaque jour, pour acheter quelques légumes à la place de la Verdure, ou pour prendre différens objets dans des boutiques. Pasqual pense qu'il ne vit pas de malades, et il ne sait comment il a contracté la fièvre. Son linge était lavé par Mary Gordon, et le fils de cette femme venait chercher lui-même le linge sale de la maison (1).

Le jardinier prit la fièvre épidémique treize jours après Carlo ; il a quelquefois assisté ce dernier pendant sa maladie. Ce jardinier avait été légèrement malade en 1814, et, croyant avoir eu la fièvre jaune à cette époque, il s'approchait sans crainte de ceux qui étaient atteints de l'épidémie.

Le cuisinier fut malade lui-même huit jours après le jardinier ; il entra, mais rarement, dans la chambre de Carlo.

La maison de M. Duguid est parfaitement ventilée, et il n'y a aucune mauvaise odeur. Il n'en est pas de même

(1) Voir le document n° 82.

dans le corps de logis de derrière, destiné aux magasins et aux domestiques.

La barraque que la famille habitait au Champ-Neutre était une de celles connues sous le nom de *Delta* (1); elle avait quatorze pieds de long sur dix ou douze de large. Il n'y avait que deux portes, une à chaque extrémité, et on ne construisit de fenêtres que plus tard, pendant la maladie du deuxième enfant. L'été de 1828 a paru à M. Duguid plus agréable que les précédens. La santé de la famille est habituellement très-bonne. M. Duguid habite Gibraltar depuis vingt-cinq ans, et il trouve que c'est un pays très-sain en général.

L'égoût de la place de la Verdure, sur laquelle donnent les bâtimens de derrière, a toujours de la mauvaise odeur, et plusieurs fois M. Duguid s'en est plaint; mais cette odeur a été, en 1828, plus désagréable que d'habitude. Il y avait également sur le rempart de Mer une fort mauvaise odeur, que l'on commençait à sentir à l'extrémité Nord du jardin du gouverneur, et qui allait en s'augmentant lorsqu'on avançait vers Ragged-staff (2). Cette mauvaise odeur détermina la famille Duguid à ne plus se promener de ce côté.

Les soussignés jugèrent convenable de prendre, auprès de M. Duguid, quelques informations relatives à Charles Kelly et à Whitelarck, et ils apprirent les détails suivans :

Charles Kelly (3) est resté au service de M. Duguid pendant cinq ans. En septembre 1827, il s'embarqua à bord du *Méta* à cause de sa mauvaise santé, fit voile d'abord pour Liverpool, alla ensuite aux Antilles ou à la Côte-Ferme, et en revint au mois de juillet 1828 sur le même vaisseau. Cet homme est venu voir son ancien maître, et jamais M. Duguid ne l'a vu si bien portant : ce dernier ignore s'il est venu plus d'une fois chez lui. Kelly est parti de

(1) Voir la section du Champ-Neutre.
(2) Voir le plan de la ville.
(3) Voir les documens 17, 18, 59, 60, 63, 82 et 90.

Gibraltar vers le commencement d'août; il n'a pas donné son linge à laver à la femme Whitelarck, à ce que sache M. Duguid, et il est probable que ce linge a été blanchi par la femme Pépin.

Pépin et sa femme étaient autrefois domestiques de M. Duguid, et ils habitaient, place de la Verdure, une maison dont les fenêtres donnent sur les cours de derrière de M. Duguid. Ils ne sont tombés malades que le 6 octobre.

Quant à Whitelarck, cocher de M. Duguid (1), il restait habituellement place de la Verdure, dans les écuries de la maison, et couchait chez lui, au XXIVe district. Il tomba malade subitement, et ne vint pas chez M. Duguid. Cet homme n'a jamais dit à quoi il attribuait sa maladie; il s'était plaint seulement de la mauvaise odeur qui s'exhalait d'une cage à poules que des juifs avaient placée dans la cour de la maison où il logeait. Deux des domestiques de M. Duguid allèrent voir Whitelarck pendant qu'il vomissait du sang, et ne furent pas malades eux-mêmes.

Le 10 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 64.

Ateliers du charonnage de l'artillerie, South Port street, XXIIIe district.

Cinq ouvriers et plusieurs maîtres sont employés dans cet établissement. Tous les chefs avaient eu la fièvre jaune, un des ouvriers croit aussi l'avoir éprouvée en 1814; les quatre autres ont été malades en 1828. Le premier fut Samuel Smith (1), et il tomba malade le 30 août, un samedi, resta chez lui le dimanche, le lundi et le mardi, et revint le mercredi; mais le surintendant, s'apercevant qu'il

(1) Voir le document n° 18.
(2) *Ibid.*, n° 39.

était malade, le renvoya chez lui après un quart-d'heure. Le second fut le fils de Smith; il tomba malade au Champ-Neutre. Le troisième était un soldat qui couchait dans la caserne du 42ᵉ régiment, et qui tomba malade le 6 septembre. Il ne montait pas de gardes. Le quatrième ne fut atteint que le mardi de la semaine suivante; il a parlé à Smith, pour la dernière fois, le jour qu'il vint malade à l'atelier et qu'on le renvoya; il était fort près de lui, et Smith, comme nous l'avons dit, n'est resté qu'un quart-d'heure. Cet ouvrier demeurait au Sud où il couchait chaque nuit : déjà il y avait des malades près de sa maison. Le jour qu'il se sentit atteint, il alla directement à l'hôpital sans rentrer chez lui; mais sa femme vint l'y soigner et ne tomba malade elle-même que trois semaines après sa guérison. Sa fille, âgée de vingt mois, contracta la fièvre une semaine après sa mère.

Il y a, dans la même cour, un atelier de tonnellerie où un égoût est crevé, et suinte abondamment. Tous les ouvriers qui y travaillaient avaient déjà eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; ils n'ont point été malades en 1828; mais en face est un atelier de peinture où deux hommes sont tombés malades vers le 3 ou le 4 septembre: l'un d'eux est mort. L'odeur était fort mauvaise dans l'atelier de tonnellerie; elle se répandait dans la cour et dans l'atelier des peintres; mais elle y était masquée par celle de la peinture. On ne la sentait pas dans l'atelier de charonnage.

Deux contre-maîtres ici présens déclarent que cette odeur ne différait pas, en 1828, de celle que l'on sent depuis quinze ans.

Cour vaste, bien aérée, entourée d'ateliers au rez-de-chaussée; pas de latrines.

Aucun des ouvriers ne couche dans l'établissement.

Le 17 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 65.

Magasin général de l'artillerie, South Port street, XXIIIe district.

Vingt-cinq ouvriers étaient employés dans cet établissement au commencement de l'épidémie : la plupart avaient eu la fièvre jaune antérieurement. Neuf ou dix sont tombés malades dans le cours de l'automne 1828.

Deux cours, l'une au Nord, très-vaste; l'autre au Sud, moitié moins grande : elles sont parfaitement ventilées, et contiennent une grande quantité de pièces d'artillerie et de train. A l'angle Nord-Ouest de la cour du Nord, il y a une latrine dont l'odeur ne se répand ni dans les appartemens, ni dans les magasins. A l'extrémité d'un grand magasin d'armes situé au premier étage de la cour du Sud, il y a une chambre assez grande où travaillait Godsal (1) et quelques autres ouvriers : cet homme a été le premier malade de l'établissement; il est mort le 5 septembre. Ceux des ouvriers qui étaient occupés dans la cour travaillaient quelquefois auprès des latrines. Aucun des ouvriers ne couche dans l'établissement.

Le 17 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 66.

Famille de M. *Macquilan*, sergent du Mule yard, King's Yard, XXIIIe district.

Quatre personnes dans la famille : M. Macquilan et trois enfans; l'aîné de quinze ans, l'autre de onze et le troisième de huit. Aucun d'eux n'avait eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; ils ont tous été malades en 1828. M. Macquilan fut le premier attaqué, le 12 sep-

---

(1) Voir le document n° 38.

tembre. Fièvre pendant deux jours, amélioration; rechute, vomissemens noirs, déjections noires; convalescence difficile : le rétablissement était encore incomplet au bout de six semaines. Les enfans tombèrent malades vers le 23 septembre, presque tous en même temps; l'aîné et le plus jeune eurent le vomissement noir : ce dernier seul mourut. M. Macquilan nous avertit lui-même qu'il n'est pas très-sûr de la date à laquelle ses enfans et lui sont tombés malades.

Il y avait au Mule-yard quelques employés malades avant M. Macquilan; celui-ci les avait aidés à s'habiller et à se placer sur la charette qui les conduisit à l'hôpital. Il n'alla pas les y voir, et fut pris de fièvre peut-être une semaine après.

Lorsqu'il fut malade, il ne se sépara pas de ses enfans; l'aîné, qui couchait avec lui, fut attaqué de la fièvre un peu avant ses deux frères.

On ne sent ici l'odeur ni de l'égoût, ni des latrines, qui sont fort éloignés.

M. Macquilan avait trente-deux hommes employés au Mule-yard; il ignore combien d'entre eux avaient eu la fièvre dans une des épidémies antérieures. Quelques-uns couchèrent ici pendant toute l'épidémie, et l'établissement ne cessa pas d'être en activité.

Les hommes qui sont sous la direction de M. Macquilan sont destinés à conduire les charriots du commissariat, et sont appelés, par la nature de leurs fonctions, à avoir des relations avec tous les établissemens militaires, où ils portent du pain, de la viande, de l'eau, du charbon, &c., &c. Quatre d'entre eux avaient un emploi spécial; c'était de conduire les charriots qui servaient à transporter les malades dans les hôpitaux. Parmi ces derniers, trois ont éprouvé la fièvre jaune : deux le 28 septembre, l'autre le 4 octobre; et, quoique le dernier ait continué pendant toute l'épidémie le même travail, il n'a cependant cessé de se bien porter. Six autres charretiers furent malades, le premier,

le 24 septembre, le dernier, le 21 octobre. M. Macquilan ignore s'ils ont eu des communications avec des personnes atteintes de la fièvre régnante.

Parmi les gens de service du Mule-yard, six, huit, dix, et jusqu'à treize, couchaient dans une chambre bien ventilée, de quarante-cinq pieds de long sur dix de large; les fenêtres restaient d'ailleurs ouvertes nuit et jour. Quelques-uns, en petit nombre, dormaient dans un magasin de sellerie plus vaste encore. Un d'eux parut malade à M. Macquilan le 30 septembre au matin, à l'heure du déjeûner; on l'envoya à l'hôpital, où il mourut le lendemain. Un de ses camarades déclare aux soussignés que cet homme, pendant la nuit précédente, s'était plaint de douleurs violentes dans le dos et avait vomi. Le 29 septembre il travaillait encore, et, dans la nuit du 28 au 29, il ne s'était pas plaint; néanmoins M. Macquilan pense qu'il était déjà malade depuis quelque temps.

Pendant presque toute la durée de l'épidémie, les chariots qui portaient les militaires malades suivaient le rempart de Mer. A partir du mois de novembre, il traversaient seulement la partie de la Grand'rue qui s'étend depuis la porte du Sud jusqu'à Governor's lane, et prenaient ensuite le rempart de Mer (1). Quant aux charriots de l'hôpital civil, ils n'avaient pas de direction fixe.

Première cour de soixante pieds de long sur quarante-cinq de large, bâtimens peu élevés, écuries ouvertes au rez-de-chaussée; puits, égoût; deuxième cour de quarante-cinq pieds de long sur quinze de large, égoût, latrines.

Pas de mauvaise odeur.

Le 17 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voyez le plan.

N° 67.

Famille *Gaspar Ruis*, charretier du commissariat, Mule Yard, XXIIIe disirict.

Quatre personnes dans la famille : Gaspard Ruis, sa femme, une fille de quatorze ans et un garçon de onze. Aucun d'eux n'avait eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; tous ont été malades au commencement de celle de 1828.

Gaspard fut attaqué le premier, plusieurs jours après l'établissement du cordon espagnol, et sept ou huit jours avant Macquilan, sergent du Mule-yard. La fièvre s'était modérée vers le troisième ou le quatrième jour, lorsque Ruis mangea quelque chose d'indigeste; les accidens se renouvelèrent avec plus de force, et, dans cette circonstance, c'est-à-dire six ou sept jours après le début, il fut conduit à l'hôpital civil, où il resta deux jours. Il y prit une grande quantité de calomel, et les gencives furent fortement affectées par ce médicament. Sa convalescence fut très-longue.

Ruis était revenu depuis trois jours, lorsque sa jeune fille tomba malade, et fut conduite à l'hôpital quarante-huit heures après. Elle eut la jaunisse : la fièvre dura trois jours. Les cheveux tombèrent pendant la convalescence, qui fut assez longue.

La mère suivit sa fille à l'hôpital pour lui donner des soins; elle était elle-même malade depuis vingt-quatre heures; elle eut la fièvre pendant cinq jours et ne s'alita pas d'une manière continue. La jaunisse, chez elle, était très-prononcée. Le jeune garçon fut pris de la fièvre quatre jours après que sa sœur eût été conduite à l'hôpital, où il alla lui-même pour se faire traiter. Il n'eut pas de jaunisse; sa convalescence fut longue.

Le mari portait habituellement de l'eau au Château-More et aux différens corps-de-garde de la ville; il n'y vit jamais de malades, et il dit à sa femme qu'il ne savait comment il avait contracté la fièvre épidémique. Durant sa maladie, sa femme et ses enfans eurent constamment avec lui les mêmes relations qu'auparavant, et Mme Ruis continua de coucher avec son mari.

Des ouvriers du Mule-yard sont venus visiter la famille pendant que la fièvre régnait dans la maison; ils avaient eu la maladie en 1813, et restèrent bien portans pendant l'épidémie de 1828.

Long-temps après, Mme Ruis assista, au Champ-Neutre, Mme Spencer, dont la domestique était malade aussi, et qui n'était pas entrée à Gibraltar depuis l'établissement du cordon.

Au commencement de l'épidémie, Ruis et sa femme habitaient, dans la deuxième cour du Mule-yard, un logement composé de deux pièces obscures et mal aérées. Les latrines étaient à quarante-cinq pieds de leur appartement, et l'égoût, qui en est également assez éloigné, était lavé tous les deux jours. Il n'y avait pas d'autre odeur que celle des écuries.

Le 18 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 68.

Famille de Mme *Catalina Agnez,* taverne, maison n° 6, XIXe district.

Huit personnes dans la famille avant l'épidémie : madame Agnez, son mari, quatre enfans de quatorze à trois ans, un neveu et un domestique. Le père, la mère et le domestique ont eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; ils ne l'ont point éprouvée une seconde fois.

Mme Agnez ne connaît personne qui ait eu deux fois cette maladie.

Pendant l'automne 1828, vers la fin de septembre, ses quatre enfans et son neveu éprouvèrent la fièvre épidémique; ils tombèrent malades à-peu-près à deux jours de distance l'un de l'aure.

L'aînée fut la première atteinte : douleur subite dans la tête et dans le dos; frisson, fièvre pendant vingt-quatre heures; vomissemens le second jour, après deux doses de médecine; langue très-chargée, douleurs épigastriques : elle fut saignée jusqu'à défaillance par M. Mathias : jaunisse universelle, faiblesse extrême : le cinquième jour elle put s'asseoir, et ne recouvra ses forces qu'au bout de cinq ou six semaines.

Le second enfant, âgé de treize ans, fut plus gravement affecté que sa sœur : vomissemens spontanés, douleurs au creux de l'estomac, jaunisse, &c., &c. : pas d'hémorragie. Il fut saigné comme l'autre, et resta très-long-temps avant de recouvrer entièrement ses forces.

Troisième enfant : vomissemens spontanés, douleurs d'estomac, pas d'hémorragie, jaunisse, &c., &c. Il ne fut pas saigné : convalescence très-longue.

Quatrième enfant, âgé de trois ans : mal de tête subit, somnolence, frissons, fièvre violente, délire; le second jour, vomissemens, convulsions; le troisième jour, déjection noires; vomissement noir très-souvent répété; mort. Jaunisse apparente dès le début de la maladie, et devenant de plus en plus marquée.

Le neveu fut légèrement malade, à la même époque que ses cousins; il eut ensuite une rechute.

A l'époque où les enfans de Mme Agnez tombèrent malades, la taverne était restée ouverte, mais il n'y venait que bien peu de monde; de temps en temps seulement il y entrait une ou deux personnes.

Dans la cour de la maison, il y avait des malades, dont quelques-uns allèrent mourir à l'hôpital; Mme Agnez ne pouvait empêcher ses enfans d'aller dans cette cour, de parler à ceux des familles atteintes de l'épidémie, et même de les toucher; elle a vu trois fois son plus jeune fils dans l'habitation même des malades. Elle a vu aussi ses autres enfans à la porte du logement des malades, pour demander de leurs nouvelles, ce qui lui fait croire qu'ils y sont entrés; ils n'avaient d'ailleurs aucune peur de la maladie. Mme Agnez pense qu'ils ont contracté la fièvre jaune de cette manière.

Pendant leur maladie, les enfans de Mme Agnez ne furent jamais séparés les uns des autres.

Il n'y avait déjà plus de malades dans la maison de Mme Agnez lorsque sa nièce, qui demeurait dans un autre quartier de la ville, éprouva de la diarrhée et des vomissemens de couleur jaune, accompagnés de céphalalgie et de sueurs abondantes. Elle n'eut de douleurs ni dans le dos, ni dans les membres, ni dans la région de l'estomac; la peau ne devint pas jaune. Le cinquième jour elle put se lever, et elle avait recouvré toutes ses forces le huitième jour : M. Mathias, qui la vit, assura que c'était une maladie bilieuse et non la fièvre épidémique : cette jeune fille était sujette, à la fin de chaque été, à des indispositions de ce genre. Dès qu'elle fut malade, Mme Agnez l'amena chez elle, où elle resta pendant le cours de l'épidémie. Cependant toute la maison de Mme Agnez avait été nettoyée et fumigée, le linge sale brûlé, &c., &c.

La nièce, trois semaines après sa guérison, alla voir une de ses amies qui était atteinte de la fièvre jaune, elle resta une demi-heure auprès d'elle, lui prit la main et l'embrassa. Le soir elle éprouva subitement des vomissemens violens, et, dans les efforts qu'elle fit, elle rendit même un peu de sang. Elle se plaignit de douleurs dans le

8.

côté droit, qui durèrent quarante-huit heures et qui s'appaisèrent après une fomentation de camomille. Il y eut de la toux : la jaunisse se déclara le troisième jour de la maladie. M. le Dr Foote, qui donna ses soins à cette demoiselle, dit qu'elle avait la fièvre épidémique.

La taverne est au rez-de-chaussée, les autres appartemens sont au premier étage. Dans les chambres et dans la cour, on ne sent pas l'odeur des latrines ni celle de l'égoût. L'égoût, dont l'ouverture n'a qu'un pouce de diamètre, est situé au milieu de la cour, et il est exclusivement destiné aux eaux ménagères. Les latrines, à l'intérieur, ont l'odeur naturelle à des lieux de ce genre. Mme Agnez, qui est à Gibraltar depuis plus de quarante ans, n'a pas trouvé qu'en général il y eut dans cette ville plus de mauvaise odeur en 1828 que les années antérieures. L'été de l'année dernière lui a paru plus incommode que celui des deux années précédentes qu'elle a passé à San-Roque.

Le 5 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N°. 69.

Famille de Mme *Bellardo,* King's street, xve district.

Il y a dans la maison deux familles, l'une au premier étage, celle de Mme Baro; l'autre, au second, celle de Mme Bellardo. Ces dames sont fort liées.

La famille de Mme Bellardo se compose de sept personnes : madame elle-même, deux fils, trois demoiselles et une domestique.

En bas : M. et Mme Baro, cinq enfans, une domestique et son fils. Cette famille fut la première atteinte. Le mari, la femme et leur fils aîné, avaient eu la fièvre jaune dans

une des épidémies antérieures; ils n'ont point été malades une seconde fois. Mme Baro et Mme Bellardo ne connaissent personne à Gibraltar ou à Cadix qui ait eu deux fois la fièvre jaune.

Le 8 septembre 1828, le premier des enfans Baro tomba malade; le 9, un autre enfant et la domestique; le 11, mourut celui qui avait été attaqué le 8; le 28, le fils de la domestique fut atteint à son tour; le 12 octobre, un autre enfant de Mme Baro, qui mourut le 15; enfin, le dernier, au commencement de novembre. Le premier enfant qui mourut eut la jaunisse et le vomissement noir, se plaignit de douleurs de tête très-violentes, et perdit à-la-fois la parole et les sens de l'ouie et de la vue.

Avant la maladie de leurs enfans, M. et Mme Baro ne voyaient pas de malades; les enfans eux-mêmes ne sortaient pas; dans les maisons voisines il n'y avait personne qui fût atteint de fièvre. Les amis qui venaient visiter la famille Baro n'avaient pas de malades chez eux. Les convois civils passaient par King's street.

Les deux premiers enfans qui furent malades couchaient dans la même chambre; ils ne furent séparés que lorsque la fièvre les eut atteints tous deux. La domestique, qui tomba malade le lendemain, n'alla que jusqu'à la porte de la chambre des enfans malades. Celle des filles qui ne contracta la fièvre que le 12 octobre quitta la maison le 11 septembre pour aller résider dans une autre. Elle y tomba malade, et, avant qu'elle fût attaquée, il y avait eu dans cette maison un enfant atteint de l'épidémie, qui fut sur-le-champ envoyé au lazaret. La petite fille de Mme Baro, qui n'eut la fièvre qu'au commencement de novembre, entrait librement dans la chambre des malades.

La famille de Mme Bellardo se composait, comme nous l'avons dit, de sept personnes; deux seulement n'avaient pas eu la fièvre jaune, savoir, une des demoiselles qui fut

envoyée dans une des barraques du Champ-Neutre, le 7 septembre, et la domestique qui fut malade le 28 du même mois. Cette fille ne descendait pas pour voir les malades du premier étage; elle allait seulement à la porte de la cuisine demander de leurs nouvelles.

Maison grande, propre et bien percée. Le bâtiment est construit autour d'une cour carrée, étroite, et recouverte d'un toît vitré. L'égoût et les latrines au bas exhalent toujours une très-mauvaise odeur; cependant, tout le monde jouit habituellement d'une bonne santé, à l'exception d'une seule personne.

Le 9 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 70.

Famille de M. *Martinez*, négociant, rue Royale, n° 24, VIe district.

La famille de M. Martinez était composée, pendant l'épidémie, de huit personnes : M. et Mme Martinez, leur nièce, âgée de vingt-cinq ans, deux domestiques (une femme de cinquante ans et un jeune homme de vingt), deux neveux, de douze à quatorze ans, un commis. Aucun d'eux n'a été malade depuis l'établissement du cordon; personne n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, si ce n'est la domestique, qui l'a éprouvée à Séville en 1800. Ils habitent Gibraltar, depuis dix ans, et ne se sont jamais trouvés au milieu d'une épidémie de fièvre jaune. Pendant la dernière, ils n'ont pas été voir de malades, et les malades ne sont pas venus chez eux. Ils ne recevaient que ceux de leurs amis dont toute la famille était bien portante, et du moment où il y avait un malade parmi eux, on cessait de se voir; c'était une convention faite entre tous.

On n'est jamais sorti de chez M. Martinez après le premier coup de canon (1) : et les seules personnes qui soient sorties sont M. Martinez, le commis et le domestique. Les clefs de la maison étaient entre les mains du commis, comme de coutume.

Dans ses sorties, M. Martinez évitait autant que possible le contact des passans ; il donnait la main aux personnes qui la lui offraient, et à ceux qui étaient convalescens depuis un certain temps. Une seule fois, il alla dans une maison où il y avait des malades au second, sans dépasser le rez-de-chaussée, où il resta un quart-d'heure. Il jouait ordinairement au billard dans une maison où il n'y avait pas de malades, et avec sept ou huit personnes connues ; il y resta moins long-temps quand la maladie fut dans toute sa violence, qu'avant cette époque. Il recevait ses lettres sans les plonger dans le vinaigre.

Le domestique mâle achetait les provisions, craignait beaucoup la contagion, faisait tout son possible pour éviter le contact des personnes près desquelles il se trouvait. Les comestibles étaient achetés dans les marchés ordinaires, marchés où l'on rencontrait bien peu de monde alors, et l'on n'eut besoin de sucre qu'à la fin de l'épidémie.

Une blanchisseuse qui lavait ordinairement pour la maison, avant le développement de l'épidémie, tomba malade après son mari, à la fin du mois de septembre, et ne revint pas chez M. Martinez du moment que son mari eut la fièvre, sachant combien M. et Mme Martinez redoutaient la contagion. Dès-lors, la domestique fut exclusivement chargée du blanchissage de tout le linge de la famille.

Les fenêtres étaient fermées, en octobre et en novembre,

---

(1) On tire deux coups de canon le soir à Gibraltar ; l'un au coucher du soleil, l'autre à neuf heures du soir en hiver et à dix heures en été.

au premier coup de canon; auparavant elles restaient ouvertes une grande partie de la nuit.

La maison de M. Martinez est grande, parfaitement tenue, bien aérée, sans mauvaise odeur, construite avec soin. Commencée au mois de mai de l'année dernière, elle a été finie au mois d'août suivant, et fut habitée dès le 24 du même mois : elle a deux étages, deux cours intérieures assez étroites, chacune avec un égout à valvule. Les maisons voisines n'ont pas vue sur elle.

Un juif qui habite une maison contiguë à celle de M. Martinez, a été malade, et il est resté dans sa cour pendant toute la durée de son affection. Dans une autre maison voisine se trouvent trois personnes qui ont eu la fièvre épidémique antérieurement. Vis-à-vis la maison de M. Martinez, de l'autre côté de la rue, a encore été malade un juif, dont l'appartement ne donne pas sur la rue Royale, et dont on a appris la maladie quand déjà il était convalescent.

Suivant M. Martinez, l'odeur des égoûts a été la même en 1828 que dans les années antérieures; et depuis dix ans l'été n'a jamais été moins chaud que dans la même année, le vent d'Ouest ayant été le plus fréquent. M. Martinez s'est trouvé plus à l'aise pendant l'été de 1828 que dans celui des années antérieures, et ce qu'il a senti a été senti également par tous ses amis.

Il ne connaît pas de familles qui aient joui de la même immunité que la sienne. Dans une maison achevée depuis le commencement de l'épidémie, deux personnes sont mortes : et sur treize de celles qui formaient la famille d'un boulanger qui loge dans une vieille maison, deux seulement sont tombées malades.

Le 9 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 71.

Famille de M. *Louis Trotabas*, boulanger, 1er district, Water-Port street.

Douze personnes dans la maison avant l'épidémie; Mme Trotabas, M. Louis Trotabas, sa femme et la sœur de sa femme, quatre enfans, deux domestiques, l'un pour la boutique, l'autre pour soigner les enfans; enfin, deux ouvriers pour le four. Sept avaient eu la fièvre jaune antérieurement, les deux dames Trotabas, M. Trotabas et sa belle sœur, les deux ouvriers du four, et le garçon de boutique. La bonne d'enfans a seule été malade pendant l'épidémie de 1828, vers le milieu de novembre. Céphalalgie, douleurs dans les jambes et dans tout le corps; vomissemens après l'ingestion des médicamens; fièvre pendant trois ou quatre jours, urines faciles, déjections noires, pas de jaunisse, pas de douleurs à l'épigastre; vingt-cinq jours avant de recouvrer ses forces.

M. Trotabas avait fait promettre à sa domestique de n'avoir de communications avec aucun malade, mais il a su indirectement et pourtant de manière à en être certain, qu'avant de tomber malade elle avait été voir sa sœur, qui avait eu la fièvre et qui éprouva même plusieurs rechutes. Cette femme avait été une semaine au lit, et s'était levée dix ou douze jours avant la maladie de sa sœur; et à deux jours de là elle sortit, et M. Trotabas la vit causer avec sa domestique à la porte de la boulangerie : elle paraissait bien mal portante.

La domestique, interrogée par les soussignés, répond qu'elle n'a été voir sa sœur ni avant ni après sa maladie, et elle persiste dans cette déclaration. Cependant, un jour qu'elle ne croyait pas être entendue de sa maîtresse, il lui

est arrivé de dire qu'elle avait donné une piastre à sa sœur.

Cette femme tomba malade pendant la nuit, et, à l'intant même, elle appela sa maîtresse. On la sépara immédiatement et on la plaça dans une chambre particulière. Mme Trotabas mère lui donna seule des soins, et en sortant de la chambre de la malade, elle se lavait toujours, et quittait même sa robe quand elle avait beaucoup touché la malade; en rentrant dans son appartement, elle ne se mettait pas en contact avec ceux de ses enfans qui n'avaient pas encore eu la fièvre jaune. M. Trotabas lui-même alla voir sa domestique, mais il ne la toucha pas; comme sa mère, il ne prenait des précautions que lorsqu'il rentrait dans l'appartement. Il alla aussi à l'hôpital, où il vit de très-près des malades sans les toucher. C'était Mme Trotabas la mère qui faisait les provisions; le garçon de boutique sortait aussi, on ignore s'il visita des malades. La domestique n'a été vue de personne autre que M. et Mme Trotabas; elle garda la chambre dix jours, et fut tenue en quarantaine de la manière la plus sévère : après dix jours elle sortit; on fit laver par deux fois son linge et son lit; sa chambre fut fumigée au chlore et blanchie. Elle ne communiqua avec les enfans qu'un mois après sa maladie.

On avait défendu à ceux-ci de descendre du premier étage, tant que durerait l'épidémie; ils descendaient pourtant quelquefois. Jusqu'à la fin de décembre, ils ont couché dans le salon dont les fenêtres donnent sur la grand'rue, et toute la nuit, même à Noël, il y avait une fenêtre ouverte.

Dans le four de M. Trotabas on cuit les viandes des maisons étrangères, et la boutique était souvent traversée par les personnes qui apportaient à cuire. Il y eut des malades en assez grand nombre dans les deux maisons voisines, et quelques personnes saines de ces familles venaient aussi dans la boutique, mais ne montaient jamais

dans les appartemens. Les chars funèbres passaient quelquefois devant la maison.

La maison est très-grande et assez bien ventilée; c'est une des plus vieilles de Gibraltar; première cour de vingt-cinq pieds carrés, au centre de bâtimens peu élevés, qui sont exclusivement occupés par la famille; il y a dans cette cour, un puits, deux égoûts et deux latrines; il s'en exhale constamment une très-mauvaise odeur qui parvient jusque dans les appartemens de derrière; le four est aussi dans cette cour. Autre cour plus petite, éloignée de la première et servant de serre-bois. La maison voisine est neuve, et élevée de plus de trente pieds au-dessus de celle de M. Trotabas; elle a deux fenêtres au second éloignées de vingt-cinq pieds des croisées d'un des appartemens de la famille Trotabas; la façade de derrière de cette maison voisine domine tous les bâtimens environnans, et reçoit sans obstacle les vents d'Ouest.

L'été de 1828 a paru à M. Trotabas moins chaud et moins incommode que les précédens jusqu'au 15 septembre; mais à partir de cette époque il a été semblable à celui de 1827.

L'odeur des égoûts en général ne lui a pas semblé différente.

Il ne connaît personne qui ait eu deux fois la fièvre jaune.

Le 10 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 72.

Famille de M. *Dulac*, allée de la synagogue, maison située près du Rempart de mer.

Cette maison est habitée par M. Dulac, négociant français, et plusieurs familles dont il sera question successivement.

1° Famille de M. Dulac.

M. Dulac, sa femme, trois enfans, deux domestiques et la fille de l'un d'eux habitent le premier étage de cette maison ; six de ces personnes ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure, et n'ont pas été malades dans les épidémies subséquentes; les deux autres ont été malades dans la dernière.

La première personne malade, jeune fille de dix ans, a commencé à l'être le 12 décembre; la seconde est un domestique. Il tomba malade le 13 du même mois, environ douze heures après la jeune fille.

Celle-ci éprouva au début de la céphalalgie, des douleurs dans le dos et dans les membres; elle n'eut pas de frissons, mais la chaleur fut assez forte pendant quatre ou cinq jours; la matière des selles fut d'une couleur plus obscure que le chocolat; il n'y eut de vomissemens qu'après une dose d'huile d'olives qui fut donnée dès le début. La malade ne fut pas jaune et recouvra ses forces douze jours après le début de l'affection.

Le domestique éprouva au début un tremblement suivi de chaleur. Des vomissemens eurent lieu à la suite de l'huile d'olives qui fut administrée dès le principe, pendant le tremblement; après quoi ils furent spontanés. Il y eut des douleurs à l'épigastre, des déjections couleur de chocolat, de la céphalalgie, des douleurs dans le dos et dans les jambes. Le retour complet des forces se fit longtemps attendre.

M. Dulac, qui voyait habituellement beaucoup de malades, ne prenait aucunes précautions en revenant chez lui, et la jeune fille entrait librement dans l'appartement. Les juifs qui habitent la maison avaient eu la maladie épidémique alors régnante et n'étaient pas encore entièrement rétablis quand cette jeune fille tomba malade. Sa mère avait assisté des juifs malades de la maison, et quatre

jours avant qu'elle ne le devînt elle-même, cette jeune fille avait été chez quatre malades réunis dans une même chambre, et elle s'était assise sur le lit de l'un d'entre eux. Jusque là cette enfant n'avait pas été dans l'intérieur de la ville (les malades dont il s'agit demeuraient vis-à-vis le magasin des vivres). Mme Dulac desirait qu'elle contractât la maladie régnante. Quant au domestique, on croit qu'il n'avait pas vu de malades avant que les juifs, entrés en convalescence, lors du début de sa maladie, ne fussent malades eux-mêmes.

On ne sent pas dans l'appartement, qui est grand et bien aéré, d'odeur venant des latrines ou des égoûts de la cour. Les égoûts de la ville n'ont pas eu, dans l'année qui vient de s'écouler, plus d'odeur que d'ordinaire; et l'été a paru moins chaud que celui des années précédentes.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 73.

Famille de *David Benaros,* même maison.

David Benaros porteur, et trois autres hommes, comme lui porteurs et juifs, habitent, au rez-de-chaussée, une chambre de moyenne grandeur. Deux d'entre eux ont eu la fièvre jaune en 1813, et n'ont pas été malades dans la dernière épidémie; les deux autres l'ont été à cette époque. L'affection a débuté chez l'un le 13, et chez l'autre le 16 septembre.

Le premier eut, au début, une céphalalgie intense, des douleurs aux épaules et aux jambes, et bientôt après un froid considérable qui fut suivi d'une chaleur assez vive pendant plus de six jours; la jaunisse survint aussi;

mais il n'y eut pas de vomissement, même à la suite des médicamens. Le malade fut un mois et demi avant de recouvrer ses forces.

L'autre eut des frissons au début, de la chaleur pendant deux jours, des vomissemens à la suite d'une dose d'huile d'olive, et la jaunisse. Ses forces ne furent rétablies qu'après quarante jours.

Le premier n'avait pas vu de malades avant de l'être lui-même. Il ne sortait que pour faire des provisions au marché et rarement le soir, n'avait pas aperçu de personnes malades en allant au marché, ne s'était trouvé à aucune des réunions qui ont quelquefois lieu pour les morts : il aurait craint de se trouver dans de pareilles assemblées, ou d'aller chez des personnes malades. Le deuxième malade couchait dans la même chambre que son camarade et le soignait; et M. Dulac, avant leur maladie, venait les voir en passant, l'un et l'autre, tous les jours.

La domestique de M. Dulac, et sa fille, vinrent les voir sans entrer chez eux. A part M. Dulac et ces deux dernières personnes, nul d'entre les habitans de la maison ne vint les voir ou s'informer de leur santé durant leur maladie.

Prié de dire son opinion sur la manière dont la fièvre jaune se contracte, l'un de ces malades répond qu'elle est dans l'air, qu'il ne croit pas l'avoir contractée autrement.

La chambre est, comme il a été dit, assez grande, a deux fenêtres et une porte forte fort large sur la cour. On sent dans cette chambre une odeur assez semblable à celle des égoûts, différente néanmoins de celle qu'on sent au milieu de la cour où se trouvent deux égoûts; l'un assez loin de la chambre dont il s'agit, à soupape et sans odeur; l'autre plus rapproché et dont il sera question tout-à-l'heure.

Ces juifs connaissent la famille Serfati, mais il ne l'ont pas vue pendant la durée de l'épidémie.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 74.

Famille de *Joseph Faïma*, même maison.

Trois autres porteurs logent près des derniers dans une chambre beaucoup moins grande. Deux d'entre eux ont eu la fièvre jaune en 1813 ; l'autre, Joseph Faïma a été malade cette année.

Sa maladie a débuté au Sud, où il était depuis le 3 septembre, dix ou douze jours après y être arrivé, par des douleurs de tête et des frissons. La chaleur fut élevée pendant dix jours, la jaunisse survint au troisième ; il y eut des douleurs dans les membres, dans les épaules et dans l'abdomen ; les selles furent fréquentes à la suite des médicamens, et les matières fécales évacuées les premières étaient dures et noires. Il n'y eut pas de vomissemens.

Faïma, depuis son arrivée au Sud jusqu'au moment où il tomba malade, venait tous les jours à la ville pour y faire quelque achat au marché, et il allait à l'hôpital civil toutes les fois qu'on y avait besoin de quelqu'un pour porter des morts. Il n'y avait point de malades dans la maison où il demeurait au Sud, quand il éprouva les premiers symptômes décrits : il y en avait plusieurs au contraire, quand il y revint, après être resté quarante jours à l'hôpital.

Faïma demeure dans la chambre où il est aujourd'hui depuis deux ans ; chambre longue de douze pieds environ sur cinq à six de large, sans croisée, dans un coin de la

cour, au rez-de-chaussée, en sorte qu'elle est très-obscure. A un pied de la porte est une gueule d'égoût qui donne une odeur infecte dès qu'on ôte la plaque de fer qui la recouvre.

Le 12 avril 1829, les soussignés se transportèrent dans la maison de Mme Maman, au Sud, où s'était retiré Joseph Faïma. Elle déclara que cet homme était en effet venu chez elle au commencement de l'épidémie; que le second jour de la pâque, il tomba malade; aussitôt, Mme Maman, craignant pour ses enfans, l'engagea à aller à l'hôpital, et Joseph s'y rendit à l'instant même. Il n'y a eu de malades dans cette maison qu'un mois et demi après.

Le 12 avril 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 75.

Famille de *Piedemonte*, maison *Recaño*.

Elle était composée de cinq personnes au commencement de l'épidémie : Antonio Piedemonte, maçon, sa femme et trois enfans, dont un est mort. Aucun des membres de cette famille n'avait eu la fièvre jaune à une époque antérieure; tous ont été malades dans la dernière épidémie.

La première personne malade fut la femme Piedemonte, qui le fut en octobre. Puis, successivement, un enfant de deux ans, une jeune fille de quatorze, Piedemonte lui-même, et sa fille aînée de dix-huit ans, qui mourut.

La femme Piedemonte eut de la céphalalgie, des nausées, des vomissemens consécutifs à une certaine dose d'huile d'olive et d'eau tiède, des convulsions universelles. Chez elle, la chaleur dura trois jours; il n'y eut ni jaunisse,

ni selles noires, ni douleurs à l'épigastre; elle fut plus d'un mois à recouvrer ses forces.

L'enfant de deux ans et demi tomba malade trois jours après sa mère; la jeune fille de quatorze ans, cinq à six jours après son frère; enfin, toute la famille tomba malade dans un même mois, et fut à-peu-près convalescente dans le même espace de temps.

L'enfant qui mourut vomit noir, et son père eut des selles sanguinolentes.

Mme Piedemonte ne descendait dans la ville, et ne sortait que pour acheter du pain. Il y avait déjà dans la maison, au premier, un malade avant qu'elle ne tombât malade elle-même. Mais cette personne ne voyant pas la famille en bonne santé, on n'alla pas la voir durant sa maladie, et Mme Piedemonte, qui n'a pas de parens à Gibraltar, ne voyait personne durant l'épidémie. Son mari travaillait pour M. Recaño qui avait l'entreprise des baraques du Champ-Neutre, à la porte de Terre, et elle ignore s'il voyait des malades. Priée de dire s'il était facile de séparer complétement ses enfans de l'appartement où il y avait des malades, Mme Piedemonte ne répond rien, si ce n'est qu'elle demeurait au rez-de-chaussée et le voisin dont il s'agit en haut.

A l'époque où elle tomba malade, elle donnait le sein à l'enfant qui tomba malade après elle immédiatement; les communications avec le reste de la famille furent les mêmes qu'auparavant; ses deux filles aînées lui donnèrent des soins, et celle qui mourut plus particulièrement; la cinquième malade, sa sœur qui est présente à cette réunion, confirme la déclaration de sa mère relativement à ce qu'elle dit des malades étrangers à sa famille dont aucun ne vint la voir avant sa maladie; elle ajoute qu'elle même ne sortait jamais.

La maison de M. Recaño est neuve et n'était pas encore

entièrement achevée il y a sept mois. Piedemonte en occupe deux pièces assez grandes, au rez-de-chaussée, dont une très-meublée. Pendant l'épidémie, toute la famille, à l'exception du père, dormait dans une même chambre. On sent parfois dans la maison une odeur désagréable par le vent d'Est, et les latrines n'en donnent pas quand elles sont fermées.

L'été a paru à la femme Piedemonte plus frais qu'à l'ordinaire, ce qu'elle attribue à la situation élevée de la maison.

Le 4 avril 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 76.

Autre famille, même maison.

Cette famille fut malade au mois de décembre et son chef mourut; elle occupait, au rez-de-chaussée, deux pièces qui se trouvent vis-à-vis celles de Piedemonte. Composée de six personnes, trois d'entre elles seulement, le mari, la femme et l'aîné des quatre enfans, tombèrent malades; le mari est mort un peu avant Noël.

Le 4 avril 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 77.

Famille de *Paolo Fantom*, même maison.

Cette famille est composée de quatre personnes, Paolo Fantom, maçon, sa femme et deux enfans, un de deux ans et demi et l'autre de dix-sept ans. Aucune d'elles n'a

eu la fièvre jaune à une époque antérieure ; tous ont été malades cette année dans l'ordre suivant : 1° la jeune fille de dix-sept ans, qui fut atteinte le 22 octobre; 2° la mère, le 1er novembre ; 3° son père, quatre jours après sa femme ; 4° l'enfant de deux ans et demi.

Tous étaient convalescens depuis un certain temps, et se portaient bien quand M. le Dr Ardevol leur donna, le 3 décembre, un certificat qui constate qu'ils ont eu la maladie alors régnante.

La première malade éprouva de la céphalalgie, des douleurs dans le dos et dans les membres, des frissons dès le début ; ensuite une chaleur assez forte qui dura pendant trois jours. La face et les yeux furent aussi, dès le début, rouges et gonflés ; il n'y eut ni nausées, ni vomissemens, ni douleurs à l'épigastre, ni déjections noires.

Cette jeune fille n'avait pas vu de malades avant de tomber malade elle-même; elle et sa mère ne sortaient pas. Huit ou quinze jours avant le début de son affection, un charretier qui demeure a côté de Fantom, et dont la porte est à deux pieds de celle de ce dernier, revint chez lui avec des vomissemens, et fut malade. Bientôt on n'eut plus de relations avec lui, bien, ajoute un peu plus tard Mme Fantom, que la maladie de son voisin ait été ignorée jusqu'au moment de la convalescence. Cet homme avait fait métier, pendant un certain temps, durant l'épidémie, de conduire de l'eau dans les maisons, parmi lesquelles il s'en trouvait où il y avait beaucoup de malades : et Mme Fantom lui ayant fait des représentations sur les dangers auxquels il s'exposait, il avait quitté ce métier; il travaillait depuis quelque temps aux barraques de M. Recaño quand il tomba malade. Mme Fantom n'allait pas chez son voisin avant l'épidémie, non plus que sa fille aînée. Elle ne sortit pas même pour voir une de ses sœurs qui fut malade avant elle; son mari, qui sortait le matin et revenait

le soir seulement, n'y alla pas non plus. Enfin elle affirme qu'elle et ses enfans ne sortirent pas de l'appartement pendant l'épidémie; qu'ainsi on n'eut occasion de rencontrer qui que ce fût de la famille du charretier. Les provisions étaient faites en gros, reçues avec le papier qui les enveloppait sans précautions; et M. Fantom lui-même revenait à la maison sans en prendre.

On ne sépara pas la jeune fille malade du reste de la famille; les relations furent les mêmes qu'avant l'épidémie, et elles continuèrent d'être telles jusqu'à l'époque où le dernier tomba malade.

Mme Fantom déclare encore, sur la prière qui lui est faite par les soussignés, de dire ce qu'elle sait relativement à la famille Piedemonte, que cette famille fut la première malade de toutes celles de la maison; qu'elle avait des relations avec toutes les familles qui l'habitent, entre autres avec le charretier qui travaillait pour le même maître, M. Recaño. Elle ignore comment sa fille a contracté la maladie.

L'habitation consiste en deux pièces au premier, d'une médiocre grandeur, d'une propreté parfaite, convenablement meublées. L'égoût de la cour ne donne pas d'odeur: il est couvert d'une plaque de fer percée de trous. Mme Fantom a trouvé la chaleur de l'été dernier assez grande; mais comme elle demeurait auparavant au bas de la ville, elle ne peut savoir s'il a été réellement plus ou moins chaud que d'ordinaire.

Le 4 avril 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 78.

Famille de *Viscenti Baïsa*, même maison.

Un charretier, Viscenti Baïsa, sa femme, son frère et trois enfans de douze à huit ans composent cette famille. Aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure; tous ont été malades pendant la dernière épidémie.

Le premier fut Viscenti Baïsa lui-même; puis, cinq à six jours après lui, la fille âgée de douze ans, et ensuite le frère de Viscenti, la petite fille de huit ans et sa mère. Ils tombèrent malades à peu près à égale distance l'un de l'autre, de manière que quand l'un d'eux commençait à être convalescent, l'autre devenait malade.

Viscenti fut atteint après la famille Piedemonte. Il eut, dès le principe, des frissons, de la céphalalgie; les yeux furent rouges et enflammés, la chaleur forte pendant quinze jours. Des vomissemens nombreux succédèrent à l'administration d'une certaine quantité d'huile et d'eau tiède, et, à une certaine époque, les yeux devinrent jaunes. Le malade ne rendit pas de sang par les selles, n'eut pas d'évacuation alvines noires : il se traita seul.

Charretier depuis la fin de l'épidémie seulement, il travaillait pour M. Recaño au moment où il tomba malade, à la porte de Terre, ou plutôt au Champ-Neutre; auparavant c'était dans l'intérieur de la ville. Il n'avait pas vu de malades avant de tomber malade lui-même, et il n'entrait pas chez M. Piedemonte, dit sa femme, malgré ses relations avec lui : enfin il n'alla chez personne pendant la durée de l'épidémie. Toutefois, et la chose ne pouvait pas être autrement, dit sa femme, les membres de sa famille rencontraient quelquefois, dans l'escalier, les différentes personnes de la maison.

Quand quelqu'un éprouvait les premiers symptômes de la fièvre, on lui donnait un lit séparé; il n'y avait pas d'autre séparation entre les personnes malades et celles qui ne l'étaient pas, et la femme de Viscenti ne coucha pas avec son mari la première nuit qu'il fut malade, afin, dit-elle, que tout le monde ne le fût pas en même temps.

Cette femme ne lavait pas de linge; elle sortait, durant l'épidémie, une ou deux fois le jour, pendant une demi-heure environ chaque fois. Ses enfans sortaient aussi quelquefois. Son beau-frère, actuellement charretier de M. Danino, avait le même emploi, pendant la durée de l'épidémie, chez la veuve Pigeon où il n'y avait pas alors de malades. Il ne fut atteint que huit jours après la vente de l'établissement de cette veuve à M. Danino.

L'habitation consiste en une chambre unique, de médiocre grandeur, propre, et dont la porte est, comme on l'a indiqué plus haut, distante de deux pieds seulement de celle de Fantom.

Le 4 avril 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 79.

Famille de M. *Brown*, maître d'hôtel.

La famille de M. Brown se compose de huit personnes dont trois ont eu la fièvre jaune dans une épidémie antérieure à la dernière, Mme Brown, M. Brown et une de leurs nièces. Mme Brown croit avoir été alitée pendant deux jours en 1813, et le médecin qui lui donna des soins dit alors qu'elle avait eu la fièvre épidémique. Quatre des personnes dont il s'agit ont été malades l'année dernière pendant l'épidémie, et la première d'entre elles le fut postérieurement à l'arrivée de M. Gibs.

M. Gibs, dont il est question dans la déclaration de MM. les officiers du 43e régiment, était venu à Gibraltar se faire traiter du scorbut ; ne paraissait pas malade d'ailleurs avant le début de la fièvre. Il arriva un vendredi, tomba malade le lendemain et mourut le surlendemain. Il avait bien déjeuné le samedi, seul dans sa chambre, mais sans doute avec moins d'appétit qu'à l'ordinaire, dit Mme Brown.

Le 4 avril 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 80.

Famille de M. *Lopez*, maison située presque en face et à douze ou quinze pieds environ du corps-de-garde de la prison civile.

Sept personnes seulement habitaient cette maison pendant la durée de l'épidémie, Mme Lopez, née Clara Cavallero, ses cinq enfans âgés de seize ans à un an et demi, et une domestique. M. Lopez, qui n'avait pas eu la fièvre jaune à une époque antérieure, s'était retiré dans la baie.

Mme Lopez et sa domestique ont eu la fièvre jaune antérieurement, Mme Lopez en 1804, la domestique en 1813. Mme Lopez fut indisposée pendant la dernière épidémie. Elle éprouva, au début, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres, des frissons suivis de chaleur. La chaleur eut lieu, le premier jour, à dix heures du matin, le second à onze, fut précédée chaque fois de frisson, persista pendant quatre jours, plus considérable le soir que dans la journée; il y eut des sueurs pendant la nuit. Mme Lopez fut faible huit jours de suite, eut quelques vomissemens spontanés, mangea comme à l'ordinaire; néanmoins, pendant les quatre jours qu'elle eut de la chaleur, elle ne fut pas alitée. Elle n'eut ni douleurs à l'épigastre, ni jaunisse. En 1804, toute la famille de Mme Lopez fut ma-

lade durant le cours de l'épidémie, et cette dame, comme presque tous ses parens, n'eut de fièvre que pendant vingt-quatre heures. On a demandé à Mme Lopez si elle ne pourrait pas attribuer l'indisposition qu'elle a éprouvée à une cause évidente, à la suppression des règles, par exemple : on a d'abord compris que la réponse était affirmative; il s'est ensuite élevé, à cet égard, des doutes qui n'ont pu être dissipés.

Des cinq enfans de Mme Lopez, quatre furent malades pendant le cours de la dernière épidémie :

1° Clara, âgée de cinq ans, au commencement de septembre;

2° José, du 14 au 19 octobre : il mourut après avoir eu des vomissemens noirs;

3° Leocadio, qui tomba malade le 13 octobre et mourut le 23, après avoir eu, comme son frère José, des vomissemens noirs ;

4° Mathilda, qui tomba malade le 23.

Clara, suivant la déclaration de Mme Lopez, eut de la fièvre pendant un mois et demi, des sueurs copieuses pendant vingt jours; les frissons avaient lieu dans la soirée, étaient suivis de chaleur et de sueur; et dans la matinée la jeune malade était bien et marchait.

Les enfans de Mme Lopez n'allaient pas dans les maisons où il y avait des malades : et l'aîné, José, les fuyait, au rapport de sa grand'mère ici présente. Ces enfans jouaient beaucoup avec les soldats du corps-de-garde qui leur faisaient faire l'exercice et leur mettaient quelquefois leur bonnet sur la tête : au rapport de M. Furlong, l'un des prisonniers de la prison civile, ce corps-de-garde a été un des plus funestes aux troupes, et beaucoup de soldats y tombèrent malades avant que les enfans de M. Lopez le fussent. Ces enfans jouaient avec ceux de M. Hassan, prévôt de la prison civile, dans sa maison : mais du moment

que ceux-ci furent malades, et ils le furent avant José, il cessèrent d'y aller jusqu'au moment de leur convalescence. Les enfans de Mme Lopez eurent entre eux, pendant leur maladie, leurs relations accoutumées. Mme Lopez et sa mère n'ont donné de soins à des malades qu'après la maladie de leurs enfans et petis-enfans.

Une cinquième enfant, Cléopatra, âgée de dix-huit mois fut toujours bien portante.

La maison est grande, bien aérée, sur un terrain en pente. On n'y sent pas de mauvaise odeur; on n'en sent pas non plus à l'entour. L'odeur des égoûts de la ville a été la même que les autres années; la chaleur de l'été était un peu moindre que d'ordinaire.

Sur l'invitation qui lui est faite de dire ce qu'il sait relativement aux personnes qui auraient pu être malades dans la Baie durant l'épidémie, M. Lopez déclare avoir entendu dire qu'une femme récemment arrivée de Terre à bord d'un mystique portugais, y tomba malade et y mourut; et que personne après elle sur le vaisseau ne fut malade (1).

Mme Cavallero, mère de Mme Lopez fut, comme il a été dit plus haut, malade dans l'épidémie de 1804, avec toute sa famille. Elle éprouva, au début, des douleurs à la base de la poitrine, aux épaules et aux poignets; elle n'eut ni hémorragie, ni douleurs à l'épigastre, ni nausées : et, comme presque toutes les personnes de sa famille, elle eut de la fièvre pendant vingt-quatre heures seulement.

Pendant la dernière épidémie, la même personne eut une chaleur assez forte pendant vingt-quatre heures, sans sueurs, précédée de frissons et de tremblemens; elle éprouva en même temps de la céphalalgie, des douleurs

(1) Voir les documens relatifs à la baie.

dans les membres et à l'épigastre. Celles-ci, auxquelles Mme Cavallero n'est pas sujette, durèrent pendant huit jours. Il en fut de même de l'anorexie et de la faiblesse.

Le 20 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 81.

Famille de *Pedro Potana,* maison n° 6, v^e district.

Pedro Potana, cuisinier, sa femme, sa sœur et deux enfans âgés de six mois et de trois ans, habitent cette maison. La femme Potana et sa sœur ont eu la fièvre jaune en 1813, et n'ont pas été malades en 1814 ni dans la dernière épidémie. Potana était dans la baie en 1814. Lui et ses enfans ont été malades l'année dernière. La maladie du père a débuté un peu avant la Toussaint; celle de l'enfant aîné, deux jours après celle de son père; celle du plus jeune, le jour de la Toussaint, quand le père était convalescent, ou au douzième jour de son affection.

1° Pedro Potana. Il éprouva, au début, des douleurs dans les membres et dans les reins, de la céphalalgie : des vomissemens suivirent l'administration d'une certaine dose d'huile de ricin; il eut de la fièvre pendant trois jours, des douleurs à l'épigastre à l'époque de la terminaison de la maladie; les matières fécales furent noires; la peau et surtout les yeux prirent une couleur jaune. Le malade ne fut parfaitement rétabli qu'après un mois.

2° Les deux enfans vomirent, l'aîné surtout; le plus jeune avait en outre de la diarrhée. Ce dernier ne fut pas jaune; son frère le fut un peu plus que son père.

Pedro, avant de tomber malade, était cuisinier des

officiers du 73[e] régiment, à l'*Europa-flat* (1). Il n'avait pas eu de relations, que sache sa femme du moins, avec des malades, avant de l'être lui-même ; il quittait sa femme à sept heures du matin, revenait chez lui à dix ou onze heures du soir, et ne voulait pas coucher au *mess-room* (2) du régiment, parce qu'il y avait des officiers malades dans la maison. Sa sœur et sa femme ne virent de malades qu'après sa maladie ; elles vivaient très-retirées, ne recevaient pas de visites.

Le plus jeune des enfans couchait dans un berceau à côté de sa mère, qui avait un lit séparé de celui de son mari. Ce dernier ne voulait pas que son enfant vînt dans sa chambre ; il était soigné par sa femme, et son enfant par sa sœur ; mais on allait à chaque instant de l'une dans l'autre des deux chambres dont se compose le logement de la famille.

Ces deux chambres, de petite dimension, sont séparées, jusqu'à une certaine hauteur, par une cloison qui ne va pas jusqu'au haut du toit. Une cour très-étroite les sépare du rocher, auquel sont adossées des latrines dont la porte et celle des chambres actuellement ouvertes ne laissent pas arriver d'odeur désagréable jusqu'aux soussignés, bien qu'en pareil cas on en sente quelquefois.

La maison est peu éloignée du château More, et presque à la même hauteur.

Vis-à-vis se trouve, au n° 5, une belle maison neuve qui n'a pas encore été habitée.

Tout près encore, celle de M. J. Parody, propriétaire de gabarres, qui a quitté la ville le 24 août, pour aller

---

(1) On appelle *Europa-flat* un plateau qui forme l'extrémité Sud du rocher; voir le plan.

(2) *Mess-room*, lieu où les officiers d'un régiment se réunissent pour prendre leurs repas.

au village du Champ-Neutre où il est resté au n° 57 jusqu'à la fin de l'épidémie.

Le 12 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 82.

Famille de *Joannès Gordon*, maison n° 8, v^{e} district.

Une partie de cette maison est habitée par M. Joannès Gordon, tonnellier, sa femme qui est blanchisseuse, cinq enfans dont le plus âgé a treize ans, et une femme sans emploi. Cette dernière, M. et Mme Gordon ont eu la fièvre jaune en 1813, et n'ont pas été malades dans les épidémies qui ont suivi; les cinq enfans l'ont tous été dans le cours de la dernière; aucun d'eux n'a succombé.

Ils furent atteints successivement par rang d'âge, de manière que l'aîné tomba malade le premier, au milieu d'octobre; le plus jeune le dernier, et que tous étaient bien portans au milieu du mois de novembre. Aucun ne fut traité par des médecins; tous prirent de l'huile à brûler jusqu'à vomissemens, et de l'huile de ricin jusqu'à ce qu'il y eût d'abondantes évacuations alvines. Les vomissemens ne furent spontanés chez aucun des enfans; ils furent prolongés et abondans chez le premier: le cadet seul eut les yeux un peu jaunes; tous eurent beaucoup de céphalalgie, et des douleurs dans les reins. Chez tous l'épigastre fut indolent.

Il y avait déjà eu dans la maison de Mme Gordon, au-dessus de l'étage qu'elle occupe, un mois environ avant la maladie de ses enfans, un malade qui l'était devenu peu après son arrivée du XXIVe district, et l'avait été trois jours sans qu'on le sût. C'était une semaine avant le départ

de la famille de M. Duguid pour le Champ-Neutre. Tout le temps que dura l'épidémie Mme Gordon gardait la maison de ce négociant pendant le jour (1). Ses deux enfans aînés allaient souvent l'y voir, lorsqu'elle était à chaque instant de la journée chez M. John Mortimer, qui succomba le jour où ils étaient déjà au lit. Les enfans n'allaient pas dans la chambre du malade, mais leur mère les envoyait quelquefois faire des commissions chez M. Duguid dans son absence. Elle rentrait le soir chez elle sans prendre de précautions, et ses deux fils aînés, ceux dont il s'agit, étaient sans cesse autour des chariots qui conduisaient les malades et les morts. En outre Mme Gordon avait été voir une de ses voisines dont elle entendait les gémissemens, et qui succomba peu avant la maladie de ses enfans.

La maison, en partie occupée par M. Gordon, est neuve; Mme Gordon y est entrée le 16 juin 1828, et jusque là, personne n'y demeurait, à part le sergent Taylor. Le logement de Mme Gordon est composé de deux pièces d'une médiocre grandeur, sur une petite cour étroite, parallellogrammatique, par laquelle on entre : cette cour est proprement tenue, on y lave le linge, et elle offre, à son centre, une gueule d'égoût fermée par une plaque de fer percée de trous par lesquels s'écoulent les eaux du lavage.

Suivant Mme Gordon, qui habite Gibraltar depuis dix-neuf ans, les derniers étés, celui de 1828 surtout, ont été plus frais que les précédens; il n'y a pas eu de mauvaise odeur l'année dernière dans la ville; des latrines placées dans la cour n'en donnent pas non plus.

Mme Gordon lavait et repassait le linge de M. Duguid chez lui, pendant la durée de l'épidémie; et le linge qui devait être calandré l'était chez elle, avant, pendant et après la maladie de ses enfans.

---

(1) Voir le document n° 63.

Elle a connu autrefois Charles Kelly chez M. Duguid (1); son mari l'a vu aussi plusieurs fois l'année dernière, deux fois à bord *du Méta*, cinq ou six fois à terre, et il lui a paru bien portant. Kelly, avec lequel il causait peu, ne lui a pas dit s'il y avait eu des malades à bord, s'il avait été malade lui-même. Suivant la déclaration de Mme Gordon, la femme Pepin lava le linge de Kelly; cette femme était bien portante lors de la mort de M. J. Mortimer. Elle et son mari ont succombé au mois d'octobre. Mme Gordon ignore la durée de la quarantaine *du Méta ;* mais le capitaine de ce bâtiment lui dit que son équipage était toujours le même que celui qu'il avait en quittant l'Écosse; et comme cet équipage était complet, il ne prit avec lui un des fils de Mme Gordon, dont il n'a pas été tenu compte dans le nombre des personnes de la famille, que pour un voyage. Ce fils a eu la fièvre jaune en 1813.

Mme Gordon ne sait rien de relatif au *Dygden.*

Le 12 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 83.

Famille d'*Angelo Barbaro*, même maison.

Au-dessus du logement de M. Gordon, habitent Angelo Barbaro, marin, sa femme et cinq enfans. La femme Barbaro qui est blanchiseuse, a eu la fièvre jaune en 1804. Son mari, qui était en Espagne lors de l'etablissement du cordon, n'en est revenu que dix-huit jours après cette époque, et n'a pas eu la fièvre épidémique antérieurement. Lui et quatre de ses enfans ont été malades pendant la dernière épidémie. L'affection les atteignit tous dans l'es-

(1) Voir les documens 17, 18, 59, 63, 90.

pace de dix jours. Un garçon de douze ans tomba malade le premier, dix-huit jours après l'établissement du cordon; son père fut le second et le devint deux jours après, et fut plus d'un mois à se rétablir : les enfans recouvrèrent leurs forces plus promptement.

Barbaro eut le vomissement noir; des déjections de même couleur, des épistaxis, et sa peau devint jaune. Les quatre enfans eurent des vomissemens, et deux d'entre eux des vomissemens noirs : trois eurent la jaunisse. Les vomissemens furent spontanés.

Le premier enfant malade l'était quand son père revint d'Espagne, dix-huit jours après l'établissement du cordon. Barbaro, à son retour, le prit dans ses bras, et tomba malade le lendemain.

La femme Barbaro n'habite la maison où elle se trouve aujourd'hui que depuis un mois; elle demeurait auparavant à la Calera Dunago (1), près la porte de Terre. Elle n'avait pas vu de malades avant la maladie de ses enfans; aucune personne n'était venue la voir; mais il y avait des malades dans la maison qui est contiguë à la sienne, et ses enfans qui, dans leurs jeux, s'éloignaient peu de la demeure de leur mère, s'asseyaient à la porte des maisons où il y avait des malades.

Un enfant à la mamelle eut un peu de chaleur pendant la maladie de ses frères; mais sa mère était trop occupée alors pour avoir pu apprécier convenablement son état, et dire s'il a été malade ou non.

La maison qu'elle habitait pendant la maladie de ses enfans était dans une situation saine, sans égoût, et consistait en une chambre avec une cour où il n'y avait pas de latrines.

L'été dernier lui a paru semblable à celui des années antérieures; et elle n'a pas remarqué qu'il y eût plus d'odeur

(1) *Calera*, four à chaux.

désagréable répandue dans la ville que d'ordinaire. Elle ne connaît personne qui ait eu la fièvre jaune deux fois.

Le 12 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 84.

Famille de Mme *Richardson,* Castle ramp, ve district, maison n° 13.

Mme Richardson, blanchisseuse, et ses enfans, dont deux filles et trois garçons âgés de vingt-six à onze ans, occupent le rez-de-chaussée et deux pièces du premier de cette maison. Deux domestiques y restent aussi pendant le jour, et couchent dans une autre maison. Une de ces domestiques a eu la fièvre jaune à une autre époque. Mme Richardson et trois de ses enfans l'ont éprouvée, soit en 1804, soit en 1813. Des deux autres un, une fille, a été malade cette année.

Cette jeune fille, âgée de quatorze ans, tomba malade, à ce qu'on croit, avant la mort de M. Hennen (1). Au début, en revenant de l'hôpital civil, de chez M. Wilson, l'un des chirurgiens de cet établissement, elle éprouva des frissons qui furent bientôt suivis de chaleur, de vomissemens spontanés d'abord, puis, à la suite de médicamens donnés par M. Wilson, ces vomissemens se répétèrent pendant vingt-quatre heures. M. Wilson en voyant cette malade, dit qu'elle avait la fièvre, mais légère. Elle fut alitée pendant deux jours, était bien au troisième, eut alors une rechute qui la tint malade pendant huit autres jours. Elle fut un peu jaune dans sa première attaque, et davantage dans sa seconde.

---

(1) M. Hennen, médecin en chef de la garnison, mort de la fièvre jaune le 3 novembre.

Elle avait été à l'hôpital demander à M. Wilson quelque chose pour un mal de tête qu'avait sa mère et qui se dissipa spontanément pendant la nuit. Elle allait souvent voir, d'après la déclaration de Mme Richardson, quatre personnes qui demeurent dans une maison contiguë à celle de sa mère, qui furent toutes malades, dont quelques-unes étaient convalescentes au début de son affection, tandis que d'autres étaient encore malades alors. On pense qu'elle les vit toutes quatre; mais on ignore combien de jours avant de tomber malade, elle leur fit sa dernière visite. Mme Richardson déclare encore qu'il y eut aussi, à une certaine époque de l'épidémie, dans sa maison, trois personnes qui demeuraient sur le derrière, et que deux de ces trois personnes tombèrent malades.

L'enfant, qui ne fut pas atteint de la fièvre épidémique, dormait dans la chambre de sa sœur, lui donnait quelquefois à boire, et n'eut pas la moindre indisposition. Agé de onze ans et très-actif, il n'était à la maison, durant l'épidémie, que pour l'heure des repas; il faisait les commissions de sa mère et rentrait ordinairement de huit à neuf heures du soir.

La domestique, qui n'a pas été malade cette année, est née en 1804, pendant l'épidémie; elle ne sait si elle a été malade à cette époque.

La partie de la maison occupée par Mme Richardson est grande et bien aérée. Un égoût passe au-dessous et donne quelquefois, par le vent d'Est, une mauvaise odeur qui sort d'un petit égoût latéral dont la gueule se trouve dans la cour et est fermée par une plaque de fer percée de trous. L'eau du lavage tombe dans cet égoût qui s'ouvre au milieu de la cour, laquelle a huit pieds carrés environ. Des latrines en occupent un coin.

Le 20 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 85.

Famille de *Maria Ribel*, même maison.

Cette famille est composée de sept personnes, Maria Ribel, journalier, sa femme, blanchisseuse, et leurs enfans au nombre de cinq, de seize ans à quelques mois. Ribel et sa femme ont eut la fièvre jaune en 1804; leur fils aîné, âgé de seize ans, né en 1813, ne fut pas malade pendant l'épidémie qui eut lieu alors, mais éprouva durant celle de 1814, de la fièvre et des inquiétudes pendant quatre jours, sans avoir de vomissemens.

Des quatre autres enfans, le plus jeune s'est constamment bien porté pendant la dernière épidémie ; les autres ont été malades.

Le premier d'entre eux, une jeune fille, Maria, éprouva, le 6 octobre, de la céphalalgie, de la fièvre, de la chaleur pendant trois jours, des vomissemens spontanés, des douleurs à l'épigastre et dans les membres, et même un peu de délire. Elle n'eut pas de jaunisse.

Le second malade fut un garçon de sept ans, Mathias. Il éprouva, quatre à cinq jours après sa sœur, des douleurs dans les membres, à la base de la poitrine et à l'épigastre; eut aussi de la céphalalgie, des vomissemens qui succédèrent à l'administration des médicamens, et la fièvre dura cinq jours; d'ailleurs, ni hémorragie, ni jaunisse. La chaleur ne persista pas au-delà de soixante-douze heures. Le malade fut alité cinq jours.

Le troisième, enfant de quatre ans, éprouva, trois ou quatre jours après le début de l'affection de son frère, des frissons qui se répétèrent deux nuits de suite: de la faiblesse, de la somnolence. Il continua à manger, eut des sueurs chacune des deux nuits indiquées, mais on ignore

si les frissons furent suivis de chaleur. Cet enfant garda incomplétement le lit pendant trois jours; il était tout-à-fait bien au sixième; il eut la figure et les yeux jaunes, non le reste du corps.

Maria, la première des trois malades, jouait avec d'autres enfans malades ici présens, qui demeurent dans la même rue, dans la maison qui fait suite à celle de Mme Richardson, où allait aussi la fille de cette dernière. Maria et ses frères avaient entre eux, pendant leur maladie, les mêmes relations qu'à l'ordinaire.

Le logement de la famille consiste en deux pièces d'une médiocre grandeur; au second relativement à Castle Ramp, et au rez-de-chaussée relativement à la rue de derrière, Castle Road, sur une petite cour dont les murs circoncrivans sont élevés de six à dix-huit pieds, dans laquelle est une petite gueule d'égoût, fermée d'une plaque percée de quelques trous, par laquelle on jette les eaux du lavage; chambre médiocrement aérée.

Le 20 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 86.

Portuguese-Town, maison n° 55, 11e district.

Jean-Baptiste Rato, tonnelier et marchand épicier, habite cette maison avec sa femme, leurs enfans, au nombre de quatre, âgés de sept ans à un an et demi, et deux autres personnes. Celles-ci et les enfans ont été malades pendant la dernière épidémie; Rato et sa femme ont eu la fièvre jaune, l'un en 1804, l'autre en 1813.

Le premier malade de l'année dernière a été un enfant de cinq ans; il l'est devenu le 9 octobre;

Le deuxième, l'a été le 18;

Le troisième, le 21 ;
Le quatrième, le 25 ;
Le cinquième, le 29 ;
Le sixième, le 13 décembre ;
Le septième, le 24 du même mois.

Tous se sont plus ou moins promptement rétablis. Aucun d'eux ne fut jaune ; ils n'eurent de vomissemens qu'après l'administration des remèdes dont il va être parlé : la durée totale de la fièvre fut de deux jours à deux jours et demi ; celle de la faiblesse, de deux à trois en sus ; et le plus malade fut un enfant de sept ans, l'aîné, qui tomba malade le 29 octobre.

Les enfans n'allaient pas chez les personnes malades, mais leur père cherchait en vain à les retenir à la maison : et souvent ils jouaient, pendant la durée de l'épidémie, avec les enfans de leur voisin, un forgeron qui occupe, dans le même district, la maison, n° 32 (1) ; tout le monde venait d'ailleurs indistinctement dans le magasin, et, parmi les acheteurs, on a vu quelquefois des personnes malades et jaunes.

Les enfans ne furent séparés que de lit dans le cours de leur maladie. Les effets de ceux qui étaient malades ne servaient pas aux enfans bien portans ; ceux des premiers étaient lavés à l'expiration de la fièvre.

Le plus jeune des enfans, celui d'un an et demi, eut une chaleur ardente pendant une nuit seulement. Encore à la mamelle, il était parfaitement bien la nuit suivante. Il ne souffrait pas des dents, et sa maladie parut être de la même nature que celle des autres malades.

Le traitement des sept malades a été uniforme. Dès le début, trois onces d'huile à brûler (pour un enfant de

---

(1) Voir le document suivant.

cinq ans); un quart-d'heure après, eau tiède jusqu'à vomissement; repos pendant quelques heures, puis jalap et crème de tartre en lavemens répétés de trois en trois heures, ou de quatre en quatre heures; huile de ricin le soir du premier jour; le second, mélange d'huile de ricin et d'huile d'amandes douces; le troisième, sinapismes et encore un peu d'huile de ricin s'il y avait de la fièvre.

La maison est composée d'une petite cuisine et de trois pièces médiocrement grandes, dont une sert de boutique, est remplie de marchandises et s'ouvre sur une rue assez large, dont la pente est très-rapide. La maison est parfaitement libre de trois côtés.

Le 13 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 87.

Portuguese-Town, maison n° 32, 11e district.

Elle est habitée par Joseph Rivaro, forgeron, sa femme, un ouvrier et quatre enfans, en totalité sept personnes, dont deux, Rivaro et sa femme, ont eu la fièvre jaune en 1804, et n'ont pas été malades dans les épidémies suivantes de Gibraltar, où ils étaient restés. Les enfans sont jeunes, âgés de neuf ans et demi à quatre ans. L'ouvrier, et deux d'entre eux, ont été malades pendant la dernière épidémie: les deux autres n'ont pas éprouvé la moindre incommodité.

Le premier malade, une petite fille, âgée de quatre ans, le devint deux mois après l'établissement du cordon, peu après la Toussaint, après la mort du Dr Hennen; le second malade fut l'aîné des enfans; et sa maladie débuta huit

jours après celle de sa petite sœur. L'ouvrier tomba malade quatre jours après celle-ci.

1[er] Malade, la petite fille : elle éprouva, au début, des frissons, des vomissemens, des évacuations sanglantes par l'anus, des hémorragies par la bouche. La chaleur dura quinze jours; les vomissemens se répétèrent, pendant cet espace de temps, par intervalles; la jaunisse se déclara vers la fin de la maladie, et fut assez prononcée. L'enfant fut plus d'un mois à recouvrer ses forces.

2[e] Malade : il eut de la chaleur pendant trois jours, des vomissemens jaunes, et fut malade pendant six jours. Sa peau ne fut pas jaune.

3[e] Malade, l'ouvrier : il est présent et déclare avoir éprouvé, au début, des frissons et des tremblemens qui furent précédés d'engourdissemens et de sensations extraordinaires dans les membres inférieurs : qu'il eut de la céphalalgie, de la fièvre pendant trois jours, et une salivation sanglante. Il n'eut ni vomissement, ni jaunisse, ni ni épistaxis. Ses forces étaient complétement rétablies dix jours après le début.

La petite fille fut malade à la maison. Son frère, qui y venait quelquefois durant sa maladie, fut malade chez son grand-père : l'ouvrier le fut dans une maison voisine.

La petite fille n'était pas descendue dans la ville depuis long-temps, quand elle tomba malade; elle n'avait pas été non plus chez des personnes malades avant cette époque. Il y en avait alors dans les maisons du voisinage. Les enfans de Rivaro jouaient avec leurs petits voisins, parmi lesquels, dit-on, ne se trouvaient pas de malades. Il n'en venait pas à la maison; mais Rivaro en voyait souvent en ville.

Les enfans de ce dernier ne furent pas séparés de leur sœur pendant la maladie de celle-ci. L'ouvrier, José de

Jésus, soignait et embrassait les enfans pendant leur maladie.

La maison consiste en une chambre unique de dix-huit pieds de long sur neuf environ de large, et sept de hauteur moyenne. Le tout est en planches mal jointes. On n'y trouve ni égout ni latrines. Les eaux ménagères sont portées dans l'égoût de la rue qui est au-dessus.

Le 13 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 88.

Famille d'*Antonio Morera*, maison située au-dessous de la précédente.

Elle était composée de huit personnes au commencement de l'épidémie; une neuvième est venue s'y adjoindre depuis. Son chef, Antonio Morera, est garçon de magasin; la femme est blanchisseuse; leurs enfans sont âgés de treize ans et demi à un an, et au nombre de quatre. La mère de la femme Morera demeure avec elle. A Gibraltar, depuis vingt-trois ans, elles n'ont eu, ni l'une ni l'autre, la fièvre jaune, bien qu'elles habitassent la place pendant les épidémies qui y ont régné, et qu'elles lavassent alors le linge des soldats malades dans les logemens voisins du glacis, linge qui n'avait pas été plongé dans l'eau avant de leur être livré. Personne de la famille ne fut malade en 1813; mais il y avait des malades chez d'autres personnes de la maison où elle logeait. Cette année, toute cette famille a été transférée au Champ-Neutre le 9 septembre, et elle n'en est revenue que le 9 de ce mois.

Le 13 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 89.

Famille de *Manuel Viada*, même maison.

Cettè famille est composée de sept personnes : Manuel Viada, garçon de magasin, sa femme et cinq enfans, âgés de dix-huit ans à un an. Tous ont été transférés au Champ-Neutre le 9 novembre, et en sont revenus, il y a un mois, sàns y avoir été malades. La femme Viada n'y a pas blanchi de linge; elle et son mari ont eu la fièvre jaune en 1813 ou en 1814.

Ils demeuraient, avant d'aller au Champ-Neutre, dans une autre maison du même district.

Le 13 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

TROISIÈME SECTION.

MAISONS À ÉGOÛT.

N° 90.

Renseignemens recueillis auprès de *Beatty*, sergent de police, chargé de la propreté de la ville.

Le 20 janvier 1829, les soussignés rencontrèrent le sergent Beatty dans le XXIVe district, où il était venu pour veiller aux réparations d'un égoût; ils crurent devoir prendre quelques informations auprès de lui, et il leur fit les déclarations suivantes :

Beatty a, depuis quinze ans, la direction des boueurs et des égoûtiers de Gibraltar. En 1828, pendant tout le cours de l'épidémie, il dirigea personnellement ses ouvriers. Il n'a pas remarqué alors plus de puanteur que

les années précédentes, et, à la suite de ses travaux, il n'a jamais éprouvé ni nausées ni maux de tête.

Douze ouvriers, âgés de vingt-deux à cinquante ans, étaient destinés aux réparations des égoûts; presque tous étaient Minorquins : Beatty pense qu'ils n'avaient pas eu la fièvre jaune. Depuis le 29 août 1828, ils furent constamment employés, dimanches et fêtes, soit à réparer les égoûts, soit à les nettoyer, soit à y jeter de la chaux. Ils cessèrent leurs travaux après les pluies abondantes des premiers jours de novembre, et s'occupèrent alors du pavage de la ville. Leur santé avait été très-bonne jusques-là; peu de temps après ils tombèrent malades, et plusieurs d'entre eux moururent : ils vivaient presque tous dans la même maison. Aucun d'eux n'avait été employé aux purifications des maisons des malades : il y avait, sous la direction de Beatty, des hommes expressément destinés à ce travail.

Beatty lui-même habitait le XVIIe district, n° 19. Sa famille se composait de dix personnes : lui-même, sa femme, sept enfans de dix-sept ans à quelques mois et un domestique mâle. Personne de la famille n'avait eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; Beatty était à Gibraltar pendant l'épidémie de 1814, et il n'a point été malade à cette époque. En 1828, les dix personnes qui composaient sa famille ont été atteintes; son fils, âgé de dix-sept ans, employé de l'imprimerie, tomba malade le premier et mourut le cinquième jour avec le vomissement noir. Beatty ne sait s'il avait eu des relations avec des malades; mais il portait chaque soir le journal de Gibraltar aux abonnés, et il y avait eu à l'imprimerie des employés malades avant lui.

La première nuit, Beatty ne le laissa pas coucher avec ses frères, et le mit sur un lit à part dans la même chambre; mais le lendemain il le plaça dans une autre pièce. Deux, trois ou quatre jours après l'aîné, quatre autres enfans tombèrent malades; dès lors Beatty jugea toute séparation

impossible ; et tous les membres de sa famille éprouvèrent successivement la fièvre épidémique ; aucun d'eux ne mourut. Beatty lui-même éprouva les premiers symptômes de la fièvre lorsque les dernières personnes de sa famille étaient déjà convalescentes. Un jour à midi, étant encore à jeun, Beatty entra le premier dans une chambre fermée, d'où l'on venait d'enlever le cadavre d'un homme qui avait succombé à la fièvre jaune ; il fut frappé d'une odeur désagréable, et éprouva aussitôt une douleur de front ; bientôt survinrent d'autres symptômes ; les idées furent confuses pendant huit ou neuf jours ; la jaunisse fut très-prononcée ; il y eut une desquammation générale.

Pendant l'épidémie, cet homme était chargé de la purification des maisons des malades et des morts ; et plusieurs fois il était entré, sans éprouver aucun accident, dans des appartemens également fermés, et dans lesquels il y avait eu aussi des cadavres.

Le fils aîné de Beatty tomba malade dans le mois d'octobre, et, trente jours après, toute la famille avait éprouvé la fièvre jaune.

Il a vu au marché le nommé Kelly qui, auparavant, avait été domestique de M. Duguid. Cet homme avait l'air si évidemment malade, que tout le monde s'en serait aperçu. Beatty ne sait s'il était jaune. Kelly lui a dit qu'il avait fait de longs voyages, qu'il avait été à Liverpool, et qu'en dernier lieu il venait d'Amérique (de la Havane ou de Démerari) ; que deux ou trois matelots étaient morts dans la traversée (1).

M. Gream était présent à cette conversation.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir les documens 17, 18, 59, 63 et 82.

N° 91.

Maison de Mme *Maria Pardo*, épicière, Roger's ramp.

Six personnes avant l'épidémie : Mme Pardo, son mari et quatre enfans : une fille aînée de quatorze ans, un garçon de treize ans, un autre garçon de huit ans, et enfin un enfant à la mamelle. Le père et la mère avaient eu la fièvre jaune en 1813 ; ils n'ont été malades ni en 1814 ni en 1828 ; les quatre enfans ont eu la fièvre épidémique l'année dernière.

L'aînée fut malade la première ; c'était un mois environ après la translation du XXIVe district au Champ-Neutre. Tristesse, frissons, tremblement, céphalalgie violente, douleur au creux de l'estomac, nausées, pas de vomissemens spontanés, jaunisse peu prononcée. Le troisième jour on administra un émétique qui sollicita peu de vomissemens ; le lendemain, l'enfant vomit deux caillots de sang, et resta douze jours environ avant de recouvrer entièrement ses forces.

Trois jours après le début de la maladie de sa sœur, le garçon, âgé de treize ans, éprouva les premiers symptômes de la fièvre : il eut des déjections noires, de la jaunisse, des douleurs dans la région du foie, pas de vomissemens.

L'enfant à la mamelle tomba malade en même temps que ce dernier : vomissemens jaunâtres et continuels, fièvre très-violente, pas de jaunisse, pas d'hémorrhagie.

Juan, âgé de six ans, ne fut attaqué qu'un mois et demi après les autres : nausées, vomissemens spontanés, douleurs de tête et d'estomac, jaunisse, fièvre pendant quatre jours, pas de déjections noires ; il resta six jours avant d'être rétabli.

Aucun membre de la famille n'a été voir d'individus

atteints de la fièvre épidémique; il n'y avait personne de malade dans la maison où ils couchaient; l'aînée, qui tomba malade la première, restait à la boutique avec sa mère ; il est possible que quelque malade ou que quelque convalescent soit venu acheter dans la boutique; mais Mme Pardo n'en sait rien. Juan, celui qui eut la fièvre le dernier, venait aussi quelquefois à la boutique.

La fille aînée ne couchait pas dans la même chambre que ses frères; mais on plaça tous les enfans dans la même pièce dès qu'ils furent malades. Pendant le jour, les enfans communiquaient librement entre eux, à l'exception de Juan, qui fut toujours tenu dans une chambre à part, et que l'on empêchait d'entrer dans la chambre des malades; malgré cette défense, il venait quelquefois voir ses frères et sœurs malades, et même il s'approchait de leur lit.

Une bouche d'égoût général, de deux pieds carrés environ, est placée à côté de la porte de la boutique. Depuis sept ans que Mme Pardo occupe ce magasin, elle a toujours été frappée de la mauvaise odeur qui s'exhale de l'égoût par le vent d'Est. Il n'en a pas été autrement en 1828 que dans les années précédentes; l'odeur se répandait dans la boutique, mais jamais dans la maison voisine où couchaient les enfans. De l'autre côté de la rue, il y a une autre bouche d'égoût. La gueule de ces égoûts fut fermée quinze jours avant la maladie des enfans.

Boutique de dix-huit pieds sur dix, située au coin d'une rue, dans un carrefour.

Le 5 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 92.

Famille de *Chicardo*, épicier, XVIII[e] district, carrefour de Blue Barrack district, et de Prince-Edward's ramp.

Chicardo habitait seul cet appartement avec un de ses camarades. Ils n'avaient pas eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures. Chicardo fut malade le 24 octobre 1828. Céphalalgie, douleur dans le dos, dans les membres; frissons, tremblemens, pas de nausées, pas de vomissemens, pas d'hémorrhagie, pas de déjections noires. Douleur au creux de l'estomac; fièvre pendant trois jours: il resta alité pendant quatre jours, et fut plus d'un mois à se rétablir complétement. Pendant sa convalescence, il eut mal à la tête plus de quinze jours. Chicardo avait un frère très-malade à l'hôpital, qu'il y alla voir trois fois, avant d'être attaqué de la fièvre; il entrait dans sa chambre, et restait près de son lit. Quand celui-ci sortit de l'hôpital, il vint souvent voir Chicardo, mais il ne demeurait qu'un moment dans sa boutique.

Dans l'arrière-boutique, Chicardo couchait avec son camarade, qui y tomba malade et n'y resta qu'une heure. Il le fit sur-le-champ transporter dans une maison voisine, où il mourut. Il n'alla pas le voir, parce qu'il fut atteint lui-même de la fièvre régnante. Il n'avait visité aucun autre malade que son frère.

Il ne couchait pas dans le même lit que son camarade: le matelas de ce dernier a été brûlé.

Ces deux hommes habitaient cette boutique depuis trois ans; ils s'y étaient toujours bien portés. Il y a, dans la rue, immédiatement à côté et au-devant de la porte de la boutique, une bouche d'égoût général de deux pieds carrés; on ferma cette gueule d'égoût au commencement de septembre, avec une plaque de fer que l'on recouvrit

de terre, après avoir préalablement jeté de la chaux, du charbon et de l'eau dans le conduit. L'égoût, avant d'être fermé, avait un peu d'odeur par le vent d'Est, et cette odeur ne se sentait qu'à la porte. Il n'y en eut plus dès que l'égoût eut été bouché. Chicardo ne s'est pas aperçu que l'égoût eût, en 1828, une plus mauvaise odeur que les années précédentes.

Boutique de douze pieds carrés environ, deux fenêtres et une porte ; chambre à coucher un peu plus petite, fenêtre sur la rue, porte communiquant avec la boutique. La maison est située dans un carrefour aboutissant à quatre larges rues.

Le 5 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 93.

Famille de Mme *Benito Bonfanti*, taverne, XIXe district, n° 1, Racket court.

Seize personnes dans la famille : Mme Bonfanti, son mari, douze enfans de vingt-cinq ans à cinq mois, une nièce et un domestique. M. et Mme Bonfanti avaient eu la fièvre jaune en 1804, cinq de leurs enfans en 1813 ; aucun d'eux ne l'a éprouvée une seconde fois. La nièce, la domestique et six enfans ont été malades en octobre 1828 : il n'y a eu d'excepté qu'un dernier fils, né le 1er septembre.

Dans la première quinzaine d'octobre, il y eut deux malades, quatre la semaine suivante, et deux la troisième semaine, de manière toutefois que tous les membres de la famille étaient malades ensemble.

Premier malade : céphalalgie, douleur dans le dos et dans les jambes, yeux et face rouges, douleur d'estomac

et de ventre, pas de vomissemens spontanés; fièvre pendant trois jours, pas d'hémorrhagie : les yeux seulement devinrent jaunes, il resta un mois avant de recouvrer ses forces.

Le second fut malade le lendemain : face rouge, fièvre pendant vingt-quatre heures, douleur d'estomac, pas de déjections ni de vomissemens noirs; jaunisse, rétablissement complet après deux semaines.

Les quatre malades suivans furent attaqués l'un après l'autre, à un jour d'intervalle; ils eurent des symptômes semblables à ceux qu'éprouvèrent les précédens; l'un d'eux n'eut aussi la fièvre que vingt-quatre heures. Les deux derniers malades ne présentèrent rien de particulier. La famille de Mme Bonfanti ne fut vue par aucun médecin : cette dame la traita elle-même. Elle faisait prendre, au début, de l'huile d'olive, jusqu'à ce que ce médicament eût provoqué des vomissemens : aucun des malades n'est mort.

Pendant toute l'épidémie, la taverne de Mme Bonfanti resta ouverte; mais il n'y entrait que peu de monde. Les enfans allaient et venaient dans la taverne. Dans la cour d'en bas, où loge la famille, il y eut des malades et des morts avant que les enfans de Mme Bonfanti n'éprouvassent eux-mêmes la fièvre épidémique.

Au commencement de septembre, un Allemand, qui conduisait les chars mortuaires, vint, avec sa femme et son enfant, pour loger chez Mme Bonfanti. Cette dernière ne voulait pas l'admettre, mais elle finit par y consentir, lorsqu'il l'eut assurée qu'il avait éprouvé la fièvre jaune. L'Allemand avait fait à l'inspecteur la même déclaration, de peur d'être envoyé sous les tentes du Champ-Neutre. Il vint aussi plusieurs personnes d'une autre famille pour louer une chambre; Mme Bonfanti refusa de les admettre, à moins qu'elles ne produisissent un certificat attestant qu'elles avaient eu déjà la fièvre épidémique. Elles en

apportèrent un en effet de M. Hennen; Mme Bonfanti ignore combien de membres de cette famille y étaient spécifiés.

Le premier malade de la cour fut l'Allemand qui conduisait les morts au lieu de la sépulture; il se rétablit; mais sa femme et son fils furent attaqués après lui et moururent. La fièvre se déclara ensuite dans l'autre famille dont nous avons parlé plus haut. Elle attaqua d'abord les enfans, puis les grandes personnes. Bientôt, toutes les familles de la cour eurent éprouvé la fièvre jaune. Quelques malades moururent avec le vomissement noir.

La famille Bonfanti fut la dernière atteinte, et tous les habitans de la cour qui n'avaient pas éprouvé la fièvre épidémique auparavant furent malades pendant l'automne de 1828.

C'était dans cette cour, comme nous l'avons dit plus haut, que logeaient les Bonfanti. La cour est étroite, et les enfans de toutes les familles étaient constamment ensemble.

Lorsque la fièvre se déclara dans sa famille, Mme Bonfanti sépara les malades de lit, mais non de chambre. Le nouveau né qu'elle allaitait ne fut pas mis dans un autre appartement que ses frères.

Mme Bonfanti ne connaît personne qui ait eu deux fois la fièvre jaune : elle connaît un enfant qui, né pendant l'épidémie de 1813, n'éprouva pas alors la maladie régnante, et qui a traversé, depuis, celles de 1814 et 1828 sans être atteint de la fièvre jaune.

La maison est bâtie sur le penchant de la montagne, de manière que la taverne est de plain pied avec la rue du haut, et que l'arrière-cour, quoique située de vingt pieds plus bas, est aussi de plain pied avec une autre rue. Entre la rue supérieure et la taverne, est une cour de quinze pieds de longueur sur huit ou dix de largeur, circonscrite, du côté de la rue, par un mur de six à huit pieds

de hauteur, plein en face de l'égoût, à claire-voie dans le reste de son étendue. L'égoût de la rue, situé à deux pieds de la porte extérieure, est par conséquent à dix ou douze pieds de la porte d'entrée du café. La salle du café est grande, sèche, parfaitement aérée, et située au premier par rapport à la cour d'en-bas. Cette seconde cour a près de quatre-vingt pieds de long sur huit de large : dans toute sa longueur, elle est traversée par un ruisseau, qui, à l'extrémité Sud de la cour, se jette dans une bouche d'égoût. Ce ruisseau sert à conduire dans l'égoût les eaux ménagères des familles qui habitent la maison.

A l'Est, la cour est dominée par une maison de quarante ou cinquante pieds de hauteur. Au bas, est bâtie une rangée de logemens n'ayant tous qu'un rez de chaussée. A l'Ouest, est un bâtiment parallèle et semblable, qui borne la cour de ce côté. Les chambres de l'Est ont en général douze pieds carrés, une porte et une ou deux fenêtres sur la cour; pas de fenêtres de derrière. Les chambres de l'Ouest sont exactement semblables; mais elles ont de plus une fenêtre de derrière, qui s'ouvre à l'Ouest sur le jardin de la bibliothèque militaire. Les fenêtres sont à peu près à dix ou quinze pieds au-dessus de ce jardin. La famille Bonfanti occupe deux chambres de l'extrémité Sud de la rangée de l'Ouest. Les portes et les fenêtres sont à quelques pieds de l'égoût; une autre fenêtre au Sud s'ouvre sur le jardin de la bibliothèque qu'elle domine. Du côté du Sud, du Nord et de l'Ouest, la cour reçoit facilement le vent; du côté de l'Est, elle est dominée, ainsi que nous l'avons dit, par une maison fort élevée.

L'égoût de la rue, dont l'ouverture est de deux pieds carrés environ, ne répand jamais de mauvaise odeur dans la taverne. Il n'était jamais fermé; mais, à la fin du mois d'août, on le boucha avec une plaque de fer, que l'on

recouvrit de terre. Il n'y a pas non plus de mauvaise odeur dans la cour d'en bas.

En général, les égoûts de Gibraltar n'ont pas eu en 1828 une plus mauvaise odeur que les années précédentes. L'été n'a pas été plus incommode que celui des autres années.

Le 5 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 94.

Famille de M. *Grana,* maître d'école, XIXe district, Prince's street, n° 8.

Cinq personnes dans la famille : M. et Mme Grana, et trois enfans, une fille aînée de seize ans et deux garçons un peu plus jeunes. Le père et la mère avaient eu la fièvre jaune à Gibraltar, l'un, en 1804, l'autre en 1813. Ils n'ont point éprouvé une seconde fois cette maladie.

Les trois enfans tombèrent malades le 4 octobre 1828, l'aînée la première, les deux autres ensuite.

L'aînée éprouva des frissons, des tremblemens et peu de chaleur : fièvre pendant trois jours, vomissemens noirs, pas de jaunisse; mort.

Les deux autres eurent un frisson beaucoup plus fort que leur sœur; fièvre pendant quarante huit heures, vomissemens spontanés, sueurs abondantes, jaunisse le quatrième jour, quinze jours avant d'avoir recouvré leurs forces.

Les enfans n'ont eu de communications avec aucun malade; personne de la famille n'a été voir même des convalescens. Ils n'ont reçu de visite d'aucun malade. Le garçon sortait quelquefois pour faire des commissions : il n'est jamais entré chez quelqu'un qui eût la fièvre. Lorsque Mme Grana allait à la promenade avec sa

famille, elle ne rencontrait jamais les chars qui conduisaient les morts ; mais M. Grana dit en avoir rencontré. Il passait chaque jour, dans la rue où ils demeurent, jusqu'à trois ou quatre chars de malades ou de morts. Les malades qui du Champ-Neutre allaient à l'Europe, ceux qui de l'Europe allaient à l'hôpital civil, étaient conduits par cette rue.

Dans la chambre même du rez-de-chaussée, où se tient l'école de M. Grana, il y a deux bouches d'égoût, l'une fermée avec une planche assujettie par des clous, l'autre imparfaitement recouverte d'une pierre sur laquelle on met quelquefois un morceau de drap. Cette dernière sert seule aux usages de la maison. Les latrines d'une maison supérieure se déchargent dans l'égoût dont il vient d'être question, et les immondices vont se rendre dans le canal principal de la rue. Deux fois par jour, on ôte la pierre qui recouvre l'égoût pour y jeter les eaux ménagères et les excrémens. On sent seulement un peu d'odeur le matin, quand on se lève, et le soir, lorsqu'on se couche. L'odeur devient plus désagréable, lorsque les juifs, qui habitent le premier étage de la maison voisine, jettent leurs eaux sales dans les latrines. M. et Mme Grana déclarent ne pas sentir d'odeur actuellement dans cette chambre ; les soussignés, au contraire, en sentent une extrêmement fétide. Vers le 29 du mois d'août, M. Grana jeta de la chaux vive dans l'égoût : il fit de même deux autres fois. On mit aussi, pendant trois jours, sur la bouche de l'égoût, un vase contenant une préparation pour les fumigations (chloriques), et lorsque la fumigation était terminée, on jetait le résidu dans l'égoût. Ceci se fit dans la première semaine de septembre. Il y a eu ici durant tout l'été de 1828, et jusqu'au 7 septembre, époque à laquelle l'école fut fermée, quatorze écoliers de douze à quatre ans, qui restaient dans la classe depuis neuf heures du matin

jusqu'à midi, et depuis deux heures jusqu'à quatre ou cinq; aucun d'eux ne s'est absenté un seul jour pour cause de maladie. On ne peut donner aux soussignés de renseignemens positifs sur le sort de ces enfans pendant le cours de l'épidémie. Toutefois, il y en a six d'entre eux qui suivent encore les exercices de l'école, et qui ont eu la fièvre épidémique.

École au rez-de-chaussée; dix-huit pieds de long sur neuf de large; une fenêtre et une porte. Égoût à l'angle Nord-Ouest, près de la porte; autre égoût fermé d'une planche, à l'angle Sud-Ouest. A l'angle Sud-Est est un escalier qui se rend au premier étage dans la chambre où couchent les enfans de Mme Grana. Au premier, également, est une autre chambre destinée à M. et à Mme Grana.

Le 6 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 95.

M. *Giacomo Naris,* épicier, Water Port street, au coin de Parliament-Lane.

Au rez-de-chaussée est la boutique et le logement de Giacomo Naris. Il demeure avec quatre autres hommes. Tous les cinq avaient eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; ils ne l'ont point éprouvée en 1828. Giacomo ne connaît personne qui ait eu la fièvre jaune deux fois. Au premier étage, habitait la famille de MM. Bensicri, et au second, trois autres personnes. Ces deux familles quittèrent la ville le 5 septembre 1828, et allèrent au Champ-Neutre : aucun n'avait encore été malade. M. Giacomo ignore si quelques membres de ces familles eurent la fièvre pendant l'épidémie. Dans la cour, il y a un égoût et des latrines qui communiquent ensemble et qui donnent

beaucoup de mauvaise odeur. L'égoût de la rue est à douze pieds de la boutique; son ouverture est de deux pieds carrés environ : il répandait une très-mauvaise odeur, qui parvenait jusque dans le magasin. M. Giacomo n'a pas remarqué que l'odeur des égoûts ait été, en 1828, plus désagréable que les années précédentes. La chaleur a été, l'année dernière, la même à-peu-près que dans le cours des autres années.

Le 6 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 96.

Maison de M. *Smith*, officier du génie, Engineer's lane, n° 8.

La famille de M. Smith est composée, comme avant l'épidémie, de huit personnes; M. et Mme Smith, la mère de madame, deux domestiques (femmes) et trois enfans âgés de cinq à deux ans. A part une domestique âgée de cinquante ans environ, aucune des personnes indiquées n'a eu la fièvre épidémique à une époque antérieure.

Un sapeur, mis à la disposition de M. Smith le 21 septembre, est tombé malade peu après et a succombé; un autre l'a remplacé et a eu le même sort.

La mère de Mme Smith, la bonne de ses enfans, Mme Smith, les deux soldats, M. Smith, ses deux enfans et la domestique dont il a été question, sont tombés successivement malades : la mère de Mme. Smith, le 19 septembre; la bonne, le 20; Mme Smith, le 29; le premier soldat, le 3 octobre; le second, entre le 4 et le 11 du même mois; M. Smith, le 11; ses deux enfans, du 11 au 13 exclusivement; la domestique, à-peu-près à la même époque.

La mère de Mme Smith a éprouvé, au début, de violentes douleurs de front, des douleurs moins vives dans les membres, des frissons, de la chaleur pendant trois jours; un sentiment de pesanteur à l'épigastre; au deuxième jour, une hémorragie par la bouche et par les selles; sa peau est devenue jaune à une certaine époque de l'affection; elle n'a eu ni nausée, ni vomissement, ni douleurs à l'épigastre.

M. Halahan, médecin et ami de la famille, ici présent, déclare que toutes les personnes de la maison qui ont été malades ont eu des symptômes qui ne laissent pas le moindre doute sur le caractère de l'affection. Les sapeurs sont morts avec le vomissement noir; M. Smith a été jaune; d'autres personnes ont encore présenté la même coloration; les enfans n'ont rien offert de semblable. M. Halahan déclare qu'ayant soigné un assez grand nombre d'enfans pendant la durée de la dernière épidémie, il n'en a vu qu'un seul offrir la couleur jaune. Les douleurs à l'épigastre ont eu lieu chez presque tous les malades qui presque tous aussi avaient des vomissemens fréquens. M. Smith fut plusieurs semaines à recouvrer ses forces.

La belle-mère de M. Smith avait, à ce qu'elle pense, peu de communications avec des malades avant de le devenir elle-même; elle sortait rarement; et, à part M. Halahan, M. Smith ne recevait personne dans sa maison. Mme Smith fit une fausse couche quatre jours avant le début de la maladie de madame sa mère, et elle fut soignée par M. Halahan, dont le régiment avait déjà fourni, le 12 septembre, cinq à six cas de la fièvre épidémique. M. Smith ignore si, à l'époque de la maladie de sa belle-mère, il y avait des malades autour de sa maison; si, à cette époque et auparavant, les personnes qui composent sa maison avaient eu des relations avec des

malades. Il ajoute qu'on craignait peu la maladie épidémique, dans les premiers temps de son développement, mais que pourtant on évitait d'approcher des endroits où il y avait des malades. Les enfans furent séparés pendant trois ou quatre jours de leur grand' maman, mais M. et Mme Smith communiquaient avec elle. La bonne des enfans était dans la chambre de la malade, sans la soigner. Mme Smith lui rendait tout le soin que ses forces lui permettaient. Ses enfans vinrent toujours voir leur père et dormirent dans son lit.

La domestique âgée dont il a été question fut malade en 1813, au Sud, dans le cours de l'épidémie, et s'embarqua, après cinq jours de fièvre, pour le royaume des Algarves, avec beaucoup d'autres personnes. Le premier malade qui succomba à la fièvre épidémique en 1813 fut, dit cette femme, un de ses oncles avec qui elle demeurait : elle tomba malade le jour où il succomba, eut de vives douleurs dans les reins, dans les membres, à l'épigastre et de la céphalalgie : celle-ci n'était pas encore dissipée quand elle s'embarqua pour le Portugal, mais alors elle n'avait plus de fièvre. La jaunisse survint au cinquième jour de l'affection; il n'y eut ni hémorragie, ni évacuation de couleur noire, ni vomissemens de même couleur. Les forces revinrent lentement.

Pendant la dernière épidémie, cette femme éprouva, sans cause connue, au milieu de ses occupations, trois jours avant de tomber malade, des frissons violens. Dans cet état, on lui offre un verre d'eau-de-vie qu'elle boit : elle se couche, sue beaucoup; c'était un jeudi; et elle travaille le lendemain comme à son ordinaire. Elle se couche encore bien portante le samedi, et le dimanche elle éprouve des lassitudes générales, de la céphalalgie, des brisemens. Le lundi, douleurs de ventre, déjections sanguinolentes, fréquentes pendant les premiers jours,

après quoi elles sont rares; la malade ne rend de sang qu'après avoir pris des lavemens, et elle est quatre ou cinq jours sans avoir de selles, quand elle ne les provoque pas, bien qu'il y ait encore des envies assez fréquentes d'aller à la garde-robe. Aux douleurs de ventre se joignent une sensation incommode à l'épigastre, une soif vive, la fièvre; la langue devient noire : cependant la malade ne s'alite pas dans la crainte d'être conduite au lazaret : elle va tous les jours chez M. le Dr Bobadilla, qui lui dit que c'est une nouvelle attaque, lui ordonne des pilules purgatives, des sangsues au front : elle vomit les médicamens et le bouillon qu'elle prend : les vomissemens avaient une coloration verdâtre.

La maison est grande, bien tenue, un peu élevée au-dessus du sol, sur une cour assez grande du côté Sud. A droite, en entrant dans cette cour, se trouvent, dans une sorte de cabinet, des latrines et une geule d'égoût, dans laquelle on jette les eaux ménagères : cet égoût communique avec les latrines. Les chariots chargés d'immondices, à l'époque où l'on nettoya les égoûts, passèrent par la rue des Ingénieurs, et répandirent, pendant quelques jours, une odeur extrêmement désagréable dans la maison. L'odeur des égoûts de la ville fut d'ailleurs la même avant et après qu'on y eut jeté du chlorure de chaux; et cette odeur n'a pas été plus forte cette année que pendant les six qui l'ont précédée. M. Smith est à Gibraltar depuis 1823 : sa famille et lui s'y étaient toujours bien portés, jusqu'au moment où la dernière épidémie s'est développée. Il déclare en outre, que l'été lui a paru beaucoup plus agréable que d'ordinaire, que le vent d'Est a rarement régné, comme d'ordinaire.

Le 9 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 97.

M. le Dr *Bobadilla,* Engineer's lane.

Huit personnes avant l'épidémie : M. le Dr Bobadilla, sa femme, trois enfans de vingt à huit ans, deux domestiques, un garçon de pharmacie. Monsieur, madame, leur fils aîné, et une domestique avaient eu la fiévre jaune, dans une des épidémies antérieures; ils ne l'ont point éprouvée une seconde fois. Les deux plus jeunes enfans, un domestique et le garçon de pharmacie, ont été malades pendant l'épidémie de 1828. Le premier fut atteint vers le milieu d'octobre, le second, cinq ou six jours après; un des domestiques, âgé de seize ans, huit jours après le second des enfans ; enfin le garçon de pharmacie, à-peu-près vingt ou trente jours après le précédent.

Le premier éprouva de la céphalalgie et des douleurs dans toutes les parties du corps; face légèrement rouge, yeux injectés, langue rouge à la pointe; pas de douleurs d'estomac, pas de vomissemens; déjections bilieuses; pas de jaunisse; fièvre pendant deux jours et demi. Le second tomba malade et eut ensuite une rechûte : le troisième éprouva des symptômes plus graves que les autres, il eut la jaunisse; le garçon de pharmacie ne s'alita que pendant vingt-quatre heures. Personne n'est mort. Il y avait une grande quantité de malades dans les maisons environnantes avant que l'épidémie ne sévît chez M. le Dr Bobadilla. Dans une cour voisine où il y eut plus de quarante malades, les enfans allaient voir mettre dans le char mortuaire les cadavres de ceux qui mouraient. Sans cesse il vénait à la pharmacie des personnes qui gardaient les malades; il y en eut même deux ou trois qui éprouvèrent les premiers symptômes de la fièvre dans la boutique.

Il y a dans la rue un égoût général, dont l'ouverture

est de deux pieds carrés, et est située au-dessous d'une des fenêtres : par les changemens de temps, l'odeur se répandait jusque dans la boutique. On n'a pas remarqué que l'odeur ait été plus désagréable en 1828 que dans les années précédentes.

L'odeur des latrines de la cour ne se répand pas à l'extérieur.

M. le Dr Bobadilla nous assure que les personnes atteintes de la fièvre jaune exhalent une odeur particulière, et qu'en passant dans la rue, il peut reconnaître s'il y a des malades dans une maison. Il a indiqué, de cette manière, une maison dans laquelle il y avait un malade mourant, quoique la famille le niât. Il confirme ce que nous a dit M. Gaetano Passano, négociant à Gibraltar, qui prétend pouvoir, en passant dans la rue, reconnaître à l'odeur s'il y a des malades dans une maison (1).

Maison petite, propre et bien aérée.

Le 7 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 98.

M. *Hardy*, horloger, xve district, Church street et King street.

Neuf personnes dans la famille : M. Hardy, six demoiselles de vingt-huit à six ans, un fils de vingt-quatre ans, un domestique. Six avaient eu la fièvre jaune antérieurement ; M. Hardy, son fils, trois de ses filles et le domestique ; ils n'ont point été malades une seconde fois, et M. Hardy déclare ne connaître personne qui ait eu la fièvre jaune dans deux épidémies. Lui-même, il est vrai, fut indisposé en 1828 ; il n'éprouva autre chose

(1) Voir le document n° 104.

qu'une diarrhée bilieuse, à laquelle il est très-sujet; la diarrhée dura quatorze heures, et ne s'accompagna ni de mal de tête, ni d'aucune autre douleur. M. Hardy attribue ce léger accident au chagrin qu'il ressentait en voyant une de ses filles près de succomber, et il se trouva bien sitôt qu'elle fut hors de danger. M. Sewell, chirurgien, pensa que c'était un cas léger de fièvre épidémique.

Les trois plus jeunes demoiselles, qui n'avaient pas eu la fièvre antérieurement, l'ont éprouvée dans le cours de la dernière épidémie; l'une d'elles est morte. Une demoiselle de douze ans fut malade la première, le 15 septembre; quatre jours après, une autre âgée de onze ans : enfin, la plus jeune, âgée de six ans, contracta la fièvre cinq jours après sa seconde sœur.

Première demoiselle : céphalalgie, douleurs dans le dos et dans les membres, face et yeux injectés, fièvre pendant trois jours, jaunisse le cinquième jour, déjections noires, pas d'hémorragie; morte le septième jour.

Deuxième fille : fièvre au début aussi violente que celle de sa sœur, chaleur pendant trois jours, amélioration très-marquée le quatrième et le cinquième jour. Rechûte : fiévre pendant quatre jours; pas de jaunisse, pas de déjections noires, pas d'hémorragie; trois semaines avant de recouvrer ses forces.

Troisième fille : fièvre seulement pendant un jour et demi, beaucoup de faiblesse : trois semaines avant d'être entièrement rétablie.

Les filles de M. Hardy n'eurent de communications avec aucun malade; elles allaient souvent se promener sur le rempart. Dans la maison contigue, il était déjà mort un enfant lorsque la maladie se déclara chez M. Hardy. La dame qui habitait la maison dont il vient d'être question avait, en 1813, donné des soins à son premier mari qui mourut, et à quelques-uns de ses enfans. En

1814, il y eut encore des malades dans sa famille, et elle ne fut atteinte par aucune des deux épidémies; enfin, en 1828, elle soigna d'abord quatre de ses enfans, dont trois moururent, et, elle-même attaquée la dernière succomba à son tour.

M. Hardy est inspecteur du district qu'il habite; il allait visiter les malades de son quartier, et il n'en vit pas avant le 5 septembre; il y avait déjà beaucoup de malades dans le district avant que ses enfans ne fussent eux-mêmes atteints de la fièvre. En rentrant chez lui, M. Hardy ne prenait aucune précaution, il desirait d'ailleurs que ses filles contractassent la maladie épidémique. Sa boutique resta toujours ouverte au public.

Lorsqu'un de ses enfans fut malade, M. Hardy le mit dans une chambre à part; mais il permettait d'ailleurs que les autres communiquassent librement avec lui pendant le jour.

Devant la porte de la boutique de M. Hardy, il y a une bouche d'égoût général de deux pieds carrés environ. Depuis le mois de juillet jusqu'au commencement de l'épidémie, il s'en exhalait une très-mauvaise odeur, qui pourtant était la même que celle que l'on sent chaque année. Mais au commencement de septembre on jeta dans les égoûts du chlorure de chaux, et l'odeur n'en devint que plus détestable.

M. Hardy, qui observe avec soin le thermomètre, a remarqué que l'été de 1828 avait été frais, comparativement avec celui des autres années, puisque le thermomètre de Farenheit ne monta qu'à 82° (22°,5 R.), (27°,5 centigrade). La température se maintint aussi peu élevée qu'au milieu de septembre, époque à laquelle le thermomètre s'éleva à 87° F. (24°,5 R. 30°,5, cent.). L'été de 1828 ne lui a pas paru plus incommode que celui des années précédentes.

M. Hardy nous dit que presque tous les égoûts de Gibraltar ont été construits par M. le général Don, depuis 1814.

Le 8 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 99.

Maria Los Perez, district n° 3, cour de la maison Simon Condé,

Maria vit seule; elle n'avait jamais eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; elle est tombée malade à la fin de septembre 1828. Céphalalgie, douleurs dans le dos et dans les jambes; fièvre pendant cinq jours, jaunisse très-prononcée le cinquième jour de la maladie. Pas de vomissement noir, pas d'hémorragie; elle fut trente ou quarante jours avant de recouvrer ses forces. Avant elle, et dans la même maison, un nommé Juan tomba malade. Les premiers jours de sa maladie, cet homme était toujours dans la cour; mais, peu de jours avant de mourir, il fut obligé de garder le lit : Maria passa une soirée entière dans la chambre de cet homme, mais elle ne le toucha pas. Sept ou huit jours après elle tomba malade elle-même; elle était la seconde de la cour. Dans sa maladie, elle ne fut assistée que par des personnes qui avaient eu déjà la fièvre jaune.

Maria habite depuis un an une chambre qui est grande et qui a une porte et deux fenêtres sur la cour. Les égoûts ne donnent pas de mauvaise odeur dans cette pièce. Cour assez grande, très-populeuse, deux égoûts.

La plupart des habitans de la cour avaient été transférés au Champ-Neutre au commencement de l'épidémie.

Le 7 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 100.

M. *Nelson,* même maison, deuxième étage.

M. Nelson habite cette maison depuis deux ans; il a eu la fièvre jaune en 1813; une femme qui demeure avec lui l'a éprouvée en 1804 : ils n'ont point été malades dans d'autres épidémies. M. Nelson ne connaît ni à Cadix, ni à Gibraltar personne qui ait eu la fièvre jaune deux fois.

Un jeune enfant de sa famille a été malade en octobre 1828, après un nommé Juan, qui mourut dans la cour d'en bas, et après le domestique d'une taverne voisine, qui mourut aussi. L'enfant allait et venait dans les escaliers de la maison et descendait dans la cour; M. Nelson dit qu'il n'eut de communications avec aucun malade. L'égoût et les latrines de la maison ont l'odeur propre aux lieux de ce genre. Appartement bien aéré et respirant l'aisance.

Le 7 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 101.

M. *Ignacio Bañasco,* même maison.

Neuf personnes dans la famille : M. et Mme Bañasco, six enfans et une domestique. Madame a eu la fièvre jaune en 1804, le mari en 1813, et ils ne l'ont point éprouvée une seconde fois. Les six enfans et la domestique ont été malades en 1828. Celle-ci fut attaquée la première, un

des enfans huit jours après, et tous successivement à une semaine d'intervalle; mais le dernier tomba malade long-temps après tous les autres. Pas de morts.

La servante éprouva les premiers symptômes de la fièvre huit jours après la mort d'un homme de la cour du bas, nommé Juan. Cette fille est très-sédentaire et ne sort jamais de la maison; elle n'avait pas de communications avec des malades; ce n'est point elle, mais bien un des enfans qui va à la provision. Mme Bañasco nous déclare que sa domestique, lorsqu'elle allait chercher de l'eau au puits de de la cour, passait, il est vrai, devant la porte de Juan qui était malade, mais qu'elle n'entrait pas chez cet homme. Juan, dans les premiers jours de sa maladie, se promenait dans la cour, disant qu'il n'avait qu'un érysipèle à la jambe; mais enfin il fut forcé de s'aliter, et fut trois jours extrêmement malade avant de mourir. Quand M. Bañasco connut sa maladie, et que Juan était déjà mourant, il ne permit ni aux enfans, ni à la domestique d'aller dans la cour.

M. Bañasco n'a été voir lui-même aucun malade : madame alla extrêmement souvent assister pendant sa maladie un de ses beaux-frères, qui mourut de la fièvre jaune vingt-cinq jours avant que sa domestique ne fût malade; elle ne vit pas d'autres personnes atteintes de la fièvre épidémique. Les enfans, pendant toute la maladie, communiquèrent librement entre eux et avec la domestique; ils s'asseyaient même sur les lits des malades. Celui qui fut atteint le dernier avait exactement les mêmes communications, à cela près qu'il ne couchait pas avec ses frères et sœurs.

L'enfant de M. Nelson jouait habituellement avec ceux de Mme Bañasco, avant qu'il n'y eût de malades dans la cour; mais, dès que la maladie de Juan fut connue, son père lui défendit de jouer avec les autres enfans et de des-

cendre dans la cour : il se contentait alors d'aller dans le corridor et dans l'escalier.

L'été de 1828 a paru à Mme Bañasco plus frais que les précédens, et même elle a été quelquefois obligée de tenir les fenêtres fermées.

L'égoût et les latrines de la cour donnent de la mauvaise odeur par les changemens de vent : cette odeur, en 1828, a été la même que les années précédentes.

Appartement au deuxième étage, bien aéré, donnant sur une terrasse et au-dessus de la cour générale. Une fenêtre du corridor de M. Nelson est à quatre ou cinq pieds de cette terrasse.

Le 10 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 102.

M. *Joseph Capuros*, maître de taverne.

M. Capuros, sa femme, une domestique et un enfant occupent, dans cette maison, un appartement composé de deux pièces, situé au premier par rapport à la rue et au second par rapport à la cour. M. Capuros seul a eu la fièvre jaune en 1804, et n'a pas été malade dans les épidémies subséquentes. Sa femme, la domestique et l'enfant ont été malades l'année dernière; sa femme, à la fin de septembre, un soir; son enfant, le même jour à minuit; la domestique, le 17 octobre.

1° Mme Capuros éprouvait depuis trois jours, quand elle tomba malade, des douleurs à l'épaule et au sein du côté gauche, accompagnées d'un peu de céphalalgie et d'inappétence. Ces trois jours passés, les douleurs continuaient encore; il y eut des frissons dans la soirée : la cha-

leur vint ensuite et persista pendant cinq jours. La figure fut rouge et enflée; il y eut des vertiges et des étourdissemens, des nausées et des vomissemens spontanés. La malade ne fut pas jaune et n'eut pas de toux. La céphalalgie se dissipa après l'apparition des règles. Mme Capuros garda le lit pendant quinze jours; ses douleurs d'épaule durèrent encore davantage; et ces douleurs, auxquelles elle n'est pas sujette, ne l'empêchaient pas de remuer le bras. Son sein fut rouge et enflé dans les trois premiers jours qu'elle passa au lit; il y eut une desquammation de l'épiderme dans cette partie. Don Raphaël Alcantara, qui donna des soins à Mme Capuros, ne parla pas d'érysipèle, et dit qu'elle avait eu la fièvre épidémique régnante. Elle n'eut ni délire, ni hémorragie.

Elle restait, comme son mari, à la taverne pendant la durée de l'épidémie. Cette taverne était peu fréquentée alors, et elle n'y vit personne qui lui parut être malade. Elle ne quittait pas sa maison, et ne recevait la visite que de deux des personnes qui l'habitent, et passent devant la porte de son appartement en descendant l'escalier qui conduit chez elle. Elle avait été voir des personnes le jour même où, suivant sa manière de voir, elle tomba malade, c'est-à-dire soixante-douze heures après le début de ses douleurs à l'épaule droite, et l'une d'elles était malade. Elle y resta un quart-d'heure environ. Avant celle-ci d'ailleurs, il y avait déjà eu trois personnes malades dans la maison de M. Simon Condé, et l'une d'elles avait succombé; les deux autres étaient convalescentes quand Mme Capuros devint malade, et l'une d'elles lui donna des soins. Jusque-là Mme Capuros ne l'avait pas vue, et s'était bornée à lui porter, dans sa convalescence, du bouillon qu'elle laissait à sa porte.

2° L'enfant. Il tomba malade à minuit, huit heures après le début du frisson éprouvé par sa mère; et don Ra-

phaël Alcantara, qui lui donna des soins, déclara qu'il avait eu la fièvre épidémique alors régnante.

Cet enfant jouait ordinairement, avant le développement de l'épidémie, avec les enfans des familles dont les habitations donnent dans la cour d'en bas; et il y joua encore quelquefois après le commencement de l'épidémie. Il ne jouait pas avec l'enfant de M. Nelson.

3° Le domestique. Il mourut avec le vomissement noir. Il n'entra pas dans la chambre de madame ni dans celle de son fils, restant à la porte de la chambre quand il y apportait quelque chose; il ne toucha pas le linge qui avait servi aux malades, restait ordinairement dans la taverne, ne s'approchait pas des maisons où il y avait des malades, ne communiquait pas avec ceux des différentes parties de la maison, ayant peur de la maladie.

L'appartement est composé de deux pièces de très-médiocre dimension, assez aérées, de plain-pied avec une cour qui se trouve ainsi élevée d'un étage au-dessus de la cour des Rois. Celle dont il s'agit a environ douze à quinze pieds carrés. Des lieux d'aisances, placés dans un coin de cette cour, donnent peu d'odeur; une gueule d'égoût qui en est peu éloignée en donne une beaucoup plus sensible, très-désagréable aux soussignés, que les maîtres de la maison disent ne pas sentir, bien qu'ils sentent l'odeur de l'égoût de la cour d'en bas.

Mme Capuros fut encore malade en 1813, trois semaines environ avant l'établissement du cordon; elle ne reçut pas les secours de la médecine, mais un médecin lui dit alors qu'elle avait la fièvre jaune. Elle éprouva, au début, des frissons suivis de chaleurs et de sueurs, et la chaleur persista pendant quatre jours; elle eut aussi une céphalalgie assez intense, des douleurs dans les cuisses et à l'épigastre, des nausées très-fréquentes et peu de vomissemens. Tout son corps devint jaune au moment où elle commença à

entrer en convalescence, au neuvième jour de la maladie. Ses forces ne furent entièrement rétablies qu'après six semaines.

Le 10 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 103.

Giuseppé Imosé, maître constructeur des égoûts de Gibraltar, XVIe district, n° 8.

Sept personnes dans la famille, M. Imosé, son fils, sa bru, deux petits enfans issus de ce mariage, l'un de trois ans, l'autre de huit mois; un domestique mâle, une domestique femme. M. Imosé, sa bru et le domestique avaient eu la fièvre en 1813, ils ne l'ont point éprouvée une seconde fois. En 1828, M. Imosé fils et les deux enfans ont été malades; la domestique est restée toujours bien portante.

Le 31 septembre 1828, M. Giovanni Imosé, âgé de vingt-huit ans, ressentit les premiers symptômes de la maladie épidémique; céphalalgie, douleurs dans le dos, vomissemens après avoir pris de la médecine de Leroy, fièvre trois ou quatre jours, pas de jaunisse, pas de déjections noires. Il ne resta que deux jours à la maison, et sortit ensuite; mais il était extrêmement faible. Dans l'espace de cinq ou six jours, le père et les deux enfans étaient tombés malades; le garçon de trois ans, qui fut le second, eut la fièvre pendant trois jours, et vomit à la suite d'un émétique; pas de déjections noires, pas de jaunisse. Le sixième jour, il était déjà remis; le petit enfant de huit mois eut la fièvre trois jours, devint jaune et mourut. On ignore si M. Giovanni a été visiter des malades; mais, avant de l'être lui-même, il fut employé à construire des cuisines pour les soldats du camp de Wind Mill Hill, et

il travailla aussi aux cuisines de la caserne de l'Europa Flat : on ne sait s'il y avait des malades dans ce quartier. L'enfant de huit mois dormait dans un berceau près du lit de ses parens, le garçon de trois ans couchait dans une autre chambre ; mais, pendant le jour, il communiquait librement avec son père. Dans la maison habitée par M. Imosé, il n'y avait pas de malades avant Giovanni ; la domestique a soigné les malades, et est restée bien portante comme nous l'avons déjà dit : elle ne s'était jamais trouvée dans une autre épidémie que celle de 1828.

M. Imosé père a l'entreprise de la construction et de la réparation des égoûts de Gibraltar. En 1828, vers la fin de juillet, il commença la reconstruction d'un égoût principal, qui, partant de l'extrémité occidentale de Parliament lane, suit Irish Town et Cooperage lane jusqu'à Water Port street dans l'étendue de six cents pieds : les travaux durèrent jusqu'à la mi-octobre. On découvrait l'égoût dans une étendue de vingt pieds environ : cela fait, on arrêtait les immondices à la partie supérieure, puis on démolissait l'égoût que l'on reconstruisait ensuite. Lorsque ces premiers vingt pieds étaient terminés, on laissait les immondices s'écouler, et l'on recommançait ainsi successivement. Il y avait, dit Imosé, beaucoup d'ordures dans l'égoût, et l'odeur était effroyable ; tous les passans mettaient leur mouchoir sous le nez. Quatorze ou quinze ouvriers étaient employés constamment à ce travail ; neuf ou dix avaient eu déjà la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures. De ceux qui ne l'avaient point encore éprouvée, aucun ne tomba malade et ne fut même indisposé pendant le travail ; et, lorsque tout était terminé depuis quinze jours, un Mahonais prit la fièvre et mourut. M. Imosé ignore si les autres ont été malades aussi ; il est sûr seulement qu'ils ne sont pas morts.

Dans les années précédentes, M. Imosé a été employé

aussi à des travaux du même genre; jamais ses ouvriers n'ont eu de maladie.

Durant la dernière épidémie, M. Imosé a entendu dire à deux ou trois personnes que beaucoup d'individus avaient eu deux fois la fièvre épidémique.

Pas de mauvaise odeur dans la maison qui est située près de la mer; cuisine grande et bien aérée, communiquant avec une écurie (les soussignés sentent actuellement l'odeur du fumier). Plusieurs chambres au premier bien ventilées.

Pas d'animaux domestiques malades.

Le 8 février 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 104.

M. *Gaetano Passano,* négociant, maître de taverne, Water Port street et Cooperage lane (égoût découvert).

Seize personnes dans la famille : sept avaient eu la fièvre jaune en 1804; aucune d'elles ne l'a éprouvée dans une des épidémies suivantes; huit ont été malades en 1828, cinq dans la ville, trois au Sud. Le premier fut atteint le 8 ou le 10 octobre; le second, le lendemain; le troisième, huit jours après; le quatrième et le cinquième, environ quinze ou seize jours après le précédent; en un mot, M. Passano, qui ne peut préciser les dates à un ou deux jours près, déclare que, dans l'espace d'un mois, ces cinq personnes tombèrent malades; et, dans le même temps, elles étaient toutes ou mortes ou guéries. Trois ont péri au quatrième jour de leur maladie, avec la jaunisse et le vomissement noir.

Le lendemain du jour où il y eut un malade dans la

maison de ville, M. Passano fit transporter dans celle qu'il habite au Sud les deux plus jeunes enfans et leur nourrice; vingt jours après, ces trois personnes tombèrent malades elles-mêmes, et l'une d'elles mourut. Dans toute la famille, il n'y a plus maintenant qu'une domestique âgée de trente ans qui n'a jamais eu la fièvre jaune, quoiqu'elle ait vécu à Malaga et à Gibraltar dans les années où ces villes étaient ravagées par cette maladie.

Pendant l'épidémie, la taverne de M. Passano fut toujours très-fréquentée, parce que c'était presque la seule qui fût ouverte.

M. Passano a vu souvent des malades dans sa taverne, et les trois premiers qui ont été atteints dans sa famille, servaient habituellement dans le café. Les communications des membres de sa famille entre-eux furent, pendant la maladie, tout aussi libres qu'auparavant.

Il n'y avait pas de malades dans la maison du Sud où allèrent la nourrice et les deux enfans; mais seulement dans les habitations voisines; les enfans ne sortaient qu'avec leur nourrice qui les promenait çà et là près de la maison.

M. Passano, qui avait eu lui-même la fièvre en 1804, avait assisté beaucoup de malades dans le lazaret et ailleurs, avant que la fièvre jaune n'eût commencé dans sa famille; il rentrait chez lui sans précaution. Voulant s'assurer un jour s'il pourrait contracter la fièvre une seconde fois, il mit pendant cinq minutes sa bouche auprès de celle d'un homme qui vomissait noir, de manière à sentir la puanteur de son haleine; une heure après il répéta cet essai durant douze minutes. Le même soir il ordonna à un de ses domestiques de changer les draps d'un malade, draps remplis d'ordure et de vomissement noir; cet homme jeta maladroitement les draps sur lui et à l'instant même il éprouva des nausées, du frisson et du mal de tête,

qui durèrent pendant près d'une heure. Cette indisposition n'eut aucune suite. Après avoir ainsi assisté des malades, M. Passano quittait la ville et venait coucher au Sud. Les deux malades dont il vient d'être question étaient du nombre de ceux qui étaient dans la ville, chez M. Passano.

Il avait entendu dire que la fièvre jaune provenait des égoûts; il voulut essayer aussi si cette cause pouvait influer sur sa santé : en conséquence il descendit dans un égoût que l'on avait découvert depuis Parliament Lane jusqu'à Water Port street, en passant par Irish Town et par Cooperage Lane; cet égoût est le plus ancien de Gibraltar. Il demanda aux ouvriers qui y travaillaient et dont quelques-uns n'avaient pas encore eu la fièvre épidémique, si l'odeur les rendait malades; ils répondirent qu'ils se portaient très-bien.

L'égoût dont il vient d'être question était découvert, pendant l'épidémie, devant la maison de M. Passano; il s'en échappait une odeur désagréable il est vrai, mais pourtant très-supportable. Il était resté ouvert pendant les premiers temps de l'épidémie, et il n'y eut de malades dans la famille que lorsqu'il eut été entièrement reconstruit.

Outre cela, il y a dans la rue, et devant la porte de la taverne une gueule d'égoût général de deux pieds de diamètre, qui exhalait de la mauvaise odeur quand le vent d'Est régnait. Dans la cour, il y a aussi un égoût et des latrines qui donnent quelquefois de la mauvaise odeur. En définitive, l'odeur n'a pas été, en 1828, plus désagréable que les années précédentes.

Depuis trente ans la famille habite cette maison; on y a toujours joui d'une bonne santé, si ce n'est dans le temps des épidémies.

M. Passano ne connaît personne qui ait eu deux fois la fièvre jaune.

La blanchisseuse de madame lui a dit que deux des enfans d'un nommé Malta (Fani) étaient morts de la fièvre jaune dans le XXIVe district, au commencement de l'épidémie, et que ces deux enfans, avec leur père et leur mère, étaient allés dans une maison où l'on avait lavé du linge d'un bâtiment américain (1).

Un matelot italien, borgne (probablement Manuelo Garé), a dit à M. Passano qu'il était allé à bord du *Dygden* après que le vaisseau avait été déchargé : que neuf des matelots étaient morts, et qu'il y avait dans le navire une très-mauvaise odeur (2).

M. Passano a entendu parler d'un brick dont le capitaine était malade au mois d'août 1828.

Maison grande, propre, assez bien ventilée; en bas, première pièce de dix ou douze pieds carrés, où l'on vend du vin, et où boivent sur le comptoir ceux qui n'entrent pas dans le café. Cour de trente pieds carrés servant de taverne : autre pièce au premier, très-vaste, destinée aussi au public. Deuxième cour de dix à onze pieds carrés, latrines, égoût.

Le 6 février 1827.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 105.

M. *Manuel Tendilla*, tonnellier, district n° 1, Cooperage lane (égoût découvert).

Neuf personnes dans la famille : M. et Mme Tendilla, une petite fille, un jeune apprenti de douze ans, cinq ou-

---

(1) Voir le document n° 58.
(2) Voir les documens relatifs au *Dygden*, deuxième volume.

vriers. Monsieur et madame, et trois de leurs ouvriers, avaient déjà eu la fièvre jaune; les quatre autres l'ont éprouvée dans la dernière épidémie.

Le jeune apprenti fut atteint le premier, vers le milieu d'octobre, environ vingt ou vingt-cinq jours après que l'égoût de la rue eut été recouvert. Céphalalgie, douleurs dans les jambes, vomissemens spontanés, fièvre pendant une semaine, plus forte la nuit que le jour; pas de jaunisse, pas de déjections, pas de vomissemens noirs. Rétablissement complet au bout de dix ou douze jours. Deux jours après l'apprenti, un autre ouvrier tomba malade; un troisième, douze ou quinze jours après ce dernier; et la petite fille enfin vingt jours après le troisième.

Dans la boutique il y avait en outre dix-huit ouvriers, dont seize avait eu la fièvre jaune antérieurement. Aucun d'eux ne fut malade, quoiqu'ils demeurassent tous à Gibraltar. Le jeune apprenti tonnelier ne sortait pas, n'allait visiter personne : aucun malade ne venait dans la maison. M. Tendilla lui-même n'allait pas voir de malades; il n'y avait personne atteint de la fièvre épidémique, ni dans la maison, ni chez les voisins. L'enfant n'entrait pas dans le quartier de l'artillerie, qui est en face, et qui d'ailleurs avait été évacué long-temps auparavant. Les trois autres malades de la famille ont communiqué librement avec le premier.

Une petite fille, âgée de quatre ans et demi, étrangère à la famille, et qui demeurait place de la Verdure, dans une maison où il y a eu des malades avec qui d'ailleurs elle n'a pas communiqué, venait souvent chez Mme Tendilla : ses parens desirant qu'elle eût la fièvre jaune, la firent coucher plusieurs fois, pendant une demie-heure ou trois quarts-d'heure avec les enfans malades de la famille Tendilla, sans parvenir à lui faire contracter la fièvre.

L'égoût principal fut découvert également devant la

maison ; il s'en exhalait une très-mauvaise odeur. M. Tendilla affirme que, sur la ligne de l'égoût, personne ne tomba malade avant qu'il eût été reconstruit.

Il n'y a jamais eu de mauvaise odeur dans la maison, si ce n'est lorsque l'égoût de la rue était découvert. Depuis vingt-cinq ans que la famille habite le même local, on y a toujours joui d'une bonne santé.

Il y a beaucoup d'animaux domestiques dans la maison, aucun d'eux n'a été malade durant l'épidémie.

Le 6 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 106.

Pasqual Fava, maître de taverne, Cooperage lane (égoût découvert).

Six personnes dans la famille : trois avaient eu la fièvre jaune antérieurement, elles ne l'ont point éprouvée en 1828. Les trois autres ont été malades au mois d'octobre, huit jours après que l'égoût eût été recouvert.

Le 6 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 107.

Parliament lane, extrémité Ouest, à trente pieds de l'égoût découvert, dans Irish Town, 1er district, n° 22.

Deux juifs dans la famille, l'un de soixante ans environ, qui a eu la fièvre jaune en 1804 ; son fils est tombé malade le 22 ou le 23 septembre 1828 : il n'est pas mort.

Le 9 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 108.

Taverne *Danino*, maison en face de la précédente, IVe district, n° 16, même rue.

Cinq personnes dans la famille, l'une avait eu la fièvre en 1813, les quatre autres ont été malades en 1828. La première fut atteinte de la fièvre au mois d'octobre. Aucune d'elles n'est morte.

Le 9 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 109.

Même rue, maison voisine, un peu plus rapprochée de l'égoût, IVe district, n° 15.

Quatre personnes dans la famille : trois avaient eu la fièvre jaune antérieurement; l'une à Séville, en 1800; deux à Gibraltar, en 1804. La quatrième a été malade vers le 15 septembre 1828. Elle n'est pas morte.

Le 9 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 110.

M. *Georges Davidson*, au coin de Parliament lane et d'Irish Town, devant l'égoût découvert.

Deux jeunes gens qui ne restaient dans cette maison que pendant le jour : ils passaient la nuit au champ Neutre. Ni l'un ni l'autre n'avait eu la fièvre dans une des épidémies antérieures ; tous deux sont restés bien portans pendant celle de 1828.

Le 9 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 111.

M. *Agustino Gagliano,* Parliament lane, près d'Irish Town.

Deux personnes qui n'ont point eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures. Le 8 septembre elles allèrent au Champ-Neutre, et, pendant toute l'épidémie, elles ne vinrent dans cette maison que le jour, et ne furent pas malades.

Le 9 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 112.

M. *Manuel Stevez*, au coin de Parliament lane et d'Irish Town (égoût découvert).

Cet homme qui vend du tabac et quelques épiceries, n'a point eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures. Du 12 au 16 du mois d'août, un capitaine de vaisseau suédois consigné à M. Cosens, vint chez lui acheter une arobe de tabac pour son équipage. Il s'assit dans la boutique. Le lendemain Stevez tomba malade; mal de tête, douleurs dans les jambes, vomissemens spontanés, frisson, fièvre deux jours : pas de jaunisse, pas d'hémorragie; les forces étaient complétement rétablies le quatrième jour (1).

Stevez était à Gibraltar au commencement de l'épidémie de 1813; il quitta la ville le 26 septembre. En 1814, il y resta tout le temps de l'épidémie, et ne fut malade dans aucune de ces deux époques.

Le 9 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir les documens relatifs au *Dygden*, deuxième volume.

N° 113.

M. *Sanderman*, Parliament lane et Irish Town (égoût découvert).

Six personnes dans la maison : trois avaient eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures ; une à Cadix, une à la Vera-Cruz, l'autre à Gibraltar. Elles sont restées toutes trois dans la ville pendant l'épidémie et n'ont point été malades. Deux messieurs qui n'avaient point eu la fièvre jaune sont restés aussi, un d'eux a été malade. Celui qui a été excepté coucha pendant deux mois sur la rue d'Irish Town, dans le temps que l'égoût était découvert. Le sixième membre de la famille demeurait au Champ-Neutre.

Le 10 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 114.

Mme *Jacinte Guerrero*, 1er district, n° 18 (égoût découvert).

Quatre personnes dans la famille ; une d'elles avait eu la fièvre jaune antérieurement ; les trois autres ont été malades en 1828 ; deux ont survécu. Le premier malade fut attaqué le 3 ou le 4 octobre ; le second, le 28 du même mois.

Dans l'atelier du rez-de-chaussée, huit jeunes gens travaillaient à faire des cigares. Ils cessèrent cet ouvrage le 7 septembre ; aucun d'eux n'avait encore été malade.

Le 10 février 1829.

. Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 115.

M. *Duffield*, négociant, Irish Town (égoût découvert).

Quatorze personnes dans la famille; une seule avait eu la fièvre antérieurement. Le 7 septembre 1828, toutes allèrent à bord d'un vaisseau de la baie, à l'exception de deux commis et de trois domestiques; un des deux commis avait eu la fièvre jaune en 1804. Un des domestiques est tombé malade le 13 novembre, et est mort le 17. Aucun de ceux qui étaient à bord n'a été malade.

Le 10 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 116.

M. *Lindblad*, Irish Town (égoût découvert), 1er district, n° 17.

Neuf personnes dans la famille; cinq avaient eu la fièvre jaune antérieurement; trois, qui ne l'avaient jamais éprouvée, ont quitté la ville le 7 septembre 1828. Un domestique fut malade le 27 octobre; il est guéri.

Le 10 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 117.

M. *Terry*, Irish Town (égoût découvert).

Trois hommes restaient dans le magasin, pendant le jour seulement. Un d'eux avait eu la fièvre jaune à Gibraltar en 1813. Tous les trois cependant ont été malades cette année, l'un le 2 octobre, l'autre le 9, le troisième le 24;

aucun n'est mort. Ils habitent le rez-de-chaussée; l'odeur de l'égoût était fort incommode.

10 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

QUATRIÈME SECTION.

MAISONS ISOLÉES AU-DESSUS DE LA VILLE.

N° 118.

Château More (Morish castle), prison militaire et civile.

M. Oxborough, ancien militaire, prévôt de la prison depuis neuf mois, l'habite depuis le mois de juillet dernier seulement, avec sa femme, deux domestiques (homme et femme) et ses enfans, au nombre six, avant l'épidémie, âgés de seize à deux ans. L'un d'eux, l'aîné, est mort; un enfant est né depuis, il y a un mois environ.

Personne de la famille n'avait eu la fièvre jaune à une époque antérieure; M. Oxborough a éprouvé, en Angleterre, une fièvre de mauvais caractère, qui a causé beaucoup de ravages dans un régiment anglais, commandé par le général Moore, à son retour d'Espagne. Plusieurs hommes de ce régiment moururent dans l'espace de deux jours. Madame n'a pas eu de fièvre de la nature de celle qu'a éprouvée son mari.

A part le fils aîné de M. Oxborough, personne de la famille n'a été malade pendant la durée de la dernière épidémie; mais cette première déclaration a été, comme on va le voir, singulièrement modifiée dans la suite.

Ce fils aîné était à Gibraltar depuis neuf ans, et commis dans une maison de commerce de la rue Royale, chez M. Harrison. Il revenait tous les soirs coucher chez son père. S'étant cassé le bras, neuf jours avant de tomber malade, il resta dans la ville pendant cet espace de temps, pour y être plus à portée des secours de la médecine; mais du moment où la fièvre se développa, le 9 octobre, il fut transporté chez son père, où il mourut le 14 du même mois. Il fut saigné, eut des vomissemens jaunes et nombreux; devint jaune la veille de sa mort.

Ce jeune homme fut placé dans une petite pièce bien éclairée, qui s'ouvre sur le salon où se trouvent les soussignés. La fenêtre, qui est de grandeur moyenne, est en face de la porte; elle fut ouverte nuit et jour, pendant tout le cours de la maladie. Une femme et un homme, qui avaient eu la fièvre jaune antérieurement, gardèrent le malade et lui donnèrent des soins. Son père et sa mère se joignaient à eux; on avait défendu aux enfans d'aller chez leur frère, et M. et Mme Oxborough les y ayant trouvés, chacun une fois, les en firent sortir aussitôt. Ils y étaient peut-être restés une ou deux minutes. Après la mort de son fils, M. Oxborough fit transporter les effets qui lui avaient servi, et même les draperies de son lit, au cimetière, où ils furent détruits par ses ordres.

Depuis le commencement de l'épidémie, et avant la mort de son fils, M. Oxborough allait souvent dans la ville, et avait des maux de tête. Ces douleurs augmentèrent à son retour du cimetière, où il avait conduit le corps de son fils; accompagnées alors de douleurs dans le dos et dans les membres, elles continuèrent avec le même caractère pendant trois jours, sans être accompagnées de chaleur. M. Oxborough et un des domestiques de sa maison passaient les nuits à côte de son fils, pendant sa maladie.

Ce domestique tomba malade le 24 octobre, eut, au

début de l'affection, de la céphalalgie, la face et les yeux rouges, puis des douleurs de ventre et de la diarrhée. Il fut conduit à l'hôpital militaire, où il guérit, et revint après deux mois, ayant passé une partie du temps de sa convalescence sur le bâtiment destiné aux militaires qui se trouvaient dans cet état. Ce domestique allait fréquemment dans la ville, y avait encore été le jour où il tomba malade, et avait vu mettre, ce même jour, des cercueils dans le char funèbre.

Mme Oxborough était enceinte lors de la maladie de son fils, et elle fut un peu malade avant et après sa mort; ayant éprouvé au début, dans la soirée, un frisson violent et subit, accompagné de douleurs à l'épigastre et de sensations inaccoutumées. Elle eut des inquiétudes pendant la nuit, se leva, prit de l'huile de ricin et sua abondamment. Les sueurs se répétèrent encore la nuit suivante; il n'y eut pas de chaleur dans la journée. Des vomissemens précédèrent une seconde dose d'huile de ricin, qui fut conseillée par M. le Dr Foote, qui dit à la malade qu'elle passerait facilement sa maladie; à quoi elle répondit que ce n'était pas la fièvre, et M. Foote n'ajouta rien à ce qu'il avait dit. La langue fut blanchâtre; il n'y eut ni douleurs de dos, ni douleurs dans les reins, ni céphalalgie. Mme Oxborough ne peut pas indiquer avec exactitude la durée de sa faiblesse, qu'elle attribue en partie à sa grossesse. Elle donna, comme il a été dit plus haut, des soins à son fils; elle alla le voir deux fois en ville, à l'époque de sa fracture: elle n'alla pas ailleurs.

La domestique éprouva, quinze jours après la mort du fils de M. Oxborough, au milieu de la nuit, des douleurs à l'épigastre, sans frissons, de la céphalalgie; cette même nuit elle prit de l'huile de ricin, eut des vomissemens et des sueurs copieuses. Elle se trouvait aussi bien que jamais, mangea comme à l'ordinaire, le jour qui suivit immédiate-

ment cette nuit. Elle entrait rarement chez le fils de M. Oxborough, n'aidait pas à refaire son lit, ne lui donnait pas à boire. Elle n'avait pas été dans la ville, ce dont M. Oxborough ne saurait douter, personne ne pouvant sortir de la maison sans sa permission.

L'enfant, âgé de deux ans, eut, à l'époque où sa mère fut légèrement malade, la peau chaude pendant une nuit. Il était bien le lendemain, et n'avait eu ni vomissemens ni frissons. Il avait été atteint de la coqueluche au mois de juillet dernier, s'était toujours bien porté depuis. Il couchait avec son père et avec sa mère.

Aucune autre personne ne fut indisposée dans la maison.

M. Oxborough n'a jamais observé, à-la-fois, des indispositions aussi nombreuses dans sa famille, bien, comme il le remarque, qu'elles doivent être fréquentes dans une aussi grande réunion de personnes.

Il faisait, depuis le commencement de l'épidémie, une limonade de crême de tartre, dans laquelle entrait ordinairement un peu de magnésie, et dont toutes les personnes de la maison buvaient à volonté, de manière qu'on en prenait environ une bouteille et demie dans la journée.

Le logement de M. Oxborough est au-dessus et à gauche de la porte d'entrée de la prison, composé de plusieurs pièces, dont une partie est tournée à l'Ouest, du côté opposé à la prison. La plupart sont bien aérées, on n'y sent pas de mauvaise odeur.

M. Oxborough, après avoir donné aux soussignés les renseignemens qui précèdent, relativement à sa propre famille, leur a fait, après en avoir reçu l'ordre de l'autorité compétente, la déclaration suivante, relative aux prisonniers militaires et civils qui se trouvaient dans la prison pendant l'épidémie.

Il y avait, au 26 août, dix-huit prisonniers, tant mili-

taires que civils, dans la prison; et depuis cette époque, jusqu'au 21 décembre inclusivement, il y en est entré cinquante-deux.

Parmi ces prisonniers, douze se sont dits malades pendant la durée de l'épidémie, et ont été conduits à l'hôpital militaire ou à l'hôpital civil, savoir :

1° Catalina Mensione, entrée le 4 juillet dernier, conduite le 13 septembre suivant à l'hôpital, d'où elle a été renvoyée le 15, comme bien portante; elle y a été reconduite le 23, et y est restée après sa convalescence, comme infirmière, jusqu'à la fin de l'épidémie.

2° Antonia Artiga, aussi en prison depuis le 4 juillet, conduite le 20 septembre à l'hôpital civil, où elle est restée jusqu'au terme de la fièvre épidémique, comme infirmière. Cette femme avait eu, suivant la déclaration de M. Oxborough, la fièvre jaune à une époque antérieure. Elle lui parut malade, avait de la céphalalgie, des douleurs dans les membres, en sortant.

3° Mary Voon, qui était en prison depuis le 24 juillet, fut transférée le 23 septembre à l'hôpital civil, où elle resta aussi comme infirmière, après sa convalescence. Elle avait de la céphalalgie et les yeux rouges, paraissait plus malade que sa camarade quand elle quitta la prison.

Ces trois femmes ont été recommandées à la clémence du Roi. Elles ont été conduites à l'hôpital sur l'ordre qu'en donna M. Fraser, après les avoir vues : les autres prisonnières ont été conduites à l'hôpital de la marine ou à l'hôpital civil, sur leur *simple déclaration*. M. Oxborough avait reçu l'ordre verbal de faire conduire les détenus à l'un des hôpitaux indiqués dès qu'ils se diraient malades. Le sergent de la prison connaissait seul cet ordre; et M. Oxborough pense que les prisonniers l'ignoraient; car, d'après les réglemens de la maison, le factionnaire qui

dirait un mot aux prisonniers serait à l'instant fait prisonnier lui-même et conduit à son régiment.

4° Antonio Agustino, âgé de quinze ans, en prison depuis le 4 juillet. Il fut transporté le 29 septembre à l'hôpital civil, où il acheva le temps de sa condamnation. On ignore ce qu'il est devenu. Il ne semblait pas malade quand il quitta la prison.

5° William Noël, soldat au 12e régiment, entré le 9 juin dans la prison, fut conduit le 30 septembre à l'hôpital de la marine, où il fut traité, suivant l'usage, par le chirurgien de son régiment, M. Amiel. On le croit mort. Ce militaire paraissait malade quand il quitta la prison, mais avait-il alors la fièvre épidémique? M. Oxborough ne le pense pas, et croit pouvoir expliquer sa faiblesse par le régime auquel il était alors depuis cent quatre jours, le pain et l'eau.

6° Miguel Ruana, en prison depuis le mois de septembre. Il a été conduit, le 8 octobre, à l'hôpital civil, s'en est échappé le 13, et l'on ne sait pas ce qu'il est devenu depuis. Il ne paraissait pas malade quand il quitta la prison.

7° Daniel Davis, soldat de l'artillerie, entré à l'hôpital de cette arme le 11 octobre, n'étant alors en prison que depuis cinq jours. On ignore ce qu'il est devenu. Il se plaignait de céphalalgie, ne parut pas malade à M. Oxborough quand il quitta la prison.

8° John Clewer, entré à l'hôpital civil le 14 octobre, alors depuis soixante-quatorze jours en prison, fut infirmier, après sa convalescence, à l'hopital, et revint en prison le 5 novembre. Il avait la face rouge et de la céphalalgie quand on le conduisit à l'hôpital civil.

9° Marguerite Clewer, femme du précédent, fut conduite le 25 octobre à l'hôpital civil, alors en prison depuis quatre-vingt-six jours. Elle revint en prison le 5 novembre. Quand elle en sortit, elle paraissait atteinte de la même maladie que son mari.

10° Donald Mac-Donald, du 42e régiment, qui avait été *orderly* (1) dans l'hôpital avant d'être conduit en prison, y arriva le 26 octobre et fut mené le lendemain à l'hôpital de la marine, où il mourut. Il paraissait très-malade quand il quitta la prison.

11° Joannes Mac-Collumb, du 94e régiment, entré à l'hopital militaire le 3 novembre, alors en prison depuis le 11 octobre. Il ne paraissait pas malade quand on le conduisit à l'hôpital de la marine, le 3 novembre; on l'en renvoya promptement; il y retourna bientôt, alors réellement malade, se plaignant de céphalalgie et de douleurs dans le dos. Il est revenu en prison, le 11, après sa convalescence, et en est sorti le 21, pour rejoindre son régiment.

12° Timothy Moore, du 94e régiment, en prison depuis le 6 novembre, a été conduit à l'hôpital militaire le 17 du même mois. Il paraissait peu malade alors.

De ces douze prisonniers, trois seulement sont encore dans la prison, les femmes qui ont été recommandées à la clémence du Roi, qui ont fait le service d'infirmières à l'hôpital civil pendant la durée de l'épidémie.

Ces femmes ont fait aux soussignés les déclarations suivantes, en présence de M. Oxborough.

1° Antonia Artiga : elle a eu la fièvre jaune en 1813, est en prison depuis huit mois, demeurait auparavant Flat bastion Road, n° 32. Elle eut un peu de céphalalgie, des douleurs dans les jointures, trois jours avant de quitter la prison; et, ces douleurs, qui persistèrent pendant quinze jours, augmentèrent lors de son entrée à l'hôpital; ce qu'elle attribue à la chaleur du lit. Son médecin, M. Woell, lui ordonna des pilules mercurielles avant sa translation à l'hôpital, pilules qui provoquèrent

(1) On appelle ainsi des hommes qui font le service dans un hôpital.

d'abondantes évacuations alvines et des vomissemens; elle en prenait douze dans la journée. C'était, lui dit M. Woell, pour l'épidémie. Antonia eut de la fièvre le premier et le second jour de son entrée à l'hôpital, une salivation abondante et des ulcérations à l'intérieur de la bouche, qui l'empêchèrent de manger pendant quinze jours, après lesquels elle prit le service d'infirmière. Elle avait eu des douleurs à l'épigastre et à la poitrine avant l'administration des pilules; mais ces dernières douleurs étaient différentes de celles qu'elle avait éprouvées peu après son entrée dans la prison, et pour lesquelles on avait cru devoir recourir à la saignée et aux dérivatifs. Ses douleurs dans les jointures étaient si vives, dans les huit premiers jours, qu'elles l'empêchaient de se remuer. Antonia ne fut pas jaune.

Antonia Artiga eut, en 1813, au milieu de la force de l'épidémie de Gibraltar, de la céphalalgie, des vomissemens jaunes, de la fièvre, et le médecin principal, M. Fraser, qui la soignait, fit mettre une sentinelle à sa porte. Elle ne fut pas jaune. Il en fut de même de sa sœur, qui tomba malade en même temps qu'elle. Sa mère avait eu la fièvre jaune en 1804. Antonia ne croit pas avoir eu la fièvre épidémique de Gibraltar cette année, l'ayant eue antérieurement, et M. Oxborough pense qu'elle n'était pas plus malade à son entrée à l'hôpital que lors de son retour ici. Toutefois il déclare que c'est seulement par déférence pour les soussignés qu'il expose son jugement sur l'état des prisonniers à l'époque où ils furent transférés à l'hôpital, ne pouvant avoir, à cet égard, de certitude absolue.

Priée de dire ce qu'elle sait relativement à Mary Woon et à Catalina, Antonia dit que Mary Woon fut très-malade à l'hôpital, que Catalina n'eut pas la fièvre, qu'elle fut plus malade lors de sa première entrée à l'hôpital qu'à la se-

conde, et M. Oxborough pense que Catalina n'était malade ni à l'une ni à l'autre entrée à l'hôpital. Elle disait avoir eu des accès convulsifs.

Chacune de ces trois femmes occupait une cellule; celles de Catalina et de Mary se touchaient. Celle d'Antonia en était séparée par la cellule d'un prisonnier. Les femmes communiquèrent librement entre elles pendant le jour, dès leur entrée dans la prison : elles n'étaient séparées que pendant la nuit. Et, à la question de savoir si elle ne s'était pas entendue avec ses camarades pour se dire malade, Antonia répond qu'elle ne s'entretenait pas avec elles, dans la cour étroite où elles se promenaient.

M. Oxborough déclare encore aux soussignés que, pendant la durée de l'épidémie, les prisonniers se promenaient non-seulement deux heures par jour, comme les réglemens le prescrivent, mais même une grande partie de la journée : que les prisonniers civils et militaires se promenaient séparément; les nouveaux venus avec ceux qui étaient dans la prison depuis un espace de temps plus ou moins considérable; qu'il n'y avait pas, comme cela a été indiqué plus haut, de relations entre les factionnaires et les prisonniers. Il ajoute que le poste était composé d'un caporal et de six hommes, tirés des 12ᵉ, 42ᵉ et 43ᵉ régimens; que plusieurs soldats tombèrent malades dans une même garde, et furent remplacés immédiatement par d'autres; que quelques-uns furent renvoyés malades deux ou trois heures après leur arrivée au corps-de-garde; que l'un d'eux tomba malade en faction, dans la cour supérieure, vis-à-vis la cellule où se trouve un pirate, dont il sera bientôt question. Il était alors en faction depuis un quart-d'heure, eut une épistaxis, et rendit du sang par la bouche.

2° Mary Woon. Elle ne se rappelle pas avoir eu la fièvre jaune en 1814. Elle eut, au début, des frissons

qui se renouvelèrent pendant trois jours, et furent suivis de chaleurs, de vomissemens de matière jaune ; sa peau ne devint pas de cette couleur. Promptement convalescente, elle eut une rechute huit jours après le début de sa première attaque. Elle fut un mois, en totalité, à recouvrer ses forces, et attribue la longueur de sa convalescence au mercure qui lui fut administré.

3° Catalina Mensione. Elle fut malade trois ou quatre jours avant d'être transportée à l'hôpital, eut, pendant cet intervalle de temps, de la céphalalgie, des douleurs dans les jambes et dans les genoux, beaucoup de faiblesse, de manière à ne pouvoir se remuer; des frissons sans mélange de chaleur. On la renvoya de l'hôpital deux jours après y être arrivée, c'est-à-dire le 15 septembre, dans la crainte qu'elle ne s'échappât, au moyen de vêtemens que lui avait apportés son frère. Elle rentra à l'hôpital civil le 23, huit jours après l'avoir quitté, et n'eut de chaleur que deux ou trois jours après, pendant trois jours.

Le pirate, dont il a été question, fut malade pendant la durée de l'épidémie. Il déclare avoir eu, pendant seize jours, à cette époque, des douleurs dans le côté droit de la poitrine, sans toux, sans crachement de sang, qu'il ne pouvait se coucher sur le côté douloureux. Il avait peu de soif; il vomit à la suite d'une dose d'huile de castor, et était, après les seize jours indiqués, aussi bien qu'aujourd'hui. Ce prisonnier avait la langue noire au début de sa maladie, et il a avoué à M. Oxborough, qu'il l'avait noircie avec de la poudre de cigare. Il n'a pas eu la fièvre jaune à une époque antérieure.

La partie du château More qui est destinée aux prisonniers civils est au rez-de-chaussée ; celle ou se trouvent les militaires est au premier. La cour sur laquelle s'ouvrent les cellules des premiers est étroite, n'a pas plus de treize à quatorze pieds de large. La sentinelle se promène au

milieu. La cour du premier étage est plus grande, plus enfoncée, plus humide.

Les cellules destinées aux prisonniers civils ont six pieds de long sur quatre et demi de large, neuf de hauteur, sont élevées de deux à quatre pieds au-dessus du sol, pavées, éclairées en arrière par une lucarne d'un pied de haut sur six pouces de large, qui est traversée par une croix de fer. Une planche de deux pieds de large sur cinq et demie de long, sert de lit aux prisonniers, et est plus ou moins élevée au-dessus du pavé, sur des rondins.

Les cellules des militaires sont semblables, sauf que trois d'entre elles seulement ont du jour, et qu'elles le tirent de la cour. La sentinelle de cette partie de la prison est vis-à-vis la cellule du pirate, au haut du chemin qui y conduit, sur un plan très-élevé au-dessus de la cour.

Le corps-de-garde se trouve placé entre la cour des prisonniers civils et celle des prisonniers militaires, à gauche du chemin indiqué.

Deux prisonniers, venus en octobre et en novembre, ont eu la fièvre jaune, l'un en Amérique, l'autre cette année, au Sud. On ignore combien, parmi les autres, ont eu cette maladie à une époque antérieure.

Le 26 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 119.

Déclaration du bourreau relativement aux épidémies de 1813 et 1814.

Cet homme, qui occupe la même place depuis vingt-cinq ans, a fait aux soussignés la déclaration suivante.

Pendant l'épidémie de 1813, un des beaux-fils de M. Ross, ancien prévôt de la prison, mourut au château-

More, chez son beau-père. Il avait été trois fois en ville, et c'est trois jours après la dernière qu'il tomba malade.

Le bourreau lui-même alla aussi en ville, et tomba malade pendant la même épidémie.

Aucun des prisonniers ne le fut, et il en a été de même en 1814.

Alors il n'y avait que onze cellules, onze prisonniers. Ceux-ci sortaient de leur cellule une heure dans la journée seulement; les hommes de onze heures à midi, les femmes de midi à une heure; ils n'avaient pas la moindre relation avec les personnes du dehors. La garde restait à l'extérieur, à part une sentinelle au-dedans, contre la porte d'entrée, et cette garde était composée de trois hommes et d'un caporal. Il y en eut six à l'époque où un assassin fut détenu dans la prison, mais il n'y entrèrent qu'après l'épidémie.

Le 26 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 120.

M. *Bissett,* capitaine d'artillerie, Morish castle.

Onze personnes dans la famille : M. et Mme Bissett, six enfans de vingt ans à cinq ans, et trois domestiques mâles. Madame avait éprouvé à la Jamaïque, en 1825, une maladie qui sera décrite plus bas; elle a été malade, ainsi que M. Bissett, dans la dernière épidémie de Gibraltar.

Le 27 septembre, Mme Bissett éprouva des lassitudes, suivies de céphalalgie, de douleurs violentes dans le dos; elle eut des vomissemens bilieux spontanés, sans douleurs d'estomac, sans jaunisse; la fièvre dura cinq jours. Dans sa maladie, elle reçut les soins de MM. les Drs Halahan et

Hennen. Elle eut trois rechutes, deux en ville et une autre après sa translation à Buena-Vista (1).

Les symptômes que Mme Bissett éprouva dans la dernière épidémie sont exactement les mêmes que ceux qui caractérisèrent la maladie qu'elle eut aux Antilles. Cependant, en Amérique, quoique la fièvre se fût dissipée au bout de douze heures, elle eut du délire et une jaunisse qui se prolongea plus de quatre mois : elle n'avait pas de douleurs dans la région du foie. Les forces et l'embonpoint ne revinrent que très-lentement, et sept ou huit semaines s'écoulèrent avant qu'elle pût se traîner jusqu'à la galerie de son habitation. Elle attribue son extrême faiblesse et la longue durée de sa convalescence à l'activité du traitement mercuriel que l'on employa pour combattre les premiers accidens qui s'étaient montrés; les gencives étaient fortement enflammées; la salive coulait très-abondamment.

Les médecins qui donnèrent des soins à Mme Bissett remarquèrent qu'ils n'avaient jamais vu les symptômes fébriles céder en douze heures, dans la fièvre jaune; néanmoins ils qualifièrent, dans les registres, sa maladie de fièvre rémittente, dénomination que l'on donnait aux fièvres qui faisaient périr alors un grand nombre de soldats. La mortalité fut telle, dans la compagnie de M. Bissett, que sur soixante hommes il en mourut quarante. A cette époque, M. Bissett lui-même ne fut pas malade, et les cinq enfans qui passèrent avec leurs parens dix mois à la Jamaïque, n'y éprouvèrent pas non plus la fièvre épidémique.

La famille alla habiter une grande barraque, située près de l'hôpital de l'artillerie, le 15 octobre 1828, et le 13 du mois suivant, M. Bissett tomba malade lui-même :

(1) District du Sud, situé dans le voisinage de l'hôpital d'artillerie, voyez le plan.

mal de tête, stupeur, anxiété, fièvre brûlante pendant quatre jours; vomissemens spontanés, palpitations extrêmement violentes pendant cinq jours; pouls très-fréquent: dyspnée, gémissemens, délire durant quarante-huit heures. Le cinquième jour il survint un tremblement considérable suivi de sueurs fort abondantes, qui amenèrent du soulagement. La peau fut très-peu jaune, il n'y eut pas de lipothymies ni d'hémorragies. MM. Halahan et Quigley, qui donnèrent des soins à M. Bissett, pensèrent qu'il avait une attaque très-violente de la fièvre épidémique.

M. Bissett n'est pas même encore entièrement rétabli. Il se plaint de faiblesse et de douleurs dans les jambes; il n'éprouve pas de dyspnée.

Quoique Mme Bissett ne craignît nullement la fièvre jaune, cependant elle n'alla voir aucun malade, ou du moins elle assista seulement une femme en couches, qui n'avait pas la fièvre épidémique. Elle n'a reçu la visite de personne qui fût malade; et lorsqu'elle fut atteinte de l'épidémie il n'y avait encore eu de conduits à l'hôpital que quatre ou cinq des artilleurs campés à Morish castle. Elle n'allait jamais dans la ville, non plus que ses filles; un des domestiques faisait tous les jours les provisions.

Mme Bissett ne fut assistée que par ses enfans, qui tous, ainsi qu'il a été dit plus haut, ont habité la Jamaïque pendant dix mois, et à une époque où la fièvre jaune régnait avec fureur dans cette colonie. En 1828 ils n'ont pas éprouvé la moindre indisposition, à l'exception d'une des demoiselles qui, pendant deux jours, eut mal à la tête, sans chaleur à la peau. Pendant que Mme Bissett était malade, on tint les portes et les fenêtres ouvertes le jour, et la nuit on ferma seulement les fenêtres. Celle des demoiselles qui eut deux jours mal à la tête ne couchait pas dans la chambre de sa mère; c'était une de ses sœurs qui restait pendant la nuit auprès de la malade.

Les trois domestiques, qui sont soldats, et qui n'ont jamais été dans les Indes-Occidentales, n'entrèrent pas dans la chambre de leur maîtresse; mais ils soignèrent M. Bissett lorsqu'il fut malade, et communiquèrent librement avec leurs camarades campés au château More : on ignore s'ils ont eu des relations avec des malades. Ils n'ont pas cessé de jouir d'une très-bonne santé.

La maison de ville est située dans une des cours du Morish castle, sur le bord d'un rocher qui domine la partie septentrionale de la ville; elle est grande, parfaitement ventilée et entourée d'un jardin bien cultivé. On n'y sent jamais de mauvaise odeur.

Dans la barraque où la famille alla se loger, on ne s'aperçut jamais de la mauvaise odeur de l'hôpital de l'artillerie ou des charriots de malades.

Le 27 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 121.

Prison des détenus pour dettes..

1° *Famille du prévôt.* M. Emmanuel Hassan, huissier en second de la cour civile, est prévôt de cette prison depuis vingt-cinq ans.

Il a eu la fièvre jaune dans une épidémie antérieure, en 1804 : sa domestique l'a éprouvée à Malaga; ses enfans, au nombre de cinq, ont été malades pendant la dernière épidémie. Sa domestique et lui l'ont aussi été plus ou moins gravement.

1° M. Hassan. Il a eu, le 14 août, une fièvre qui a duré jusqu'au milieu du mois suivant, ou un mois environ.

2° Sa domestique, Mariana Cadis. Elle éprouva, pendant la maladie des enfans de son maître, de la céphalalgie: celle-ci fut assez forte le premier jour, faible le second, nulle ensuite. Mariana n'eut pas d'autres douleurs, fut faible et alitée pendant un jour; elle n'est pas sujette aux maux de tête. Elle éprouva, en 1821, à Malaga, les symptômes suivans; frissons, fièvre, face rouge, céphalalgie, douleurs dans les membres et à l'épigastre, sans nausées: épistaxis, jaunisse très-prononcée dans la convalescence. La fièvre dura huit jours; les forces se rétablirent au seizième. Elle fut transportée à l'hôpital du lazaret avec sa mère qui avait éprouvé la fièvre jaune antérieurement; et ses deux sœurs, qui ne l'avaient pas eue, ne cessèrent de se bien porter pendant le reste de l'épidémie.

Les enfans de M. Hassan furent malades dans l'ordre suivant:

Le premier fut affecté un peu avant ceux de M. Lopez, qui demeure vis-à-vis le corps-de-garde de la prison (1), dans le cours d'octobre. Il était âgé de sept ans, le quatrième dans l'ordre de la naissance.

Le deuxième, une fille, tomba malade deux jours après son frère dont elle était l'aînée.

Le troisième, le plus jeune des enfans, garçon de cinq ans, tomba malade trois jours après sa sœur.

Le quatrième, l'aîné des garçons, devint malade dix jours après le dernier.

Le cinquième, la fille aînée, âgée de onze ans, le fut quatre jours après son frère, et elle eut une rechute vingt jours après le début.

Le premier malade eut des frissons, la face et les yeux rouges, la fièvre pendant trois jours. Tous eurent des dou-

---

(1) Voyez le n° 80.

leurs à l'épigastre; le troisième eut une épistaxis; aucun ne fut jaune, pas même deux des enfans qui vomirent noir, le fils et la fille aînés. Tous ces enfans sont considérés par les soussignés comme ayant eu la fièvre épidémique.

M. Hassan désirait que ses enfans contractassent cette affection; il les laissait libres de jouer où ils voulaient, ne les mettait pas néanmoins en contact avec les personnes malades; il croit qu'ils n'allaient pas chez des malades, bien qu'il ne puisse assigner les motifs de sa conviction; et quelques-uns des enfans de M. Lopez, avec lesquels ceux de M Hassan jouent ordinairement, tombèrent malades avant eux. Un détenu de la prison, M. Scotto, tomba aussi malade avant eux, le 13 octobre : mais il n'y avait aucune communication entre les prisonniers et les personnes de la maison de M. Hassan.

La maison habitée par M. Hassan fait suite à la prison, à l'extrémité Nord de laquelle elle se trouve. Elle a une porte sur la cour de la prison et une autre sur le chemin qui conduit au château Morre, le long du corps-de-garde. Au-devant, au côté Nord-Ouest, est un petit jardin; au-dessous est la maison de M. Leakeay (1) qui s'en trouve séparée par un chemin assez large, sur lequel il n'y a pas de porte. L'appartement de M. Hassan est d'ailleurs composé de plusieurs pièces, assez grandes et bien aérées, sans odeur.

2° *Détenus*. Il y avait, au commencement de septembre, dix-sept détenus dans la prison. Mais M. Hassan ayant été malade à cette époque, ne peut faire aux soussignés l'exposition des faits qui ont eu lieu alors, et il prie M. Scotto, l'un des détenus, alors dans la prison, de vouloir bien leur dire ce qu'il a observé à cet égard.

---

(1) Voyez le n° 17.

Des vingt-sept personnes qui se trouvaient dans la prison au commencement de l'épidémie, treize avaient eu la fièvre jaune à une époque antérieure : les autres MM. Manuel Campiña, Moralez, le capitaine Crozier et M. Scotto ne l'avaient pas éprouvée. Une cinquième personne, qui était à la même époque en prison, M. Juan del Laria, et qui s'y trouve encore, a dit aux soussignés qu'il n'avait pas eu la fièvre jaune ; mais M. Scotto qui leur a fait la déclaration contraire la soutient avec l'air d'une profonde conviction, et répète que M. del Laria lui a dit à plusieurs reprises avoir eu la fièvre jaune à Cadix.

Des quatre personnes indiquées, trois furent malades. La première, M. Campiña, sortit de la prison, le 21 octobre ; la seconde, M. Scotto ; la troisième, le capitaine Crozier.

1° M. Manuel Campiña eut à-peu-près les mêmes symptômes que M. Scotto ; la moitié de ses mains fut jaune.

2° M. Scotto. Il tomba malade un mois après M. Manuel Campiña, le 13 octobre, comme il a été dit ; fut deux jours au lit, et avait recouvré toutes ses forces le 23 octobre. Au début, à neuf heures du matin, selles liquides, malaises : à deux heures de l'après-midi, céphalalgie, battement des artères temporales, puis chaleur qui persista pendant à-peu-près douze à quinze heures, sans avoir été précédée de frissons, légères douleurs à l'épigastre. Il n'y en eut aucune autre, et le malade n'éprouva ni nausées ni vomissemens. Pendant la courte durée de la fièvre, le pouls battait quatre-vingt-dix fois par minute. Ayant déjà eu quatre ou cinq selles liquides à minuit moins un quart, M. Scotto prit alors une once d'huile de ricin, et une heure après un verre d'huile d'olive. Des évacuations alvines eurent lieu vers quatre ou cinq heures du matin, et l'une d'elles, d'une abondance extrême, fut suivie d'un

soulagement notable, la céphalalgie ayant beaucoup diminué. Un peu plus tard, M. le Dr Sewell ordonna du jalap, et alors la fièvre était presque entièrement dissipée. Les selles commencèrent à se rapprocher de l'état naturel au troisième jour, et jusque-là M. Scotto prit des purgatifs; au sixième jour, il n'avait plus qu'une selle en vingt-quatre heures. La moitié de sa main droite et ses ongles devinrent jaunes; ses yeux le furent aussi. M. Scotto n'avait pas fait de chute sur la main droite. Il pense que cette légère maladie était une attaque de fièvre jaune, parce que plus tard il a vu le capitaine Crozier sans devenir malade.

Quand il tomba malade, M. Scotto n'avait pas eu de communication directe ou immédiate avec des personnes malades, à part M. Campiña qu'il vit le premier et le second jour de sa maladie, dans la cour et dans la cuisine. Il n'eut pas de communications avec lui les jours suivans, et ne le vit pas dans sa chambre, celle de M. Campiña. Personne n'est venu dans la prison pendant la durée de l'épidémie. Les prisonniers n'avaient pas de domestiques et recevaient eux-mêmes leurs provisions, leurs alimens, par le guichet: et M. Scotto croit avoir contracté sa maladie au moyen d'une serviette qui enveloppait son dîner; dîner qui lui vint, quatre jours de suite, d'une famille où il y avait, M. Scotto en est certain, des personnes atteintes de la fièvre épidémique. Mme Scotto soigna son mari durant sa maladie; elle tomba malade elle-même quinze jours après, à la suite d'une chûte, et succomba à une affection étrangère à la maladie alors régnante, et qui fut désignée par le mot *fièvre maligne*. Un domestique qui avait eu la fièvre jaune à une époque antérieure donna aussi des soins à M. Scotto.

3° Le capitaine Crozier succomba après quatre jours de maladie. Les premiers symptômes se déclarèrent avec violence, à minuit. Le capitaine eut la face et les yeux

rouges, des douleurs dans les membres, de la céphalalgie, tout le corps jaune, après la mort surtout. Il ne rendit de sang par aucune voie, que sache M. Scotto du moins, et il n'eut pas de vomissemens.

M. Crozier n'avait pas eu de communications soit directes, soit indirectes avec les enfans de M. Hassan, qui étaient malades à la même époque que lui. Comme les autres prisonniers, le capitaine n'avait eu de communication avec personne de la ville avant de tomber malade, et l'on pense que son affection lui fut transmise par du linge qu'il fit blanchir chez une femme qui avait des enfans malades chez elle. L'homme qui donna des soins à M. Crozier avait eu la fièvre jaune à une époque antérieure. M. Scotto entra trois fois chez le malade, y resta deux ou trois minutes chaque fois, et lui tint la main pendant une minute. M. Moralez alla aussi une fois chez le capitaine, y resta trois minutes, et lui tint la main pendant une minute environ. M. Del Laria vint aussi plusieurs fois chez le capitaine.

Les prisonniers causaient à tout moment, au guichet de la prison, pendant l'épidémie.

Leurs logemens consistent en huit chambres, dont quatre grandes et quatre petites. Les dernières ont douze pieds de long sur douze de large, et une hauteur moyenne de dix à onze. Les secondes ont les mêmes dimensions en largeur et en hauteur, et une longueur de dix-huit pieds. Les portes des unes et des autres ont quatre pieds et demi de haut, et sont surmontées d'une ouverture circulaire de vingt pouces d'élévation, traversé par des barreaux de bois sans vitres. Au-devant de ces chambres est une galerie de dix pieds de large, ouverte, donnant sur une cour de quatorze à quinze pieds environ dans le même sens. Au-dessous de cette cour en est une autre de même longueur, de largeur à-peu-près égale, plus basse de six pieds, à

l'extrémité Nord de laquelle se trouvent trois cabinets d'aisance parfaitement tenus et qui n'exhalent pas de mauvaise odeur. L'eau de pluie, après avoir rempli des tonneaux qui se trouvent dans le petit jardin de M. Hassan, coule dans la fosse qui correspond à ces cabinets.

Il n'y a ni égoûts, ni mauvaise odeur dans cette maison, qui est dans une situation élevée, tient au corps-de-garde par son extrémité Sud, et est dégagée ailleurs de toute habitation. Elle est sur le chemin de la prison militaire, et un peu au-dessous.

Comme il vient d'être dit, le corps-de-garde fait suite à la prison avec laquelle il se continue sans interruption. Il est contre la porte d'entrée de la maison, grand et bien éclairé. Il n'y a point d'égoût ni à son pourtour, ni à celui de la prison; et les latrines où vont les soldats sont à une portée de fusil du corps-de-garde, sur une partie plus élevée du rocher.

Le 20 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 122.

Famille de *Maria Dolores Corté,* maison située à peu de distance du château More.

Elle était composée, au commencement de l'épidémie, de trois personnes, Maria Dolores Corté, son mari et un enfant d'un an. Le mari et l'enfant ont été malades durant la dernière épidémie; le mari est mort à l'hôpital civil le 25 octobre.

Celui-ci éprouva, au début, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres et dans les reins, eut la face rouge, les yeux extrêmement injectés, rouges comme du

sang dit sa femme. Les vomissemens ne furent pas spontanés, il n'y eut pas de douleurs à l'épigastre. Le malade eut une rechute, des hémorragies nazales abondantes, et il succomba au quarantième jour de son entrée à l'hôpital.

Cet homme, auparavant domestique de M. le Dr Foote, était charretier depuis trois mois quand il tomba malade. Allant tous les jours par la ville, couchant à la maison, il chargea sur un charriot les effets d'une famille dans laquelle venait de mourir une personne qu'il avait vue expirer, et les transporta au Champ-Neutre, le jour même où il éprouva les premiers symptômes de sa maladie.

L'enfant, qui s'était bien porté depuis sa naissance, tomba malade trois ou quatre jours après son père, éprouva, au début, une vive chaleur bientôt accompagnée de sueurs copieuses. La chaleur dura quatre ou cinq jours, après lesquels l'enfant se trouva assez bien. Il continua à téter pendant le cours de sa maladie comme à l'ordinaire, eut des selles vertes, ne vomit pas, même après l'administration de l'huile de ricin et n'eut pas de jaunisse.

L'enfant coucha avec son père la nuit du jour où il tomba malade, et la mère allait tous les jours à l'hôpital deux ou trois fois pour y soigner son mari.

Le logement de la femme Corté consiste en une chambre de moyenne grandeur, planchéyée, assez ventilée, sans odeur ; et la pente du rocher sur laquelle elle se trouve est assez rapide. Il n'y a d'égoût qu'à une distance assez considérable.

Le 20 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 123.

Famille d'*Antonio Francisco*, même maison.

Elle est composée d'Antonio Francisco, garçon de magasin, sa femme, son beau-frère, et cinq enfans; en tout huit personnes, dont deux, la femme d'Antonio et sa fille aînée ont eu la fièvre jaune en 1804 ou en 1814. Antonio lui-même ne l'a jamais éprouvée, quoiqu'il habitât Gibraltar en 1813 et en 1814. Ses enfans sont âgés de dix-sept ans à quatre ans. Toute la famille a été transférée au Champ-Neutre sous des tentes, dans la dernière épidémie, le 7 septembre, et elle s'y est toujours bien portée, à part l'enfant de quatre ans qui tomba malade quatre ou cinq jours après la sortie de la ville.

Cet enfant eut de la chaleur deux ou trois jours, dans la soirée, pendant un quart d'heure ou une demi-heure, de la céphalalgie, des fatigues, de la somnolence. Sa mère n'observa ni nausées ni vomissement, et pense que son enfant ne s'est pas plaint parce qu'il était trop jeune. Il ne fut pas jaune. Il était parfaitement rétabli après huit jours, et mangea comme à l'ordinaire pendant le cours de sa maladie.

Personne, au moment où ce jeune enfant tomba malade, n'avait été dans la ville depuis le 7 septembre, et personne n'y alla ensuite, à part le mari. Cet homme ne venait qu'à l'entrée de la rue Royale, au carrefour; il n'y voyait pas de malades, couchait tous les jours dans la tente, et y rentrait sans précautions.

L'enfant fut séparé, pendant sa maladie, du reste de sa famille, et dormit avec sa mère qui l'avait toujours dans les bras.

La chambre occupée par cette famille est contre la pré-

cédente et au-dessus d'elle; elle a environ huit pieds de long sur sept de large, et une hauteur moyenne de six.

Le 20 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 124.

Famille de *Francisco Pataïno,* même maison.

Elle est composée de deux personnes, Francisco Pataïno, charretier, et sa femme, qui ont eu l'un et l'autre la fièvre jaune en 1813, et ont été bien portans durant la dernière épidémie. La chambre qu'ils occupent est au-dessous de celle de la première famille; elle regarde à l'Ouest et donne sur une petite cour.

Le 20 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 125.

Famille de *Jérôme Benvenuto,* maison *Molinari,* n° 25, près de la précédente.

Elle est composée de huit personnes dont six enfans, Jérôme Benvenuto, journalier, et sa femme. Aucune n'a éprouvé la fièvre jaune à une époque antérieure à la dernière épidémie. Benvenuto seul a été indisposé sur la fin de son cours. Il avait éprouvé le typhus à Mayence, étant alors au service de Napoléon; il dit même à sa femme, au milieu de l'indisposition dont il sera question tout-à-l'heure, qu'il avait vomi noir à cette époque. Sa femme étant venue de Malaga en 1813, lorsque l'épidémie régnait à Gibraltar, elle fut arrêtée au cordon espagnol, où, d'après son récit, plusieurs personnes moururent d'une

fièvre maligne avec gonflement de la face et une couleur jaune-verdâtre. Elle embrassa une de ses amies atteinte de cette affection, et ne fut pas malade.

Benvenuto eut, dans un des derniers jours de l'épidémie, quelques frissons qui ne furent pas suivis de chaleur, et après lesquels il y eut de médiocres sueurs; un peu de céphalalgie et des douleurs de dos s'y joignirent. Il prit le lendemain un peu de sel d'Angleterre, et après vingt-quatre heures il était parfaitement bien, à cela près d'un peu de faiblesse qui ne lui permit de travailler qu'après quatre ou cinq jours. Il mangea peu le jour où il fut malade, bien qu'il eût de l'appétit.

Benvenuto conduisait des malades au lazaret et à l'hôpital, allait partout où on le demandait; il revenait chez lui sans prendre de précautions, embrassait ses enfans comme à l'ordinaire, avait avec toute sa famille les mêmes relations qu'auparavant.

Sa femme coucha avec lui durant son indisposition, donna des soins à quelques-uns de ses voisins qui habitaient pendant l'épidémie la chambre contiguë à la sienne; et, comme il a été dit, elle n'a pas cessé d'être bien portante, à cela près d'une éruption aux membres, qui disparut spontanément et qui fut accompagnée de céphalalgie, d'étourdissemens, sans chaleur, nausées, ou vomissemens. Elle allait tous les jours en ville pendant la durée de l'épidémie, y restait plus ou moins, ne recevait pas de malades chez elle, ne changeait pas de vêtemens en revenant de chez ses voisins; mais elle lavait ses mains avec de l'eau et du vinaigre avant de toucher ses enfans.

Trois de ceux-ci allaient fréquemment en ville, et le fils aîné, âgé de neuf ans, accompagnait souvent son père.

Le logement consiste en une pièce de médiocre grandeur, assez bien éclairée et suffisamment ventilée, qui est à l'extrémité Est de la maison. La porte s'ouvre sur une

espèce de cour qui règne tout le long du côté Nord, et cette cour, d'environ huit pieds de large, est fermée par une grille en bois. Une gueule d'égoût, recouverte d'une grille en fer, et des latrines se trouvent à l'extrémité Ouest de la cour, le plus loin possible de la porte de la chambre indiquée. Les latrines ne donnent pas d'odeur à raison de la grande déclivité de la fosse qui se rend dans l'égoût principal de la rue, d'où s'exhale de la mauvaise odeur par le vent d'Ouest.

La femme Benvenuto a trouvé l'été de 1828 plus chaud que celui des années précédentes; mais elle croit que cette sensation aurait bien pu dépendre de son état de grossesse. Son mari ne s'est pas plaint de la chaleur.

Le 20 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 126.

Famille de *José Molinari*, même maison.

Cette famille est celle du propriétaire, qui est menuisier, et occupe le premier étage de la maison. Elle est composée de Molinari, sa femme et cinq enfans, dont le plus âgé a huit ans, le plus jeune deux ans et demi. Molinari a eu la fièvre jaune en 1813; sa femme a été malade en 1800, à Cadix, pendant l'épidémie qui a régné dans cette ville à cette époque. Étant à Gibraltar, pendant les années 1813 et 1814, elle s'y est bien portée.

Ses enfans n'ont pas cessé de jouir d'une bonne santé pendant la dernière épidémie, et n'ont pas eu la plus légère indisposition, pas même un mal de tête.

Molinari travaillait à Gibraltar à cette époque, dans un atelier où il était seul. Il faisait les provisions, et les objets

entourés de papier étaient reçus comme à l'ordinaire. Sa femme et ses enfans ne descendirent jamais dans la ville pendant la durée de l'épidémie et n'allèrent pas non plus chez les voisins du rez-de-chaussée où il y avait des malades : Mme Molinari est sûre que ses enfans n'y sont jamais allés, parce que s'il lui arrivait quelquefois de se promener autour de la maison, elle enfermait ses enfans dans son appartement. Son mari ne voyait pas de malades en ville, et ne renvoya pas un de ses locataires qui avait des malades, dans la crainte de perdre huit mois de loyer qu'il lui devait. Mme Molinari ne reçut de visite de qui que ce soit dans le cours de la dernière épidémie.

La maison de Molinari est à vingt-cinq pieds environ de celle dont il a été question dans le document précédent, et à quarante au moins de la gueule de l'égoût principal de la rue. Elle est bâtie depuis trois ans et demi, et habitée depuis trois. On ne sent, au premier, d'autre odeur que celle qui vient de l'égoût de la rue par le vent d'Est. L'escalier donne sur la petite cour dont il a été question, et qu'il faut traverser pour sortir de la maison. L'appartement est composé de deux pièces, grandes, bien aérées, et d'une cuisine.

La chaleur de l'été de 1828 a semblé à Molinari la même que dans les années précédentes.

Une troisième famille demeurait, pendant le cours de l'épidémie, à côté de Benvenuto. Le chef de cette famille, où il y eut plusieurs malades, s'appelle Pedro, et habite maintenant la maison de Toni Boñasco.

Le 23 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 127.

Famille d'*Antonio Florentino,* district de Buena Vista, maison contiguë à celle de *Molinari*.

Elle est composée d'Antonio Florentino, batelier, et de sa femme, nouvellement mariés. Sa femme a eu la fièvre jaune en 1813 : lui ne l'a point éprouvée dans une épidémie antérieure à la dernière, au moins la chose paraît certaine. Il a été malade dans le cours de celle-ci, un mois, ou trois ou quatre semaines après sa belle-sœur dont il sera question dans l'histoire de la famille suivante.

Il eut des douleurs dans le dos et dans les membres, au début, de la céphalalgie; se plaignit d'avoir froid et se vêtit davantage que de coutume : sa figure et ses yeux furent très-rouges. La chaleur succéda au froid et persista pendant deux jours; des sueurs eurent lieu deux nuits de suite. Il n'y eut ni douleurs à l'épigastre, ni nausées ni vomissement ; mais le malade eut des douleurs de côté qui l'empêchèrent en quelque sorte, pendant plusieurs jours, de se mouvoir. Ses évacuations alvines ne furent pas noires; il n'eut point de diarrhée. Florentino fut sans appétit, ne prit que des bouillons pendant huit jours, ne fut pas alité, alla tous les jours à son bateau, et fut plus de deux semaines à recouvrer ses forces.

Il allait fréquemment en ville pendant la durée de l'épidémie, toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Ses relations avec sa femme et avec l'autre famille dont il va être question furent toujours les mêmes pendant, après et avant son indisposition.

Le logement de cette famille consiste en deux pièces, grandes, bien aérées, parfaitement tenues, élégantes même.

Le 23 février 1827.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 128.

Famille de *José Moll*, msison séparée de la précédente par un intervalle de quatre pieds.

Un mineur, José Moll, sa femme et cinq enfans composent cette famille, et sont restés dans la maison qu'ils habitent tout le temps de l'épidémie. Moll et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1804 : il en est de même de trois de leurs enfans. Des deux autres, l'un n'était pas né en 1813 ; l'autre, une jeune fille, n'a pas eu la maladie épidémique à cette époque, et a été malade dans le cours de la dernière épidémie.

Cette jeune fille fut atteinte avant la Toussaint, antérieurement aux locataires de la maison Molinari; éprouva, au début, des frissons, de la céphalalgie, des douleurs dans le dos et dans les membres. La face fut rouge, les yeux gonflés la première nuit; la chaleur succéda aux frissons et dura deux jours; les sueurs furent copieuses; la langue fut blanche et chargée; il n'y eut de douleurs dans aucune partie du ventre; la malade vomit spontanément le premier jour seulement, la nuit, au moment où les frissons se manifestèrent, et elle eut de la diarrhée pendant huit jours, à compter du début de la maladie. La peau fut jaune, les ongles ne le devinrent pas; cette jeune fille n'avait pas éprouvé d'indigestion.

Elle allait souvent en ville dans une maison voisine de celle de M. Danino, chez un épicier où il n'y avait pas de malades, où elle n'en vit pas. Sa mère n'avait pas vu de malades avant que sa fille ne le fût; peu de personnes venaient la voir, et celles qui venaient avaient déjà eu la fièvre jaune antérieurement. Sa fille n'avait pas été chez d'autres personnes que l'épicier dont il vient d'être question.

Le dernier enfant, celui qui ne fut pas malade pendant la dernière épidémie, allait tous les jours à la porte de Mer, et par différentes rues de la ville, faire des commissions pour ses frères qui ont un bateau. On ignore s'il alla dans quelque maison où il y avait des malades; on le lui avait défendu.

L'habitation de cette famille consiste en deux petites pièces bien propres qui forment toute une maison exposée à l'Ouest, au-devant de laquelle règne une galerie. Point d'odeur dans cette maison ni dans la précédente, à part celle qui vient du grand égoût. Il n'y a ni latrines, ni égoût particulier.

Les deux familles sont presque constamment ensemble, et les soussignés les ont trouvées réunies chez la femme de Florentino. Celle-ci et sa jeune sœur croient que l'été de 1828 a été le même que celui des années précédentes. Leur mère pense que la température était plus élevée que de coutume avant le développement de l'épidémie.

Le 23 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 129.

Maison de *Francisco Perez,* chévrier, située à sept cent douze pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et à près de cinq cents pieds des maisons correspondantes de la ville les plus élevées.

Perez, sa femme, sa mère, un de ses frères, un beau-frère, trois domestiques, et ses enfans, en totalité douze personnes, habitent cette maison. Perez et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1813; les autres ne l'avaient pas éprouvée avant la dernière épidémie et ont été malades dans son cours.

Le premier atteint fut le beau-frère de Perez. Il tomba malade le 20 septembre, étant allé ce jour-là dans la ville et pour la première fois depuis cinq à six semaines.

Le deuxième fut un domestique qui accompagnait le beau-frère de Perez le jour où il descendit dans la ville. Alors il n'y avait pas été depuis le commencement de l'épidémie.

Le troisième, un autre domestique qui allait journellement dans la ville.

Le quatrième, un homme qui pensait avoir eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Il tomba malade le lendemain du jour où il chargea un mort et un matelas sur une voiture.

Le cinquième, la mère de M. Perez, qui n'avait pas été dans la ville depuis et bien avant le début de l'épidémie.

Les sixième et septième, deux enfans qui n'avaient pas non plus été dans la ville depuis la même époque.

Le huitième, un frère de M. Perez qui allait tous les jours dans la ville, place de la Verdure.

Le neuvième, un homme qui allait chercher tous les jours de l'eau à la porte de Terre.

Le dixième, un garçon de vingt ans qui n'allait pas dans la ville tous les jours.

Premier malade. Au début, frissons, céphalalgie, douleurs dans les membres et dans les reins. La chaleur succéda aux frissons et diminua au troisième jour de la maladie: la face et les yeux furent rouges; les vomissemens suivirent l'administration d'une certaine quantité d'huile d'olive: il n'y eut ni douleurs à l'épigastre, ni jaunisse, ni évacuations alvines noires, et le malade ayant mangé quelque chose d'indigeste dans la convalescence eut une rechute, en sorte qu'il fut plus d'un mois avant de recouvrer ses forces.

Cet homme, comme il a été dit plus haut, alla dans la ville

le jour où il tomba malade, y porta du lait pour les habitans d'une maison, place de la Verdure, où se trouvait un cuisinier mourant. Il n'entra pas dans cette maison, ne porta de lait nulle part ailleurs : mais la femme du cuisinier lui apporta elle-même le vase dans lequel il versa le lait. Il était allé en ville avec le second malade qui fut affecté un jour après lui, et il ne le quitta pas. Ils allèrent ensemble au Champ-Neutre acheter des légumes, et c'est en les prenant que le beau-frère de Perez sentit du mal de tête.

Perez allait tous les jours dans la ville, y avait vu, deux ou trois jours avant le début de la maladie de son beau-frère, des personnes malades, et le jour même où cette maladie débuta, il avait vu le cuisinier dont il a été question plus haut, et il s'était approché de son lit. Mme Perez allait aussi assez souvent dans la ville, mais elle n'y avait pas vu de malades avant le début de l'affection de son frère.

Le second malade eut des symptômes semblables à ceux que le premier avait éprouvés.

Cinquième malade. C'est la mère de M. Perez. Elle n'avait pas été dans la ville depuis une époque antérieure à l'établissement du cordon quand elle tomba malade, et elle éprouva des symptômes graves. Au début, frissons légers, céphalalgie, douleurs universelles dans les membres et dans les articulations. La chaleur succéda aux frissons, fut vive, et dura trois jours, accompagnée de sueurs pendant la nuit. Il y eut du délire et des selles involontaires dans le même temps, le deuxième ou le troisième jour de la maladie, et une épistaxis; la face et les yeux furent rouges. Il n'y eut d'ailleurs ni nausées, ni douleurs à l'épigastre, ni évacuations alvines noires, ni jaunisse; des vomissemens eurent lieu spontanément à la suite d'une dose assez copieuse d'huile d'olive. La malade se promenait le cinquième jour au jardin, mais elle ne recouvra ses forces que plus d'un mois

au-delà du début de la maladie. L'appétit était revenu avant le quinzième jour de l'affection, du huitième au dixième ; mais le premier malade ayant eu une rechute pour avoir trop mangé, Mme Perez mangea peu dans les dix premiers jours de sa convalescence.

Sixième malade, José Perez, âgé de six ans. Il n'avait pas été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie. Au début, frissons, céphalalgie, douleurs dans les membres et dans les reins : bientôt chaleur assez intense qui persista pendant trois jours et qui fut accompagnée de sueurs : face rouge et enflée, yeux injectés. Des vomissemens suivirent l'administration de l'huile d'olive et de l'eau tiède, pendant douze heures environ, jusqu'au moment où on donna de l'huile de ricin. Il n'y eut ni hémorragie, ni selles noires, ni jaunisse, ni suppression d'urine. L'appétit fut promptement rétabli et satisfait en cachette par la grand'mère. Le malade recouvra ses forces quinze jours après le début de l'affection.

Septième malade, Marequita Perez. Malgré la première déclaration de la mère relativement à l'époque à laquelle cette enfant avait été dans la ville avant de tomber malade, l'un des soussignés (M. Chervin) desire qu'elle soit interrogée de nouveau à ce sujet, pose lui-même la question, et cette femme répond, comme la première fois, que Marequita n'avait pas été à Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie, un mois avant de tomber malade. Elle éprouva au début de la céphalalgie, des douleurs dans le dos et dans les membres, des frissons. La chaleur s'établit promptement, fut accompagnée de sueurs médiocres; la figure devint rouge et enflammée, les yeux furent injectés. Il y eut des nausées, puis des vomissemens qui succédèrent à l'administration d'une certaine dose d'huile d'olive. Les nausées se dissipèrent avec la fièvre, ou deux jours après le début. Les yeux et la peau ne furent pas jaunes.

Ainsi, trois des personnes qui tombèrent malades n'avaient pas été dans la ville au moins un mois avant le début de leur affection; et les deux premières n'y allèrent qu'une fois pendant l'épidémie.

Les malades ne furent pas séparés des personnes bien portantes. Les hommes couchaient dans une chambre, les femmes dans une autre; chacun avait son lit.

Aucun des voisins de Mme Perez ne vint chez elle pendant la maladie de sa famille. Les domestiques de M. Creswel (1) n'y vinrent pas non plus.

Outre la famille de Mme Perez, plusieurs personnes vinrent habiter sa maison pendant la durée de l'épidémie.

Trois d'entre elles, Lorenzo Parody, sa femme et une domestique, vinrent avant qu'il n'y eût de malades chez Mme Perez, et y restèrent trois mois, jusqu'à la fin de l'épidémie. M. Parody allait tous les jours en ville, la domestique quelquefois; sa femme resta quinze jours de suite renfermée chez elle, et y fut un peu malade, au rapport de sa domestique qui ignorait si la maladie était la fièvre épidémique. Mme Parody n'avait pas de communication avec la famille Perez; sa domestique y alla quelquefois, et fut toujours bien portante. On croit qu'elle n'avait pas été malade depuis le commencement de l'épidémie, avant de venir chez Mme Perez. On ignore si elle avait eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures.

Le garde magasin de M. White, négociant anglais à Gibraltar (Miguel Paul), occupa pendant l'épidémie un corps de bâtiment composé de deux pièces, où se trouvent les soussignés, il l'habitait avec sa femme et ses enfans, au nombre de quatre, dont un à la mamelle. Paul et sa femme avaient eu la fièvre jaune à une époque antérieure; un de leurs enfans, âgé de quatre ans, fut malade ici, un peu

(1) Voir le document n° 130.

avant le début de l'affection de la mère de M. Perez, et après le commencement de la maladie de la quatrième personne de la famille de cette dernière. Cet enfant n'avait pas été dans la ville depuis l'origine de l'épidémie, fut faible et parut mal portant pendant un mois. Ses frères, à l'exception de celui qui était à la mamelle, furent malades à la fin de l'épidémie, quand leurs parens furent rentrés dans la ville. Cet enfant allait, malgré la défense qui lui en avait été faite, chez les malades de la famille Perez : ceux qui avaient six et sept ans n'y allaient pas. Paul et les siens mangeaient avec la famille de Perez.

Une domestique de M. Howell vint, déjà malade, chez M. Perez, qui l'admit au milieu de ses malades.

Une autre personne, de dix-huit ans, logea aussi chez lui pendant l'épidémie, ne dormit pas dans la chambre des malades, et croit avoir eu la fièvre jaune en 1813. Elle n'allait pas dans la ville.

Suivant Mme Perez, l'été de 1828 a été plus frais que celui des années antérieures : il y a une grande différence entre la chaleur de la ville et celle qu'on éprouve dans son habitation : quelquefois cependant la chaleur y est forte, mais pas autant que dans la ville, et l'on y sent toujours du vent. Le terrain qui l'entoure est cultivé, excepté du côté du nord, dans une petite étendue ; et comme il est très-déclive, on est obligé de le soutenir par des murs. Il n'est abrité ni d'un côté ni de l'autre.

Les 25 février et 1er mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

L'habitation de Perez est située dans une gorge et se trouve dominée de trois côtés ; à l'Est, par la montagne ; au Nord et au Sud, par deux collines. Celle du Nord est

très-rapprochée de la maison. Il y a, près de celle-ci et à l'Ouest, une très-grande quantité de fumier.

Signé CHERVIN.

La maison Perez est située à-peu-près à égale distance de la base et du sommet du rocher qui offre une fort légère concavité dans ce point, de manière qu'elle est parfaitement ventilée au Midi, au Nord et à l'Ouest. Il est réellement impossible d'imaginer une situation meilleure, et les soussignés, en déplorant l'espèce d'opposition qui existe entre cette déclaration et celle de M. Chervin, croient néanmoins devoir y insister comme sur une chose qui est de la plus grande évidence, pour eux et pour toute les personnes qu'ils connaissent. Le fumier dont il a été parlé est une espèce de terreau fort sec.

Signé D. BARRY, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 130.

Maison de M. *Creswel*, à six eent quatre-vingts pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, à quatre cent soixante-quinze pieds au-dessus de la partie la plus élevée de Flat bastion Road.

La famille de M. Creswell était composée, au commencement de l'épidémie, de onze personnes : M. et Mme Creswell, leurs deux filles, leurs deux fils et cinq domestiques, parmi lesquels trois jardiniers qui ne couchaient pas à la maison.

A la même époque, M. Cowell habitait la maison de M. Creswell, son beau-père; et sa famille, composée de six personnes, madame, deux enfans et trois domestiques, y demeurait aussi.

Deux des jardiniers de M. Creswell avaient eu la fièvre

jaune à une époque antérieure à la dernière épidémie : les autres membres de la famille, à l'exception des deux plus jeunes enfans, ont été malades pendant l'automne de 1828, et les deux filles de M. Creswell ont succombé. Une domestique de M. Creswell est tombée malade la première.

1° Famille de M. Cowell. Une seule personne de cette famille, la domestique dont il vient d'être question (Mary Dumbar), a été malade pendant la dernière épidémie. Les symptômes qu'elle a éprouvés ont été exposés aux soussignés par M. Creswell. Ils débutèrent le vendredi 19, et, le lundi 22, la malade quitta la maison et fut transportée dans la ville.

Cette femme, d'une constitution forte et vigoureuse, eut d'abord de la céphalalgie et une douleur de côté sans toux, qu'on prit pour une pleurésie. Saignée le samedi, elle fut mieux le lendemain; le lundi, ses yeux étaient rouges, son visage enflammé. Le médecin de M. Creswell la vit, et prononça qu'elle avait la fièvre épidémique. Elle eut des vomissemens après être revenue dans la ville, où le médecin de M. Cowell lui donna des soins. Celui-ci ne fut pas de l'avis du médecin de M. Creswell, et M. Cowell attribue cette dissidence à ce que son médecin fut mécontent de n'avoir pas vu le premier sa domestique.

Suivant M. Creswell, cette femme n'avait pas été dans la ville dans les sept jours qui ont précédé le début de sa maladie; et, suivant M. Cowell, dans les quatre ou cinq derniers jours seulement. Elle s'était promenée, le vendredi 19, avec un domestique de la maison, vers la batterie de Willis, qui domine le Champ-Neutre.

Personne de la famille de M. Cowell n'avait eu la maladie épidémique à une époque antérieure, et trois heures après avoir connu l'opinion du médecin de M. Creswell, M. Cowell et sa famille avaient quitté la maison de ce dernier pour aller directement au Champ-Neutre; et ayant

appris, à la ferme de Perez, que la fièvre épidémique existait dans le jardin de Morillo, M. Cowell évita de passer devant, bien que ce fût le chemin le plus court.

M. Cowell ne se rappelle pas avoir entendu parler de la maladie de sa domestique avant que le médecin de M. Creswell eût prononcé que c'était un cas de fièvre jaune, c'est-à-dire trois heures avant son départ pour le Champ-Neutre. M. Cowell croit pouvoir affirmer que, pendant ce court espace de temps, sa femme et ses enfans n'eurent aucune relation avec cette domestique. Il ignore ce qui a eu lieu à cet égard auparavant.

M. Cowell allait tous les jours dans la ville jusqu'à cette époque, et en revenait sans précautions. Il pense que quand sa domestique y allait, elle ne voyait pas de malades. A compter du commencement d'octobre, il ne vint plus dans la place, resta constamment au Champ-Neutre.

M. Cowell est né aux Antilles, est venu en Europe à l'âge de douze ans, est resté dans l'intérieur de la place en 1814, pendant l'épidémie, sans cesser d'y être bien portant. Au Champ-Neutre, il vit souvent M. Creswell durant sa maladie, y restait peu de temps chaque fois, le toucha une ou deux fois, ne lui donna pas de soins dans le sens ordinaire de ce mot. Les fenêtres de la chambre du malade étaient toujours ouvertes quand M. Cowell y entrait: ce dernier ne prenait pas de précautions en rentrant dans sa famille. Ses enfans n'allèrent pas chez M. Creswell, et leur mère n'y alla que le jour de son arrivée.

2° Famille de M. Creswell. Suivant la déclaration de M. Creswell, Mlle Élisabeth, la plus jeune de ses filles, tomba malade le 20 septembre, samedi au soir, un jour plus tard que la domestique de M. Cowell. Suivant ce dernier, ses belles-sœurs n'étaient pas encore malades quand il alla au Champ-Neutre, le 22; seulement Mlle Élisabeth s'était plaint d'une douleur de côté qu'elle aurait eue quatre

jours avant à un degré remarquable, et qui la faisait souffrir depuis deux mois; et cette déclaration de M. Cowell est confirmée par une information ultérieure prise par M. Byam, de laquelle il résulte que Mlle Élisabeth tomba malade le 23 septembre. Elle mourut au neuvième jour de sa maladie suivant M. Creswell, au septième ou au huitième suivant M. Byam, officier du 43e régiment et ami de la maison. Elle eut du délire, une suppression d'urines très-marquée. On ignore (M. Byam) si elle fut jaune, si elle eut des vomissemens noirs.

Mlle Élisabeth, comme toutes les personnes de la famille de son père, n'avait pas été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie quand elle tomba malade; mais elle avait visité, le samedi 20 septembre, avec madame sa mère, la domestique malade de M. Cowell, fait sur lequel aucun doute ne saurait s'élever, M. Creswell en ayant fait lui-même la déclaration par écrit aux soussignés, entre lesquels s'étaient élevés quelques doutes à ce sujet. On n'imaginait pas alors, dit M. Creswell dans sa première déclaration, que la domestique de M. Cowell fut atteinte de la maladie épidémique régnante, et on entrait dans sa chambre sans précaution.

Mlle Mary, sœur aînée de Mlle Élisabeth, tomba malade la veille de la mort de cette dernière, qu'elle ne voulut pas quitter, malgré les prières qui lui furent faites de suivre son père au Champ-Neutre. Elle éprouva, comme sa sœur, une rétention d'urine bien marquée, n'eut pas de délire, succomba comme il a été dit; mais M. Byam, qui donne aux soussignés ce peu de détails sur les symptômes, ignore s'il y eut jaunisse et vomissement noir.

M. Creswell, cédant aux sollicitations de sa famille, alla au Champ-Neutre avec ses deux fils, le mercredi 23 septembre, ne fit que traverser une petite partie de la ville, et tomba malade le troisième jour qui suivit son arrivée;

c'était peut-être, a dit M. Byam, le cinquième jour. Ce dernier déclare en outre que M. Creswell éprouva, au début de l'affection, des vomissemens, de la diarrhée, des douleurs de ventre comparées à celles qui seraient produites par des charbons brûlans; qu'il n'avait alors ni céphalalgie, ni douleurs dans les membres; qu'il eut du délire au troisième jour de sa maladie, et qu'au neuvième, il n'avait pas encore recouvré complétement l'usage de ses facultés intellectuelles. Alité pendant dix jours, il rendit beaucoup de sang par les selles et eut quelques écorchures aux fesses. M. Creswell a déclaré en outre aux soussignés qu'il avait vomi, à deux reprises différentes, du sang pur; et que cette évacuation l'avait soulagé; qu'il ne se rappelait pas les menus détails relatifs aux symptômes de sa maladie; qu'il avait eu un peu de délire. Il revint, au commencement de sa convalescence, du Champ-Neutre à la ville, et le retour complet des forces fut lent.

Ses deux fils venaient quelquefois dans sa tente, au rapport de M. Byam, lui donnaient à boire, et chassaient les mouches autour de son lit; et, après que M. Creswell eut été transporté dans une barraque (c'était trois jours après le début de sa maladie) ses enfans lui rendirent les mêmes soins, et M. Byam les vit souvent, un à un, dans la barraque de leur père. Il n'ont pas cessé d'être bien portans.

Une femme qui avait eu la fièvre jaune en 1804, et un domestique qui disait l'avoir éprouvée à Cadix, donnèrent des soins à M. Creswell, au Champ-Neutre, et jouirent aussi d'une bonne santé.

Mme Creswell quitta la maison deux jours après la mort de Mlle Mary, et resta dans la ville jusqu'à la fin de l'épidémie, près de la Bibliothèque militaire. Suivant la déclaration de M. Byam, Mme Creswell fut malade pendant vingt-quatre heures, peu avant la mort de la plus jeune

de ses filles, et fut faible ensuite pendant quelque temps. Elle tomba de nouveau malade en ville, peu après le retour de M. Creswell, et fut huit à dix jours au lit.

Le domestique qui était resté chez M. Creswell, après son départ pour le Champ-Neutre, fut malade après le retour de son maître dans la ville. Ce domestique allait tous les jours dans la place y faire les provisions, avant de quitter la ferme.

Suivant la déclaration de M. Creswell, la température de l'été est beaucoup plus fraîche dans sa maison que dans la ville; la chaleur n'y est forte que dans l'après-midi; l'été dernier a été beaucoup plus frais que d'ordinaire et généralement très-agréable.

M. Drinkwater, ici présent, déclare avoir entendu dire que la fièvre jaune s'est développée dans la maison de M. Creswell ici en 1813, à ce qu'il croit; qu'une dame Jack, venue malade à cette époque dans la maison, y apporta la maladie épidémique. Relativement au même sujet, M. Creswell a entendu des déclarations contraires: d'une part, que la maison avait toujours échappé à l'épidémie; de l'autre, que la fièvre jaune y avait toujours régné pendant les épidémies qui ont eu lieu à Gibraltar.

Le 12 avril 1829, les soussignés interrogèrent Mary Dumbar, la domestique de M. Cowell, qui tomba malade à la ferme de M. Creswell. Cette femme leur déclara ce qui suit :

Le jeudi soir, 18 septembre, ou le mercredi 17, elle se sentit un peu de mal de tête en se promenant; mais elle ne fut complétement malade que le lendemain matin. Frissons, tremblement, vertiges, céphalalgie très-violente, douleurs dans toutes les parties du corps, et notamment dans le côté droit: pas la moindre toux. La fièvre fut ardente pendant deux jours, et suivie de sueurs abon-

dantes, et même de froid et de tremblement. Il y avait de la chaleur dans les yeux; mais comme elle ne s'est pas vue au miroir, Mary Dumbar ne peut dire si ses yeux et sa face étaient rouges. La douleur d'estomac était si forte, qu'elle ne pouvait rien prendre. Il y eut, après la saignée, deux vomissemens qui n'avaient été provoqués par l'ingestion d'aucun médicament. Lorsqu'elle se leva, après deux jours et demi de maladie, Mary Dumbar vit bien qu'elle avait la langue chargée, mais elle ne pense pas qu'elle fût jaune; elle croit se rappeler pourtant qu'on lui dit qu'elle était jaune. Pendant la convalescence les cheveux et l'épiderme tombèrent.

Mary Dumbar était à la ferme depuis à-peu-près quinze jours quand elle y est tombée malade; elle ne peut assurer, à deux jours près, s'il y avait bien positivement quinze jours : toujours est-il qu'elle n'était pas venue à Gibraltar, et qu'elle ne peut attribuer sa maladie qu'aux promenades qu'elle faisait le soir aux environs de la ferme. Elle dit d'ailleurs qu'elle n'a vu à Gibraltar aucun malade, attendu qu'il n'y en avait pas au moment où elle en est sortie.

Le jeudi 18 septembre, ou le mercredi 17, elle alla le soir se promener au camp des sapeurs-mineurs avec les deux jeunes garçons de M. Creswell et les domestiques de la maison; elle sentait déjà un peu de mal de tête, et ce fut le lendemain, à deux heures après-midi, qu'elle fut saisie du frisson. Il n'y avait encore personne de malade dans la famille Creswell, et elle n'apprit qu'il y avait des personnes atteintes de la fièvre épidémique, dans la ferme voisine, que lorsqu'elle fut malade elle-même.

Le vendredi, les deux demoiselles Creswell, leur mère et M. Creswell vinrent dans sa chambre, pour la rassurer et pour l'engager à prendre quelques médicamens; Mme Creswell demeura même auprès d'elle pendant tout le temps qu'on la saigna. Le lendemain, Mlle Élisabeth, qui était

venue avec sa sœur savoir de ses nouvelles, l'aida à se lever du lit et à se mettre sur son séant : déjà elle avait commencé à suer. Mary Dumbar partit de la ferme le lundi, et Mlle Élisabeth était malade depuis le matin et déjà au lit.

Le 12 avril 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 131.

Poste des vigies, à douze cent soixante-seize pieds anglais au-dessus du niveau de la mer.

Le chef du poste est un caporal d'artillerie, M. White, qui occupe la même place depuis neuf mois, et demeure depuis cette époque sur le haut du rocher, avec sa femme et deux enfans âgés de quinze et de onze ans. Aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure. White a habité la Jamaïque pendant deux années sans y être malade, et il en est revenu depuis sept ans. Lui et sa femme ont eu, en Irlande, une fièvre maligne. Ils se sont bien portés durant l'épidémie; un seul de leurs enfans, une fille, a été malade.

Cette maladie commença un samedi soir, peu de jours, huit jours à ce qu'il paraît, après l'arrivée d'un soldat d'artillerie dont il sera question plus tard. Au début, la malade se plaignit de froid, demanda des couvertures pour se couvrir, eut de la céphalalgie et des douleurs de dos. Dans la nuit, la face et les yeux devinrent rouges, la chaleur fut sèche et forte, l'anxiété extrême. La malade changeait fréquemment de lit, en sorte qu'elle coucha une heure environ avec sa sœur et plus de deux avec sa mère. On ignore si elle eut des douleurs à l'épigastre dans la journée du dimanche, mais elle éprouva des nausées le

même jour; et, à la suite de quelques médicamens qui lui furent administrés, elle eut des vomissemens. Ceux-ci furent consécutifs; les nausées précédèrent l'emploi des médicamens. La chaleur fut sèche, les yeux injectés comme la veille, et, dans la soirée, la malade fut conduite au chirurgien de l'hôpital de l'artillerie, alors M. Quigley, qui conseilla à son père de laisser sa fille à l'hôpital où il la traita effectivement; ajoutant que c'était un léger cas de fièvre jaune. Cette jeune fille quitta l'hôpital après y être restée trois jours, et retourna, le mercredi soir et directement, chez ses parens, qui n'étaient pas venus la voir et qui ignorent les symptômes qu'elle a éprouvés. Elle mangea un peu en arrivant de l'hôpital, mais beaucoup moins qu'à l'ordinaire, ce qui continua long-temps, en sorte que son appétit ne fut complétement rétabli qu'après plus d'un mois. Elle se plaignait de pesanteur et d'un sentiment de faiblesse à l'épigastre après les repas.

Cette jeune fille (Anna) n'avait été qu'une seule fois dans la ville depuis le commencement de l'épidémie, quand elle tomba malade : c'était avant les trois semaines qui précédèrent le début de sa fièvre. Mais, sur une nouvelle question qui lui est faite à ce sujet par l'un des soussignés, à la lecture du procès-verbal, Mme White dit que sa fille alla dans la ville justement environ trois semaines avant de tomber malade (*just about three weeks counting by the weeks*). Elle fut ce jour-là au marché, et en rapporta à sa mère du thé et du café qu'elle avait achetés Engineer's lane, où il n'y avait pas encore de malades à cette époque Sa mère elle-même n'avait pas été dans la ville dans les trois jours qui précédèrent le début de son affection.

Les soldats du poste sont changés toutes les semaines, le samedi, et l'un d'eux, celui dont il a été parlé ci-dessus, Thomas Hill, était malade en y arrivant pour ainsi dire. Sujet

aux fièvres intermittentes, il eut, une demi-heure après son arrivée, du frisson et du tremblement. Mme White, qui le croyait atteint d'un simple accès de fièvre intermittente, lui tâta le pouls, le fit placer dans sa cuisine, où il resta avec elle et ses enfans pendant une heure. Anna était occupée dans ce moment à balayer la cuisine, et cette jeune fille, extrêmement timide, vient momentanément auprès des soussignés et leur déclare qu'elle ne s'est pas assise sur la chaise de Hill, qu'elle ne l'a pas touché, ne s'en est pas approchée à plus de deux pieds, encore qu'elle ne craignît pas la maladie de cet homme qu'elle croyait affecté d'une fièvre intermittente. Elle ajoute, sur la question qui lui en est faite, qu'elle eut des douleurs à l'épigastre; et son père, qui est aussi venu dans la cuisine pendant que Hill y était, dit s'en être approché plus près que sa fille. Mme White, et non ses filles, donna du thé à Hill dans l'intention de le réchauffer, puis elle l'envoya au corps-de-garde, où elle alla savoir de ses nouvelles quatre ou cinq heures après, croyant toujours qu'il n'avait qu'une fièvre intermittente. Elle mit peut-être un pied dans le corps-de-garde, mais voyant que Hill avait la face rouge et gonflée, elle n'entra pas plus avant, courut en avertir son mari, et l'engagea à faire faire un signal pour qu'on vînt aussitôt chercher le malade. On vint seulement le soir, et Hill fut transporté le même jour, après le premier coup de canon, à l'hôpital, où il mourut trois ou quatre jours après y être arrivé.

Mme White, après avoir été au corps-de-garde, changea de vêtemens, se lava les mains avec de l'eau et du vinaigre et en répandit largement dans la maison. Le corps-de-garde fut également purifié, lavé à chaud, non pas néanmoins le jour où Hill fut transporté à l'hôpital, et l'on ne saurait indiquer avec précision le jour où cette purification fut faite.

Avant l'arrivée de Hill, on n'avait par vu de malades

aux vigies. L'homme qui y conduit de l'eau était tombé malade dans la ville, au commencement de l'épidémie; un autre l'avait remplacé et fut toujours bien portant depuis.

La veille du jour où Anna tomba malade, le temps était beau et chaud, il n'y avait de nuages qu'au-dessus de la montagne; Anna s'était promenée autour de la maison, et s'était plaint, en arrivant, d'avoir senti une mauvaise odeur. Cette sensation, que sa mère attribua d'abord à son imagination, vu qu'il n'y a pas de mauvaise odeur autour des vigies, était peut-être, à ce qu'elle croit maintenant, l'indice d'un commencement de maladie.

Après le départ d'Anna pour l'hôpital, tout ce qui faisait partie de son lit fut lavé; et, à son retour, elle laissa ses vêtemens hors de la maison, jusqu'au moment où elle put les laver elle-même; elle coucha dans une chambre séparée, mangea avec sa famille, et sa sœur s'approchait d'elle dans la journée.

Mme White allait quelquefois dans la ville, durant l'épidémie, pour y faire des provisions; mais elle n'y était pas descendue dans les trois semaines qui précédèrent la maladie de sa fille. Elle n'y allait jamais voir de malades, entrait seulement dans quelques boutiques, allait au marché au poisson et place de la Verdure; elle n'y fut jamais accompagnée de l'une ou l'autre de ses filles ou de son mari, afin de n'exposer inutilement personne à contracter la maladie régnante.

Il y avait aux vigies, quand Hill tomba malade, outre la famille de M. White, un caporal, trois canonniers et un homme chargé de faire les signaux : celui-ci ne fut pas changé dans tout le cours de l'épidémie et fut toujours bien portant. Le caporal et les trois soldats de l'artillerie étaient au contraire changés tous les samedis. Le caporal qui était de service lors du début de la maladie de Hill n'avait point eu la fièvre jaune dans une épidémie antérieure, ne fut

malade ni avant, ni après Hill dans la dernière. On ignore ce qui est relatif aux soldats; on sait seulement qu'ils ne furent pas malades pendant leur séjour aux vigies.

Ces soldats se promenaient quand Hill entra au corps-de-garde, et on n'a pu dire aux soussignés s'ils s'y étaient trouvés en même temps que lui.

La maison occupée par M. White est parfaitement tenue, assez grande et bien aérée. La cuisine dont il a été question plus haut est d'une propreté parfaite, petite, a neuf pieds de long sur sept de large, une fenêtre et deux portes.

Le corps-de-garde en est à une assez grande distance; il a dix pieds de large sur quinze à seize de long, une cheminée et trois croisées médiocrement grandes, dont deux sont ordinairement fermées.

La température était agréable aux vigies pendant la durée de l'épidémie; il y avait presque toujours du vent, comme à l'ordinaire.

Le 9 mars 1829.

Sauf rectification.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

Les soussignés ayant desiré prendre, à l'hôpital de l'artillerie, quelques informations relatives à la maladie de Thomas Hill et d'Anna White, reconnurent, d'après les registres de l'hôpital, que la jeune fille avait été malade avant le soldat. Ils se transportèrent de nouveau aux vigies, où M[me] White leur déclara qu'elle était sûre à présent qu'Anna avait été malade avant Hill, et qu'elle fondait cette certitude sur ce que lui en avait dit M. le D[r] Halahan, chirurgien de l'artillerie, qui avait pris lui-même la peine d'aller aux vigies indiquer à M[me] White l'erreur qu'elle avait commise.

Le caporal Hay, présent à cette seconde investigation, était au poste des vigies quand Hill y tomba malade. Hill avait été fréquemment à l'hôpital avant cette époque; il était domestique de M. Quigley, chirurgien aide-major de l'artillerie. Lorsqu'il arriva aux vigies, il était très-bien portant, et il ne se sentit malade qu'au bout d'une demi-heure.

Le 4 avril 1829.

Signé D. Barry, Chervin (1), Trousseau.

---

(1) M. Louis, qui était malade, ne put accompagner ses collègues dans cette seconde investigation.

DEUXIÈME PARTIE.

DOCUMENS RECUEILLIS DANS LA PARTIE DU TERRITOIRE DE GIBRALTAR NOMMÉE *SUD* OU *EUROPE.*

PREMIÈRE SECTION.

MAISONS NON ISOLÉES VOISINES DE L'HÔPITAL DE LA MARINE.

N° 132.

Famille de *Carlos Martins.*

UNE des maisons les plus rapprochées de l'hôpital de la marine est en partie occupée par Mme Carlos Martins, son mari qui est journalier, et leurs enfans au nombre de sept, dont trois filles et quatre garçons.

Martins a eu la fièvre jaune en 1804; les deux fils aînés, en 1813 à l'arsenal; tous trois se sont bien portés durant le cours de la dernière épidémie, pendant laquelle Mme Martin et ses cinq autres enfans ont été malades.

Le premier d'entre eux fut une petite fille âgée de deux ans, Teresa.

Premier malade, Teresa. Elle tomba malade au commencement de l'épidémie, quand les malades commençaient à venir en plus grande quantité à l'hôpital, avant le campement des troupes. Mme Martins ignore si le cordon était mis à cette époque. Au début, chaleur forte sans frissons; la chaleur persista trois jours; il y eut des nausées avant l'administration de l'huile d'olive, des déjections sanguinolentes ou noires; il n'y eut pas de jau-

nisse ; les cheveux tombèrent à une certaine époque de l'affection ; le retour des forces fut prompt, eut lieu après trois jours, dit la femme Martins.

Cette femme ignore quelles causes ont pu amener le développement de la maladie de sa fille. Teresa n'allait pas dans la ville, jouait dans la rue voisine, où passaient les malades qui étaient conduits à l'hôpital. Edward Acres fut malade dans la chambre voisine, qui n'est séparée de celle de Mme Martins que par une cloison en bois ; mais Mme Martins ne le connaissait pas ; elle ajoute qu'elle ne connaît personne qui ait été malade avant Teresa.

Deuxième malade, Josefa. Cette petite fille, âgée de quatre ans, tomba malade huit jours environ après sa sœur, eut les mêmes symptômes, une jaunisse très-peu considérable, fut rétablie aussi promptement.

Elle courait ordinairement avec les enfans du voisinage autour des maisons, se trouvait assez souvent auprès des chariots qui conduisaient les malades.

Troisième malade, Antonio. Cet enfant, âgé de douze ans, tomba malade huit jours après Josefa, eut de la fièvre pendant soixante-douze heures, des vomissemens consécutifs à l'administration d'une certaine quantité d'huile d'olive, de la chaleur sans frissons.

Quatrième malade, Manuel, âgé de quatorze ans. Il tomba malade dans la force de l'épidémie, quand le 73e régiment alla camper au moulin à vent. Il éprouva des frissons au début, vomit aprés avoir pris une petite quantité d'eau tiède, fut six jours avant de recouvrer ses forces. Il ne fut pas alité.

Manuel allait tous les jours dans la ville jusqu'à midi quand il tomba malade ; sa mère ignore s'il y voyait des individus atteints de la fièvre épidémique. Mais sa mala-

---

(1) Voir le document suivant.

die débuta au coup de canon de la nuit; il avait reçu sur ses vêtemens, trois heures auparavant, le vomissement d'un soldat qui était dans une voiture.

Cinquième malade, Anica, âgée de dix ans. Elle devint malade six jours après qu'on eut commencé à employer des infirmiers civils à l'hôpital (10 octobre). Les symptômes qu'elle éprouva furent légers; elle guérit promptement, et eut une seconde attaque, beaucoup plus grave, deux mois environ après la première, étant alors parfaitement rétablie depuis long-temps. Lors de cette seconde attaque, dans laquelle la fièvre dura douze jours, la malade fut visitée par M. le Dr Broadfoot. Elle éprouva au début du délire et des épistaxis. Les épistaxis furent abondantes et se renouvelèrent pendant trois jours; le délire persista le même temps; l'épigastre fut douloureux; il n'y eut pas de diarrhée.

Anica allait tous les jours faire des commissions dans la ville avant sa première attaque; mais on ignore si elle est entrée à cette époque dans les maisons où il y avait des malades. Il n'y en avait pas dans le voisinage de celle de sa mère lors de sa seconde attaque; et dans l'intervalle écoulé entre celle-ci et la première, Anica allait dans la ville comme auparavant.

Sixième malade, Mme Martins. Ellle tomba malade au milieu du mois de novembre, huit jours après la première attaque d'Anica, ne fut pas alitée, eut des frissons suivis de chaleur, de la fièvre pendant trois jours, une céphalalgie intense, des vomissemens, mais après une dose d'huile d'olive seulement.

Cette femme n'avait pas été dans la ville depuis le début de l'épidémie, et long-temps avant le début de la maladie de Teresa, quand elle tomba malade elle-même.

Ses enfans furent soignés par elle, et leurs relations pendant leur maladie furent les mêmes que de coutume.

Son mari était cuisinier à l'hôpital de la marine quand Anica tomba malade.

L'un des enfans Martins, Lucas, âgé de dix-neuf ans, survient et déclare qu'Edward Acres était malade dans la chambre voisine de celle où se trouvent les soussignés, trois jours avant qu'on apprît sa maladie, et il pense que cet homme a apporté la fièvre épidémique au Sud (1). Il ignore (étant domestique et ne demeurant pas chez sa mère) si ses frères et sœurs allaient chez Mme Acres pendant la maladie d'Edward; il pense que le premier malade d'entre eux ne le fut que quinze jours après Acres; que la sœur de ce dernier, Mary Odo, ne tomba malade que quinze jours après la translation de son frère à l'hôpital. Quant à la femme Martins, elle n'a pas vu ses enfans chez Mme Acres avant l'épidémie, et elle ignore s'ils y allaient à cette époque.

Les enfans de Mme Martins avaient toujours été bien portans avant le développement de l'épidémie.

La maison qu'elle occupe en partie est à cent pieds de l'hôpital, ou plutôt des premiers bâtimens de l'hôpital de la marine, à quinze ou vingt pieds du pont qui y conduit, sous lequel passent les eaux de pluie, à gauche de ce pont et trois ou quatre pieds au-dessous. Le logement de la famille Martins est composé de deux pièces : l'une sur le devant, l'autre sur le derrière; toutes deux carrelées, ayant une porte et une fenêtre de deux pieds et demi de haut sur une largeur proportionnée; celle de la seconde donne sur une espèce de ravin pavé par lequel s'écoulent les eaux pluviales. La famille dormait dans ces deux chambres, qui sont un peu petites, et la première malade dans celle de devant.

Contre le chemin qui conduit à l'hôpital de l'artillerie

---

(1) Voir le docement suivant.

demeurent, dans des chambres qui font partie de quelques petites maisons qui se continuent avec celle habitée par Mme Martins et Mme Acres, trois familles composées de six personnes qui ont eu la fièvre jaune dans des épidémies antérieures à la dernière, et qui n'ont pas cessé de se bien porter dans son cours.

Le 17 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 133.

Famille de Mme veuve *Acres*, blanchisseuse.

La veuve Acres, blanchisseuse et pensionnaire du gouvernement, habite une fort petite chambre dans l'une de ces maisons. Mère de M. Acres, messager du sous-secrétaire civil (1), d'Edward et de Marguerite Acres, dont il va être question tout à l'heure, elle demeurait avec Mary Odo, l'une de ses filles, dans cette même chambre, au commencement de l'épidémie.

Mme Acres a eu la fièvre jaune en 1804; sa fille, Mary Odo, a été malade et est morte pendant la dernière épidémie. Edward et Marguerite Acres ont aussi été malades à cette époque, et Edward l'est devenu chez sa mère.

Edward, Marguerite et un sergent du 12e régiment, nommé John Holroyd, demeuraient dans une même chambre dans la ville, Flat bastion Road. Le sergent étant marié secrètement à Marguerite, n'osait prendre un logement particulier dans la crainte d'être découvert, et habitait, pour cette raison, la même chambre qu'Edward. Il vint avec Marguerite et Edward, au commencement de l'épidémie, un dimanche, voir Mme Acres. Bientôt Edward et Holroyd

(1) Voir les documens nos 2 et 20.

se querellèrent; il s'en suivit des voies de fait, et on fut obligé d'appeler les soldats du poste voisin pour séparer les combattans. Edward coucha chez sa mère, où il resta jusqu'au vendredi suivant, et Holroyd fut conduit, le mardi de la même semaine, à l'hôpital de la marine, où il mourut le vendredi. Edward s'était plaint, après sa querelle avec Holroyd, avait été malade le lendemain, et sa mère voyant, par l'issue de la maladie de Holroyd, que celle de son fils pourrait être grave, le fit conduire le vendredi, le jour même de la mort de Holroyd, à l'hôpital civil, d'où il sortit onze jours après, pour revenir chez sa mère. C'est quinze jours après son retour que Mary Odo tomba malade; et, suivant le témoignage de M. Brown, chirurgien aide-major du 23e régiment, cette femme fut transportée à l'hôpital civil le 28 septembre. Elle y mourut, dit sa mère, le mercredi qui suivit son entrée, ou le quatrième jour de son arrivée.

Elle avait commencé à se plaindre le vendredi, se trouvait un peu mieux le samedi matin, avait cependant de la céphalalgie, la face rouge, des douleurs de dos, de la faiblesse dans les membres sans vomissemens.

Elle avait donné des soins à Edward pendant qu'il était chez sa mère; celle-ci couchait avec lui, et comme elle ne soupçonnait pas la nature de l'affection de son fils, elle n'avait pas engagé sa fille à prendre des précautions. Cette dernière n'éprouva aucune incommodité jusqu'à l'époque indiquée, et elle n'avait pas été dans la ville dans les quinze jours qui précédèrent sa maladie.

Marguerite fut malade pendant la maladie d'Edward, et traitée à l'hôpital du lazaret.

La chambre de Mme Acres a neuf ou dix pieds de longueur environ, sur six de large à l'entrée et trois au fond, dans la longueur de quatre environ; elle est éclairée par une petite fenêtre de vingt pouces de haut sur quatorze de

large. Cette fenêtre était ouverte jour et nuit pendant la maladie d'Edward.

Celui-ci n'avait pas été chez son frère le messager depuis que la maladie épidémique était connue.

Deux des enfans de Mme Martins, la voisine, venaient habituellement chez Mme Acres, et parmi ces enfans se trouve celle qui fut la première malade; mais ils fuyaient les étrangers, et Mme Acres pense qu'ils ne vinrent pas chez elle à l'époque où Edward y fut malade (1). Elle affirme à plusieurs reprises qu'il n'y avait pas de malades dans la famille Martins quand Edward arriva chez elle; qu'il n'y en eut pas avant le départ d'Edward pour l'hôpital, et qu'après ce départ, les enfans Martins revinrent chez elle. C'est aussi à cette époque que Mme Odo disait à sa mère, en revenant de chez Mme Martins, et en parlant de ses enfans : « Qu'une telle est malade! »

Une des voisines de Mme Acres, Mme Moore, qui demeure un peu au-dessus d'elle, et est absente de sa maison depuis le matin, eut ses deux filles malades trois jours avant la translation de Mme Odo à l'hôpital civil. Ces deux filles étaient tombées malades le même jour, et l'aînée était déjà morte à l'hôpital, quand Mme Odo y entra. Leur mère, qui avait eu, à ce qu'on croit, la fièvre jaune dans une épidémie antérieure, soignait, dans la ville, Mme Howell, au moment du début de leur maladie; on l'en prévint, et elle alla s'enfermer avec elles à l'hôpital civil pour les soigner. Mme Odo n'allait pas dans cette famille, à raison de la différence de leur position.

Le 17 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir le document précédent.

N° 134.

Maison d'*Antonio Dasylva.*

Cette maison, qui sera décrite ci-après, était habitée, au commencement de l'épidémie, par Antonio Dasylva, sa femme, trois enfans, son gendre et sa femme, trois jeunes garçons, une jeune personne de quinze ans née en 1813, plus un enfant qui est mort; en totalité douze personnes, dont aucune n'avait eu la fièvre jaune à une époque antérieure à la dernière épidémie. Les enfans de Dasylva sont âgés de dix-huit à quinze ans; ils étaient avec leur mère à Gibraltar en 1813 et 1814, demeuraient alors Cour de Bossano, et aucun d'eux ne fut malade. Leur père était en Portugal en 1813, et s'est bien porté à Gibraltar, où il était, pendant l'épidémie de 1814.

Les douze personnes indiquées ont été malades dans la dernière épidémie dans l'espace d'un mois.

La femme Dasylva a été la première. Elle tomba malade fin de septembre, Mme Odo l'étant déjà, mais n'ayant pas encore été transférée à l'hôpital. Au début, frissons, douleurs dans les membres; la chaleur succéda aux frissons et dura trois jours; il y eut des douleurs à l'épigastre, puis des vomissemens à la suite d'une certaine quantité d'huile d'olive et d'autres médicamens. La malade fut faible pendant un mois.

Voisine de la femme Martins, elle la voyait assez souvent, et cette femme, à son tour, venait chez elle (1). Elle vit ses enfans malades, au commencement de leur maladie, quand deux d'entre eux seulement étaient affectés; et comme elle ignorait le caractère de leur affection, elle en-

(1) Voir le document 133.

trait et s'asseyait alors comme à l'ordinaire. Toutefois, comme elle ne faisait pas jouer ordinairement les enfans quand ils étaient en bonne santé, elle ne les touchait pas étant malades. Dans la suite, elle vint voir deux fois sa voisine, mais sans entrer chez elle; et celle-ci, quand elle venait chez la femme Dasylva, avant sa maladie, et elle y venait souvent, n'y amenait pas ses enfans.

D'ailleurs, depuis le commencement de l'épidémie, la femme Dasylva allait presque tous les jours dans la ville avant de tomber malade, jusqu'à la porte de Mer, où elle allait faire des provisions, et elle en revenait sans s'arrêter, sans entrer chez des malades.

Elle confirme la déclaration de Mme Acres relativement à Edward et au sergent, dit que le premier malade du quartier était chez la veuve Acres.

Le jeune enfant était malade depuis six mois, quand il succomba à un abcès gangréneux du cou.

Dasylva fut malade pendant trois jours, vomit noir, et mourut le 20 octobre. Il travaillait à Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie, chez M. Francisco Bresciano, négociant, où, dit-on, il n'y avait pas de malades.

Cet homme ne couchait pas avec sa femme, quand elle fut atteinte de la maladie épidémique.

Aucune séparation ne fut faite pendant la durée de l'affection entre les membres de la famille. Les hommes allaient journellement dans la ville; la fille de quinze ans y allait aussi.

Les fenêtres de l'appartement restaient ouvertes pendant la nuit, à l'exception de celles qui donnent sur la rue.

Personne n'avait été malade depuis huit ans dans cette cette famille, à l'époque de l'épidémie.

Quatre Anglais qui logeaient dans une chambre au-dessus de celle où se trouvent les soussignés, sont morts successivement dans le cours de la dernière épidémie;

l'un, le lendemain de Dasylva, les trois autres antérieurement. Ils avaient une entrée particulière, ne communiquaient pas avec la famille de cet homme.

La maison est à deux cents pieds environ de l'hôpital de la marine, sur la rue qui y conduit. Le logement de la veuve Dasylva est composé de deux pièces, dont une grande, bien éclairée, est sur la rue; l'autre est moins grande, médiocrement éclairée, sur le derrière et sur une cour étroite encaissée de tous côtés, en arrière, par le rocher, ailleurs, par la maison ou un mur. Une gueule d'égoût est près de la maison, sur le chemin qui conduit à l'hôpital de l'artillerie; elle est destinée aux eaux pluviales, ne donne que peu d'odeur, et on ne la sent qu'à la porte. Cette odeur a été la même l'année dernière et dans celles qui l'ont précédée.

Le 17 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 135.

Maisons de la rue de l'hôpital de la Marine, vis-à-vis celle de Mme Dasylva.

1re maison. — Elle est vis-à-vis celle de Mme Dasylva, et occupée en partie par Mme Stowes, sa sœur, le fils et le mari de celle-ci. Le fils, petit garçon de quatre mois, n'a pas été malade durant la dernière épidémie : les autres personnes ont eu la fièvre jaune dans des années antérieures.

Le 17 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 136.

2e maison. — Elle est habitée par deux personnes qui vendent des comestibles, ont eu la fièvre jaune en 1804, et n'ont pas été malades dans les épidémies subséquentes.

Le 17 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 137.

Famille de *Sebastian Martins*, maison de la rue de l'hôpital de la marine, du même côté que celle de Mme Dasylva et près d'elle.

La famille de Sebastian Martins est composée de six personnes : Sebastian Martins, ouvrier, sa femme et quatre enfans âgés de huit ans à quatre mois. Martins et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1813 ou en 1804; trois de leurs enfans ont été malades cette année.

L'un d'eux, l'aînée, Francisca, tomba malade à l'époque où les inspecteurs de santé commençaient à faire leurs visites, à-peu-près en même temps que Mme Dasylva, un peu avant, à ce que croit la femme Martins, et après le début de l'affection de la première malade de la famille de Carlos Martins. Au début, frissons, céphalalgie intense; puis chaleur pendant trois jours, sueurs assez copieuses, douleurs à l'épigastre. Francisca n'eut pas de vomissemens, ne fut pas rouge, fut douze jours à recouvrer ses forces. Sa mère ignore comment elle a contracté la maladie. Comme elle était sans crainte pour ses enfans, qu'elle ne redoutait pas pour eux la maladie régnante alors, elle n'examinait pas avec attention tous ce qu'ils faisaient, de manière qu'elle ne se rappelle pas si Francisca allait dans les rues

ou si elle n'y allait pas, si elle jouait ou non avec les autres enfans; elle ne l'a pas vue avec ceux de Dasylva et de Carlos Martins (1). Elle ajoute qu'il n'y avait pas eu de malades dans la maison avant sa fille; que celle-ci et elle-même n'avaient pas été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie. Mais Mme Teresa Cassella, fille de Mme Dasylva, qui demeurait avec elle pendant l'épidémie, a vu les enfans de Sebastian jouer avec ceux de Carlos Martins avant le début de la maladie de ces dernières, et avec tous ceux du voisinage. Ces enfans étaient sans cesse autour des chariots qui conduisaient les malades à l'hôpital : tout le monde sortait même à cette époque pour voir les malades, leur parler ; c'était chose nouvelle. Quelquefois même on levait les rideaux de la voiture pour compter le nombre des soldats qu'elle contenait, et l'on vit plus d'une fois ces soldats vomir noir; et si Mme S. Martins n'a pas vu Francisca et ses autres enfans dehors avec les enfans du voisinage, Mme Cassella l'explique en remarquant que cette femme allait travailler dehors. Toutefois, n'ayant appris la maladie de Francisca qu'à une époque avancée de l'épidémie, au milieu de son cours, elle ne peut indiquer avec précision l'époque à laquelle cette enfant a été malade, et elle n'a vu ni elle, ni ses frères dans la maison de Mme Acres. Et, relativement au début de l'affection de Mme Dasylva et de celle des enfans C. Martins, Mme Dasylva, qui intervient à son tour, déclare que ces enfans tombèrent malades avant elle, qu'elle en vit de malades chez elle; et sur les doutes qui s'élèvent au sujet de cette déclaration, qui est contraire à celle de la femme S. Martins, Mme Dasylva va chez C. Martins, et en revient bientôt en disant que les enfans de cette dernière furent malades deux

(1) Voir les documens 132 et 134.

jours avant elle, et un jour après le retour d'Edawrd Acres de l'hôpital civil (1).

La deuxième malade, une petite fille de cinq ans. Elle fut atteinte plus d'un mois après sa sœur, eut de la céphalalgie, des frissons, suivis de chaleur pendant quatre jours ou environ, et des douleurs à l'épigastre. Elle fut jaune, très-faible, et ne recouvra ses forces qu'après plus de douze jours.

Le troisième malade le devint cinq jours après sa sœur; c'était un enfant de trois ans. Il fut plus malade que la précédente, eut des vomissemens composés de matières jaunes et de matières noires.

Le nouveau-né, âgé de quatre mois, n'éprouva pas la moindre indisposition.

Les enfans malades ne furent pas séparés de ceux qui étaient bien portans : Francisca coucha avec sa sœur, la seconde malade, tout le temps de son affection (l'affection de Francisca). Le petit garçon ne quitta pas sa mère.

Le logement consiste en une pièce unique, grande, planchéyée, médiocrement éclairée, qui s'ouvre sur une cour d'allée de médiocre dimension, au milieu de laquelle se trouve une gueule d'égoût fermée d'une grille, donnant peu d'odeur, et sur laquelle s'ouvre le logement de Pedro Ruis, comme il sera dit plus tard.

Le 9 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir les documens 132, 133, 134.

N° 138.

Famille de *José Pedro,* même maison.

La famille de José Pedro est composée de six personnes : lui, sa femme, sa sœur et trois enfans. Sa femme a eu la fièvre jaune en 1813 ; ses enfans sont âgés de treize ans à un an ; l'aîné d'entre eux est mort; le père a été malade après lui : sa sœur, Catalina Espiritu Santo, a été malade bien avant.

Cette femme, qui a peu d'intelligence et surtout peu de mémoire, dit avoir été malade avant qu'il ne fût question d'épidémie; qu'elle était mieux quand on commença à en parler. Elle éprouva des frissons au début, puis de la chaleur; la fièvre dura trois jours. Elle fut alitée pendant le même temps, n'eut ni nausées, ni vomissemens, ni douleurs à l'épigastre, ni jaunisse, ni diarrhée, ni selles sanglantes, ni délire. Elle eut des sueurs assez copieuses, et fut sept jours avant de recouvrer ses forces. Elle n'avait pas eu de maladie semblable auparavant.

Catalina ignore comment elle a contracté sa maladie; elle n'a jamais entendu parler de Mme Acres, ni de Mme C. Martins, voisine de celle-ci, bien qu'elle demeure dans la maison où se trouvent les soussignés, depuis plus de quatorze mois. Les sergens ne firent de visites qu'un mois ou deux après sa maladie. Elle ne sortait que pour aller à l'église ou voir un de ses frères qui demeure dans la ville. Catalina alla plus tard à l'hôpital civil, voir José Pedro, et elle n'a pas été malade ensuite, ni depuis la maladie dont il vient d'être question.

Sa belle-sœur, qui était absente, arrive, et déclare que Catalina était malade quand on commençait à parler de l'épidémie, quand déjà l'on disait qu'il y avait quelques ma-

lades en ville. Son mari fut malade à l'époque où la famille S. Martins l'était, plus d'un mois après Catalina. Elle ajoute, sur la prière qui lui est faite de fixer avec plus de précision le début de l'affection de sa sœur, qu'elle commença trois semaines avant la fermeture des églises; que Catalina alla encore à l'église du Sud après être tombée malade; qu'elle était déjà mieux lors de l'arrivée de la reine de Portugal.

Le frère de Catalina, qui demeurait dans la place, et qu'elle allait voir quelquefois, arrive à son tour, et déclare ce qui suit :

Il travaillait, avant l'épidémie, pour M. Maer, entrepreneur des travaux du gouvernement, qui demeure dans le XXIVe district, et il couchait rue de la Comédie, maison de Pepin Negro, chez un de ses frères qui est mort à Buena Vista. C'est dans cette maison que Catalina alla, bien long-temps avant de tomber malade, et elle n'avait pas d'autres connaissances que ses frères à Gibraltar. Celui qui est présent fut congédié par M. Maer quand la sentinelle fut placée au XXIVe district.

Le fils aîné tomba malade dans le fort de l'épidémie, et fut traité comme son père, à l'hôpital où il mourut. Il allait dans la ville porter de la nourriture à son père, qui travaillait pour M. Ritcher, entrepreneur de travaux pour le compte du gouvernement.

José Pedro tomba malade vingt-quatre heures après son fils, et fut soigné par sa femme à l'hôpital civil, d'où il sortit après cinq jours. Huit des ouvriers avec lesquels Pedro travaillait tombèrent malades avant lui.

L'enfant d'un an n'eut que des douleurs de dents. Catalina avait dit aux soussignés qu'il s'y était joint de la chaleur, mais sa belle-sœur le nie, et ces douleurs étaient survenues long-temps après la maladie du père. L'enfant avait suivi sa mère à l'hôpital civil.

Un dernier fait, c'est que Catalina était à Gibraltar pendant l'épidémie de 1813, à Rosia; qu'elle y soigna sa belle-sœur, et n'y fut pas malade.

Le logement est composé de cinq chambres, une au premier, médiocrement grande, assez bien éclairée, donnant sur une cour étroite; une autre au second, qui n'a pas été vue par les soussignés. On n'y sent pas de mauvaise odeur.

Le 19 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 139.

Famille de *Pedro Ruis,* même maison.

Cette famille est composée de cinq personnes : Pedro Ruis, journalier, sa femme et trois enfans. Sa femme seule a eu la fièvre jaune antérieurement à la dernière épidémie, en 1804; lui et deux de ses enfans ont été malades dans la dernière.

Le premier fut Juan Ruis, âgé de trois ans et demi. Il tomba malade vers le 24 octobre. Il eut, au début, des frissons, puis de la chaleur, le visage très-rouge, les yeux injectés; la fièvre dura six jours. Il en passa huit au lit, n'eut ni vomissemens, ni selles noires ou sanglantes, ni jaunisse. Il fut un mois à recouvrer ses forces.

Il y avait eu des malades et des morts autour de la maison quand cet enfant tomba malade lui-même; et le linge, qui leur avait servi, avait été exposé dans la cour sur laquelle s'ouvre une des portes de la chambre où se trouvent les soussignés. Le petit Juan jouait avec les autres enfans, parmi lesquels se trouvaient des convalescens; et ces enfans, et quelques-uns même de ceux qui étaient en-

core malades, allaient chez Catalina, la voisine. Juan n'avait pas été dans la ville depuis long-temps quand il tomba malade.

Le deuxième malade, le père, le fut un jour après son enfant, et mourut après soixante heures de maladie, étant tout-à-fait bien auparavant. Au début, pendant la nuit, frissons très-prononcés, céphalalgie intense; puis chaleur vive, figure rouge, yeux injectés, agitation très-grande, douleurs épigastriques; suppression d'urines dans les deux derniers jours, et dans les dernières vingt-quatre heures, changemens continuels de position. D'ailleurs, ni jaunisse, ni selles noires, ni épistaxis.

Pedro Ruis allait tous les jours dans la ville à l'époque où il tomba malade. Il avait vu des malades, cloué le cercueil de plusieurs personnes qui avaient succombé, porté à l'hôpital civil la fille de Mme Acres. Il s'était lavé le visage avec du vinaigre à son retour à la maison.

Le troisième malade, Francisco Ruis, le fut deux ou trois jours après son père. Il eut des symptômes de peu de gravité et de la fièvre pendant cinq jours. Il n'allait jamais dans la ville.

L'enfant âgé neuf mois n'eut pas la moindre indisposition dans le cours de l'épidémie. Il dormait seul dans son berceau, était confondu le jour avec ses frères, et son père, à l'agonie, le pressa dans ses bras.

Le logement consiste en une chambre très-grande, qui s'ouvre à-la-fois sur la cour et sur la rue, et est bien éclairée; on n'y sent pas de mauvaise odeur.

Une dame ici présente (Mme Mary Traversey) déclare que le premier malade de la maison fut un nommé Liego Frans; que l'été a été aussi chaud en 1828 que dans les années antérieures; que l'odeur des charriots des malades était très-pénible, qu'on n'en sentait pas autour de ceux qui conduisaient les morts. Cette dame ne peut comparer

cette odeur à aucune autre, et dit qu'on ne la sentait pas toujours.

Le 19 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 140.

Famille de *Juan Sergo*, maison voisine de la précédente.

Une des deux familles qui l'habitent est composée de Juan Sergo, cuisinier de M. Howell, sa femme et deux enfans âgés de seize et onze ans.

Sergo et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1804 ou en 1813; leurs enfans ont été malades dans la dernière épidémie.

La première malade fut Frasquita, qui est âgée de seize ans. L'affection débuta dans la force de l'épidémie, peut-être le 8 ou le 9 novembre, à une époque où il passait beaucoup de malades devant la porte, pour l'hôpital. Des frissons et la céphalalgie furent les premiers symptômes. La chaleur succéda au froid et fut assez forte; la malade eut de la fièvre pendant cinq à six jours, des douleurs à l'épigastre, des vomissemens de matière jaune, fut très-jaune, et faible pendant un mois.

On ignore comment Frasquita contracta la maladie. Elle sortait rarement, ne communiquait avec personne, ne vit point de malades, et il n'y en avait pas dans la famille voisine avant qu'elle le fût elle-même. Les fenêtres de l'appartement qui donne sur la rue restaient ouvertes durant l'épidémie.

Le second malade était un garçon, et fut affecté quatre ou cinq jours après sa sœur. Il eut de la fièvre pendant six jours; il ne recouvra ses forces qu'après un temps considérable. Il n'eut point d'hémorragie.

Il n'allait pas dans la ville, venait près de sa sœur, dormait dans la même chambre quand elle était malade.

Le logement consiste en deux grandes chambres planchéyées, au premier par rapport à la rue, au rez-de-chaussée, ou à-peu-près du moins, par rapport à la cour. Celle-ci est limitée par le rocher, peu étendue, a un égoût et des latrines qui ne donnent pas de mauvaise odeur.

Le 19 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 141.

Maison de Mme *Madeleine Rumbao.*

La veuve Anna Perez, blanchisseuse, son mari, un de ses neveux et leurs trois enfans, en tout six personnes, habitaient cette maison à l'époque de l'épidémie. La veuve Perez seule avait eu la fièvre jaune antérieurement, à Malaga, en 1804; les cinq autres personnes ont été malades dans la dernière épidémie, et deux d'entre elles, le mari et son neveu, sont morts. Le mari est tombé malade à la fin de septembre, et a été soigné à la maison. L'un des enfans s'est trouvé affecté huit jours après la mort de son père; un autre l'a été un mois après son frère; le troisième, dans la convalescence de la maladie du troisième malade, et le neveu, âgé de treize ans, deux jours après le début de la maladie de celui-ci. Et comme il paraît évident aux soussignés que ces cinq personnes ont eu la maladie alors régnante, ils renoncent, d'un commun accord, à entrer dans le détail des symptômes. Les enfans avaient de huit à deux ans.

Perez avait été employé, quand il tomba malade, à transporter au Champ-Neutre les effets des personnes qui

s'y rendaient : sa veuve ignore si quelques-uns de ces effets appartenaient à des malades ; mais, à l'époque de son affection, il y avait des personnes malades dans une maison qui n'était qu'à trente pieds au-dessus de la sienne.

Le logement de la veuve Perez, au Sud, était composé de deux pièces, dans l'une desquelles se trouvaient ses enfans. Ceux-ci entrèrent quelquefois dans la chambre de leur père, bien que leur mère tâchât de les en empêcher.

Ni égoût, ni mauvaise odeur autour de cette maison.

Maintenant la veuve Perez habite, près du Château-More, une petite pièce dans une maison voisine de celle de Molinari, qui fait corps avec elle (1).

Le 20 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 142.

Maison *Danino*, près et contre le premier pavillon des officiers, vis-à-vis la caserne du 94e régiment.

M. Emmanuel Danino, marchand de comestibles, propriétaire des maisons dont il sera question tout-à-l'heure, habite ce quartier avec sa famille, qui est composée de quatorze personnes : lui, madame, sept enfans âgés de six ans à vingt-six ans, quatre domestiques hommes, et une femme. M. et Mme Danino et leur fils aîné ont eu la fièvre jaune en 1804; leur fils cadet, en 1813; une de leurs filles qui, a été malade dans la même épidémie, ne l'a pas été en 1814, ni l'année dernière.

Les autres personnes de la famille ont été malades dans l'épidémie de 1828 ; toutes ont guéri.

---

(1) Voir le document n° 126.

La première affectée fut un enfant de dix ans nommé Pépé. Il eut, au début, des frissons, puis des tremblemens suivis d'une chaleur forte; celle-ci fut vive, dura quatre jours, était moindre à la fin du troisième. Le malade eut aussi des douleurs de dos, de la céphalalgie, la figure rouge, les yeux injectés; et son affection commença un samedi, un jour avant la mort de M. le Dr Mathias.

Pépé n'avait pas été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie; plusieurs personnes étaient tombées malades ou avaient succombé dans la maison, quand cet enfant fut atteint de la fièvre épidémique. Il jouait ordinairement dans la rue et dans la cour; et, à raison de la facilité des communications avec les enfans et toutes les personnes de la cour, M. Danino ne peut savoir si Pépé vit des malades avant de le devenir lui-même. Il ajoute que le second malade, Méri, le fut deux jours après Pépé; que toutes les personnes de la maison qui n'avaient pas eu la fièvre jaune à une époque antérieure tombèrent malades dans l'espace de huit jours. Mais Mme Danino, qui était absente de la maison, survient au milieu de cette déclaration, et dit que, du moment où la maladie débuta dans sa famille jusqu'à la convalescence du dernier malade, il s'écoula un mois et demi. Mme Danino paraît avoir une excellente mémoire.

On ne fit aucune séparation entre les personnes malades et celles qui étaient bien portantes, et leurs relations furent les mêmes qu'avant le développement de l'épidémie.

Aucun médecin ne fut consulté, si ce n'est M. le Dr Bobadilla, qui vint trois fois et approuva le traitement suivi par Mme Danino. Ce traitement consistait dans l'administration de l'huile d'olive, puis de l'huile de ricin, d'une certaine quantité de gomme arabique et de lavemens émolliens.

Mme Danino n'a eté malade dans aucune des épidémies

qui ont suivi 1804, et, en 1804, elle ne fut malade *qu'une heure*. Son mari la fit saigner après le début; la saignée fut assez abondante, et amena une lypothimie. La malade s'endormit ensuite, et se réveilla après plusieurs heures, parfaitement bien, sauf un peu de faiblesse, proportionnée à la quantité de sang qu'elle avait perdu.

La maison habitée par M. Danino et sa famille est située près de la caserne du 94e régiment, presque au haut du chemin qui y conduit et à droite; elle est grande, bien aérée au-devant d'une cour ouverte au Nord, de laquelle on voit la ville et une bonne partie du Sud. Cette cour est pavée en dalles polies et larges, et au centre se trouve un égoût.

Derrière cette maison et à gauche, ou au Sud-Ouest, se trouve une réunion d'habitations qui toutes appartiennent à M. Danino, et étaient occupées, pendant l'épidémie, par trente familles. Aucune d'elles n'a été épargnée par la maladie épidémique; toutes les personnes qui ne l'avaient pas eue antérieurement l'ont éprouvée l'année dernière.

Suivant M. Danino, un nommé Carlos Martins a été le premier malade de toutes ces familles (1). Ce Carlos, qui demeure actuellement près de l'hôpital de la marine, est vendeur de poisson; il allait de tous côtés dans la ville avant de tomber malade, c'est-à-dire avant l'établissement du cordon. La seconde famille où il y eut des malades est celle d'un cordonnier, Vicenté Dominé, dont la femme fut atteinte de la fièvre épidémique (2). On ignore si cette femme alla dans la ville plusieurs fois avant de tomber malade, mais on lui a entendu dire qu'ayant été à Gibraltar chez une amie malade qui avait des enfans à la mamelle, elle

(1) Voir le document n° 144.
(2) Voir le document suivant.

leur donna le sein, et que, le jour suivant, elle en revint avec la fièvre. D'après la déclaration de plusieurs femmes qui habitaient le quartier Danino pendant l'épidémie, il semblerait, au contraire, que la femme Dominé a été la première malade de ce quartier; qu'elle l'a été avant l'établissement du cordon, avant qu'on ne parlât d'épidémie, long-temps avant Carlos Martins. Trois femmes sont unanimes sur ce point.

Le 18 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 143.

Vicenté Dominé.

Il demeure actuellement près d'une petite taverne voisine du pavillon Sud des officiers, un peu au-dessous du chemin. Sa famille était composée, au commencement de l'épidémie, de sept personnes : lui, sa femme, un enfant, deux frères, une sœur et une nièce. Vicenté Dominé avait eu la fièvre épidémique en 1804, un de ses frères en 1813; les autres membres de la famille ne l'avaient pas éprouvée antérieurement à la dernière épidémie, et ont été malades dans son cours.

Sa femme a été la première affectée, et elle l'a été deux ou trois jours après qu'on eût mis une sentinelle dans le XXIVe district (1). Au début, frisson, céphalalgie, en revenant de la ville et avant d'être rentrée à la maison Danino. La chaleur succéda aux frissons; la fièvre fut forte pendant trois jours; des vomissemens suivirent l'administration d'un verre d'eau salée mêlée à une petite dose d'huile com-

(1) Voir les documens relatifs au XXIVe district, Ire partie, Ire section.

mune : la figure fut très-rouge, les yeux injectés, les sueurs copieuses. Il n'y eut point de douleurs à l'épigastre; la malade fut dix jours à recouvrer ses forces, et se leva au troisième, dans la crainte d'être envoyée à l'hôpital du lazaret par les inspecteurs de santé, qui firent ce jour-là leur première inspection dans la maison Danino. Elle fut très-peu jaune.

La femme Dominé allait une fois par semaine dans la ville avant de tomber malade; elle y était allée, le jour même du début, avec son mari, l'enfant qu'elle allaitait, une nièce et une sœur, chez un Ragusain qui demeure rue de la Vieille-Comédie, où logeait une femme, accouchée de deux enfans jumeaux six semaines ou deux mois auparavant, et ayant beaucoup de fièvre. La femme Dominé et son mari entrèrent seuls dans la chambre de la malade, qui, avait nourri ses enfans jusque-là et se trouvait sans lait. La femme Dominé, après avoir causé un quart-d'heure auprès d'elle, prit ses enfans, leur donna à téter dans la cour, et quitta la ville trois heures après y être arrivée. La malade, qui se plaignait de fièvre et de soif, était pâle, dit Dominé : celui-ci la rencontra dans la rue un mois après cette visite, et il a appris depuis peu, de son mari, qu'elle était encore faible quand elle alla à San-Roqué, après la levée du cordon. Cette femme s'appelle Bernarda Riva, demeurait, à l'époque indiquée, cour du capitaine Christo Schorovich.

La femme Dominé fut soignée par son mari uniquement : elle couchait seule dans une chambre où n'entraient que ce dernier et l'enfant à la mamelle.

Dominé pense que Carlos Martins fut le premier malade de la cour de M. Danino; qu'il le fut avant sa femme. Il venait auprès de lui quand il travaillait, cachait sa maladie, ajoute Dominé, à cause des inspecteurs; ce qui indique, suivant la remarque d'un des soussignés, que la femme Dominé fut malade avant Carlos.

Le deuxième malade fut l'enfant à la mamelle; il le fut en même temps que sa mère, eut de la fièvre pendant deux jours, beaucoup de chaleur, vomit le lait, ne fut pas jaune.

Le troisième malade fut un enfant de neuf ans, frère de Dominé d'un autre lit, Nicolas Bacaresa. Il tomba malade plus d'un mois après sa belle-sœur, quand déjà plusieurs personnes l'avaient été après elle parmi les habitans de la même cour; et des vingt-six personnes qui moururent, neuf avaient déjà succombé.

Le quatrième malade, la nièce, le devint cinq ou six jours après le précédent.

Le cinquième, sa sœur, tomba malade le 2 décembre et mourut le 10.

Suivant Dominé, les membres de la famille de Carlos furent atteints successivement. Comme Dominé, Carlos avait deux chambres; mais il ne sépara pas les personnes bien portantes de celles qui étaient malades. Les personnes malades, après Carlos et sa famille, n'étaient séparées de lui que par une porte. Et comme on l'a indiqué plus haut, vingt-six personnes moururent parmi les familles qui demeurent dans la maison Danino.

Dominé habitait, au commencement de l'épidémie, deux chambres au rez-de-chaussée, peu éloignées des latrines, qui sont tenues proprement, et ne donnent pas, dans ce moment, de mauvaise odeur : un égoût qui est dans le voisinage n'en donne pas non plus quand il est fermé. C'est seulement après la mort de sa sœur que Dominé changea de logement et habita, au premier étage, une chambre bien aérée, de bonnes dimensions.

Le 18 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 144.

Carlos Martins.

Carlos Martins (1), dont la mère demeure près de l'hôpital de la marine, à côté de la veuve Acres, habitait, pendant l'épidémie, la maison Danino, avec sa femme, sa belle-mère et deux enfans, en totalité cinq personnes, dont aucune n'avait eu la fièvre jaune antérieurement à l'année 1828. Toutes ont été malades dans le cours de la dernière épidémie, à part l'aîné des enfans. Carlos fut enfermé, en 1813, dans l'arsenal, n'y fut pas malade, n'y éprouva qu'une sensation désagréable dans la tête, et non une céphalalgie véritable.

Le premier malade de la famille fut Carlos; c'était le second de la maison Danino : Maria Dominé l'avait été avant lui (2). L'affection débuta le 20 septembre, un vendredi, par des frissons, de la céphalalgie, de la diarrhée, des douleurs dans les lombes, au moment où Carlos était à vendre son poisson au milieu de la rue. Le lendemain, il put encore aller dans la ville et eut des nausées. Il prit du sel d'Angleterre le dimanche, eut de la fièvre pendant huit à dix jours, de la diarrhée pendant le même temps; du second au cinquième jour seulement, la bouche fut sèche, la langue chargée et l'urine claire. Il ne devint pas jaune, ne rendit de sang par aucune voie, ne recouvra complétement ses forces qu'après un mois et demi.

Carlos ne sait comment il a contracté sa maladie, n'ayant pas vu de malades en ville; au moins pense-t-il

---

(1) Voir le document n° 132.

(2) Voir les deux documens qui précèdent.

qu'il n'y en avait pas dans les maisons où il allait vendre son poisson : il n'entrait pas d'ailleurs dans ces maisons. Après sa convalescence, il donna des soins à un officier de la garnison, M. Phillott, et c'est à cette époque qu'il pense que ses frères et sœurs tombèrent malades. Et aux objections qui lui sont faites à ce sujet, il répond qu'habitant la maison de M. Danino, il ne pouvait savoir ce qui se passait chez sa mère, et qu'il n'avait pas le temps de la voir quand il était à l'hôpital, au service de M. Phillott (1). Ce dernier commandait les convalescens qui étaient au Dock-Yard (arsenal de la marine) quand il donna à Carlos un certificat qui constate que celui-ci l'a bien servi pendant deux mois et demi; et comme Carlos fut au service de M. Phillott au commencement de la maladie de ce dernier, il en résulte, suivant le calcul des soussignés, que l'affection de M. Phillott aurait débuté le 2 octobre, et celle de Carlos le 2 septembre, ou environ. On veut dissiper la contradiction existante entre le résultat de ce calcul et la première déclaration de Carlos par de nouvelles questions, et Carlos répond qu'il était déjà malade quand il alla voir la corvette qui avait conduit la reine de Portugal dans la baie de Gibraltar, c'est-à-dire, du 2 au 7 septembre.

Sa femme tomba malade quinze jours après lui, et sa belle-mère, trois jours après sa femme.

Maria Dominé vint le voir pendant sa maladie, n'étant pas encore bien portante. Sa femme lui donna des soins; ses enfans furent séparés de lui, ce qui était facile, ayant deux chambres et une cuisine. Puis il ajoute que l'aîné de ses enfans couchait avec sa grand'mère; que sa femme et le plus jeune de ses enfans couchèrent avec lui jusqu'au sixième jour de sa maladie; que la chaleur de son corps

(1) Voir le document n° 132.

l'obligea de s'en séparer. Son fils aîné fut séparé de sa grand'mère du moment où celle-ci tomba malade.

Après l'affection de Carlos, la fièvre épidémique se répandit dans la maison Danino. La première famille atteinte après lui n'était séparée de son habitation que par une porte : son chef se nomme Jaymé, et la femme de celui-ci Maria Rita. Mais Carlos, qui les voyait avant sa maladie, n'eut pas de relations avec eux dès qu'il se sentit affecté. Il ignore combien de temps après lui ils furent malades; il ignore tout.

L'enfant à la mamelle, âgé de douze mois, eut de la diarrhée, la face rouge le soir et fut sans fièvre. On accusa le travail des dents de son indisposition.

Les bâtimens occupés par les familles dont il a été question se trouvent sur une place inclinée, dont la maison habitée par M. Danino occupe le point le plus élevé, tandis qu'une autre, neuve, grande, à deux étages et d'une bonne construction, occupe le point le plus bas. Entre ces deux maisons principales s'en trouve un grand nombre d'autres, continues, petites, n'ayant, pour la plupart, qu'un rez-de-chaussée, dont quelques-unes paraissent assez récemment bâties. Une partie de ces maisons est disposée sur une même ligne, le long d'une espèce de rue dont la longueur est évaluée à plus de cent-vingt pas; sa largeur, qui augmente de haut en bas, est de sept et dix pieds; et cette rue est bornée au Midi par un mur de huit à dix pieds de haut. Une autre la joint à angle droit, en bas, plus étroite, bordée, comme elle, de maisons, séparée de la grande maison par un mur semblable au premier; et cette espèce de pâté de maisons est séparé, en haut de celle qu'occupe M. Danino, par une rue plus petite, qui fait équerre à raison de la forme des bâtimens. Ces rues et la cour qui est au-devant de la grande maison sont pavées. La grande maison logeait, suivant la déclaration de Do-

mine, dix familles pendant la durée de l'épidémie; les autres, trente.

Les 18 et 19 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 145.

Maison *Bossano*, au voisinage et un peu au-dessus de la caserne du 23e régiment.

Cette maison, qui est formée de la réunion d'un assez grand nombre de bâtimens qui se trouvent sur une place un peu inclinée, était habitée, au commencement de l'épidémie, par soixante-sept personnes, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs femmes de militaires qui ont été au camp d'Europa flat. La femme d'Armstrong était du nombre, mais Mme Bossano ignore si elle a été malade, et elle affirme ensuite que personne dans sa maison n'avait été malade avant la sortie des femmes des soldats pour le camp (1).

La famille est composée de dix-sept personnes : Mme Bossano, son mari, sa mère, âgée de plus de quatre-vingts ans, huit enfans et deux petits-fils, &c. Si l'on excepte les plus jeunes enfans, au nombre de quatre, et âgés de neuf à douze ans, tous les membres de cette famille ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure à l'année 1828; et les quatre enfans n'ont pas été malades dans la dernière épidémie, bien que toujours dans cette maison. Ces enfans n'allaient pas dans la ville, ne voyaient pas de malades, passaient seulement dans des cours où il y en avait. Ils

---

(1) Voir les documens relatifs au 23e régiment, deuxième volume.

jouaient dans la cour commune, mais non avec des enfans malades.

Quatre personnes sont mortes dans l'établissement pendant la durée de l'épidémie, et parmi elles se trouvait un enfant de dix à douze ans.

Le 19 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

DEUXIÈME SECTION.

ARSENAL DE LA MARINE ET QUARTIER DES OUVRIERS.

§ Ier.

RENSEIGNEMENS GÉNÉRAUX RELATIFS À L'ARSENAL DE LA MARINE OU DOCK-YARD.

N° 146.

M. *Mends,* commissaire de marine.

M. Mends reçut des chefs de famille du Dock-Yard une pétition dans laquelle ils lui demandaient d'être enfermés et sequestrés dans l'arsenal. M. Mends y consentit, et au commencement d'octobre, ceux des ouvriers qui le desirèrent furent admis au Dock-Yard. M. Mends n'avait pas pris cette mesure plus tôt, parce que la plupart des ouvriers avaient eu déjà la fièvre épidémique, et qu'il craignait de gêner leurs travaux. L'arsenal fut tenu en quarantaine jusqu'au 26 novembre, et, la fièvre jaune y ayant pénétré à cette époque, on donna à ceux qui le voulurent la permission d'entrer et de sortir; toutefois quelques familles restèrent jusqu'à la fin de l'épidémie. Deux hommes obtinrent avant ce temps la permission de quitter l'arsenal; ils tombèrent malades

peu après, et moururent. Le premier malade indiqué officiellement à M. Mends est un membre de la famille d'un nommé Konobis.

M. Mends ne reçut de rapports officiels que sur la santé des hommes et non sur celle des femmes.

Il allait tous les jours au Dock-Yard dans son bateau; il ne touchait personne et se contentait de faire une inspection générale (1).

Le 14 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 147.

M. *Meggs*, bosseman du Dock-yard (boatswain).

Tous les ouvriers qui voulurent se retirer à l'arsenal le purent faire jusqu'au 4 d'octobre, et alors les portes furent fermées, et on ne les ouvrit plus désormais; le commissaire de marine lui-même ne put entrer que par mer. Les provisions étaient descendues du haut de la muraille; on arrosait de vinaigre ce qui pouvait l'être ainsi, et le papier qui enveloppait le sucre, le café et le thé était rejeté au-dehors. Lorsqu'il y eut des malades au Dock-Yard, on les y laissa; Mme Meggs, qui le fut, fut assistée par M. Cruikshank qui était à bord du vaisseau des convalescens (2).

Le bâtiment des convalescens fut établi dans la baie de l'arsenal le 26 octobre, et, à la fin de novembre, les convalescens furent logés dans une des grandes barraques du Dock-Yard. Les mesures de quarantaine devenant

(1) Voir le document n° 151, pour ce qui regarde la famille de M. Mends.

(2) Voyez le renseignement n° 150, pour ce qui concerne la famille de M. Meggs.

désormais inutiles, on donna, aux hommes enfermés dans l'arsenal, la permission de sortir et de rentrer; mais les femmes et les enfans n'obtinrent cette autorisation que vers le milieu de décembre.

Ceux qui avait voulu sortir du Dock-Yard avant l'arrivée des convalescens l'avaient pu, il est vrai, mais ils ne leur était plus possible de rentrer.

Le 14 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 148.

Walker, concierge de l'arsenal de marine (intérieur).

M. Walker était, en 1813, inspecteur de santé du Dock-Yard. Il pense qu'à cette époque, il y eut à l'arsenal de neuf à onze personnes atteintes de la fièvre épidémique. La plupart des personnes qui étaient enfermées au Dock-Yard, au nombre de deux cents, avaient eu la fièvre jaune en 1804 (1).

En 1813, l'arsenal était mis en quarantaine ainsi que Rosia, et les ouvriers qui travaillaient le jour à Rosia venaient le soir coucher au Dock-Yard. Trois d'entre eux qui sont tombés malades à l'arsenal étaient sortis par une issue qui de Rosia (2) donnait sur le rocher, et avaient été en ville. Dès que l'on sut qu'ils avaient la fièvre, on les transporta au lazaret, et cette mesure était prise pour tous ceux que l'on savait être malades. Walker lui-même fut pris de la fièvre épidémique vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre 1813; il avait vu déjà huit ou neuf malades au Dock-Yard, et il était entré dans la chambre de l'un d'eux

---

(1) Voir les documens 160, 161 et 162.

(2) *Rosia,* district du Sud, situé au voisinage du Dock-Yard.

une semaine avant de tomber malade lui-même. Les symptômes qu'il se rappèle sont les suivans : céphalalgie, douleurs générales, étourdissemens, insomnie continuelle, diarrhée après des purgatifs, urine très-foncée; fièvre pendant onze ou douze jours; délire, pas de météorisme, pas de douleurs au creux de l'estomac.

Le 13 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

§ II

INTÉRIEUR DU DOCK-YARD OU ARSENAL DE MARINE.

N° 149.

Mme *Harris.*

Six personnes dans la famille : Harris, ouvrier du Dock-Yard, sa femme et quatre enfans de dix-huit ans à huit ans. Mme Harris a eu la fièvre jaune en 1813; son mari, qui dit l'avoir aussi éprouvée en 1813, a cependant été un peu malade en 1828. Les quatre enfans ont été malades aussi, et deux sont morts.

La première fut Cécilia âgée de dix ans. Cette enfant était depuis douze ou quinze jours dans un état de santé équivoque, se levait chaque matin, se couchait seulement de temps en temps pendant la journée, et elle ne s'alita tout-à-fait que le jour même de sa mort. La veille de sa mort, c'est-à-dire le 6 octobre et deux jours après que le Dock-Yard eut été fermé, Cécilia, qui jusques-là n'avait pas eu de céphalalgie, se plaignit d'un mal de tête violent et de douleurs dans la région de l'estomac: la peau devint un peu chaude; cette exacerbation n'avait point été précédée de frissons. M. Amiel, chirurgien-major du 12e régi-

giment, qui vit l'enfant la veille de la clôture du Dock-Yard, pensa qu'elle n'avait pas la fièvre épidémique.

Le jour qui suivit la mort de Cécilia, sa sœur Mariana, âgée de huit ans, tomba malade à son tour; céphalalgie, douleurs dans les genoux, frissons, légers tremblemens, fièvre pendant trois jours, plus forte le soir que le matin, peu de sueur, vomissemens abondans après l'ingestion d'huile d'olives. Le quatrième jour, Mariana fut renvoyée chez sa sœur aînée qui demeurait à Rosia, et qui avait eu la fièvre jaune en 1813.

Deux ou trois jours après le départ de Mariana, Betzy, âgée de dix-huit ans, éprouva des frissons, des tremblemens, de la céphalalgie, des douleurs dans le dos et dans les jambes, des sueurs noctures; la fièvre fut très-forte pendant la première nuit; la face était rouge, et Mme Harris attribue cette rougeur de la face aux vomissemens déterminés par l'ingestion de l'huile d'olives. Betzy n'eut pas de jaunisse et resta faible pendant quatre ou cinq jours.

Le fils de Mme Harris tomba malade treize ou quatorze jours après Betzy, et mourut avec le vomissement noir, le 3 novembre, sixième jour de sa maladie.

La petite Cécilia allait souvent voir sa sœur aînée qui demeurait à Rosia; on ignore si elle entrait ailleurs, et l'on n'a pas entendu dire qu'elle ait vu des malades, ni qu'elle ait été auprès de l'hôpital.

Quant au garçon qui mourut, il allait partout dans le Dock-Yard, et jouait particulièrement avec les enfans Santarita (1); Mme Harris ne se doutant pas qu'il y eût des enfans malades dans cette famille n'empêchait pas ses enfans d'y aller. Mme Harris elle-même assista Mme Santarita, fit son lit, lui donna une infusion de sauge pour la faire suer; et, à cette époque, Mme Santarita était extrêmement jaune.

---

(1) Voir plus bas le document n° 163.

Mme Harris n'y avait pas mené son fils, et elle cessa d'y aller elle-même dès qu'elle entendit dire que la maladie de Mme Santarita était la fièvre épidémique.

Mme Harris n'était pas liée particulièrement avec Mme Santarita; elle allait pourtant quelquefois chez elle avant qu'elle ne fût malade; et celle-ci, le jour qu'elle était entrée au Dock-Yard, était restée une heure chez Mme Harris.

Les deux fils aînés de Mme Santarita ne venaient pas chez Mme Harris (1).

Mme Harris était liée avec Mme Eames qu'elle voyait; celle-ci resta chez elle une demi-heure le jour que Mme Harris alla chez Mme Santarita; mais ensuite elle ne vint plus qu'après la mort du jeune Harris.

Les enfans de M. Walker, portier de l'intérieur de l'arsenal, qui furent tous malades à l'exception d'un, étaient continuellement avec les enfans de Mme Harris, et l'un des fils de Walker tomba malade la même nuit et à la même heure que le jeune garçon qui mourut.

Au Dock-Yard, on distribuait chaque jour les provisions près de la porte, et, au moment de cette distribution, les enfans de la cour se mêlaient entre eux.

A trois cents pas de l'habitation de Mme Harris, et vis-à-vis le puits de Jumper, il y a un égoût qui donne une très-mauvaise odeur pendant l'été, lorsqu'on s'approche de son embouchure.

Le 14 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

---

(1) Voir le document n° 175.

N° 150.

Famille de M. *Meggs,* boatswain du Dock-yard (bosseman).

Trois personnes dans la famille, M. et Mme Meggs et M. Fisherman, neveu de M. le commissaire de marine de Gibraltar. M. Meggs a eu aux Antilles une fièvre qui dura trois jours et s'accompagna de sueurs et de vomissemens; il ignore si c'était la fièvre jaune. En 1828 il n'a point été malade; mais Mme Meggs et M. Fisherman, qui n'avaient jamais éprouvé la fièvre épidémique, l'ont eue pendant le cours de l'automne dernier.

M. Fisherman, le 12 novembre, après diner, éprouva du mal de tête suivi de vomissemens; il eut la fièvre pendant vingt quatre heures; resta deux jours au lit, se leva le troisième jour et pouvait déjà se promener; il se rétablit promptement.

Mme Meggs tomba malade trois ou quatre jours après lui. Céphalalgie, douleur dans le dos et dans les jambes; nausées continuelles, fièvre pendant trois jours, pas de jaunisse, pas d'hémorragie; soixante jours avant de recouvrer ses forces. M. Meggs attribue la lenteur de sa convalescence à l'abondante salivation mercurielle qui avait été produite par le calomel.

M. Meggs et sa femme ne recevaient aucune visite, et ils ne communiquaient avec aucune des familles du Dock-Yard. Le linge de la famille était lavé par la femme Carnaval (1) chez laquelle il n'y avait pas de malades. Mais, la veille du jour qu'elle fut prise de la fièvre, Mme Meggs alla un instant chez M. Fisherman, et resta une ou deux mi-

---

(1) Voir le renseignement n° 158.

nutes à la porte de sa chambre pour lui demander de ses nouvelles.

M. Fisherman, qui survient, déclare aux soussignés qu'en effet il tomba malade en dinant chez M. Meggs, qu'il se retira chez lui dans une autre barraque sitôt qu'il se sentit malade; qu'il resta alité six jours, et qu'il s'en passa ensuite huit ou neuf avant qu'il ne recouvrât ses forces.

Ce jeune homme allait partout dans le Dock-Yard, il n'évitait personne, mais il n'a pas connaissance d'être entré dans une maison où il y avait des malades. Son linge fut lavé par Mme Harris. M. Fisherman n'est pas sûr d'avoir porté de ce linge, et M. Meggs pense qu'en effet il n'en avait pas porté.

Le 14 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 151.

M. *Mends,* commissaire de marine (1).

Neuf personnes dans la famille au commencement de l'épidémie. M. et Mme Mends, quatre enfans de onze ans à six mois, et trois domestiques, dont deux femmes et un homme.

M. et Mme Mends et leur fille aînée ont été atteints de fièvre à la Jamaïque pendant une épidémie de fièvre jaune; un de leurs domestiques croyait avoir éprouvé la maladie épidémique à Gibraltar en 1813; il est tombé malade pendant l'automne dernier et est mort. La bonne d'enfans

(1) La maison de M. Mends n'est pas dans l'arsenal : elle est située au-dessous de celle de M. Bossano, dont il a été question au document n° 145, et au voisinage de la caserne du 23e régiment.

et un garçon de huit ans ont été malades aussi dans la dernière épidémie.

La bonne d'enfans, nommée Francisca, fut attaquée au mois d'octobre; elle eut au début de violentes douleurs de tête, une forte fièvre et des envies de vomir. Elle ne resta que peu d'heures à la maison, et fut renvoyée à l'hôpital civil où elle se rétablit.

Francisco Soarez, dont les soussignés ont recueilli l'histoire au quartier des ouvriers de l'arsenal (1), tomba malade après diner, peu de jours après Francisca, et alla immédiatement chez lui où il couchait toutes les nuits.

Le jeune James, fils de M. Mends, prit la fièvre à son tour, vers le milieu de novembre : nausées, vomissemens, céphalalgie, yeux et face rouges, fièvre forte pendant quatre ou cinq jours, pas de jaunisse remarquable, pas de déjections ni de vomissemens noirs. Il fut traité par M. Amiel, chirurgien major du 12e régiment, avec de légers purgatifs, et se rétablit.

M. Mends ne sait pas précisément comment Francisca a contracté la fièvre épidémique. Malgré les ordres formels qu'il avait donnés, ses domestiques et surtout les deux espagnols Francisca et Soarez étaient constamment à causer avec les gens qui habitaient la maison voisine, chez lesquels il y eut cinq ou six malades. Les fenêtres sont au niveau du sol d'une petite allée qui mène de la cour sur le chemin qui va à la ville; elles sont grillées; l'une n'a guère que deux ou trois pieds de hauteur, et l'autre quatre; une de ces fenêtres donne dans une chambre enfoncée et assez grande où il y eut un homme et une femme malades. On a dit à M. Mends, depuis la maladie de Francisca, qu'en s'approchant de ces fenêtres cette femme s'était plainte d'une très-mauvaise odeur. Il en fut de même de Soarez qui,

---

(1) Voir le renseignement n° 167.

quatre heures avant de tomber malade, dit à Hentz, l'un des commissionnaires de M. Mends, qu'il avait éprouvé une sensation désagréable en recevant des œufs qu'on lui donnait par cette fenêtre.

M. Mends ne sait comment son fils, âgé de huit ans, a contracté la fièvre épidémique; mais il jouait constamment dans l'arrière-cour près des fenêtres dont il vient d'être question, et il est possible, dit M. Mends, qu'il ait pris la fièvre en s'approchant de ces fenêtres.

On soupçonne que Francisca a pu sortir une fois de la maison pour aller dans la ville, mais ce devait être au commencement de l'épidémie, et par conséquent long-temps avant sa maladie.

Quant à Soarez, il était particulièrement chargé des commissions de M. Mends; il allait tous les jours en ville, et n'avait aucune peur de la maladie croyant l'avoir eue en 1813 (1).

L'enfant qui fut malade ne sortait jamais, non plus que ses frères et sœurs.

Francisca était tombée malade le matin; on la plaça aussitôt dans un bâtiment à part sur l'arrière-cour; personne ne s'approcha d'elle, à l'exception de Hentz, portier de M. Howell, qui avait eu la fièvre jaune antérieurement (2). Cette séparation avait été conseillée par M. le docteur Mathias. La maison fut fumigée avec le vinaigre chaud dès qu'elle fut partie; on ferma à clé la porte de sa chambre, et ses effets qu'on y laissa furent brulés ensuite.

L'enfant, dès qu'il fut malade, fut immédiatement séparé des autres, et personne ne s'approcha de lui que M. et Mme Mends et leur fille aînée, qui tous trois avaient

---

(1) Voir le document n° 167.

(2) Voir plus bas le document relatif à M. *Howel*, maisons isolées du Sud.

eu, à la Jamaïque, une fièvre que M. Mends croit tout-à-fait semblable à celle que son fils a éprouvée cette année.

Cet enfant est resté également à la Jamaïque quatre mois avec son père; un autre, âgé de quatre ans et qui alors était allaité par une négresse, n'a pas été malade non plus dans la dernière épidémie, quoiqu'il jouât comme son frère dans l'arrière-cour.

Le nouveau-né n'éprouva pas non plus la moindre indisposition; quelquefois il était porté par sa bonne jusque dans la cuisine; M. Mends ne pense pas qu'elle l'ait mené près des fenêtres dont il a été question plus haut.

On tirait peu de provisions du dehors; il y a dans la basse-cour beaucoup de volailles; le poisson vient du Dock-Yard; la viande était prise chez un boucher qui demeure au Sud; c'était Hentz qui l'allait chercher.

L'égoût ne donnait pas de mauvaise odeur, même avant qu'il fût couvert. Il sent mauvais lorsqu'on y jette les eaux sales de la cuisine.

La température de l'été de 1828 a paru à M. Mends la même que celle des étés précédens. Le thermomètre qui est dans le salon est toujours moins élevé que celui de la bibliothèque militaire.

Le 15 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

§ III.

QUARTIER DES OUVRIERS DU DOCK-YARD OU ARSENAL DE LA MARINE.

N° 152.

Le quartier des ouvriers de l'arsenal de la marine est situé au-dessous de l'hôpital naval, sur un autre plateau, et un peu au-dessus du niveau de la mer. Il n'est séparé

que par une rue étroite de la caserne du 23e régiment et du magasin de vivres de la marine (1). La maison a la forme d'un parallélogramme dont la plus grande largeur est de l'Est à l'Ouest. Quatre bâtimens, construits sur le même modèle, circonscrivent une cour de quatre-vingts pieds de long sur trente-cinq ou quarante de large.

Il n'y a qu'un rez-de-chaussée et un premier étage. Le rez-de-chaussée est de plain-pied avec la cour, et les portes donnent sur la galerie commune. Au premier, il y a aussi une galerie qui règne tout autour de l'habitation, et donne sur la cour. Le quartier a deux issues générales au rez-de-chaussée, l'une au Nord, l'autre au Sud. Il n'y a qu'un escalier pour le premier étage, il est au Nord; les fenêtres de tous les logemens s'ouvrent au dehors de la maison.

En général, chaque famille a deux pièces assez grandes, la première sert de chambre d'entrée et de salle à manger; la seconde est la chambre à coucher : tous ces logemens sont propres et assez bien ventilés.

A l'Ouest de la cour est une grande bouche d'égoût, où se rendent les eaux pluviales, et où se jettent les eaux ménagères et peut-être les urines.

Il n'y a pas de latrines; les immondices se portent à la mer ou sur la montagne.

Le 6 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 153.

Mateos Santarita, charpentier de l'arsenal, rez-de-chaussée, n° 25.

Sept personnes dans la famille : Santarita, sa femme, et cinq enfans de onze ans à six mois. Santarita, qui est né à

(1) Voyez le plan général.

Gibraltar, a eu la fièvre jaune en 1804; la femme Santarita et trois de ses enfans l'ont éprouvée dans la dernière épidémie.

Dans les premiers jours d'octobre 1828, M. Mends, commissaire de la marine, permit aux familles des ouvriers qui le desirèrent de venir s'enfermer dans l'arsenal. Mme Santarita profita de cette permission et resta au Dock-Yard depuis le 2 octobre jusqu'à la fin de décembre. Il n'y avait point encore de malades au moment où elle quitta le quartier des ouvirers.

Le 15 novembre, elle tomba malade. Céphalalgie, frissons, nausées; vomissemens après l'ingestion de l'huile d'olives; jaunisse, fièvre pendant quatre jours, convalescence longue. Le lendemain, un de ses fils, âgé de huit ans, fut pris de la fièvre; la chaleur de la peau ne dura que trois jours; la convalescence fut très-prompte; cet enfant ne s'alita pas. Quinze jours après ce jeune garçon, une fille de quatre ans et demi tomba malade et éprouva des symptômes tout-à-fait analogues à ceux que son frère avait éprouvés. Enfin, trois jours après, la fille aînée, âgée de onze ans, se plaignit à son tour, et eut la fièvre pendant deux jours; la jaunisse était très-prononcée.

Tous ces malades ne furent vus par aucun médecin; ils prirent de l'huile d'olives, du sel d'Angleterre, et des lavemens émolliens.

Le plus jeune enfant, alors âgé d'un mois et demi, et une petite fille de neuf ans, n'éprouvèrent pas la moindre indisposition.

Avant que Mme Santarita ne tombât malade, il était déjà mort trois enfans au Dock-Yard (1); le premier mourut un mois avant la maladie de Mme Santarita; on disait qu'il n'avait pas la fièvre jaune. Cette dame le vit pendant qu'il

---

(1) Voir le document n° 149.

était malade, c'était l'enfant de Mme Eames, et sa mère fut envoyée plus tard à l'hôpital après la guérison de Mme Santarita (1). Les deux autres enfans appartenaient à une autre famille, que Mme Santarita ne visita jamais. Elle n'a pas entendu dire qu'il y ait eu au Dock-Yard, d'autres malades que ceux dont il vient d'être question et trois enfans qui furent envoyés plus tard au quartier des ouvriers. Elle n'alla pas même faire de visites aux convalescens. Dans la barraque qu'elle habitait, il y avait six ménages, et sa famille fut la seule où il y eut des malades. Ses enfans couchèrent ensemble pendant leur maladie, et, comme ils ne s'alitèrent pas, ils jouèrent toujours avec les autres enfans, qui néanmoins n'entrèrent jamais chez elle. Tous les habitans de la cour savaient que les enfans de Mme Santarita étaient malades.

Depuis que Mme Santarita était au Dock-Yard, elle, son mari et ses enfans n'étaient pas sortis.

Le 6 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 154.

Juan Parody, maître tonnellier de l'arsenal, rez-de-chaussée, n° 26.

La femme Parody, un fils et une fille habitaient ce logement pendant l'épidémie. Tous trois avaient eu la fièvre jaune en 1804, et ils n'ont pas été malades en 1828.

Le 6 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir le document n° 163 et 175.

N° 155.

Stevan Molinari, charpentier de l'arsenal, rez-de-chaussée, n° 27.

Sept personnes dans la famille : Molinari, sa femme, quatre fils et une fille; six avaient eu la fièvre jaune en 1804, une en 1813. Il n'y a pas eu de malades en 1828.

Le 6 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 156.

Andrews, ouvrier du Dock-yard, rez-de-chaussée, n° 14.

Trois personnes dans la famille : Andrews, sa femme et un fils de douze ans. Andrews avait eu la fièvre jaune en 1804; sa femme et son fils l'ont seuls éprouvée en 1828.

L'enfant fut malade quinze jours avant sa mère, c'était au mois de septembre. Céphalalgie, douleurs dans le dos, fièvre pendant trois jours, yeux injectés, face rouge, pas de vomissemens. L'enfant ne resta alité que deux jours et demi, et recouvra ses forces dans l'espace d'une semaine. Mme Andrews éprouva aussi de la céphalalgie, des douleurs dans le dos et dans les jambes; la face et les yeux furent injectés; la fièvre dura trois jours; pas d'hémorragie, pas de nausées, pas de vomissemens.

On n'appela pas de médecin; au début on donna de l'huile d'olives et ensuite de l'huile de ricin et du sulfate de soude.

L'enfant était domestique chez M. Cocks, portier de l'extérieur de l'arsenal : on renvoya de l'arsenal une jeune fille malade qui vint chez M. Cocks, et, trois jours après, le jeune Andrews fut attaqué de la fièvre épidémique, et vint

sur-le-champ chez sa mère qui lui donna des soins et ne le fit pas coucher avec elle.

Mme Andrews, huit jours avant d'être malade elle-même, avait assisté, chez M. Davis, quelques personnes atteintes de la fièvre épidémique, et même elle avait aidé M. Monck à mettre dans le cercueil un homme qui était mort dans cette cour, au premier étage.

Elle n'avait été nulle part ailleurs que chez M. Davis qui demeure auprès du quartier des ouvriers.

Le 6 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 157.

Bretto, ouvrier de l'arsenal de marine, rez-de-chaussée, n° 15.

Quatre personnes dans la famille : Bretto, sa femme et deux enfans, l'un de six ans, l'autre de quatre ans. Bretto avait eu la fièvre jaune en 1813; il est resté bien portant durant la dernière épidémie, mais sa femme et les deux enfans ont été malades. Le 2 octobre, ils s'étaient réfugiés dans les barraques du Dock-Yard; mais, au bout d'un mois, voyant qu'on n'y observait pas de quarantaine, et qu'il n'y avait pas plus de sécurité que dans le quartier, ils revinrent dans leur ancien logement (1).

A une époque de l'épidémie que Mme Bretto ne précise pas, ses deux enfans tombèrent malades; l'un, le jeune garçon, un peu avant le coup de canon du soir; et la fille tout au plus trois heures après son frère. Le garçon eut la fièvre trois jours, vomit noir une fois le troisième jour; la jeune fille garda la fièvre pendant six jours, et le vomis-

(1) Voir les documens 146 et 147.

sement noir se répéta à plusieurs reprises; elle fut extrêmement jaune. Après avoir passé deux ou trois jours à soigner ses enfans, Mme Bretto se sentit malade elle-même; elle avait de la céphalalgie, des brisemens dans tous les membres, du froid et de la chaleur alternativement, des nausées, de la douleur au creux de l'estomac. Elle n'eut pas de jaunisse, resta long-temps à recouvrer ses forces, et, maintenant même, elle est plus faible qu'avant l'épidémie.

Il y avait, au moment où Mme Bretto est tombée malade, deux ou trois mois qu'elle n'avait été dans la ville; elle allait au Sud toutes les fois qu'elle en avait besoin; mais ses enfans restaient toujours au quartier des ouvriers.

Avant son départ du Dock-Yard, deux enfans y avaient déjà été malades; une petite fille était morte, et deux autres enfans moururent depuis. Mais lorsqu'elle arriva au quartier, il n'y avait pas de malades, à ce qu'elle sache; quelques enfans seulement étaient convalescens depuis plus ou moins de temps. Quatre ou cinq jours avant que son jeune garçon ne contractât la fièvre, Mme Bretto alla avec lui voir un malade.

L'égoût de la cour est tenu très-proprement et ne donne pas de mauvaise odeur.

Le 6 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 158.

Carnaval, gardien du Dock-yard, rez-de-chaussée, n° 16.

Six personnes dans la famille : Carnaval, sa femme et quatre enfans de seize ans à deux ans. Le père et la mère avaient eu la fièvre jaune en 1804, la fille aînée était née pendant l'épidémie de 1813. Il n'y eut en 1828 qu'une jeune fille de malade.

Le 2 octobre, la famille s'était réfugiée à l'arsenal pour se soustraire à la fièvre jaune, et on n'en revint que le 17 décembre. Le 25 du même mois, Ketty, tomba malade : céphalalgie, nausées sans vomissemens, épistaxis, fièvre pendant trois jours, délire ; pas de sueurs, pas de jaunisse, pas d'hémorragie, pas de toux : les yeux et la face ne furent pas rouges ; cette enfant ne fut alitée que trois jours.

Il y avait dix familles enfermées au Dock-Yard ; trois vivaient dans la même barraque que Mme Carnaval. Dans une de ces trois familles, un enfant tomba malade et ne mourut pas ; Mme Carnaval, l'alla voir ; elle est sûre que sa fille n'y a pas été.

Lorsque Mme Carnaval revint, plusieurs personnes du quartier des ouvriers étaient encore malades, et notamment un enfant qui demeurait dans la chambre immédiatement voisine : Ketty ne l'alla pas voir, elle jouait d'ailleurs avec tous les autres enfans de la cour. Lorsque cette jeune fille fut attaquée de la fièvre, on la fit coucher dans un lit et dans une chambre à part ; mais ses frères et sœurs restaient souvent auprès d'elle, et ils n'éprouvèrent pas la moindre indisposition.

Mme Carnaval assure que l'égoût de la cour exhale une très-mauvaise odeur ; elle ignore si cette odeur a été plus désagréable en 1828 que les années précédentes.

Le 6 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 159.

Fasha, charpentier de l'arsenal, rez-de-chaussée, n° 17.

Six personnes dans la famille : le mari, sa femme et quatre enfans de neuf ans à deux ans. Fasha et sa femme

ont eu la fièvre jaune en 1804; ils ne l'ont point éprouvée une seconde fois : pendant l'épidémie de 1828, deux des enfans ont été malades, et un troisième n'a eu qu'une légère indisposition.

Le 2 octobre, la famille s'était enfermée au Dock-Yard pour éviter la fièvre épidémique, et une des filles tomba malade le 4 décembre seulement.

Céphalalgie, douleur dans le dos et dans la région de l'estomac; constipation au début, nausées, déjections noires, le troisième jour. La fièvre dura douze jours, il y avait du délire pendant la nuit; l'enfant était près de mourir. Trois ou quatre jours après sa sœur, le plus jeune fut à son tour assez gravement malade; fièvre pendant quarante-huit heures, yeux et face rouges, pas de vomissemens, constipation, jaunisse : il portait la main à son ventre comme pour indiquer qu'il en souffrait: il fut huit jours abattu. Quatre ou cinq jours après cet enfant, l'aînée éprouva des frissons sans tremblement, suivis de céphalalgie et d'inappétence qui persistèrent pendant quarante-huit heures.

La première malade de la famille fut prise de la fièvre au Dock-Yard; et, le jour même, tous revinvent au quartier.

Fasha habitait la grande barraque du Dock-Yard jusqu'au moment où les convalescens vinrent l'occuper ; alors il fut placé dans le logement du commissaire de marine où personne n'avait encore logé depuis le commencement de l'épidémie. Ses enfans n'avaient aucune communication avec les autres familles du Dock-Yard, si ce n'est avec celles de Mmes Max et Santarita (1).

Mme Max fut atteinte de la fièvre épidémique ainsi que Mme Santarita; mais celle-ci ne le fut qu'après Mme Max. Les communications entre l'extérieur et l'arsenal n'étaient

(1) Voir le document n° 153.

pas encore ouvertes. Les enfans Fasha allaient chez madame Max, et ce fut quatre jours après y avoir été pour la dernière fois que la jeune Fasha tomba malade; ils avaient aussi accompagné leur mère chez Mme Santarita, lorsqu'elle alla allaiter le jeune enfant de cette dernière, pendant qu'elle avait la fièvre. Mme Fasha ajoute qu'elle allaita l'enfant de Mme Santarita un mois avant d'aller dans la maison du commissaire.

La première malade de la famille Fasha ne fut pas séparée de ses sœurs; celles-ci s'approchaient d'elle, s'asseyaient sur le canapé qui lui servait de lit, et l'embrassaient même.

Mme Fasha n'a jamais senti de mauvaise odeur venant de l'égoût de la cour.

Le 6 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 160.

John Sane, gardien du Dock-yard, rez-de-chaussée, n° 20.

Cinq personnes dans la famille: M. et Mme Sane et trois enfans de sept ans à deux ans. Le père et la mère avaient eu la fièvre en 1813, et ne l'ont point éprouvée depuis; les deux plus jeunes enfans, Roch et Jenny ont été malades à la fin de la dernière épidémie. Le 2 octobre, toute la famille alla s'enfermer dans l'arsenal.

Roch tomba malade au Dock-Yard; c'était à la fin de novembre ou au commencement de décembre. Le matin à six heures, il éprouva des frissons suivis de chaleur; douleurs générales, vomissemens spontanés, fièvre pendant trois jours, face et yeux injectés, pas de sueurs, pas de jaunisse. Les forces ne furent complétement rétablies qu'au

bout de huit jours. La petite Jenny, âgée de deux ans, fut malade le 1er janvier 1829: frissons, vomisssemens spontanés; fièvre brûlante pendant vingt-quatre heures, face très-rouge; quatre jours avant de recouvrer ses forces. La fille aînée n'éprouva pas la moindre indisposition.

Lorsqu'il fut permis aux enfans et aux femmes de sortir librement du Dock-Yard, le petit Roch alla trois ou quatre fois chez sa grand'mère qui demeure au Sud près de l'arsenal; il y resta même deux jours et une nuit, et alla à Gilbraltar avec son oncle. On mena aussi la petite Jenny chez sa grand'mère pendant cinq minutes à-peu-près; l'aînée n'y fut pas conduite.

A-peu-près un mois auparavant, quelqu'un était tombé malade dans la famille de la grand'mère, et huit jours après une seconde personne y contracta la fièvre épidémique.

Roch ne tomba malade qu'une semaine après être allé au Sud; et sitôt qu'on le vit avec la fièvre, on le renvoya chez sa grand'mère, de peur qu'il ne communiquât la maladie épidémique aux autres enfans du Dock-Yard. Il y demeura trois semaines, et retourna ensuite au quartier où déjà la famille était revenue.

Lorsque Roch fut convalescent, c'est-à-dire cinq ou six jours après le début de sa maladie, on mena une seule fois chez la grand'mère l'aînée des enfans, qui y passa la soirée, et comme on desirait qu'elle contractât la fièvre, on la mit pendant à-peu-près une demi-heure dans le lit de son frère. La petite Jenny alla aussi chez la grand'mère; c'était quatre ou cinq jours après le début de la maladie de Roch.

Mme Sane était aussi dans le Dock-Yard en 1813, enfermée avec sa mère; c'est là qu'elles ont eu toutes les deux la fièvre épidémique. Dans une chambre séparée de la sienne par une cloison de toile, sa tante Mme Barbara Pons, fut placée avec un fils qu'elle avait et avec sa mère. Barbara Pons était déjà un peu malade au moment

où l'on mit le Dock-Yard en quarantaine, et, cinq jours après, elle mourut avec le vomissement noir. Il y avait dix-huit familles dans la barraque où mourut Barbara Pons, et tout le monde y prit la fièvre épidémique. La fièvre jaune se répandit aussi dans tout l'arsenal, et quoique presque tous ceux qui l'habitaient en aient été atteints, cependant il ne mourut que trois personnes (1).

Le 8 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 161.

M. *Robert Monck*, directeur des magasins du Dock-Yard, rez-de-chaussée, n° 21.

M. Monck habite avec sa gouvernante. Il fut malade en 1813, dans l'arsenal où il était en quarantaine; il le fut encore en 1828. M. Monck qui donne aux soussignés les détails qui vont suivre, leur a semblé avoir une mémoire très-infidèle.

Il s'enferma au Dock-Yard pendant l'épidémie de 1828, à la même époque que les autres familles du quartier, et il y tomba malade vers la fin de l'épidémie, très-peu de jours avant que tout le monde obtînt la permission de sortir de l'arsenal, c'est-à-dire trois mois après son entrée au Dock-Yard. Douleurs violentes de la tête et du dos, nausées, peu de chaleur de la peau, peu de sueurs, pas de toux. M. Monck resta au lit quatre jours, et ne recouvra ses forces qu'après neuf jours. Il avait visité, au Dock-Yard, trois ou quatre familles malades, et n'avait été atteint lui-même de la fièvre que huit ou dix jours après. Mais lorsqu'il était malade, il fut assisté pendant deux nuits par Eames,

---

(1) Voir le document n° 148.

peintre du Dock-Yard, qui mourut de la fièvre épidémique deux mois après, à ce qu'il croit (1).

En 1813, il était, comme il a été dit plus haut, enfermé dans l'arsenal, et il y éprouva une maladie qui ne dura que quatre jours : céphalalgie, douleurs dans le dos et dans les jambes, pas de jaunisse, pas d'hémorragie, pas d'évacuations noires. En 1813, il mourut trois personnes à l'arsenal, il y eut à peu près treize ou quatorze malades. M. Monck, à cette époque, avait le même emploi qu'aujourd'hui (2).

En 1828, le Dock-Yard fut mis en quarantaine rigoureuse comme en 1813 (3). Personne ne put entrer ni sortir; le pont-levis n'était jamais baissé, et les provisions étaient descendues du haut de la muraille. M. Monck pense qu'il n'y eut pas, en 1828, de malades au Dock-Yard pendant les trois premiers mois de la quarantaine, et que la fièvre jaune se déclara à l'arsenal lorsqu'on ouvrit les communications, c'est-à dire long-temps avant la fin de l'épidémie (4). Il resta environ sept familles au Dock-Yard, même après que les communications eussent été ouvertes.

Le 8 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 162.

M. *Newman*, fabricant de voiles à l'arsenal de marine, rez-de-chaussée, n° 25.

Sept personnes dans la famille : Newman, sa femme et cinq enfans de quatorze ans à trois mois et demi. Il a eu la fièvre jaune à l'arsenal en 1813; sa femme l'éprouva

(1) Voir les documens nos 163 et 175.
(2) *Ibid.* nos 148 et 160.
(3) Voir le document n° 157.
(4) *Ibid.*, n° 149.

à Gibraltar à la même époque. En 1828, aucun des membres de la famille n'a été malade.

Le 2 octobre, Newman, sa femme et ses enfans se réfugièrent au Dock-Yard pour échapper à l'épidémie, et y restèrent jusqu'à la fin de décembre. Le père fit tout son possible pour empêcher ses enfans d'avoir des communications avec des malades; mais les enfans jouaient avec ceux qui couraient dans l'arsenal; et l'aîné de quatorze ans allait partout, et l'on ne sait s'il entra chez des malades.

John Sane demeurait dans la même barraque que Newman, et occupait le logement immédiatement voisin : il y eut dans sa famille un enfant malade qui fut renvoyé le lendemain du Dock-Yard : les fils de Newman n'entrèrent pas chez John Sane pendant que cet enfant y était (1).

Mme Harris, qui habite le Dock-Yard, avait une de ses filles chez M. Cocks, portier de l'extérieur de l'arsenal; celle-ci revint déjà malade chez sa mère, et mourut; un de ses frères, âgé de quatorze ans, mourut aussi après elle, et enfin une sœur aînée tomba malade à son tour et guérit. Walker, portier de l'intérieur du Dock-Yard, avait cinq enfans, qui communiquaient librement avec ceux de Mme Harris; quatre d'entre eux furent malades, et un seul fut excepté. M. et Mme Walker avaient eu tous les deux la fièvre jaune, en 1813, à l'arsenal (2).

Dans la dernière épidémie, il y eut un assez grand nombre de malades au Dock-Yard, moins cependant qu'en 1813. Newman pense qu'à cette époque il y eut des personnes atteintes de la fièvre épidémique peu de jours après la clôture de l'arsenal (3).

Newman a communiqué librement avec plusieurs ma-

---

(1) Voir le document n° 160.
(2) Voir les documens n°s 148 et 149.
(3) Voir le document n° 160.

lades, et, en revenant chez lui, il ne prenait aucunes précautions.

Ce fut le 2 octobre, comme il a été dit plus haut, que les familles des ouvriers allèrent s'enfermer au Dock-Yard; il n'y avait pas encore de malades au quartier, à ce que sache Newman.

La communication ne fut pas, en 1828, aussi sévèrement fermée qu'en 1813 : la porte était close, il est vrai, mais les officiers de l'arsenal pouvaient entrer par la mer (1); et, lorsque le brick où étaient placés les convalescens fut arrivé dans la rade de l'arsenal, les portes furent ouvertes, et tout le monde put entrer et sortir comme il voulut.

Pendant l'épidémie de 1813, on ferma le Dock-Yard le 24 août, et on ne le r'ouvrit que le 24 décembre. Les mesures de quarantaine, quoique très-sévères, furent éludées par quelques jeunes gens qui, la nuit, escaladaient les murailles et ne rentraient que le matin. Il y eut beaucoup de malades à l'arsenal en 1813, et quelques-uns même furent attaqués très-violemment; cependant il ne mourut personne de la fièvre épidémique (2). On ne compta que trois morts, deux femmes et un enfant. La première femme succomba aux accidens qui suivirent des blessures graves que lui avait faites une avalanche de pierres; la seconde femme, Mme Hamlin, eut une maladie de langueur et mourut de chagrin : enfin l'enfant, qui était âgé de trois ans et qui s'appelait Herbert, ne fut pas très-long-temps malade, et périt à une époque où beaucoup des habitans du Dock-Yard avaient la fièvre jaune. Newman ne pense pas qu'il soit mort personne autre, et si cela eût été, il est probable qu'il l'aurait su.

Il y avait, en 1813, trois mois et demi que Newman

(1) Voir les documens 146 et 147.
(2) *Ibid*, 148, 160 et 161.

était enfermé dans le Dock-Yard lorsqu'il y contracta la fièvre épidémique. Il éprouva de la céphalalgie, des douleurs dans le dos et dans les jambes, des nausées, des vomissemens, une forte fièvre pendant deux ou trois jours et des sueurs abondantes. Il fut alité cinq jours, et resta long-temps avant de recouvrer ses forces. Newman n'eut pas la peau jaune, et il ne se rappelle pas avoir observé ce symptôme chez aucun des malades du Dock-Yard.

En 1813, il travaillait à la fabrication des voiles dans un vaste hangard du Dock-Yard où étaient plusieurs logemens : une femme y fut très malade et son fils mourut; il ne se rappelle pas avoir vu d'autres malades dans cette baraque. Il ne peut dire ce qui s'est passé dans les autres baraques; tout ce qu'il sait, c'est que les communications entre tous les habitans du Dock-Yard étaient aussi libres que dans un navire; il allait lui-même partout; il ne se rappelle pas si, dans les familles qu'il visitait, il y avait des personnes atteintes de la fièvre épidémique. Newman fut le dernier malade de l'arsenal.

L'égoût de la cour du quartier, qui est près de la porte de Newman, donne une odeur très-désagréable.

Le 6 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 163.

Mme veuve *Vaughn*, rez-de-chaussée, n° 24

Mme Vaughn, une fille de quatorze et un garçon de sept ans composent la famille. Madame a eu la fièvre jaune en 1804 et ne l'a pas éprouvée depuis; les deux enfans ont été malades dans le cours de la dernière épidémie. La famille était restée au quartier des ouvriers.

Le garçon tomba malade environ quinze jours après

que les ouvriers de l'arsenal eurent été s'enfermer au Dock-Yard, et peu de jours après le début de la maladie de Eames le peintre (1). Frissons, tremblement, céphalalgie, douleurs dans le dos; fièvre pendant quatre jours, face et yeux injectés, pas de nausées, pas de vomissemens, pas de douleurs au creux de l'estomac, pas de jaunisse. L'enfant resta six ou sept jours avant de recouvrer entièrement ses forces.

La jeune demoiselle tomba malade trois ou quatre jours après son frère; elle sembla beaucoup plus gravement affectée. Frissons, tremblemens, paleur extrême au début, un peu de nausées; bientôt, brisement dans tous le corps, fièvre pendant trois jours, pas de jaunisse, pas de déjections noires ou sanguinolentes. Les forces ne furent entièrement rétablies qu'après douze jours.

La fille de Mme Vaughn, alla une fois dans la ville, avant de tomber malade, dans la maison d'une dame Durwert chez laquelle il n'y avait personne qui fut atteint de la fièvre jaune. Les deux enfans avaient été aussi plusieurs dimanches de suite dîner, avec leur mère, chez Mme King qui demeurait au Sud, près du puits de Jumper, et qui n'avait pas non plus de malades chez lui.

Avant que le garçon de Mme Vaughn ne tombât malade, il y avait eu déjà, dans le quartier des ouvriers, plusieurs personnes atteintes de la fièvre épidémique, mais Mme Vaughn ni ses enfans ne les étaient allés voir, et cette dame, qui habituellement ne recevait de visites de personne, n'avait vu aucun malade venir chez elle.

La demoiselle était trop âgée pour jouer avec les autres enfans du quartier, et elle restait toujours avec sa mère; quant au garçon, il jouait indifféremment avec tous les enfans de la cour.

Mme Vaughn, sa fille et son fils couchaient tous trois

---

(1) Voir le document n° 175.

dans le même lit. Le jeune garçon tomba malade pendant la nuit, et aussitôt on plaça la demoiselle sur le canapé de la première chambre : l'enfant malade passa la nuit avec sa mère, mais le lendemain matin, elle plaça au contraire le garçon sur le canapé, et désormais sa fille coucha avec elle. Toutefois, elle eut la précaution de changer les draps de son lit. La jeune fille entra librement dans la chambre de son frère malade, mais elle ne s'approchait pas du canapé sur lequel il était couché.

L'égoût de la cour avait, en 1828 comme les années précédentes, une odeur détestable et quelquefois suffoquante : on le boucha un mois avant la maladie des enfans, et l'odeur n'en était pas moins désagréable. Depuis sept ans que Mme Vaughn habite ici, sa santé et celle de ses enfans a toujours été fort bonne ; et en général, les habitans de ce quartier se portent ordinairement bien.

Il y avait au Dock-Yard un nommé Field, nouvellement arrivé d'Angleterre, qui s'y était enfermé comme les autres ouvriers le 2 octobre 1828. Il s'y ennuya, et sollicita instamment la permission d'en sortir ; il voulait d'ailleurs voir encore Eames, le peintre du Dock-Yard, son parent et son ami, avant qu'on ne transportât son cadavre au lieu de la sépulture. Le surintendant de l'arsenal ne permit pas qu'on ouvrît les portes pour Field et pour sa femme ; on les hissa donc par-dessus la muraille (1).

Field arriva dans la chambre où Eames venait de succomber ; il fit découvrir son cercueil pour voir son visage une dernière fois, et, après être resté un quart-d'heure dans l'appartement, il accompagna jusqu'au cimetière le corps de son ami. Le lendemain, il tomba malade lui-même et mourut avec le vomissement noir, huit jours après l'enterrement du peintre.

---

(1) Voir le document n° 175.

Mme Field donnait à son mari les soins les plus assidus, et ne prenait pour elle-même d'autres précautions que de jeter dans la chambre du chlorure de chaux, et de se laver les mains avec de l'eau chlorurée, avant de toucher son mari. Six ou huit jours après la mort de son mari, elle s'embarqua sur le bateau à vapeur le *Duc d'Yorck* : les effets qu'elle emporta avec elle n'avaient pas été lavés (1).

Le 8 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 164.

Manuel Gonzalez, ouvrier du Dock-yard, rez-de-chaussée, n° 18.

Huit personnes avant l'épidémie : M. et Mme Gonzalez et six enfans de quatorze ans à deux ans. Le père et la mère avaient eu la fièvre jaune en 1804 : les deux aînés, Manuel, âgé de quatorze ans, et Francisco, âgé de dix ans, ont seuls été malades dans la dernière épidémie. La famille alla à l'arsenal le 2 octobre, et, environ un mois après, Manuel contracta lafièvre. Frissons au début, céphalalgie, douleurs dans les jambes, déjections noires, jaunisse extrêmement prononcée qui survint au moment où la fièvre commença à s'appaiser.

Francisco tomba malade huit jours après son frère. La fièvre dura deux ou trois jours; il eut des vomissemens spontanés, et ne s'alita pas.

Il y avait eu déjà des morts et des malades au Dock-yard, avant que les enfans de Mme Gonzalez ne contractassent la fièvre épidémique. Ceux-ci ne jouaient que dans la cour, avec les enfans convalescens, et les deux

(1) Voir le document n° 175.

aînés seulement allaient dans la grande barraque du Dock-yard, où étaient placés les soldats convalescens. M[me] Gonzalez dit aux soussignés que son fils Francisco était malade au moment où Eames, le peintre de l'arsenal, fut transféré au quartier (1).

Quinze jours avant qu'on ne s'enfermât au Dock-yard, Manuel avait été avec sa mère voir un malade à l'hôpital civil : c'est la seule fois qu'il entra dans la ville ; ses autres frères n'y allèrent jamais ; mais jusqu'au moment où la famille se retira au Dock-yard, Manuel et Francisco allaient librement se promener au Sud et à Rosia (2).

Les quatre plus jeunes enfans de M[me] Gonzalez ont toujours couché avec leurs frères, avant, pendant et après leur maladie, et n'ont pas éprouvé la moindre indisposition.

Le 13 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 165.

Fasha, charpentier du Dock-yard, premier étage, n° 14.

Quatre personnes dans la famille : Fasha, sa femme et deux filles, l'une de dix ans, l'autre de deux. Le père et la mère avaient eu la fièvre jaune en 1804 ; les deux enfans l'ont éprouvée en 1828 : ils n'ont point été transférés au Dock-yard. L'aînée, Angela, fut atteinte de la fièvre le 30 septembre ou le 1[er] octobre : c'était avant la translation des familles à l'arsenal, et certainement avant qu'il n'y eût un seul malade au quartier des

---

(1) Voir le document n° 175.
(2) *Rosia*, district du Sud situé au voisinage de l'arsenal de la marine.

ouvriers. Céphalalgie, douleurs dans le dos et dans tous les membres, frissons, fièvre pendant quatre jours, yeux et face rouges; nausées, vomissemens après avoir pris de l'huile d'olives et de l'infusion de camomille : l'enfant fut huit jours très-faible et ne recouvra que lentement ses forces.

La petite fille, Catalina, fut moins gravement malade; elle n'eut la fièvre que deux jours, et elle avait recouvré ses forces et son appétit cinq jours après le début de sa maladie. Cette enfant ne commença à se plaindre que quinze jours après sa sœur; et Mme Fasha est certaine qu'elle fut la seconde malade de la cour.

Mme Fasha déclare que son mari allait le dimanche à la pour ville acheter quelques comestibles, et qu'il ne communiquait avec personne qui fût atteint de la fièvre épidémique. Elle-même menait quelquefois ses enfans se promener dans les environs du Dock-yard ou du Moulin-à-Vent(1), ou bien encore du côté d'Europa flat : elle n'allait pas du côté de l'hôpital de la marine. Quelquefois elle entrait dans des maisons où il n'y avait pas de malades, mais c'était seulement avec Catalina. Angela restait habituellement à la maison, et ne sortait qu'avec la permission de sa mère; quelquefois pourtant on l'envoya faire des commissions dans une boutique où il n'y eut de malades qu'un mois après. Angela jouait avec les autres enfans de la cour; enfin, ici et autour du quartier, il n'y avait pas d'enfans malades avant Angela, et Mme Fasha ne sait comment elle a contracté la fièvre jaune : parmi les parens de la famille, il n'y eut de malades que long-temps après Angela.

Les soussignés, craignant que la mère ne fût pas bien

(1) Le plateau du Moulin-à-Vent ou Wind Mill Hill est situé au-dessus du plateau d'Europa flat. Voyez le plan général.

informée, la prièrent d'interroger sa fille devant eux, et Angela déclara que, étant auprès de l'hôpital de la marine, elle avait rencontré quatre fois des chars de morts, et plusieurs fois aussi des voitures où il y avait des malades. Dans la rue de l'Hôpital de la Marine, elle entra dans des boutiques et chez sa tante, où elle dit qu'il n'y avait pas de malades. Six jours avant qu'elle ne fût prise de la fièvre, elle causa avec Mlle Glynn, alors convalescente : Angela était dans la rue, la petite Glynn à sa fenêtre, et la fenêtre était assez élevée pour qu'Angela n'ait pu donner la main à sa jeune amie. Elle n'entra d'ailleurs chez M. Glynn qu'après avoir été malade elle-même.

Angela et Catalina ne dormaient pas ensemble, elles couchaient même dans une chambre séparée; mais la petite entrait librement dans la pièce occupée par sa sœur. Les portes et les fenêtres étaient ouvertes pendant le jour.

La première enfant de la cour qui soit tombée malade après Catalina était fort amie d'Angela; elle ne vint pas voir sa jeune compagne lorsque celle-ci avait la fièvre, mais seulement pendant sa convalescence.

L'égoût de la cour n'a de mauvaise odeur que lorsqu'on y jette des eaux sales. Il n'exhala plus de mauvaise odeur lorsqu'on l'eut bouché, au commencement de l'épidémie. Cette puanteur n'était pas plus forte en 1828 que les années précédentes. Mme Fasha et sa mère pensent que la chaleur a été plus grande pendant l'été dernier qu'elle n'avait été dans les autres années.

La famille a toujours joui d'une très-bonne santé, hors les temps d'épidémie.

Le 12 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 166.

Bartolomé Busano, maître charpentier de l'arsenal de marine, premier étage, n° 12.

Sept personnes : Busano, sa femme et cinq enfans de onze ans à deux ans et demi. Busano a eu la fièvre jaune en 1804, et sa femme en 1813. Aucun des membres de la famille n'a été malade en 1828, si ce n'est le père, qui a éprouvé une indisposition dont il sera question plus bas. Mme Busano et ses cinq enfans allèrent au Dock-Yard le 2 octobre, et furent logés dans la même barraque que Mme Santarita (1); mais ils n'allaient jamais dans le logement de cette dernière. Les enfans des deux familles jouaient ensemble; mais Mme Busano, qui savait que les enfans de Mme Santarita étaient malades, empêcha alors les siens de communiquer avec eux.

Avant le départ pour le Dock-Yard, la petite Angela Fasha (2) était déjà malade : Mme Busano l'alla voir; mais, craignant de rapporter la fièvre à sa famille, elle ne faisait qu'entrer et sortir; et, en rentrant, elle ne prenait pas de précautions. Aucun de ses enfans n'entra chez Mme Fasha. On les mena quelquefois chez leur tante et chez leur grand'mère, dans la maison desquelles il n'y avait pas de malades. L'aînée alla acheter différens objets dans des boutiques du Sud; mais ce n'était que rarement, son père ne le voulant pas.

Busano éprouva une céphalalgie très-forte et des douleurs générales. Il n'avait ni fièvre, ni épigastralgie; il était enfin, selon l'expression de Mme Busano, dans le même état que toujours, à cela près du mal de tête et des dou-

---

(1) Voir le document n° 153.

(2) Voir le renseignement précédent.

leurs qu'il ressentait dans le dos et dans les membres. Sa femme pense qu'il avait un coup de froid. On lava le front et les poignets avec du vinaigre, et les douleurs devinrent beaucoup moins vives; ensuite on lui fit boire une infusion de sauge, et l'ingestion de cette boisson fut suivie de nausées et de sueurs abondantes. Busano ne s'alita pas : le lendemain, il était encore un peu faible; le surlendemain, il travaillait. Busano a quelquefois éprouvé des indispositions semblables à cette dernière, qui, néanmoins, duraient un peu plus long-temps.

Avant le départ pour le Dock-Yard, il n'y avait pas de mauvaise odeur dans le quartier des ouvriers, et on en a senti depuis le retour. La température de 1828 a été moins élevée que celle de quelques autres années.

Le 12 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 167.

Francisco Soarez, domestique de M. le commissaire de la marine, premier étage, n° 11 (1).

Huit personnes dans la famille : Francisco Soarez, sa femme, sa belle-mère, son frère et quatre enfans, l'aîné de quatre ans, le second de trois ans, et deux jumeaux d'un an. Aucun d'eux n'avait eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; tous ont été malades en 1828, et deux sont morts. La famille n'avait pas été transférée au Dock-Yard.

Le 12 octobre, après la maladie des deux petites Fasha (2), Soarez éprouva les premiers symptômes de la fièvre épidémique.

(1) Voir le document n° 151.
(2) *Ibid*, n° 165.

Dès le début, il sentit une faiblesse extrême, et ne se plaignit d'aucune douleur. La peau ne fut pas très-chaude pendant les cinq premiers jours, mais elle le devint le sixième; il y eut du délire, des douleurs vives à l'épigastre, de la jaunisse, et le lendemain Soarez mourut sans avoir eu d'hémorrhagie ni de déjections noires. On doit noter que la surveille de sa mort il paraissait être beaucoup mieux. Il avait pris des purgatifs les quatre premiers jours de sa maladie.

La femme Soarez tomba malade deux jours après son mari, et ne garda la fièvre que trois jours : les deux jumeaux qu'elle allaitait furent attaqués trois jours après elle. Ils vomissaient le lait, et avaient la peau chaude et la face rouge. L'un d'eux était rétabli au bout d'une semaine; l'autre mourut dix-neuf jours après son père : celui-ci avait eu de la diarrhée et de la fièvre pendant toute la durée de sa maladie.

Les deux aînés étaient déjà convalescens lorsque leur petit frère mourut.

Le frère de Mme Soarez prit la fièvre à son tour le lendemain du jour où son neveu avait été enterré, et la vieille femme tomba malade pendant que ce jeune homme était au lit avec la fièvre épidémique.

Soarez était domestique de M. Mends, commissaire de marine à Gibraltar (1). Tout le jour il restait chez son maître, et ne revenait que le soir au quartier des ouvriers. M. Mends était attaché à cet homme, et il lui défendait expressément d'aller jamais dans la ville; c'était un autre domestique qui faisait les commissions, et Soarez restait à la maison. Il y eut, chez M. Mends, une domestique qui tomba malade, et qui fut envoyée à l'hôpital dès qu'elle se plaignit de mal de tête et de fièvre.

---

(1) Voir le document n° 151.

Dans une maison dont les fenêtres donnent sur la cour de M. Mends, il y avait eu plusieurs malades, et deux des amis de Soarez y étaient morts aussi. Ce fut après la mort de ses amis qu'il commença à craindre pour lui-même : il cessa d'aller dans cette cour dès que ces deux hommes furent malades; et M. Mends, lorsqu'il sut que la fièvre jaune avait envahi la maison voisine, défendit à Soarez d'y aller davantage. Mme Soarez perdit un de ses oncles après la mort de son mari.

Le logement de Soarez se compose de deux pièces, l'une, où dormait toute la famille, l'autre, où l'on se tient habituellement le jour. Lorsque Soarez arriva malade chez lui, il fit placer les enfans dans la seconde pièce, et lui-même resta dans la chambre à coucher, où il fut assisté par sa mère et par sa femme.

L'égoût donnait, en 1828, un peu de mauvaise odeur comme les années précédentes; il cessa d'en avoir dès qu'il eut été bouché et qu'on y eut jeté de la chaux. La température semble à Mme Soarez être plus basse, en général, dans le quartier des ouvriers que dans les autres maisons du voisinage.

Le 12 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 168.

Juan Lisano, cordonnier, premier étage, n° 9.

Six personnes avant l'épidémie : Lisano, sa femme et quatre enfans de dix-huit ans à vingt-deux mois. Le mari avait eu la fièvre jaune à la Havane, et resta bien portant dans les épidémies qui régnèrent à Gibraltar en 1813, 1814 et 1828. Dans la dernière épidémie, Mme Lisano et

les quatre enfans ont été malades. La famille n'alla pas au Dock-Yard.

Une des filles, Margarita âgée de quatorze ans, tomba malade environ quinze jours après la mort de Soarez (1). Céphalalgie, douleurs dans la ceinture et dans les jambes, frissons, fièvre pendant quatre jours, nausées, vomissemens et déjections de matières noires : douleur au creux de l'estomac pendant une nuit. Les yeux furent un peu jaunes; les forces ne se rétablirent qu'après quinze jours.

José, qui demeurait au Sud, tomba malade quinze jours après sa sœur, et vint sur-le-champ chez sa mère : il eut la jaunisse, et la fièvre dura trois jours.

Mme Lisano prit la fièvre elle-même, trois semaines précisément après son fils. La peau fut chaude pendant quatre jours; il n'y eut pas de jaunisse.

La petite fille, encore à la mamelle, tomba malade treize jours après sa mère; et Juana, l'aînée de la famille, deux jours après sa petite sœur, et deux semaines avant Noël.

Margarita, la veille du jour qu'elle commença à se plaindre, avait été voir une petite voisine malade; elle alla jusqu'à la porte de sa chambre à coucher, et causa avec elle dix minutes sans s'approcher d'elle de plus de quatre pieds. L'aînée, Juana, alla aussi deux fois dans cette famille, mais elle resta dans la première pièce et n'alla pas jusqu'à la chambre à coucher. C'est le seul endroit où Margarita et Juana soient allées; elles n'étaient jamais sorties du quartier.

Mme Lisano assista l'enfant dont il vient d'être question, et elle le faisait sans crainte, parce qu'elle croyait avoir eu la fièvre jaune à l'arsenal, en 1813.

Le mari allait le dimanche à Gibraltar, et il assista

---

(1) Voir le document précédent.

Soarez pendant sa maladie; la femme allait aussi à Gibraltar, où elle lavait le linge dans la famille de M. le docteur Ardévol.

Margarita coucha seule pendant sa maladie, et ne fut assistée que par Juana; on ne permit pas aux autres enfans de venir autour d'elle.

Lisano, sa femme et les deux aînés étaient au Dock-Yard en 1813; aucun d'eux n'y fut malade, à l'exception de Mme Lisano elle-même, qui, ayant éprouvé une inflammation du sein accompagnée de fièvre, avait cru avoir la maladie épidémique.

Mme Lisano n'a vu personne atteint de la fièvre jaune au Dock-Yard, en 1813. Une femme et une fille y moururent d'une maladie étrangère à l'épidémie (1).

L'égoût de la cour ne donne pas de mauvaise odeur. La maison est très-fraîche.

Le 12 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 169.

Arnou, ouvrier de l'arsenal, premier étage, n° 8.

Quatre personnes dans la famille : Arnou, sa femme, sa belle-mère et une fille de quatorze ans. Mme Arnou et sa mère avaient eu la fièvre jaune en 1813, à Gibraltar : Arnou et sa fille ont seuls été malades en 1828.

La fille, Maria, tomba malade le même jour que Soarez; elle eut d'abord la fièvre cinq ou six jours, avec des déjections sanguinolentes et des douleurs au creux de l'estomac. Au bout d'une semaine, elle se sentait un peu mieux, et elle

(1) Voir les documens nos 149, 160, 161, 162.

put se lever; mais, le lendemain, les accidens se renouvelèrent avec plus de force, et, dans cette rechute, qui dura huit jours, il y eut une fièvre très-forte, du météorisme, et la peau se couvrit de taches noires de huit ou neuf lignes de diamètre.

Arnou ne tomba malade qu'un mois après sa fille, ne resta que six jours au lit, et n'eut la fièvre que pendant trois jours.

Dans un des logemens du premier, et auprès de celui de Mme Arnou, il y avait un jeune enfant nommé John Hill (1) qui était fort malade, et que Mme Arnou allait voir : elle défendait à sa fille d'y aller; mais celle-ci, désobéissant à sa mère, y entra un samedi soir et y resta assise plus d'une demi-heure. Elle n'alla pas, il est vrai, dans la chambre à coucher du petit malade, mais seulement dans la première pièce, qui communiquait avec la chambre par une porte ouverte. Elle ne vit pas John Hill.

La petite Maria passa aussi une ou deux fois devant la porte de Fasha quand il y avait des malades dans cette famille (2).

Quand Maria fut malade, on la mit seule dans la chambre à coucher; les autres dormaient dans la première pièce, dont la porte et la fenêtre étaient ouvertes nuit et jour, tandis que la fenêtre de la chambre de Maria ne restait qu'entr'ouverte.

Arnou, en revenant de son travail, allait toujours voir sa fille, et même il l'embrassait.

Arnou allait presque tous les jours à Gibraltar, mais il ne visitait jamais de malades. Maria n'est pas sortie de la cour pendant toute la durée de l'épidémie.

Un égoût, placé sons les fenêtres, donne une très-

---

(1) Voir le renseignement n° 174.
(2) *Ibid.* n° 165.

mauvaise odeur. On ne peut dire si cette odeur a été plus mauvaise en 1828 que les années précédentes.

Le logement occupé par la famille est ordinairement frais.

Le 12 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 170.

Gaetano Moratore, tailleur, premier étage, n° 7.

Moratore vit seul avec Juana Lisano (1), qu'il vient d'épouser; il a eu la fièvre jaune en 1813, et, pendant l'épidémie de 1828, il a éprouvé une indisposition. Céphalalgie, faiblesse dans les jambes seulement, pas de frissons, peau chaude le premier jour, sans accélération du pouls; peu de sueurs, pas de soif, pas de nausées, pas de diarrhée. La couleur de la langue ne fut pas altérée, l'appétit ne diminua pas, et Moratore, qui n'interrompit pas son travail, était tout-à-fait bien après trois ou quatre jours.

Le 12 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 171.

Ruzzé, tailleur de pierre, premier étage, n° 6.

Trois personnes dans la famille : Ruzzé, sa femme et un domestique de dix-neuf ans. Les deux premiers ont eu la fièvre jaune en 1804, et le domestique en 1813. Aucun d'eux n'a éprouvé cette maladie une seconde fois.

---

(1) Voir le renseignement n° 167.

L'égoût de la cour n'a pas d'odeur; la chambre est fraîche.

Le 12 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 172.

Bretto, ouvrier du Dock-yard, premier étage, n° 5.

Quatre personnes dans la famille : Bretto, sa femme et deux enfans de dix à six ans. Le père et la mère ont eu la fièvre jaune en 1813, et sont restés bien portans en 1828; mais les deux enfans ont été atteints par l'épidémie.

L'aîné, Manuel, fut malade le premier; c'était au mois de novembre, long-temps après Soarez (1). Céphalalgie, fièvre pendant quatre jours, pas de nausées, pas de douleurs au creux de l'estomac; jaunisse à peine prononcée. Le rétablissement des forces ne fut complet qu'au bout de douze jours.

Le second tomba malade environ dix jours après son frère. La fièvre, chez lui, ne dura que trois jours, et, en peu de temps, il eut recouvré ses forces.

Les enfans sortaient quelquefois du quartier des ouvriers, mais on ne sait où ils allaient; ils jouaient avec les autres enfans de la cour, et la femme Bretto ignore s'ils entraient où s'ils n'entraient pas dans les appartemens des malades. Pour elle, elle eut un frère malade qu'elle n'alla pas même voir.

Elle ne sent pas de mauvaise odeur venant de l'égoût de la cour.

Le 12 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir le document n° 167.

N° 173.

Veuve *Cristoval Rodriguez*, premier étage, n° 4 *bis*.

Cinq personnes avant l'épidémie : Mme Cristoval, trois filles de douze ans à deux ans et demi, et un nourrisson d'un an. La femme Cristoval a eu la fièvre jaune en 1804, et n'a pas été malade dans les épidémies suivantes. En 1828, ses trois enfans ont eu la fièvre jaune.

La cadette, Anica Rodriguez, tomba malade après Angela Fasha (1), et était déjà convalescente quand Soarez mourut (2). Céphalalgie, douleurs dans les jambes, vomissemens spontanés, fièvre forte pendant deux jours, yeux et face rouges, sueurs abondantes, pas d'hémorragie : convalescence prompte.

La petite Joaquina, âgée de deux ans et demi, fut atteinte à son tour plus d'un mois après sa sœur. Au début, elle eut une attaque d'apoplexie suivie de convulsions, qui se calmèrent après un bain tiède. La fièvre dura trois jours, et le rétablissement des forces fut très-prompt. Angela, l'aînée, tomba malade un mois et demi après Joaquina; elle eut des frissons, des vomissemens spontanés, de la fièvre pendant quatre ou cinq jours, et de la douleur au creux de l'estomac. Elle resta quinze jours avant d'être tout-à-fait bien.

Le nourrisson n'éprouva pas la moindre indisposition, quoiqu'il ait demeuré constamment au milieu de la famille.

Anica ne vit pas de malades avant de l'être elle-même; elle alla, il est vrai, visiter la petite Fasha; mais celle-ci était déjà levée et convalescente. L'aînée, Angela, alla

(1) Voir le renseignement n° 165.
(2) *Ibid.* n° 167.

dans la première pièce du logement de Soarez pendant qu'il était malade; elle vit aussi la petite Margarita Arnou, qui avait la fièvre épidémique (1).

Mme Rodriguez desirait que ses enfans eussent la fièvre; elle ne faisait rien pour éloigner d'elles la maladie : elle-même allait à la ville, voyait des malades, leur posait des sangsues, &c., &c. Les deux aînées sortaient quelquefois et allaient au Sud dans la rue de l'Hôpital-de-la-Marine, où elles virent passer des chars mortuaires. L'enfant de deux ans et demi n'est jamais sortie du quartier des ouvriers.

Lorsque les enfans furent malades, on ne tint les fenêtres ouvertes que pendant le jour.

L'égoût de la cour n'a pas d'odeur : l'habitation est trop fraîche.

Pendant l'épidémie de 1828, Mme Rodriguez éprouva quelque altération dans sa santé. Elle allait tous les jours au Sud, auprès de la maison Boschetti, dîner chez une dame dont elle allaitait l'enfant. La chaleur est telle dans cette localité, que la place où est située la maison de M. Boschetti a reçu le nom populaire de *Grille du Diable*. Mme Rodriguez commença donc à y aller vers les premiers jours de septembre, et trois semaines après, elle éprouva un peu de frisson, du mal de tête, des brisemens dans tout le corps, des sueurs abondantes, sans nausées. A cette époque, elle n'avait point encore vu de malades; le lendemain, tous ces légers accidens étaient dissipés, à l'exception du mal de tête, qui persista jusques un mois avant la fin de l'épidémie, et qui diminua du moment où Mme Rodriguez alla moins fréquemment dans la maison dont il vient d'être question.

Le 13 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

---

(1) Voir le document n° 169.

N° 174.

Mackintosh, fabricant de voiles de l'arsenal de marine, premier étage, n° 4.

Sept personnes dans la famille au commencement de l'épidémie : Mackintosh, sa femme, deux filles de vingt-un ans à dix-huit ans; le fils d'un de leurs amis, âgé de sept ans, nommé John Hill, un orphelin de quatorze ans nommé José Soarez, et un domestique de vingt-huit ans.

Mackintosh et sa femme avaient eu la fièvre jaune en 1804; les deux filles en 1813, et le domestique en 1814; aucun d'eux n'a éprouvé une seconde fois cette maladie. Pendant l'épidémie de 1828, la famille ne fut pas transférée au Dock-Yard, et Hill et Soarez furent malades.

John Hill fut attaqué de la fièvre épidémique après Francisco Soarez, et dans le même mois (1). A minuit, il commença à se plaindre. Frissons, face rouge et enflammée, pas de vomissemens, &c., &c. Il resta ici le lendemain, la nuit suivante et une partie de l'autre jour; alors, on le renvoya dans la ville chez ses parens.

José Soarez tomba malade cinq jours après Hill. Céphalalgie, douleurs dans le dos et au creux de l'estomac, vomissemens bilieux, fièvre pendant trois jours, yeux et face rouges; mort le cinquième jour, après avoir vomi noir pendant quarante-huit heures. Lorsqu'il commença à se plaindre, on pensa qu'il n'avait autre chose qu'une indigestion, pour avoir mangé trop d'escargots.

M. Mackintosh gardait Hill chez lui avec le plus grand soin, et cet enfant n'était encore jamais sorti, lorsqu'un jour, éludant la vigilance de Mackintosh, il alla jouer avec une petite fille qui avait la fièvre épidémique, et le lendemain il fut malade lui-même.

---

(1) Voir le renseignement n° 167.

José Soarez était pasteur d'un troupeau de chèvres dont M. Mackintosh possédait une partie : le reste du troupeau appartenait à différentes personnes, et Soarez allait le matin chercher dans les maisons les chèvres, qu'il reconduisait le soir. On ne sait si, dans cette occasion, il entrait dans des maisons où il y avait des malades. Il était absent tout le jour de la maison de Mackintosh, et y revenait seulement pour prendre ses repas; il n'entrait pas dans la chambre où était Hill, mais seulement dans la première pièce.

M. Mackintosh était enfermé à l'arsenal pendant les deux épidémies de 1804 et de 1813 : lui-même eut la fièvre jaune en 1804, à l'arsenal. Il raconte aux soussignés comment il pense qu'un de ses amis, très-intime, renfermé comme lui au Dock-Yard en 1804, contracta la fièvre épidémique. Une nuit qu'il pleuvait beaucoup et que les sentinelles s'étaient retirées dans leurs guérites, son ami escalada la muraille vers minuit, pour aller voir sa maîtresse atteinte de la fièvre jaune; il rentra avant le jour au Dock-Yard, et le matin même il fut envoyé au lazaret avec dix-huit autres malades. Il y avait déjà au Dock-Yard beaucoup de personnes attteintes de la maladie épidémique.

Mackintosh pense, au contraire, que personne n'eut la fièvre jaune au Dock-Yard en 1813; il ne mourut qu'un homme, encore était-ce des suites de blessures graves causées par une avalanche de pierres (1).

L'odeur de l'égoût, que l'on lave tous les jours, ne se fait pas sentir. L'été de 1828 a paru à Mackintosh plus frais et plus agréable que celui des autres années.

Pendant la dernière épidémie, il a perdu douze chèvres sur un troupeau de soixante.

Le 13 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir les documens 148, 160, 161 et 162.

N° 175.

Mme veuve *Eames,* femme du peintre du Dock-Yard, premier étage, n° 3.

M. et Mme Eames et deux enfans de sept ans à deux ans, se réfugièrent, le 2 octobre, dans une des barraques de l'arsenal pour échapper à l'épidémie. Aucun d'eux n'avait encore eu la fièvre jaune; tous l'éprouvèrent en 1828, et Eames mourut.

Mme Eames tomba malade au Dock-Yard le 22 novembre 1828. Céphalalgie, douleurs dans le dos et dans les jambes, fièvre pendant trois jours, peu de jaunisse, pas de vomissemens. Le cinquième jour de sa maladie, Mme Eames vint au quartier des ouvriers avec son mari et ses enfans.

Eames commença à se plaindre le 1er décembre. Céphalalgie, nausées, pesanteur extrême dans la région de l'estomac, vomissement de matières noirâtres, mort le cinquième jour. Le plus jeune des enfans prit la fièvre le même jour que son père, et l'aîné, deux jours après la mort d'Eames.

Mme Eames ne sait à quelle cause attribuer la maladie qu'elle a éprouvée, à moins qu'elle n'ait été produite par l'odeur du chanvre qui se trouvait au-dessous d'un nouveau logement qu'elle vint occuper le jour même qu'elle fut prise de la fièvre : le froid qu'elle éprouva dans cette nouvelle chambre pourrait bien aussi y avoir contribué. Ce changement de demeure se fit, parce que les convalescens quittèrent le vaisseau sur lequel ils avaient été placés jusqu'ici, pour venir habiter la barraque où Mme Eames avait un logement (1).

Presque au-dessous de la chambre qu'elle habitait avant

(1) Voir le document n° 147.

ce changement, un enfant était tombé malade le jeudi précédent; on l'enleva le vendredi, et il mourut le samedi, c'est-à-dire le jour même que Mme Eames alla dans sa nouvelle barraque. Il n'y avait aucune communication entre le logement de Mme Eames et celui où restait cet enfant.

Lorsque Mme Eames tomba malade, il y avait déjà quinze jours que les hommes sortaient librement du Dock-Yard; les femmes et les enfans n'en avaient pas encore obtenu la permission. Son mari sortait pour acheter différentes choses; il n'a pas vu de malades qu'elle sache. Mme Eames, après la mort de son mari, a éprouvé une rechute. Elle est sœur de Mme Field (1); elle confirme, à l'égard de cette dame, ce qui a déjà été dit aux soussignés par Mme Vaughn. Elle a reçu d'Angleterre une lettre dans laquelle Mme Field lui annonce qu'elle n'a point été malade.

Mme Eames n'a pas eu trop chaud pendant l'été de 1828; elle pense que tout le monde a observé comme elle que la température avait été peu élevée.

Pas d'odeur provenant des égoûts.

Le 13 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 176.

Mme veuve *Frank*, premier étage, n° 2.

Quatre personnes dans la famille : Mme Frank, deux filles de vingt-six ans à dix-huit ans, et un fils de dix-sept ans. Mme Frank et l'aînée avaient eu la fièvre jaune en 1804; elles ne l'ont pas éprouvée depuis. En 1828, la fille cadette et le garçon ont été malades : le garçon fut malade le premier. Céphalalgie, frissons, nausées, vomissemens

(1) Voir le renseignement n° 163.

après avoir pris de l'huile de castor; fièvre pendant trois ou quatre jours, plus forte le soir que le matin; un peu de jaunisse : les forces ne furent entièrement rétablies qu'après dix jours. La fille cadette ne fut malade qu'environ un mois après. La fièvre dura trois jours; il n'y eut pas de jaunisse, et elle avait recouvré ses forces le quinzième jour.

Le jeune Frank allait à Gibraltar deux fois par semaine; il vit une infinité de malades, et la dernière personne qu'il visita était Margarita Lisano, quinze jours avant de tomber malade lui-même (1). Cependant, il ne prit la fièvre qu'un mois après sa petite cousine Angela Fasha (2).

M[lle] Frank ne sortait jamais de la cour du quartier : elle avait vu sept malades dans l'espace d'un mois, et ne tomba malade elle-même que dix jours après avoir vu le dernier.

L'égoût de la cour ne donne que peu d'odeur; cette odeur a été, en 1828, la même que les années précédentes.

Le 13 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 177.

Andley, peintre du Dock-Yard, premier étage, n° 1.

Trois personnes dans la famille : Andley, sa femme et un fils de quatorze ans. Andley et sa femme ont eu la fièvre dans une des épidémies antérieures, et ils ne l'ont pas éprouvée une seconde fois.

Andley était enfermé à l'arsenal, en 1813, lorsqu'il y contracta la fièvre épidémique. Céphalalgie, douleurs dans le dos, frissons, tremblemens, fièvre pendant cinq jours, sueurs abondantes, délire, jaunisse très-prononcée.

---

(1) Voir le renseignement n° 168.
(2) *Ibid.* n° 165.

En 1813, il mourut quatre ou cinq personnes à l'arsenal, et il n'y eut que huit ou neuf malades. La première femme qui succomba avait vomi noir; et comme on voulait cacher la nature de sa maladie, on disait qu'elle avait bu du café. Le Dock-Yard était, à cette époque, complétement sequestré, et dès que quelqu'un tombait malade, on le plaçait dans un bâtiment séparé (1).

Dans la dernière épidémie, et à la fin d'octobre, le jeune Andley tomba malade lui-même. Céphalalgie, douleurs dans le dos et dans les jambes, frissons, fièvre pendant cinq jours; pas de vomissemens noirs, pas de déjections noires. Les yeux furent un peu jaunes, les forces ne se rétablirent qu'après quinze jours.

Cet enfant allait dans la ville tous les jours, depuis le commencement de l'épidémie jusque vers le milieu d'octobre, pour porter à dîner à son père, qui travaillait au King's Yard : il n'allait nulle part ailleurs. Lorsqu'il tomba malade, il y avait quinze jours qu'il n'était allé à Gibraltar.

Un jour, il alla à l'hôpital de la marine avec sa mère, chercher quelques remèdes pour lui-même, en cas qu'il fût attaqué de la fièvre épidémique; il resta un quart-d'heure dans la chambre contiguë aux salles des malades et que l'on appelle *Surgery*. Dans cette salle sont les registres et les médicamens de chaque régiment. Il se sentit malade immédiatement en rentrant à la maison. Il n'était entré auparavant chez aucun des malades de la cour; il jouait habituellement avec tous les enfans de la galerie; il n'est entré dans aucune maison du Sud.

Le 13 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir les documens 148, 160, 161, 162 et 174.

TROISIÈME SECTION.

MAISONS ISOLÉES DU SUD.

N° 178.

Giuseppé Garresa, jardinier; jardin situé dans le fossé de la ville attenant à la porte du Sud.

Dans une investigation que M. le Dr Broadfoot, chef du service médical de Gibraltar, fit chez Giuseppé Garresa, cet homme lui assura qu'il avait tenu sa maison en quarantaine sévère; qu'un domestique seulement allait dans la ville, et que ce domestique avait contracté d'abord la fièvre épidémique, qui de là s'était répandue dans toute la famille. M. le Dr Broadfoot invita les soussignés à se transporter chez Garresa, auprès de qui ils recueillirent les renseignemens suivans.

Dix personnes dans la famille avant l'épidémie : Giuseppé, sa femme, quatre enfans et quatre domestiques; aucun d'eux n'avait encore éprouvé la fièvre jaune, et tous en ont été atteints dans la dernière épidémie.

Un garçon jardinier fut malade le premier; c'était le 17 ou le 18 septembre; Mme Garresa prit la fièvre vingt-quatre heures après lui; Garresa lui-même un jour après sa femme; dans les quatre jours qui suivirent, les trois autres domestiques tombèrent malades, et les trois plus jeunes enfans, l'un de onze mois, l'autre de huit ans, le troisième de cinq furent attaqués le même jour, et pendant que leur père et leur mère étaient encore malades; enfin l'aîné des enfans, âgé de dix-huit ans, fut le dernier de la famille, et ne contracta la fièvre que lorsque Garresa et deux des domestiques étaient déjà levés.

Toutes ces personnes ne restèrent au lit que quatre ou

cinq jours, et ne furent assistées par aucun médecin, excepté la femme, qui mourut avec le vomissement noir.

Tous ces malades communiquaient entr'eux librement, et la nuit ils n'étaient séparés que de lit, comme à l'ordinaire.

Un ami de Garresa vint lui donner quelques secours au moment où presque toute la famille était au lit, et peu d'instans avant la mort de la femme. Il soigna Mme Garresa et les trois enfans, et ne tomba lui-même malade que pendant la convalescence de tous les autres. Le garçon jardinier, qui fut le premier malade, allait sans cesse dans la ville, soit à la porte de Mer, soit à la place de la Verdure, où il vendait les légumes du jardin; il alla chez un barbier se faire couper les cheveux; on ignore s'il y avait des malades dans cette maison; il alla aussi chez M. Canepa, négociant dans la Grand'-Rue, soit pour y acheter quelques objets, soit pour y voir le fils aîné de M. Garresa, qui était commis dans cette maison. Il y avait alors des malades chez ce négociant. Le fils aîné de Garresa qui, ainsi qu'il a été dit plus haut, fut le dernier de la famille atteint de la fièvre épidémique, revenait chaque soir coucher chez son père.

Le jardin fut toujours ouvert à tout le monde; c'est, dit Garresa, comme une place publique; il y vient sans cesse des soldats pour chercher de l'eau à un puits du gouvernement qui est dans le jardin à quinze pieds de la maison; ces soldats vont souvent allumer leur cigare dans la chambre principale; tous les membres de la famille vendaient à tous ceux qui venaient acheter au jardin et en recevaient l'argent. Garresa a vu entrer dans sa propre maison des personnes convalescentes. Il se rappelle entre autres la famille de M. Francis (1), dont les enfans venaient continuellement dans le jardin à l'époque où quelques-uns

(1) Voir le document n° 1.

d'entr'eux étaient encore convalescens; ils étaient habituellement autour de la maison, mais ils n'y entrèrent pas.

Garresa et son premier garçon jardinier allaient tous les jours dans la ville; les autres domestiques moins souvent. Les trois enfans n'allaient pas dans la ville; il est possible pourtant que les deux aînés y aient été. Avant l'épidémie, M[me] Garresa, lorsqu'elle allait à Gibraltar, avait l'habitude de porter l'enfant qu'elle allaitait; Garresa ne se rappelle pas que cela ait eu lieu depuis le commencement de l'épidémie.

Les soussignés, dans le cours de l'investigation, ayant renouvelé à Garresa les questions relatives aux communications de sa femme et de ses enfans avec la ville, il leur dit que sa femme entrait deux ou trois fois par semaine à Gibraltar, jusqu'au moment où elle est tombée malade, qu'elle y menait quelquefois les deux enfans de neuf et de cinq ans; mais que, n'ayant pas de servante, elle était obligée de porter toujours sa petite fille qu'elle allaitait; qu'en définitive, tous les membres de la famille ont été dans la ville; Garresa et le premier garçon jardinier, plus souvent que les autres; les trois autres domestiques, plus fréquemment que la femme et les enfans.

Il y a douze ans que Garresa habite ce jardin, et jamais les membres de sa famille n'ont éprouvé même un mal de tête; lui seul a ressenti une fois de violentes coliques.

Jardin fort vaste et très-bien cultivé dans les fossés de Ragged staff; maison basse, petite et assez logeable, sans humidité, et adossée au rempart qui la domine. Pas d'égoût; les latrines sont à plus de cent pas de l'habitation. L'été de 1828 a paru à Garresa plus frais que celui des années précédentes.

Le 24 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 179.

Renseignemens recueillis auprès de Mme *Acres*, épouse du garçon de bureau de M. Martin, sous-secrétaire civil (1).

La famille se compose de sept personnes : M. et Mme Acres, qui ont eu la fièvre jaune avant d'être mariés, et cinq enfans de douze à deux ans. Ils demeurèrent dans le XXIVe district, maison Serfati, depuis la fin de juin jusqu'au 29 août 1828. A cette époque, ils vinrent habiter le Sud, où ils sont encore. Les deux demoiselles Serfati sont tombées malades presque à la même heure : l'une guérit, l'autre mourut le neuvième jour, quatre jours après le départ de la famille. Mme Acres a vu ces demoiselles dans le cours de leur maladie, elle les a même assistées pendant deux nuits. La mère Serfati fut malade pendant trois jours à l'époque où ses filles l'étaient. Ses enfans ne sont entrés dans leur chambre que le jour du départ; ils y restèrent deux ou trois minutes : celle qui était le plus malade leur prit la main et les embrassa. Mme Acres a vu plusieurs juifs visiter les Serfati avant et pendant la maladie des deux filles. Elle ignore si Serfati avait un bateau pour aller trafiquer à bord des bâtimens de la baie. Les deux demoiselles restaient presque toujours à la maison; elles ne lavaient pas de linge et n'étaient pas couturières. Jusqu'au temps où les jumelles de Mme Martin tombèrent malades, elles venaient souvent chez Mme Acres, soit pour faire des commissions, soit pour jouer avec ses enfans; elle-même n'est jamais entrée dans la maison Martin depuis la maladie des deux jumelles (2).

Les appartemens de Mmes Acres et Serfati ne communiquaient pas; ils étaient séparés par un mur peu épais : les

---

(1) Voir le document n° 2.
(2) Voir les documens n°s 9 et 10.

deux portes étaient à quinze pieds de distance. Il y avait un égoût dont la gueule était auprès des fenêtres de la cuisine des Serfati : c'était là que se jetaient les eaux ménagères. On ne sentait pas l'odeur des latrines, qui étaient fort éloignées ; il n'en était pas de même de l'égoût, qui, par le vent d'Est, répandait quelquefois une odeur fort désagréable.

Lorsque la famille fut arrivée au Sud, l'aîné des enfans, âgé de douze ans, continua d'aller à l'école dans Gibraltar, et six jours après il tomba malade. Le père mena sur-le-champ son fils chez M. le Dr Mathias, qu'il ne trouva pas; mais l'aide de ce médecin désigna la maladie par le nom d'*état saburral de l'estomac*. On donna des poudres pour l'enfant, qui revint à pied à l'Europe. Il éprouva des frissons, des nausées, des douleurs de tête, de ventre, d'estomac; la figure fut rouge, les yeux et la peau ne se colorèrent point en jaune. L'enfant ne s'alita pas; il eut quelques vomissemens après avoir pris les poudres dont il a été question tout-à-l'heure. Le troisième jour on le reconduisit, à pied, dans la ville, chez M. le Dr Mathias ; mais cette fois encore on ne trouva que son aide. Le lendemain la fièvre avait cessé. L'enfant ne recouvra ses forces qu'au bout de trois semaines. Mme Acres conçut d'abord quelques craintes, et pensa que son fils pouvait avoir la fièvre jaune; mais elle fut tranquillisée par l'aide de M. Mathias, qui lui dit que la maladie de son enfant n'était pas la fièvre épidémique, mais bien un état saburral de l'estomac. L'enfant malade ne fut pas séparé des autres; il dormit même avec un de ses frères, et aucune autre personne de la famille n'éprouva la plus légère indisposition.

Depuis que Mme Acres habite le Sud, elle a pris toutes les précautions possibles pour empêcher ses enfans de communiquer avec des malades; jamais elle n'a permis qu'ils sortissent de la maison. Un mois après son arrivée, il y eut cinq malades, dont deux moururent, dans un corps de logis

contigu (1). Elle ne laissa pas ses enfans s'approcher de la porte des malades. Mme Acres a été dans la ville le jour même que son fils tomba malade, et deux fois pendant le cours de l'épidémie : M. Acres a continué d'y aller tous les jours.

L'appartement consiste en une pièce très-vaste, très-élevée et fort bien aérée. La maison, qui paraît neuve, est située sur un mamelon du rocher et domine les jardins qui l'entourent. Il n'y a ni égoût, ni latrines.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 180.

Renseignemens recueillis auprès de M. *Salomon Benenicha*, bijoutier, même maison que Mme Acres.

Il y avait dans la famille neuf personnes avant l'épidémie : M. Benenicha, sa femme, quatre enfans de sept à vingt ans, uu orphelin de six ans et un domestique. La femme et les deux aînés avaient eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures : cette année, ils n'ont point été malades. L'orphelin tomba malade le 26 septembre, et mourut le septième jour; le domestique le 8 octobre, et mourut le troisième jour : ils furent tous deux assistés par des médecins. Un des fils de M. Benenicha, âgé de dix ans, fut atteint de la fièvre le 18, et M. Benenicha lui-même le 20 octobre; ils se traitèrent eux-mêmes et se rétablirent.

M. Benenicha est dans cette maison depuis le 1er septembre : le 3, la famille Acres y vint. Les enfans de sa famille jouaient continuellement avec ceux de M. Acres, et il s'aperçut que, parmi ces derniers, il y en avait un qui était

---

(1) Voir le renseignement suivant.

malade (1). Il avait à Gibraltar une boutique qu'il garda ouverte jusqu'au commencement d'octobre. Son domestique et lui allaient tous les jours dans la ville. L'enfant de dix ans n'y entra jamais; l'orphelin alla voir sa mère à Gibraltar quatre ou cinq jours avant de tomber malade. On sépara l'orphelin du reste de la famille dès qu'il fut atteint de la fièvre; le domestique n'entra pas dans sa chambre : on prit les mêmes précautions à l'égard de ce dernier. M. Benenicha et ceux de sa famille qui avaient eu la fièvre jaune donnèrent des soins aux malades; les autres n'en approchèrent pas.

M. Benenicha, son fils, âgé de dix ans, l'autre âgé de sept, et une fille de onze ans, couchèrent tous les quatre ensemble, avant, pendant et après la maladie, et les deux derniers ne contractèrent pas la fièvre jaune : alors M. Benenicha desirait qu'ils la contractassent. La porte de l'appartement restait ouverte nuit et jour.

Les appartemens sont propres, élevés, bien aérés et exposés au Nord. La maison, qui est fort belle et qui paraît neuve, est bâtie sur un mamelon du rocher, et entourée de jardins qu'elle domine. Il n'y a ni égoût, ni latrines.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 181.

Mlle *Preichard*, maison située au-dessus de la rue de l'Hôpital-de-la-Marine.

Cinq personnes dans la famille : M. Preichard, greffier de la cour; sa sœur, deux servantes et un domestique mâle. Ce dernier était le seul qui eût eu déjà la fièvre jaune dans une épidémie antérieure (1813).

---

(1) Voir le renseignement précédent.

M. Preichard, dès qu'il fut question d'épidémie, s'enferma dans sa maison du Sud; mais il avait résolu d'avance de se réfugier dans une barraque du Champ-Neutre dès que la fièvre épidémique commencerait ses ravages autour de sa demeure. En effet, l'épidémie se fut bientôt avancée jusque dans la rue qu'il habitait; il voulut alors aller dans une barraque, mais il n'en trouva pas de vacante, et se vit obligé de rester.

La famille fut donc enfermée dans la maison depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin de décembre.

Mlle Preichard et son frère couchaient d'abord dans deux pièces contiguës au premier étage; mais bientôt ils quittèrent cet appartement, parce qu'ils étaient sans cesse affligés par le passage des chars mortuaires. On savait à-peu-près quand ces chars devaient passer, et Mlle Preichard fermait d'avance les croisées qui donnent sur le chemin, et lorsqu'ils s'étaient un peu éloignés, on ouvrait successivement, d'abord les fenêtres qui s'ouvraient sur le jardin et sur la cour, puis celles de la rue. La famille était toujours en alarmes; on changeait de chambre à coucher, selon que le vent venait à souffler d'un côté, suivant que la crainte en suggérait l'idée; enfin, M. Preichard et sa sœur se décidèrent à dormir dans le salon, la pièce la plus élevée et la mieux aérée de la maison. Mais là même ils n'étaient pas tranquilles; ils entendaient sans cesse les gémissemens des malades voisins, les cris de leur parens, le bruit des cercueils que l'on clouait, de sorte que leur vie se passait dans l'anxiété la plus pénible.

Les lettres étaient passées par le vinaigre, les livres que l'on recevait restaient d'abord exposés à l'air, et ensuite on les aspergeait de vinaigre. On ne recevait de visites que de M. Lewis, officier du 94e régiment, qui avait eu déjà la fièvre jaune, et qui était campé sur le plateau du Moulin-à-Vent. On ignore s'il avait eu des rapports avec

quelques malades. Toutefois, M. Preichard se tenait toujours à une certaine distance de lui.

Les provisions étaient faites par un homme du dehors, qui les mettait à la porte et n'entrait jamais; on les prenait ensuite sans précautions. On achetait aussi du sucre et du café assez fréquemment : Mlle Preichard n'a jamais vu le papier qui les recouvrait, mais elle ne doute pas que la cuisinière ne les ait reçus enveloppés.

Personne de la famille ne sortait de la maison, à l'exception du domestique de vingt-un ans. Ce jeune homme, au commencement de l'épidémie, fut chargé d'acheter les provisions; et lorsqu'ensuite on donna ce soin à un étranger, il eut cependant encore la permission de sortir une fois par semaine, et de passer la journée et la nuit avec sa femme, qui demeurait dans un jardin voisin. Mlle Preichard a toutes raisons de croire qu'il ne vit pas de malades et quil n'y en eut pas dans sa famille. Le linge de la maison était lavé par sa femme.

Cet homme, en rentrant, ne changeait pas toujours de vêtemens; c'était lui qui servait à table, et lorsqu'on le lui rappelait, il remplaçait son habit de drap par une veste de toile. Quand il faisait chaud, il était toujours vêtu de calicot, et il ne prenait de vêtemens de drap que lorsque le temps devenait plus froid.

La santé de la famille ne fut pas invariablement bonne.

Une nuit, M. Preichard, qui est sujet à des maux de tête assez violens, se réveilla avec une légère céphalalgie. Plus effrayé que de coutume, à cause de la terreur qu'inspirait l'épidémie, il appela sa sœur, qui lui tâta le pouls et le trouva sans fièvre : cinq minutes après il cessa de se plaindre, et cela n'eut pas de suites.

Mlle Preichard elle-même ressent habituellement des douleurs assez vives dans la région postérieure de la tête. Un jour qu'elle éprouva cette même douleur, elle s'en effraya,

alla vite prendre de l'huile, dont elle avait toujours un flacon sur la cheminée par précaution, et éprouva bientôt des nausées qui furent suivies d'une lypothymie. On appela en toute hâte M. Amiel, chirurgien du 12e régiment, qui demeurait dans le voisinage. Il accourut, et, dix minutes après son arrivée, Mlle Preichard revint à elle. M. Amiel resta encore cinq minutes et partit. Ce léger accident passé, Mlle Preichard recouvra toute sa santé.

La domestique qui a une santé fort délicate, avait fait depuis peu une fausse couche. Bientôt elle ressentit du mal de tête, des douleurs dans le dos et dans les membres; elle ne toussait pas. Le troisième jour, elle se trouva beaucoup plus malade, eut même un évanouissement et on envoya encore chercher M. Amiel, qui, après avoir examiné la malade, plaisanta sur les frayeurs de la famille, ordonna des bains de pieds, et sortit après être resté cinq minutes. La nuit qui suivit cet évanouissement, il y eut des sueurs assez abondantes; on ignore si la peau fut plus chaude que d'habitude : le lendemain, la domestique reprit ses travaux accoutumés, et recouvra ses forces très-promptement. Cette femme, pendant que dura cette indisposition, n'avait pas cessé de travailler, et, le jour même que M. Amiel la vit, elle avait fait comme d'habitude les chambres de la maison, et commencé le dîner de la famille. Sa santé est fort délicate, comme il a été dit plus haut; elle éprouve fréquemment des indispositions tout-à-fait semblables à celle dont il vient d'être question, à cela près des douleurs d'estomac; et, avant l'épidémie, Mlle Preichard l'a vue s'appliquer des limons sur les tempes pour diminuer des douleurs de tête qu'elle éprouvait; elle suspendait même quelquefois son travail. Le teint ne fut nullement altéré pendant et après cette indisposition; et maintenant le visage est moins bon qu'il ne l'était à cette époque.

Mlle Preichard n'aurait pas envoyé chercher le médecin

si ce n'eût été dans le temps d'une épidémie : les autres domestiques s'empressèrent de venir avertir leur maîtresse, et elle pense qu'en le faisant, ils étaient guidés par le desir de faire promptement renvoyer leur camarade, et de la remplacer par la femme du domestique mâle de la maison.

Mme Toye est sœur de M. Preichard, et la famille de cette dame a constamment échappé à la fièvre jaune en prenant les précautions dont il va être question.

En 1804 et 1813, M. et Mme Toye, leurs enfans, M. et Mlle Preichard et les domestiques de la famille se retirèrent dans la baie, et n'éprouvèrent pas la fièvre épidémique. En 1814, les mêmes personnes, à l'exception de Mme Marshall, qui était en Angleterre, se mirent en quarantaine sévère dans la maison du Sud que M. le colonel Falla occupait pendant une partie de l'épidémie de 1828 (1). On ne garda qu'un domestique qui avait eu la fièvre épidémique en 1804 ; encore l'obligeait-on à changer de vêtemens quand il venait servir à table.

La maison de Mlle Preichard est située au-dessus de la rue de l'Hôpital-Naval ; elle est grande, propre, parfaitement ventilée et entourée de jardins bien cultivés. Du côté de l'Ouest, elle est élevée et bien détachée du sol ; mais comme elle est bâtie sur le penchant de la montagne, l'appartement du premier se trouve au niveau du terrain du côté de l'Est.

On ne sent jamais de mauvaise odeur dans cette maison ; seulement, durant cette épidémie, celle des fumigations que l'on faisait dans les chambres des morts du voisinage, se répandait jusque dans les appartemens de la famille Preichard.

Le 5 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

(1) Voir les documens n°s 197 et 198.

N° 182.

Francisco Vicenté, journalier, chemin menant à Bella-Vista.

Vicenté et sa femme habitent seuls ici. Vicenté a eu la fièvre jaune en 1804; sa femme a été malade le 11 novembre 1828; fièvre forte pendant trois jours, pas de jaunisse, pas d'hémorragie, convalescence très-longue. Vicenté eut mal à la tête pendant trois ou quatre jours. Ils ont entendu dire, par une multitude de personnes, qu'elles avaient mal à la tête durant l'épidémie.

La femme Vicenté restait toujours dans sa chambre, et n'allait nulle part; elle ne reçut la visite d'aucun malade, et ne lavait le linge de personne qui fût atteint de la fièvre. Le mari lui-même n'a jamais été voir de malades; il allait quelquefois acheter dans la ville différentes choses, et, en revenant, il ne prenait aucune précaution. Dans le logement du premier étage, il y a eu des malades après Mme Vicenté; il y en a eu aussi dans des barraques situées à cent pieds environ de sa maison (1).

Deux chambres propres et bien aérées, pas d'égoût, pas de latrines, pas de cour. Il y a devant la porte un ruisseau dont la pente est extrêmement rapide, et donne quelquefois de la mauvaise odeur, quand on y jette les eaux sales de la maison voisine.

Le 21 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

---

(1) Il est ici question des barraques qui ont été occupées par MM. le capitaine Bissett, Smith et Cracknell. Voir les documens n°s 195 et 196.

N° 183.

Juan Caviotto, maître de taverne, même maison, autre corps de logis.

Trois personnes dans la famille, Caviotto, un jeune homme de dix-huit à vingt ans, et un enfant de neuf ans. Aucun d'eux n'avait eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures, les deux premiers ont été malades en 1828.

Le jeune homme fut attaqué le premier, c'était le jour de la Toussaint (1er novembre). Céphalalgie, douleurs générales, frissons, fièvre, délire très-agité, vomissemens spontanés, langue noire, pas de jaunisse. Au septième jour, survinrent deux parotides qui suppurèrent. Le malade resta un mois au lit.

Caviotto éprouva les premiers symptômes fébriles vers le 15 novembre. Frissons, céphalalgie, fièvre pendant trois jours, pas de jaunisse. Le rétablissement des forces ne fut complet qu'au bout de deux semaines.

L'enfant de neuf ans n'eut pas la moindre indisposition.

Caviotto allait tous les jours dans la ville, et il ignore s'il y avait des malades dans les maisons où il entrait. Un mois et demi avant sa maladie, il avait assisté un de ses parens atteint de la fièvre épidémique; il donna également des soins à son jeune compagnon. Dans la taverne de Caviotto, beaucoup de personnes venaient boire, et parmi eux il y avait quelques soldats; il ne s'est pas aperçu qu'il y eût des malades parmi eux.

L'enfant resta un quart-d'heure dans la chambre de Caviotto, deux jours après le début de sa maladie; il n'eut pas de communications avec d'autres malades.

Caviotto, au commencement de l'épidémie, demeurait

auprès de la caserne du 94[e] régiment (1) ; la maladie n'était pas encore dans sa plus grande violence.

Quatre personnes ici présentes, que les soussignés interrogent successivement, déclarent, ainsi que Caviotto, qu'elles n'ont pas ressenti le mal de tête habituel dont Francisco Vicenté et sa femme ont parlé dans le renseignement précédent.

Pas d'égoût, pas de latrines, pas de mauvaise odeur.

Le 21 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 184.

Maison de M. *Dantoine,* non entièrement isolée, située près de celle qu'occupe M. le D[r] Broadfoot.

M. Dantoine occupe cette maison avec sa famille qui était composée, au commencement de l'épidémie, de M. Dantoine lui-même, ses deux sœurs (M[lle] Dantoine, M[me] Préar), son neveu (M. Augustin Desmoulins), son fils, et cinq domestiques, dont deux hommes et trois femmes ; en tout dix personnes.

Quatre d'entre eux ont eu la fièvre jaune antérieurement ; M. et M[lle] Dantoine à Gibraltar, en 1804, et deux domestiques : et ces personnes n'ont pas été malades dans la dernière épidémie. M. et M[lle] Dantoine étaient à Gibraltar dans celles de 1813 et 1814. Parmi ceux qui n'avaient pas eu la fièvre épidémique auparavant, trois ont été malades dans la dernière, les deux domestiques mâles, Adriano et Juan, et le fils de M. Dantoine. Adriano est mort.

Cet homme avait été malade à Séville pendant l'épidémie de 1804 : ayant alors à peine un an ; il fut atteint de la

(1) Voir le plan général.

fièvre alors règnante. Le 26 novembre dernier, après s'être plaint dans la journée de douleurs lombaires, il éprouva, le soir, des frissons, de la céphalalgie, une augmentation de douleurs dans les reins, puis des douleurs à l'épigastre. La soif fut vive, la chaleur forte, le malade eut des vomissemens noirs au troisième jour de l'affection, et devint jaune avant sa mort qui arriva au cinquième. M. Amiel le vit au troisième, et lui ordonna une dose d'huile d'olive, puis de l'huile de ricin.

Cet homme allait tous les jours dans la ville, durant l'épidémie, faire les provisions; entrant dans les magasins, non chez les malades où on lui avait défendu d'aller, parce qu'on était incertain s'il avait réellement éprouvé la fièvre jaune à Séville; et M. Dantoine ne peut douter que son domestique, dont il connaissait la soumission, ait exécuté ses ordres. Il alla un jour chez M. Dulac faire une commission, sans entrer dans la cour. Mais il y avait eu, dans la maison voisine de celle de M. Dantoine, un malade dont la chambre avait une fenêtre sur la cour de ce dernier, et ce malade était convalescent quand Adriano tomba malade. M. Dantoine voyait beaucoup de personnes atteintes de l'affection épidémique auxquelles il donnait des soins, et il revenait chez lui sans prendre de précaution. Adriano avait deux frères, dont un tomba malade deux jours après sa mort; et ce frère, qu'il aimait, demeurait chez un M. Giraud (dans une maison voisine de celle du capitaine Fenneick), où il y avait des malades, dans le mois de novembre, avant le développement de l'affection d'Adriano. Les deux frères se voyaient plus ou moins fréquemment. On ignore si Adriano entra chez M. Giraud à l'époque où il y eut des malades dans sa maison.

On ne prenait d'ailleurs aucune précaution en quittant le malade, qui fut soigné par M. Dantoine et par un domestique qui avait eu la fièvre épidémique antérieurement.

Juan tomba malade deux jours après la mort d'Adriano. Au début, céphalalgie, douleurs dans les reins, frissons, bientôt suivis de chaleur. Celle-ci fut forte et dura pendant quatre jours. La céphalalgie fut intense, la face rouge, les yeux injectés, les sueurs médiocres. Il y eut des douleurs à l'épigastre. Juan fut au moins vingt jours avant de recouvrer ses forces.

Cet homme allait quelquefois se promener au Sud, dans le cours de l'épidémie, n'avait pas été dans la ville à l'époque où il tomba malade, et coucha dans la chambre d'Adriano les deux premiers jours de la maladie de ce dernier.

Le fils de M. Dantoine quitta le Sud en même temps que sa tante, pour aller à Gibraltar chez sa grand'mère, à huit heures du matin, ayant déjà de la céphalalgie. On ne sait s'il éprouva des frissons, mais il eut de la fièvre pendant trois jours, garda le lit pendant le même espace de temps, fut vingt jours à recouvrer ses forces. Il ne fut pas jaune, n'eut pas de douleurs à l'épigastre.

Il logeait au premier, Adriano au rez-de-chaussée. Il ne s'était presenté qu'une fois à la chambre de ce dernier, pendant sa maladie, sans y entrer; mais il avait vu un certain nombre de malades avant de l'être lui-même, et les derniers huit jours environ avant le début de son affection. Il allait tous les jours dans la ville.

Mme Préar, qui n'avait pas eu la fièvre épidémique antérieurement à 1828, continua à se bien porter pendant la dernière épidémie, et se retira dans la ville, chez M. Dulac (1), après la mort d'Adriano. Elle ne l'avait pas vu pendant le cours de sa maladie, avait été chez Mme Grant, alors sa voisine, pendant la sienne, et y était restée une heure (2).

---

(1) Voir le document n° 72.
(2) Voir le document suivant.

Le neveu de M. Dantoine, M. Augustin Desmoulins, habita une tente du Champ-Neutre, à partir du milieu de septembre jusqu'à la fin de l'épidémie, ne vint pas une seule fois dans la ville du moment où il fut au Champ-Neutre, et n'a pas cessé d'être bien portant.

Mme Préar n'avait pas été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie, avant de se rendre chez Mme Dulac, et elle s'était rarement promenée au Sud.

Les provisions étaient faites chez M. Dantoine sans précautions.

La maison est grande, composée d'un nombre de pièces assez considérables, parfaitement bien tenues, bien meublées. Elle domine à l'Ouest les maisons et les jardins environnans; elle est dominée au contraire à l'Est par le chemin qui conduit à l'Europa Flat et au Wind Mill Hill, chemin dont elle n'est séparée que par un autre plus étroit, et une petite cour qui s'ouvre dessus.

Le 21 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 185.

M. *Grant,* major de l'artillerie, maison isolée du Sud.

Neuf personnes dans la famille : M. le major Grant, sa femme, trois enfans de sept à dix ans, et quatre domestiques. M. le major seul avait eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; il ne l'a point éprouvée pendant celle de 1828. Tous les autres membres de la famille ont été malades, à l'exception des deux plus jeunes enfans.

Un des domestiques fut attaqué le premier de la fièvre. Il cacha sa maladie pendant trois jours, et, forcé de la

déclarer, il alla à l'hôpital, où il mourut quarante-huit heures après. Une jeune femme, depuis peu au service de Mme Grant, fut atteinte à son tour quelques jours après le précédent; elle mourut aussi à l'hôpital. Elle ne s'alita pas, et conserva beaucoup de forces jusqu'au dernier moment.

M[me] Grant, qui était fort attachée à sa domestique, et qui l'avoit été voir à l'hôpital, tomba malade peu de jours après cette visite; et, à la même époque, un de ses palfreniers se plaignit des premiers symptômes de la fièvre épidémique.

Le fils aîné ne fut atteint que dix jours après sa mère : cet enfant connut seul la maladie du premier domestique, et il était avec lui plus souvent que ses frères. Les deux autres enfans vinrent librement dans la chambre de leur aîné et à la porte de celle des domestiques : ils n'ont pas éprouvé la moindre indisposition.

Tous les jours il venait chez le major Grant des soldats pour se faire payer : parmi eux, il y avait des malades et des convalescens, qui entrèrent dans la cuisine et dans la salle à manger, et même la femme d'un sergent qui ne faisait que de se lever, pénétra jusque dans la chambre de madame.

M[me] Grant, la veille du jour qu'elle fut prise de fièvre, passa la soirée chez un capitaine dont la domestique était malade. Elle n'avait aucune peur de l'épidémie. Elle-même fut assistée par M[lle] Dantoine, qui ne contracta pas la fièvre jaune, bien qu'elle ne l'eût jamais éprouvée antérieurement (1).

Le premier des domestiques qui fut malade allait tous les jours dans la ville; la femme n'y allait pas, non plus que M[me] Grant.

---

(1) Voir le document précédent.

Maison isolée, propre et n'ayant de croisées que du côté de l'Ouest. Elle est entourée de jardins fort bien cultivés.

Mme Grant n'était arrivée à Gibraltar que depuis le 2 mai 1828. La chaleur de l'été dernier lui a paru extrême dans sa chambre, où il n'y avait pas de courant d'air.

Peu de mauvaise odeur dans la maison. L'égoût de la cuisine en avait une qui n'était pas très-désagréable.

Le 21 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 186.

M. *Danino*, Danino's cottage, maison située auprès de celle de M. Howell.

M. Danino avait, pendant l'épidémie, huit domestiques jardiniers dans sa maison du Sud : ils étaient tous italiens et aucuns d'eux n'avait eu encore la fièvre jaune ; un seul a été malade pendant l'épidémie de 1828.

Le 5 septembre, le jour même que M. Danino avait fait transporter au Champ-Neutre les habitans du XXIVe district (1) ; son fils, âgé de vingt ans, dont il est question dans le premier document fourni par M. Danino, se réfugia sur un vaisseau de la baie, pour éviter la fièvre jaune qu'il n'avait encore jamais éprouvée. Il y était depuis plus d'un mois, et n'était encore jamais descendu à terre, lorsqu'il vint passer une journée dans la barraque de Mme la comtesse Bonfanti au Champ-Neutre (2). Il y déjeûna, y dîna et resta même à coucher. Il n'alla point dans la ville, et n'entra dans aucune autre barraque.

Ce jour là même, Mlle Bonfanti était malade, et le soir

(1) Voir le document n° 60.
(2) Voir le document *Bonfanti*, partie du Champ-Neutre, tome II.

elle fut transportée dans la ville. Elle ne s'était point alitée, et M. Danino la vit pendant la journée qu'il passa à la barraque. Ce jeune homme se coucha bien portant, se réveilla malade le lendemain matin, et fut transporté au Sud dans la maison de campagne de son père.

Frissons au début, céphalalgie, douleurs dans le dos et et dans les jambes, yeux injectés, fièvre pendant trois jours, sueurs abondantes après l'ingestion de boissons chaudes; douleurs au creux de l'estomac même après vingt-cinq jours; pas de vomissemens : jaunisse peu prononcée. M. Danino ne fut alité que cinq jours, sa convalescence dura à-peu-près quarante jours. Il ne fut assisté que par son père et sa mère, aucun des domestiques de la maison ne s'approcha de sa chambre.

Dès qu'il put se lever, il allait de temps en temps dans la cuisine jouer aux cartes avec les jardiniers; et y restait une heure, plus au moins. M. Danino père pense que son fils resta en tout vingt jours dans sa maison de campagne; mais un vieux jardinier ici présent dit que ce jeune homme arriva au Sud le 15 octobre, et qu'il quitta la maison à la fin du mois. Toujours est-il que Claudio Starico, le principal jardinier, l'un des trois qui jouait aux cartes avec son jeune maître, tomba malade le 27 octobre, dit le vieux jardinier, et était au lit lorsque M. Danino fils, en quittant le jardin, vint le voir et lui faire ses adieux. Claudio Starico éprouva au début des frissons, de la céphalalgie, suivis de chaleur et de sueur. Il eut une fièvre très-violente depuis huit heures du soir jusqu'à deux heures du matin, et la peau continua pendant trois jours à être plus chaude que d'ordinaire. Douleurs d'estomac, chaleur pendant huit jours dans la région épigastrique; jaunisse, pas de vomissemens, pas d'hémorragie. Les forces ne furent complétement rétablies qu'après vingt-neuf jours.

Les camarades de Claudio ne couchaient pas dans sa chambre; ils ne voulurent pas s'approcher de son lit, et d'ailleurs M. Danino le leur défendit, et fit venir de la ville, pour soigner son jardinier, un homme qui avait eu déjà la fièvre jaune; cependant, six ou sept jours après avoir quitté le lit, Claudio allait dans la cuisine dîner avec ses camarades à une table à part.

Depuis le commencement de l'épidémie jusqu'au mois de févier 1829, les jardiniers ne sortirent pas de l'enceinte du jardin; M. Danino fermait les portes lui-même et en gardait les clefs; tous les matins, il envoyait de la viande de la ville par un de ses domestiques qui avait eu la fièvre dans une des épidémies antérieures, et qui déposait ce qu'il apportait dans la cuisine. Il ne venait du dehors rien autre chose que de la viande; il y avait à la maison une grande provision de biscuit, et des végétaux en abondance.

M. Danino a trouvé l'année 1828 plus fraîche que les précédentes; un des jardiniers, que les soussignés interrogent, trouve qu'elle a été au contraire plus chaude.

M. Danino déclare que les jardiniers de M. Howell n'ont pas été malades (1).

Maison grande, belle, parfaitement ventilée, et entourée de jardins très-bien cultivés.

Le 23 mars 1829, les soussignés, étant allés chez M. Bonfanti pour s'informer de quelques circonstances relatives à la maladie de sa sœur et de ses domestiques, jugèrent convenable de lui demander aussi des détails sur M. Danino fils. Ils apprirent que ce jeune homme était en effet venu dans la barraque qu'ils habitaient au Champ-

(1) Voir les documens 189 et 190.

Neutre, les deux jours qui précédèrent la translation de M[lle] Bonfanti à la ville, qu'il y mangeait, et même qu'il y couchait. Il n'était pas à la maison au moment où le père Juan y vint, mais il y passa encore la nuit qui suivit le départ de M[lle] Bonfanti. Le lendemain matin, M. Bonfanti rencontra M. Danino à cheval et se rendant dans la ville, et ce jeune homme lui dit qu'il se sentait un peu malade, et qu'il voulait aller chez son père avant de l'être davantage. M. Danino était parti de la barraque sans dire qu'il eût la fièvre, craignant de faire mettre la maison en quarantaine.

M. et M[me] Bonfanti assurent que M. Danino fils n'était venu ni dans la ville, ni au Champ-Neutre depuis le jour où il s'était réfugié à bord. Il ne sortit du vaisseau que la surveille du jour où il tomba malade, et il se rendit directement à la barraque. M. Bonfanti déclare en outre que si M. Danino fils fût venu à Gibraltar, il le lui aurait dit certainement, les rapports d'âge et l'amitié qui existent entre eux permettant de pareilles confidences. Il ajoute que M. Danino père n'allait pas voir son fils à bord, craignant de lui apporter la maladie qui régnait dans sa maison de ville (1).

Le 5 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 187.

Maison de M. *Howell*, juge-avocat à Gibraltar. Cette maison est celle qui est destinée au commissaire général de la marine.

La famille de M. Howell était composée, au commencement de l'épidémie, de dix personnes, M. et M[me] Howell,

---

(1) Voir le document n° 60.

deux enfans, dont une fille âgée de huit ans, et six domestiques; un troisième enfant est né le 12 septembre; et jusqu'au 22 de ce mois, M[lle] Broadfoot demeura avec M. Howell.

M. Howell resta à Gibraltar jusqu'au 23 septembre, vint ensuite au Sud où il habita, pendant quatorze jours, la maison que M. le D[r] Broadfoot occupe aujourd'hui (1), pour venir enfin dans une autre maison voisine, un peu plus éloignée de la ville et fort bien située. Il laissa, en quittant Gibraltar, deux domestiques (homme et femme) chez M[lle] Broadfoot, congédia une bonne qui avait un enfant malade, remplaça son cocher par un soldat qui avait échappé à Ceylan à une maladie qui avait atteint presque tous ses camarades; de manière qu'il vint au Sud avec trois domestiques seulement, dont deux paraissent avoir eu la fièvre jaune à une époque antérieure; au moins est-ce certain pour l'un d'eux.

Quant à M. et à M[me] Howell et leurs enfans, ils n'ont jamais eu la fièvre épidémique à Gibraltar, dans une épidémie antérieure à la dernière. Madame seule a été légèrement malade cette année. C'était une semaine après son arrivée dans la maison de M. Broadfoot, dix-sept ou dix-huit jours après ses couches.

M[me] Howell éprouva, au début, des frissons, de la céphalalgie et des maux de reins. La chaleur succéda aux frissons, eut lieu pendant la nuit, fut nulle le lendemain. D'ailleurs, ni nausées, ni vomisssement, ni douleurs à l'épigastre, ni sueurs, ni jaunisse. Elle eut, pendant quelques jours, des douleurs dans les membres, douleurs qui se renouvelèrent à plusieurs reprises par la

---

(1) Cette maison est voisine de celle de M. Dantoine, dont il a été question plus haut, document n° 184, et elle donne sur le chemin supérieur qui mène de la ville à Europa flat et au Wind Mill Hill.

suite, même après son arrivée à la maison qu'elle occupe aujourd'hui. Elle recouvra ses forces plus tard qu'après ses autres couches, peut-être trois semaines. Elle n'est pas sujette à des indispositions semblables à celle dont il vient d'être question.

M. Amiel, chirurgien au 12ᵉ régiment, qui vit deux fois Mᵐᵉ Howell dans son indisposition, dit que le cas était douteux ; et M. Mathias prétendit que c'était un cas de fièvre jaune.

Mᵐᵉ Howell reçut la visite de trois à quatre personnes avant d'être indisposée; son mari dîna aussi, avant la même époque, chez quelques-uns de ses voisins du Sud où il n'y avait pas de malades, entre autres chez M. le colonel O'Connell. Il voyait aussi, dans le même temps, un assez grand nombre de personnes qu'il rencontrait dans des jardins ou sur le chemin.

Arrivés dans la maison où ils se trouvent aujourd'hui, M. et Mᵐᵉ Howell restreignirent leurs relations; ils ne sortirent pas, et ils ne reçurent aucunes visites, si ce n'est celles des personnes qui vont être indiquées. D'ailleurs l'isolement ne pouvait être exact, M. Howell étant obligé de légaliser, tous les mois, les comptes des régimens, et l'officier commandant, l'adjudant-major et le payeur de chaque régiment devant être présens à cette légalisation. M. Bews, un de ces derniers, qui fut malade, le paraissait déjà à l'une de ces réunions; M. le colonel Falla, major de la place, MM. les colonels Chapman et Marshall, secrétaires civil et militaire, M. et Mᵐᵉ Horton, tous bien portans, vinrent quelquefois le soir; M. Amiel y vint aussi pendant le cours de l'épidémie, cinq à six fois environ. Il donnait la main à M. Howell qui fait encore remarquer aux soussignés, comme cause d'une quarantaine imparfaite, que son jardin est traversé par un chemin sur lequel passaient quelques-uns de ses voisins.

Les lettres étaient reçues sans précautions (1). Les domestiques n'allaient pas dans la ville, ne sortaient pas même, si l'on en excepte le soldat qui alla quelquefois au Sud sans entrer dans les maisons. Les provisions étaient faites par un commissionnaire qui entrait dans la cuisine et y restait de cinq à quinze minutes, et quelquefois davantage. Les enfans n'allaient pas à la cuisine, si ce n'est peut-être celui qui est à la mamelle, avec sa nourrice. Un premier commissionnaire eut la maladie épidémique ; un autre lui succéda, l'eut à son tour et fut remplacé par le premier.

Les vêtemens tirés de la ville étaient exposés à l'air avant d'être reçus ; le linge fut lavé et repassé par la femme du portier de la maison, chez elle, jusqu'au jour où il y eut des malades dans sa famille. Mais le dernier linge lavé et repassé chez le portier avait été rapporté à M. Howell avant le début de la maladie dans cette famille.

Avant de venir au Sud, M. Howell demeurait à Gibraltar vis-à-vis la caserne du 42e régiment. Mlle Broadfoot resta pendant sa maladie dans la même maison. La domestique qui l'y soigna tomba malade après elle ; et il en fut de même de tous ceux qui l'habitèrent après le départ de M. Howell.

La maladie de Mlle Broadfoot, qui fut très-grave, débuta d'une manière fort bénigne ; en sorte qu'on ne fit d'abord que la soupçonner, et que M. Howell, dans l'intention de la ranimer, alla se promener avec Mlle Broadfoot au Sud et dans sa voiture le soir du premier jour, 22 septembre. Mlle Broadfoot avait éprouvé, dans la matinée du même jour, une sensation de froid, et beaucoup d'affaiblissement, ce qui ne l'avait pas empêché de donner des leçons de cathéchisme à la petite fille de M. Howell, qui resta une grande partie de la journée avec elle. Cette enfant qui n'eut, comme il va être dit, qu'une indisposition

(1) Voir le document suivant.

très-légère au Sud, resta une partie de la journée du 22 septembre avec Mlle Broadfoot, et ne la vit pas le 23.

L'indisposition dont il s'agit eut lieu quelque temps après l'arrivée de M. Howell dans la maison qu'il habite aujourd'hui, au milieu du repas, après la soupe. L'enfant eut, pendant une heure, la face rouge et les yeux injectés sans douleurs. On lui donna coup sur coup deux doses d'huile de ricin; elle vomit sa soupe seulement, et le même jour elle était bien.

La maison de M. Howell est grande et au milieu d'un jardin très-vaste dont la pente est plus ou moins rapide.

Le 3 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 188.

Famille de *Samuel Hentz,* portier de la maison de M. Howell.

Cette famille est composée de sept personnes, Samuel Hentz employé à l'arsenal, sa femme, sa mère et leurs quatre enfans âgés d'un an à quatorze ans. Hentz, sa femme et sa mère ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure; leurs quatre enfans ont été malades pendant la dernière épidémie, et l'un d'eux, le dernier malade, est mort.

Premier malade. Une petite fille nommée Héléna, âgée de neuf mois alors, indiquée d'abord comme la quatrième malade.

Elle fut atteinte dans les derniers jours d'octobre, deux semaines avant sa sœur aînée, qui fut la seconde malade. Elle eut la face et les yeux rouges, une chaleur forte, des sueurs légères, de la diarrhée; celle-ci dura plus de huit jours, la chaleur persista pendant quatre; la malade fut

très-inquiète, un peu jaune, ne rendit pas de sang par les selles.

Le père promenait quelquefois sa petite fille dans ses bras, dans le jardin seulement, et ses autres enfans, à l'époque où ils furent malades, n'avaient pas été dans la ville depuis trois mois. Il n'alla pas chez les jardiniers de M. Danino, seul ou avec sa petite fille; ceux de M. Howell ne furent pas malades pendant toute la durée de l'épidémie, bien qu'ayant des relations avec ceux de M. Danino (1); et M[me] Hentz ne sait comment sa petite fille est devenue malade. Toutefois, deux ou trois semaines avant le début de la maladie de sa fille aînée, la seconde malade, Hentz était allé au Sud, chez M. Mends, commissaire de la marine, qui avait un enfant malade, et il le vit plusieurs fois, à la prière de M. Mends (2). Hentz prenait ses provisions à Gibraltar, d'où l'on ne tira ni meubles ni linge, pendant la durée de l'épidémie.

Cette enfant eut, avec le reste de la famille, pendant sa maladie, ses relations accoutumées; chacun la prenait dans les bras, comme à l'ordinaire.

Deuxième malade. Juana, l'aînée des enfans, âgée de quatorze ans. Elle tomba malade deux semaines après sa petite sœur, trois semaines avant son frère, âgé de douze ans, qui mourut après le décès de M. Hennen (3). Au début, frisson bientôt suivi de chaleur; nausées, vomissement après une dose d'huile d'olive. La chaleur continua pendant cinq jours, les sueurs furent copieuses; il y eut à peine un peu de céphalalgie; les yeux furent injectés; les selles ne furent pas noires; la malade recouvra complétement ses forces quinze jours après le début.

---

(1) Voir le document suivant et le document 186.

(2) Voir le document n° 151.

(3) M. Hennen, médecin en chef de Gibraltar, mort de la fièvre jaune le 3 novembre 1828.

Quand cette jeune fille tomba malade, elle n'avait pas été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie : personne n'était venu visiter sa mère; elle n'était pas sortie de la maison. Du jardin où elle se promenait, elle vit souvent passer des charriots qui conduisaient des malades; mais elle en était éloignée de six à sept pas, de sorte qu'aucune mauvaise odeur ne parvenait jusqu'à elle. Elle avait conservé avec sa petite sœur, quand celle-ci fut malade, ses relations accoutumées; elle la prit plusieurs fois dans ses bras à cette époque.

Troisième malade. Un enfant âgé de cinq ans. Il tomba malade huit jours après sa sœur aînée; fut attaqué de la même manière, eut pendant cinq jours une chaleur assez vive, ne fut pas jaune; il eut recouvré complétement ses forces deux semaines après le début de sa maladie.

Quatrième malade. Celui-ci fut atteint deux semaines après le début de la maladie de son frère, eut des vomissemens noirs au troisième jour de l'affection, et mourut.

Juana fut séparée de ses frères du moment où elle fut malade, et mise dans une chambre au premier, où les autres enfans n'allaient pas la voir. Sa mère et son père lui donnaient des soins; elle descendit douze jours après le début de sa maladie. Ses vêtemens furent lavés, et on y répandit du vinaigre. Les autres enfans furent séparés de leurs sœurs, comme Juana, dès qu'ils furent malades. Hentz avait vu, dans l'intervalle du début de la maladie des deux derniers malades, une domestique de M. Mends, atteinte de la fièvre épidémique; il l'avait même aidée à monter dans la voiture qui la conduisit à l'hôpital (1).

Le logement est composé d'une chambre au rez-de-chaussée, un peu petite; d'une autre au premier, beaucoup plus grande, bien aérée, parfaitement tenue, qui sert

(1) Voir le document n° 151.

de chambre à coucher à M. et à Mme Hentz, et dans laquelle couchaient aussi les enfans malades pendant l'épidémie; près de cette chambre sont deux autres très-petites pièces.

Personne ne vint voir les enfans malades. Hentz déclare encore que personne ne passait dans le jardin à l'époque de l'épidémie, si ce n'est ceux qui apportaient des lettres à M. Howell. Il avait l'ordre d'empêcher de passer par le jardin, et les lettres de M. Howell, il le répète deux fois, étaient passées par le vinaigre (1).

Le 3 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 189.

Famille de *Stephano,* jardinier de M. Howell.

Outre les ouvriers dont il sera question plus tard, le maître jardinier, Stéphano, habite ce jardin avec sa femme et leurs trois enfans, deux filles et un fils. Personne d'entre eux n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure; tous ont été malades dans le cours de la dernière épidémie.

Premier malade, Stéphano. Il était malade depuis huit jours lors de la translation du XXIVe district au Champ-Neutre (5 septembre), quand sa femme quitta la ville où elle avait une boutique, pour revenir au jardin. Au début, céphalalgie, pesanteur à l'épigastre, chaleurs pendant une époque indéterminée; on ignore s'il eut des frissons; des douleurs à l'épigastre, dans les membres ou dans les reins, et le temps précis que dura sa convalescence; il ne garda pas le lit. Sa femme vint le voir au cinquième jour de la maladie, et lui apporta de l'émétique, après quoi elle retourna dans la ville, où elle resta jusqu'au 7. Elle croit

(1) Voir le document précédent.

que son mari n'alla pas à Gibraltar depuis le début de sa maladie; qu'il y contracta la fièvre, ou plutôt l'en apporta, et elle fonde sa croyance sur ce qu'elle et les siens ont constamment joui d'une bonne santé depus quatorze ans qu'ils sont dans ce jardin. Stéphano allait dans la ville tous les jours, à l'époque où il tomba malade, et il y dormait quelquefois. L'epidémie n'était pas encore déclarée officiellement alors; les personnes qui en étaient atteintes étaient peu nombreuses; on ignore si Stéphano en avait vu. Sa boutique, destinée à la vente des liqueurs et des comestibles de toute espèce, était près de la chapelle des Méthodistes (Prince Edward's Road, XXIVe district).

Deuxième malade, Mme Stéphano. Elle tomba malade plus de quinze jours après son retour au jardin, éprouva au début de la céphalalgie, des frissons, des nausées, de légères douleurs de dos; la chaleur succéda aux frissons et dura deux jours; les sueurs furent médiocres, l'épigastre indolent. Elle reprit ses travaux au bout d'une semaine. A une époque qu'elle ne peut fixer avec précision, elle eut une rechute dont les symptômes furent plus graves que ceux de la première attaque. Les douleurs de tête furent très-vives; il y eut des nausées, et des vomissemens qui n'étaient composés que de ce qu'elle prenait. Mme Stéphano avait été quelquefois dans la ville depuis son retour au jardin, quand elle tomba malade; mais elle ignore depuis combien de jours : à cette époque elle y alla pour prendre ses effets.

Troisième malade, une petite fille de deux ans. Sa mère a oublié l'époque précise du début de sa maladie et de celle de ses frères et sœurs, dont il va être question; elle sait seulement que l'affection de deux de ces trois enfans, et la sienne, eurent lieu dans l'espace d'un mois. La petite fille eut au début la face rouge comme dans une scarlatine, et une forte fièvre. La rougeur et la fièvre durèrent un jour. Avant l'expiration des premières vingt-quatre heures,

on donna de l'huile de ricin, et le lendemain l'enfant était sans fièvre. Les deuxième et troisième jours, elle était assez bien.

Les quatrième et cinquième malades furent encore plus légèrement atteints que le précédent, eurent quelques vomissemens et moins de fièvre. Ils furent promptement rétablis, et leur mère pense qu'ils s'étaient fait mal en mangeant des oranges vertes. L'un était un petit garçon de huit ans, l'autre une petite fille de sept.

Celle-ci, et sa petite sœur, à l'époque où elles tombèrent malades, n'avaient pas été dans la ville depuis le retour de leur mère au jardin. Il en fut de même du petit garçon, qui allait tous les jours porter des légumes chez M. Mends, sans néanmoins entrer dans l'intérieur de la maison. La mère pense qu'il fut le dernier malade; elle ignore s'il alla dans quelque maison en revenant de chez M. Mends. Elle et son mari allaient quelquefois dans la ville chercher des provisions en thé, sucre et café, qu'ils prenaient dans leur boutique.

Stéphano voyait quelquefois la famille du portier de M. Howell : leurs enfans jouaient ensemble, et Mme Stéphano pense qu'elle fut malade elle-même dans le temps que la fièvre épidémique se manifesta dans la famille de Hentz (1). Elle ne garda pas le lit, dans la crainte du sergent de police, et même de M. Hentz, que M. Howell avait chargé de lui rendre compte de la santé des habitans du jardin; Hentz vint en effet plusieurs fois chez elle, avec le sergent, pendant sa maladie et celle de ses enfans, les rencontra quelquefois dans le jardin et ne les vit jamais au lit.

Pendant sa maladie, Mme Stéphano donnait à téter à sa petite fille. Celle-ci couchait dans un berceau : les autres enfans ne dormaient pas avec elle.

---

(1) Voir le document précédent.

Claudio Starico, maître jardinier de M. Danino venait quelquefois chez Stéphano avant d'être malade (1); il y est encore venu depuis, quand il fut mieux; on n'alla pas le voir durant sa maladie, et on ignora celle du fils de M. Danino. Si ce jardinier vint chez Stéphano, pendant qu'il y avait des malades chez lui, et avant d'être atteint de l'affection épidémique, c'était pendant la maladie de madame; mais il n'entrait pas dans la maison, ne venait que pour quelques minutes, et rarement. Ce jardinier vint encore voir le jardinier Ferrero dont il va être question, à l'époque de sa maladie, avant d'être malade lui-même.

Mme Stéphano ne se rappelle pas si Claudio fut le seul des jardiniers de la maison de M. Danino qui vint ici pendant la durée de la fièvre qui y régna.

Les jardiniers qui travaillaient pour Stéphano, au commencement de l'épidémie, étaient au nombre de quatre, dont deux avaient eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Des deux autres, l'un fut légèrement malade, l'autre mourut. Celui-ci avait une femme et un enfant, et c'est sa femme qui donne aux soussignés les renseignemens qui suivent.

Le 6 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 190.

Famille de *Ferrero,* garçon jardinier de M. *Howell.*

Ferrero eut d'abord, dans les premiers jours de novembre, de la céphalalgie, de la chaleur, la langue chargée. La chaleur fut sèche pendant un jour et suivie de sueurs abondantes. Des selles nombreuses suivirent l'admi-

(1) Voir le document n° 186.

nistration d'une certaine quantité d'huile, persistèrent pendant onze heures; furent beaucoup plus rares ensuite : elles étaient accompagnées de douleurs de ventre. Il ne fut pas alité à cette époque, fut malade pendant huit jours; mais il n'avait pas encore entièrement recouvré ses forces vers le 3 décembre, quand il fut de nouveau malade.

Dans cette première affection il avait été consulter M. Guasco; M. Guasco lui avait dit qu'il était atteint de la fièvre, et, dans cette assurance, il allait partout, si ce n'est dans la ville, où il avait cessé d'aller depuis une époque un peu antérieure à sa première attaque. Celle-ci se déclara quand il y avait encore des malades chez Stéphano (1).

Vers le 3 décembre, Ferrero eut des frissons accompagnés de tremblemens, une céphalalgie intense, des douleurs dans le dos et dans les jambes, puis des nausées sans vomissemens. Il eut des déjections noires la veille du terme fatal, et mourut au sixième jour de l'affection, sans jaunisse.

La femme Ferrero soigna son mari dans ses deux maladies, ne coucha avec lui ni dans l'une ni dans l'autre. Le lendemain de sa mort, elle ressentit elle-même de la céphalalgie, des douleurs à l'épigastre, une chaleur médiocre, puis elle eut des sueurs copieuses. Elle eut un vomissement, fut alitée vingt-quatre heures, et resta quinze jours sans rien faire. Elle n'était allée ni dans la ville ni dans l'Europe; elle n'avait pas quitté le jardin avant la mort de son mari. Elle n'allait pas non plus chez le portier de M. Howell : son mari seul y allait quelquefois. Elle ajoute que c'est seulement pendant la seconde maladie de ce dernier que le maître jardinier de M. Danino vint le voir (2).

2° Le quatrième jardinier n'eut qu'un peu de céphalalgie pendant l'espace de dix-huit heures environ, garda

(1) Voyez le document précédent.
(2) *Ibid*, n° 186.

le lit jusqu'à midi, travailla ensuite et sans interruption. Il mangea peu pendant quelques jours, craignant de se faire mal, et il vint néanmoins toujours à la table commune. On ignore l'époque précise à laquelle il eut cette légère indisposition, et s'il allait dans la ville. Mme Stéphano fait observer que les jardiniers, n'ayant rien à faire le dimanche, allaient où ils voulaient.

Le logement des jardiniers et du maître jardinier consiste en trois corps-de-logis assez rapprochés. L'un, intermédiaire aux deux autres, est composé de trois pièces, dont une seule est carrelée. Le sol des deux autres est en terre battue. La première a huit ou neuf pieds de long sur sept à huit de large, sert de chambre à coucher à Stéphano, à sa femme et à leur plus jeune fille. On fait la cuisine dans l'une des deux autres. Le second corps-de-logis consiste en une grande pièce qui sert de chambre à manger, et dans laquelle on serre les instrumens du jardinage; le troisième comprend deux chambres, dont une grande est la chambre à coucher des deux enfans aînés de Stéphano, l'autre celle des trois jardiniers non mariés. Ces corps-de-logis se trouvent au milieu du jardin.

Le 6 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 191.

Famille de M. *Stocks,* maison appelée Bella-Vista.

Onze personnes dans la famille : M. et Mme Stocks, six enfans de deux ans à dix-huit ans, deux servantes et un domestique mâle. M. Stocks a eu la fièvre jaune en 1804; madame et les deux aînés l'ont éprouvée en 1813, et aucun d'eux n'a eu une seconde attaque.

Une des servantes et le domestique mâle furent malades pendant l'épidémie de 1828.

La servante le fut la première; c'était vers le commencement d'octobre. Après être restée ivre toute une semaine, elle se plaignit de douleurs générales et de céphalalgie. La fièvre dura deux jours; il y eut des vomissemens après l'ingestion de quelques médicamens. Elle était déjà mieux, lorsqu'elle se remit à boire, et éprouva de nouveaux accidens, de sorte qu'elle resta une semaine alitée. Il n'y eut pas de jaunisse, et les sueurs étaient peu abondantes. M. et Mme Stocks pensèrent que cette maladie n'était que le résultat de l'intempérance; mais M. Sewell, qui soigna la malade, dit que c'était une attaque légère, mais décidée, de la fièvre épidémique.

On pense que cette femme n'est jamais sortie de l'habitation. L'autre servante continua de coucher avec elle pendant sa maladie et ne contracta pas la fièvre. Celle-ci sortait rarement de la maison. Un jour, elle alla à l'hôpital de la marine pour y voir son amant malade, mais lorsqu'elle arriva cette homme était mort, et elle ne put entrer. On ignore où elle a été les autres fois qu'elle est sortie.

Le domestique mâle tomba malade vers le commencement de novembre. Céphalalgie, douleurs dans le dos, vomissemens, fièvre, &c., &c. Il allait tous les jours dans la ville; c'était lui aussi qui accompagnait M. Stocks au marché : on ne pense pas qu'il ait vu des malades à Gibraltar. Il avait visité un de ses amis, un barbier de M. Stocks; cet homme, qui était malade alors, demeurait au Sud, et mourut de la fièvre épidémique dans les premiers jours de novembre.

Le domestique fut soigné par la servante qui avait été malade le mois précédent; mais celle qui était restée jusque-là bien portante n'alla pas le voir, craignant de contracter la fièvre jaune. Dès que ce garçon éprouva les premiers

symptômes de la fièvre épidémique, on le sépara du reste de la famille, et il fut placé dans une des chambres d'un bâtiment isolé. Les enfans avaient la défense d'entrer chez lui; mais le fils aîné de Mme Stocks, qui donnait des soins au domestique, a vu tous les enfans dans la chambre du malade, l'un un jour, l'autre un autre; il pense qu'ils y sont restés chacun trois ou quatre minutes, et qu'ils ne touchaient pas le domestique, ne s'approchant pas de son lit de plus de trois pieds. La porte de la chambqe où couchait cet homme était constamment ouverte pendant le jour; la fenêtre ne l'était jamais. Les enfans n'ont pas été voir la servante à l'époque où elle était malade. On ne pense pas qu'ils soient sortis du jardin, et ce qui le fait croire, c'est que jamais on ne les a vu prendre leur chapeau pour la promenade.

Dans l'intervalle qui sépara la maladie de la servante de celle du domestique mâle, le jardinier Vicenté Parody éprouva la fièvre épidémique; mais il n'y eut aucune relation entre ce dernier et la famille de M. Stocks (1).

Maison grande, belle, propre, bien aérée, et entourée de jardins spacieux et bien cultivés. Pas d'égoût; latrines à l'anglaise à l'un des angles de la maison : pas de mauvaise odeur.

La chambre du domestique est dans une autre cour, à quatre-vingts pieds environ de la maison. Huit pieds sur onze; une porte de cinq pieds et demi sur trois. Poulailler communiquant avec cette pièce, sans porte.

Dans cette maison, on jouit habituellement d'une bonne santé. L'été de 1828 a paru à M. Stocks beaucoup plus agréable que ceux qu'il a déjà passés à Gibraltar.

Le 2 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir le document suivant.

N° 192.

Famille de *Vicenté Parody,* jardinier, maison située dans le jardin de M. Stocks.

Neuf personnes dans la famille : Vicenté Parody, sa femme, sa belle-sœur, trois jeunes enfans et trois garçons jardiniers. Sa femme et sa belle-sœur avaient eu la fièvre jaune en 1813; lui-même et un de ses ouvriers, nommé Guasco, l'ont éprouvée en 1828.

Guasco tomba malade le premier, du 15 au 30 octobre. Pendant la nuit, il se réveilla avec de la céphalalgie, des douleurs dans le dos. Bientôt il éprouva des frissons et des vomissemens spontanés : la face et les yeux étaient rouges. La fièvre dura quatre jours, et s'accompagna de sueurs abondantes : du reste, il n'y eut ni jaunisse, ni hémorragie, et Guasco recouvra toutes ses forces au bout de quinze jours.

Vicenté ressentit les premiers symptômes de la fièvre trente-une heures après son camarade; il eut, au début, de la céphalalgie et des douleurs générales assez vives, mais il prit d'abord deux onces d'huile de castor, puis quelques poudres purgatives qui sollicitèrent d'abondantes évacuations, et le délivrèrent de toutes ses douleurs. La fièvre ne dura que vingt-quatre heures; il n'y eut ni hémorragie, ni jaunisse, et Vicenté ne s'alita pas un instant. Ses forces se rétablirent pourtant assez lentement, et il n'avait recouvré son appétit et sa vigueur que quinze jours après le début de la maladie.

Aucun autre ne fut malade dans la famille.

Guasco n'était pas allé à Gibraltar depuis quinze jours, lorsqu'il fut pris de la fièvre épidémique; mais, trois jours avant de tomber malade, il avait été près de l'arsenal,

maison Boschetti, voir Simon Gagliano, beau-frère de Vicenté Parody, qui avait eu d'abord la fièvre épidémique, et qui succomba à la gangrène qui s'était emparée d'une des jambes au moment de la convalescence. Guasco le vit huit ou dix jours après le début de sa maladie, et resta à-peu-près une heure auprès de lui.

La femme de Vicenté Parody alla voir son frère Simon Gagliano; et Vicenté, qui redoutait la fièvre, se tint seulement à la porte de sa chambre quand il vint savoir de ses nouvelles. Mais dès que Guasco fut malade, Parody, qui était depuis treize ans son plus intime ami, ne laissa à personne autre le soin de l'assister, et resta presque constamment auprès de lui.

Guasco couchait en haut avec deux autres jardiniers. Ceux-ci, lorsqu'ils virent leur camarade malade, se réfugièrent dans une chambre du rez-de-chaussée et ne l'allèrent pas voir; ils vinrent cependant quelquefois dans la chambre de Vicenté à l'époque de sa maladie, et y restèrent même à manger quelque chose.

Les enfans avaient l'ordre de ne pas monter chez Guasco; ils y allèrent pourtant, peu de fois il est vrai, mais celui-ci les chassa sur-le-champ dès qu'il les aperçut. Les enfans, d'ailleurs, couchèrent dans la même chambre que leur père. La porte de la chambre de Vicenté et la fenêtre opposée restaient ouvertes tout le jour; on ne les fermait que pendant la nuit. Le jour que Vicenté eut la fièvre, il ne s'alita pas, comme il a été dit plus haut, et il se promenait toujours de long en large dans sa chambre; il éloignait alors ses enfans de lui.

Parody a été dans la ville sept ou huit fois dans le cours de l'épidémie; il y alla aussi le matin, la veille du jour où Guasco tomba malade, et le lendemain à cinq heures du soir. Chaque fois il n'y resta qu'une demi-heure, et n'entra que dans la maison de M. Sewell et dans celle du curé.

La belle-sœur de Parody ne sortit jamais du jardin, non plus que les enfans.

Les deux garçons jardiniers allèrent dans la ville dans le cours de l'épidémie, l'un une fois seulement, et l'autre trois fois; ils restaient d'ailleurs toujours au jardin.

L'été de 1828 a paru à Vicenté plus frais et plus agréable que celui des années précédentes. Depuis treize ans que la famille habite ce jardin, on y a constamment joui d'une bonne santé.

Pas d'égoût; les latrines ne donnent pas de mauvaise odeur.

Chambre au rez-de-chaussée, petite, peu aérée et enfoncée dans la terre : c'est celle où se sont réfugiés les deux garçons jardiniers. Chambre de Vicenté Parody, grande, propre, et percée d'une porte et de trois fenêtres opposées; elle est au premier étage par rapport à celle des jardiniers. Celle que Guasco occupait est beaucoup plus petite, et est située au-dessus.

Le 2 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 193.

Famille de *Luigi Aribardo*, journalier.

Aribardo, sa femme et un enfant d'un an composent la famille. Le père et la mère avaient eu la fièvre jaune en 1813; l'enfant seul a été malade pendant l'épidémie de 1828, quinze jours après que les troupes eurent été campées au Wind Mill Hill et à l'Europa Flat. Vomissemens spontanés bilieux, fièvre durant cinq jours, suppression d'urine pendant quarante-huit heures, jaunisse très-pro-

noncée, pas de déjections noires : le rétablissement ne fut parfait qu'après deux semaines.

Dans la même maison qu'Aribardo, habitait un soldat et sa femme : les deux familles étaient unies par l'amitié la plus intime. La femme du soldat fut prise de la fièvre quinze jours avant l'enfant d'Aribardo, et, peu de temps après être accouchée, elle eut une jaunisse très-prononcée et mourut : on ne sait si elle vomit noir. Le soldat lui-même tomba malade dix jours après la mort de sa femme, fut transporté à l'hôpital le quatrième jour de sa maladie, et y mourut. L'enfant d'Aribardo éprouva les premiers symptômes fébriles quinze jours exactement après la mort de l'épouse du soldat.

La femme Aribardo soigna sa voisine, et lui porta du bouillon et du gruau. Elle y alla trois ou quatre fois; tantôt elle y restait une demi-heure, tantôt trois ou quatre minutes; elle y portait son enfant encore à la mamelle. Mais, quand le soldat fut malade à son tour, elle ne l'alla pas voir et le laissa aux soins d'un de ses camarades, qui contracta la fièvre et mourut aussi. Le soldat, pendant sa maladie, ne vint pas chez Aribardo.

Aribardo allait quelquefois dans la ville pendant l'épidémie; il achetait ses provisions dans une boutique près du Sud, et ne portait jamais son enfant avec lui.

La femme Aribardo n'alla jamais, pendant l'épidémie, ni à Gibraltar, ni dans le Sud, ni à l'Europe; elle ne dépassa jamais la maison voisine de la sienne.

La maison est grande et située à côté de celle qui a été bâtie par M. William Fraser (1). Ces deux habitations sont entièrement isolées, et situées dans une vallée assez profonde, bornée d'un côté par la colline de Buena-Vista, et

(1) Elle est située dans le ravin qui est à l'Est de la colline de Buena-Vista. Voyez le plan général.

de l'autre par le plateau de Wind Mill Hill et d'Europa Flat. La vallée s'étend du Nord au Sud, et est ouverte à ses deux extrémités; sa longueur est peut-être d'un demi-mille; sa plus grande largeur, de quatre ou cinq cents pieds. Il n'y a pas d'humidité dans la maison d'Aribardo; on y sent de la fraîcheur, même pendant l'été. Le logement occupé par le soldat dont il a été question dans ce renseignement est à côté de celui d'Aribardo, mais ne s'ouvre pas sur la même façade.

Pas d'égoût. Les latrines sont isolées et placées à trente pieds de la maison; elles n'exhalent pas de mauvaise odeur, parce qu'il n'y va que très-peu de monde.

Le 22 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 194.

Famille de M. *Church*, propriétaire, maison située sur la colline de Buena-Vista.

Sept personnes dans la famille : M. et Mme Church, une fille aînée mariée à M. Sproston, M. Sproston, une autre fille et un fils de Mme Church, l'une de seize ans, l'autre de quatorze; enfin, un fils de Mme Sproston âgé de quatre ans.

Mme Church dit avoir eu la fièvre jaune dans les Antilles; M. Sproston l'a éprouvée à Gibraltar en 1813. La fille cadette de Mme Church eut, en 1817, une maladie qui sera décrite plus bas. Pendant l'épidémie de 1828, il paraît qu'il y eut trois malades dans la maison, M. et Mme Church et Mme Sproston.

Les soussignés n'interrogèrent d'abord que M. Church et Mme Sproston, qui s'accordèrent sur ce point, qu'il n'y

avait eu personne de malade dans la maison, excepté Mme Sproston elle-même. Elle éprouva du mal de tête, des douleurs dans le dos, dans le côté droit, des vomissemens spontanés, un frisson qui dura toute une nuit; pas de chaleur, pas de jaunisse, pas d'hémorragie; déjections naturelles : son mari lui disait qu'elle n'avait pas de fièvre. Au bout de trois ou quatre jours, Mme Sproston, qui n'avait pas été obligée de s'aliter, était aussi bien portante qu'auparavant. Elle est sujette à des indispositions de ce genre, et la seule différence qu'il y eut entre cette indisposition et les précédentes, c'est que cette fois elle éprouva du frisson et des douleurs dans le dos.

Mme Church, qui survient, déclare qu'il y a eu trois malades dans la famille : elle-même, puis Mme Sproston, et enfin M. Church; elle assure que Mme Sproston a eu des frissons pendant une nuit et de la fièvre pendant deux ou trois jours; qu'elle devint un peu jaune, et qu'elle ne recouvra qu'incomplétement ses forces. Mme Sproston confirme la déclaration de sa mère, et dit aussi que pendant trois ou quatre jours elle ne pouvait se tenir debout. Elle est sujette à ce qu'elle appelle des attaques bilieuses, c'est-à-dire à des diarrhées; elle en a éprouvé une très-forte en Angleterre, qui n'a point été suivie de jaunisse, et celles qu'elle avait eues jusqu'ici ne s'accompagnaient ni de fièvre, ni de douleurs dans le dos, ni d'ictère.

Mme Sproston n'était pas parfaitement remise de sa première attaque, lorsque, un mois après, elle ressentit une pesanteur et des douleurs violentes dans la région de l'estomac : elle restait couchée une partie de la journée, parce qu'alors les souffrances étaient moins vives. Cet état dura quinze jours et s'accompagna d'une jaunisse très-prononcée. Madame dit n'avoir pas eu de fièvre, n'avoir pas eu la peau plus chaude qu'habituellement; mais madame sa mère déclare aux soussignés que Mme Sproston

fut, cette seconde fois, brûlante pendant deux ou trois jours.

Mme Church était tombée malade vers la fin de septembre, à ce qu'elle croit, et quelque temps avant sa fille. Elle éprouva du mal de tête, des douleurs dans le dos et dans la région de l'estomac; des frissons, de la chaleur et une abondante transpiration : la fièvre dura deux ou trois jours, et s'accompagna de diarrhée : il y eut du délire; la peau ne fut pas jaune. Madame ne peut préciser l'époque à laquelle elle eut entièrement recouvré ses forces. Dès qu'elle s'était sentie malade, elle avait pris du calomel.

Mme Church dit avoir eu la fièvre jaune aux Antilles; elle prétend aussi être sujette à ce qu'elle appelle des attaques bilieuses, c'est-à-dire à des diarrhées ordinairement précédées de fièvre.

M. Church ne fut attaqué lui-même qu'après ces deux dames : mal de tête, douleurs dans le dos, frissons, fièvre pendant vingt-quatre ou vingt-cinq heures; face rouge, yeux injectés, pas de vomissemens. Le premier jour, les symptômes s'annonçaient avec gravité; mais après deux, trois ou quatre jours, M. Church se rétablit, et resta seulement cinq ou six jours avant de recouvrer entièrement son appétit.

Dans la même maison, et dans un corps de logis séparé, habitait M. Rich, directeur des ouvriers du King's Yard; il fut attaqué de la fièvre épidémique peu de temps avant le début de la maladie de Mme Church Celle-ci et son mari ne l'allèrent pas voir; Mme Sproston seule vint à sa porte : elle vit M. Rich levé, ayant la peau extrêmement jaune. Les enfans n'y allèrent pas non plus; et l'un d'eux, dont on craignait la désobéissance, fut attaché par le pied à un sopha du salon.

Mme Church ne sortit plus de l'enceinte de la cour et du jardin, dès que l'épidémie eut pris un grand accroisse-

ment : elle allait auparavant, avec toute la famille, se promener jusqu'auprès de l'hôpital de l'artillerie, situé sur une colline voisine, à deux cents pas de la maison (1). Dans les environs de l'hôpital, et à côté du chemin que prenait la famille, il y avait souvent des matelas, des vêtemens et divers objets qui avaient servi à des malades ou à des morts, et d'où s'exhalait une mauvaise odeur. Vers le 13 septembre, Mme Church était allée dans la ville avec son mari; ils avaient traversé Gibraltar dans le sens de la rue principale, n'avaient vu aucun malade, et n'y étaient réstés qu'une heure et demie.

Mme Sproston n'alla aussi qu'une fois dans la ville, c'était dans la force de l'épidémie, elle n'entra que dans le magasin de son mari, et y resta depuis neuf heures et demie du matin jusqu'à cinq heures et demie du soir. Il y avait des malades dans le voisinage, et elle vit emporter un cadavre de la maison immédiatement contiguë.

M. Church avait grand'peur de la fièvre épidémique, et ne passait jamais auprès de l'hôpital de l'artillerie sans avoir un morceau de camphre dans la bouche; cependant il alla deux fois demander du calomel à M. Amiel dans l'hôpital naval, et fit six ou dix visites à un officier malade dans une des tentes de l'Europa flat. Ce furent les seules fois qu'il dépassa l'hôpital de l'artillerie.

La fille cadette de Mme Church, et le jeune enfant de Mme Sproston ne sortaient jamais de l'enceinte de la maison, excepté dans les promenades générales de la famille: quant au jeune garçon, il était absent tout le jour et courait de côtés et d'autres; il a avoué à sa mère que, pendant l'épidémie, il avait aidé à mettre un enfant mort dans le cercueil. On ignore si c'était avant ou après la maladie de la famille.

---

(1) Voyez le plan général.

Lorsqu'il y eut des malades dans la maison, on ne prit aucunes précautions réciproques, et les relations furent ce qu'elles étaient habituellement; seulement M. Church ne coucha pas dans la chambre de sa femme, qui fut assistée plus particulièrement par ses deux filles.

Durant l'épidémie, M. Sproston, qui venait tous les jours dans la ville, ne visita jamais de malades, et n'allait qu'à sa boutique et rentrait le soir à Buena-Vista.

On ne reçut pas de visites pendant l'automne de 1828. Les provisions n'étaient pas faites à Gibraltar. M. et madame Church, ainsi que Mme Sproston, assurent que, depuis le commencement de l'épidémie, ils ont toujours eu mal à la tête; ils pensent que cette indisposition tient à ce qu'ils étaient continuellement affligés du spectacle de l'hôpital de l'artillerie.

En septembre 1817, la fille cadette de Mme Church éprouva une maladie très-grave; elle resta trente jours au lit, et elle était excessivement jaune. Il y avait à cette époque un ami de la famille, agent de transports, qui avait deux filles; l'une venait de mourir d'une fièvre, après cinq ou six jours de maladie; l'autre était convalescente après cinq ou six jours de fièvre, lorsque Mlle Church l'alla voir et tomba elle-même malade deux jours après. Le médecin qui l'assita dit à la mère que sa fille n'aurait pas une autre fois la maladie qu'elle venait d'éprouver.

Pas d'égoût, pas de mauvaise odeur; maison grande et propre; cour de douze pieds de large sur vingt de long, ouverte à l'Ouest: le corps de logis du Nord était occupé par M. Rich; ceux de l'Est et du Sud, par la famille Church.

La maison est bâtie sur un roc élevé de cent pieds environ au-dessus de la mer qui le baigne à l'Ouest: au Sud, le rocher domine un espace inhabité, sans culture; à l'Est, se trouve une vallée profonde où est la maison d'A-

ribardo (1); au Nord, la colline est unie, par une langue assez étroite, à la colline voisine où est placé l'hôpital de l'artillerie. Au reste, cet hôpital et la maison de Buena-Vista sont dans une situation tout-à-fait analogue.

Le 21 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 195.

Famille de M. *Cracknell*, sergent armurier du 23e régiment, maison située vis-à-vis celle de M. Toye.

Sept personnes habitèrent cette maison au commencement de l'épidémie; Thomas Cracknell, sa femme et leurs cinq enfans âgés de dix-huit ans à seize mois. Tous ont été malades pendant le cours de cette épidémie; Mme Cracknell et un fils âgé de quatorze ans ont succombé.

Premier malade, Mme Cracknell : elle tomba malade le 25 octobre et mourut le 29. Elle eut de la céphalalgie, des douleurs de dos et vomit noir un peu avant sa mort. On ne se rappelle pas qu'elle se soit plaint en aucune manière avant de se déclarer malade.

A cette époque elle n'avait pas été dans la ville depuis quatre mois, ne se promenait pas dans le Sud, ne s'éloignait pas de sa maison. Elle avait été, trois ou quatre jours de suite, chez une de ses voisines nouvellement accouchée, Mme Goold, qui demeurait avec un sergent, maître tailleur, dans une très-grande barraque. Celle-ci était divisée en deux parties inégales dont la plus petite était occupée par Mme Goold, et l'autre par le tailleur nommé Smith (2). La division avait lieu au moyen d'un rideau de

(1) Voir le document précédent et le plan général.
(2) Voir le document suivant.

sept pieds anglais de haut, fixé inférieurement et latéralement par des clous, et s'arrêtant avant la jonction des murs avec le toit. Chaque famille avait sa sortie séparée. Mme Cracknell, qui ne faisait que soupçonner qu'il y eut des malades chez M. Smith, à l'époque où elle allait chez Mme Goold, restait un quart-d'heure ou une demie-heure chez cette dernière, à chaque visite qu'elle lui faisait, au rapport de M. Cracknell; et, suivant sa fille aînée, Anna, qui coucha quinze jours auprès de la nouvelle accouchée jusqu'au moment où sa mère fut malade, celle-ci ne restait pas plus d'un quart-d'heure auprès de Mme Goold. La même personne déclare que le jeune Smith était encore au lit quand sa mère fit sa première visite à cette dernière; qu'il était convalescent, levé, mais très-faible lors de la dernière visite. Mme Cracknell ne le vit pas; elle ne vit pas non plus la petite sœur de cet enfant qui était tombée malade un peu avant. Anna ajoute que très-peu après le début de la maladie des deux enfans de M. Smith dont il vient d'être question, leurs frères et sœur furent transportés au camp, d'où ils revenaient pendant le jour à la maison; qu'ils y dînaient quelquefois; que le plus souvent ils emportaient au camp leur dîner tout préparé; qu'ils continuèrent à se bien porter (1).

On ne fit d'ailleurs aucune séparation entre les enfans de Mme Cracknell et celle-ci, dès qu'elle fut malade, bien que la nature de sa maladie n'eût pas semblé douteuse.

Deuxième malade, Carolina. Cette petite fille, âgée de huit ans, tomba malade quatre ou cinq heures après sa mère, et était souvent, avec sa sœur Anna, chez madame Goold. Son attaque fut légère. Elle eut de la céphalalgie, de la chaleur, la face rouge, des douleurs dans les membres. La chaleur fut forte pendant un jour : la ma-

(1) Voir le document suivant.

lade était mieux le deuxième, courait le troisième, ne fut pas alitée.

Troisième malade, George, le fils aîné, âgé de dix-neuf ans. Il tomba malade un dimanche soir, vingt-quatre heures après sa mère. Il avait été chez le sergent Smith, qui l'avait fait prier de lui aller chercher de l'eau-de-vie, et il allait tous les soirs demander des nouvelles de son camarade, chez lequel il restait environ vingt minutes. Il fut très-malade, eut des alternatives de froid et de chaud pendant trois jours, entra le troisième jour à l'hôpital, n'eut pas de jaunisse, n'a pas encore entièrement recouvré ses forces.

Quatrième malade, M. Cracknell. Il tomba malade vingt-quatre heures après son fils George; fut grâvement affecté, eut des sueurs très-copieuses, urina beaucoup dans le même temps.

Cinquième malade. Il était âgé de quatorze ans, tomba malade huit jours après le début de la maladie de son père, resta malade six heures dans la maison, et fut transporté ensuite à l'hôpital où il mourut deux jours après.

Sixième malade, Anna, la fille aînée. Elle tomba malade le lendemain du jour de la translation de son frère à l'hôpital. Elle éprouva, au début, des frissons et des tremblemens, une céphalalgie intense, une grande faiblesse. La chaleur succéda aux frissons, fut vive, mais de peu de durée; il y eut des sueurs pendant la nuit, des nausées sans vomissemens. Les forces revinrent, quoique incomplétement, après quatre ou cinq jours; mais la malade éprouva un sentiment de débilité et des douleurs dans les reins pendant quelques semaines.

La jeune enfant, encore à la mamelle, fut mal à son aise pendant vingt-quatre heures, trois jours après la mort de sa mère qui continua à lui donner le sein jusques huit heures avant sa mort. Ce malaise qui n'était pas ac-

compagné de chaleur, fut attribué à la privation du lait maternel. L'enfant mangeait bien le deuxième jour; la mère l'avait quelquefois portée avec elle chez la voisine, M[me] Goold.

La famille de M. Cracknell, avant de tomber malade, se promenait quelquefois dans l'Europa Flat, ne dépassait pas la maison du colonel O'Connell, s'arrêtant un peu avant la cantine. Nul de ses membres n'allait du côté de la ville, ou au Nord de la maison, ne se promenait du côté de l'hôpital de l'artillerie ou de la marine. On vivait de rations exclusivement, et on les recevait à l'Europa Flat.

La maison est sans latrines et sans mauvaise odeur, au-dessus et à huit ou neuf toises du chemin qui conduit à l'Europa Flat et vis-à-vis celle de M. Toye qui est de l'autre côté du chemin; elle est ouverte à l'Ouest, bâtie sur un terrain médiocrement incliné, et fort loin de toute autre habitation. Elle est grande et divisée en deux parties; l'une destinée à la famille de M. Cracknell, l'autre à son atelier. Celui-ci était fréquenté, pendant l'épidémie, par nombre de soldats qui y venaient chercher ou apporter leurs armes, sans entrer dans la partie destinée à la famille; et parmi eux M. Cracknell n'a pas aperçu de malades ou de soldats récemment convalescens.

Le 26 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 196.

Famille du sergent *Smith*, tailleur du 23e régiment, barraque située contre le chemin qui conduit à l'hôpital de l'artillerie et derrière la maison de M. Toye (1).

Des sept personnes qui composent la famille de M. Smith, aucune n'avait eu la fièvre jaune à une époque

(1) Voyez le plan général.

antérieure à la dernière épidémie. Trois d'entre elles ont été malades dans celle-ci, M. Smith, son fils aîné et une fille âgée de six ans. Celle-ci et son frère tombèrent malades le même jour, leur père beaucoup plus tard, comme il sera dit ci-après. On ignore si les deux enfans sont tombés malades en même temps, mais Mme Smith et son fils pensent que la petite fille ne tomba malade qu'une heure après son frère.

Celui-ci éprouva, au début, de la céphalalgie, une grande faiblesse, de la chaleur sans frissons; la face devint rouge comme l'écarlate à la même époque, et cette rougeur dura cinq jours; la chaleur persista pendant le même temps. Il y eut des douleurs à l'épigastre; des vomissemens succédèrent à l'administration d'un émétique, et ne furent pas précédés de nausées; les yeux furent injectés; il y eut une épitaxis au cinquième jour. Le malade n'eut pas d'évacuations alvines noires, sa peau ne fut pas jaune; il fut alité pendant cinq jours, fit sa première promenade au dixième, ne recouvra complétement ses forces qu'un mois après le début de l'affection.

Sa petite sœur les recouvra plus promptement, et n'eut de fièvre que pendant quatre jours.

Chez l'un et chez l'autre les symptômes fébriles avaient été précédés, pendant quelques heures, d'un sentiment de fatigue et de douleurs dans les jambes.

A l'époque où ces deux malades furent atteints de fièvre, personne de la famille n'avait été dans la ville; l'atelier particulier de M. Smith était fermé; ni lui, ni sa femme, ni leurs enfans n'avaient eu de relations avec des malades; mais ils les voyaient souvent passer, pour ainsi dire, sous leurs fenêtres lorsqu'on les conduisait à l'hôpital de l'artillerie. Les charriots qui transportaient les soldats malades se succédaient rapidement dans un même jour à une certaine époque du mois d'octobre, et répandaient une odeur désa-

gréable pour Mme Smith et son fils aîné : aussi Mme Smith faisait rentrer ses enfans dès qu'elle apercevait des charriots de malades, avant qu'ils ne fussent vis-à-vis de sa maison, où elle faisait brûler beaucoup de vinaigre; et sur la réflexion qui lui est faite que ces sensations étaient peut-être un effet de l'imagination, Mme Smith répond que non, que l'odeur dont il s'agit était semblable à celle qui existe ordinairement dans les hôpitaux. Elle ajoute qu'une odeur analogue lui venait de l'hôpital de l'artillerie, quand elle étendait son linge devant sa maison; que les charriots qui conduisaient les morts n'en répandaient pas, ce qu'elle attribue à ce qu'ils étaient fermés. Elle ne sortait d'ailleurs que pour étendre son linge, et, à part son fils aîné qui allait quelquefois au camp du 23e régiment chercher des rations, ses enfans ne quittaient pas les environs de sa maison, à soixante pas de laquelle s'en trouve une où il y eut environ trente personnes malades durant l'épidémie. Ces enfans n'allaient jamais d'ailleurs chez les voisins; et pour éviter que son fils aîné n'allât souvent au camp, madame Smith avait fait, au commencement de l'épidémie, des provisions abondantes.

La famille de M. Smith quitta la barraque voisine de l'hôpital de l'artillerie pour la céder à un officier de la garnison, M. Bissett, qui vint l'occuper le jour même de la sortie de Smith, c'est-à-dire le 15 octobre (1); les domestiques de M. Bissett et trois de ses enfans y arrivèrent une heure avant que Mme Smith et les siens n'en sortissent, et ils avaient été précédés par des bagages qui avaient été déposés deux heures avant leur arrivée devant la porte. Les nattes qui servaient à M. Bissett à Gibraltar se trouvaient parmi ces bagages, et furent placées dans la maison avant le départ de Mme Smith; tout le déménage-

(1) Voir le document n° 120.

ment ne fut terminé que vers la soirée; en sorte que jusque-là son fils aîné allait et venait d'une maison à l'autre. Ce même jour à deux heures de l'après-midi ce jeune homme éprouva un peu de céphalalgie; le même jour aussi lui et sa petite sœur qui n'avait pas aidé au déménagement éprouvèrent de la fatigue et des douleurs dans les jambes; fatigue qui paraissait au jeune Smith supérieure à celle qui aurait dû résulter de son travail; et c'est la nuit suivante que lui et sa sœur déclarèrent à leurs parens qu'ils étaient malades. Les enfans de M. Bissett étaient bien portans quand ils entrèrent dans les barraques; Mme Bissett était malade.

Dès-lors Mme Smith fit placer le lit de son fils à l'une des extrémités d'une grande barraque où elle venait de se transporter, barraque voisine de celle qu'elle quittait, et qui sera bientôt décrite. Le lit fut placé le plus loin possible du rideau qui formait la séparation entre la partie habitée par Mme Goold et celle que venait occuper Mme Smith; mais la première nuit de sa maladie, l'enfant avait été couché près de ce rideau (1).

Le deuxième jour, M. Smith et ceux de ses enfans qui étaient bien portans allèrent au camp, où ils couchèrent sous des tentes jusqu'au 10 novembre qu'ils revinrent à la maison, et c'est quinze jours après que M. Smith tomba malade.

Du 17 octobre au 10 novembre, M. Smith vint tous les jours à la barraque où était sa femme, sans y entrer, prendre son dîner et celui de ses enfans : on le lui donnait par la fenêtre, et il le portait au camp où il le mangeait avec les siens. Les enfans, restaient au camp, et ne venaient pas déjeûner avec leur mère (2), comme l'a dit M. Cracknell.

---

(1) Voir le document précédent.
(2) *Ibid.*

Après son retour dans la barraque, M. Smith alla tous les jours au camp pour son travail, et il n'eut de communications avec personne, si ce n'est avec les ouvriers qu'il y voyait. Il déclare d'abord qu'il ne tomba malade que huit jours après un ouvrier (soldat) qui travaillait dans son atelier; mais sur une réflexion de son fils aîné, il reconnaît qu'il est devenu malade avant le soldat, et celui-ci, appelé, assure qu'il n'a été atteint que quinze jours après M. Smith. Il était à l'Europa Flat lors du début de sa maladie, et fut, parmi les tailleurs de l'atelier de M. Smith, le seul malade. Les tailleurs, comme les autres soldats du 23e régiment, montaient leur garde au Sud, dans tous les postes alternativement, et non dans la ville, mais ils n'avaient pas la permission, hors du service, de dépasser l'Europa Pass. Leur travail au camp ne fut pas interrompu.

Les symptômes éprouvés par M. Smith furent les suivans : au début, frissons, tremblemens répétés, céphalalgie, battemens des artères temporales, vomissemens; ceux-ci persistèrent pendant huit jours, et M. Smith ne pouvait remuer la tête sans les provoquer. Il n'eut de chaleur forte que pendant une demi-heure, sua abondamment, eut de la pesanteur dans le dos, point d'hémorragie, il fut faible pendant un mois et resta quinze jours ou trois semaines avant de retourner au camp.

A l'époque où il tomba malade, M. Smith occupait à lui seul la grande barraque où il demeurait avec Mme Goold lors du début de la maladie de ses enfans, et alors sa femme en occupa une extrémité avec ces derniers; lui, l'autre, séparé de ses enfans par un rideau et un espace considérable. Mme Smith soigna seule son mari : elle prit, par précaution, quelques purgatifs et n'éprouva que de la fatigue. Ses enfans continuèrent à se bien porter, ne virent pas leur père pendant sa maladie, ne manièrent pas son linge. Mme Smith brûlait ce qu'elle ne

pouvait pas laver, mettait les draps à l'air jusqu'au moment de pouvoir les blanchir, changeait tous les jours ceux du lit de son mari, lavait ses mains avec de l'eau et du vinaigre en le quittant.

M. et Mme Smith se rappellent que la fille aînée de M. Cracknell vint voir Mme Goold pendant que leurs enfans étaient au lit; que M. Cracknell et son fils aîné vinrent voir leur fils à cette époque et lui donnèrent la main; qu'ils ne les reçurent plus ensuite (1). Ils étaient séparés de Mme Goold par un rideau imparfaitement fixé et si imparfaitement, que M. Smith put passer au-dessous un verre pour Mme Goold. Il l'engagea, elle et son mari, à se transporter avec leurs enfans au camp, à l'époque où il y alla lui-même, ce qu'ils firent trois jours après. Ils se sont toujours bien portés depuis.

La barraque occupée actuellement par M. Smith, et qu'il garda jusqu'au début de la maladie de ses enfans, est dirigée du Nord au Sud, à six toises environ du chemin qui conduit à l'hôpital de l'artillerie, à deux cent-cinquante pas ou à-peu-près de ce même hôpital. Divisée en deux parties inégales, elle est longue de quarante pieds environ en totalité, et est située un peu au-dessous du niveau du chemin contre lequel on a construit; depuis le 15 octobre dernier, un mur de deux pieds et demi à trois pieds de haut. Elle domine un jardin du côté occidental, n'a ni latrines ni égoût dans son voisinage. On n'y sent pas de mauvaise odeur; elle est pavée en très-grande partie.

L'autre barraque, celle qui est voisine de la maison de M. Toye, a plus de soixante pieds de long, offre dix fenêtres, dont quelques-unes sont fermées, et trois portes du même côté, au Nord-Est, tandis qu'à l'opposé se trouvent cinq petites cheminées. Aucune division

(1) Voir le document précédent.

n'existe dans sa longueur. A l'époque où la famille de M. Smith et celle de Mme Goold l'habitaient, cette dernière en avait la quatrième partie environ, et chacune avait son entrée séparée.

Le 28 mars 1829.

Signé D. BARRY, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 197.

Maison de M. *Toye,* occupée par M. le colonel Marshall, et ensuite par M. le colonel Falla.

Le soin de cette maison, qui n'est pas habitée dans ce moment, est confié au nommé Doorley, principal domestique de M. Toye. Ce domestique fait aux soussignés la déclaration suivante.

Il est depuis dix-huit mois dans cette maison, qui a été habitée pendant l'épidémie par M. le colonel Marshall et sa famille, puis par M. le colonel Falla, major de la place.

M. et Mme Marshall restèrent ici jusqu'après le campement des troupes, avec leurs trois enfans et leurs domestiques, au nombre de six, trois hommes et trois femmes, en tout onze personnes, dont aucune, à part une domestique, ne fut malade. Celle-ci fut conduite, après deux jours d'une indisposition qui ne l'obligea pas de s'aliter, à l'hôpital de la marine, et elle le quitta après deux jours. Elle reprit en arrivant ses occupations, et M. Martin, qui la soigna, lui dit qu'elle n'avait pas eu la fièvre épidémique régnante. Cette indisposition avait débuté après le campement des troupes.

A son retour de l'hôpital, les vêtemens de cette femme furent mis dans l'eau.

A part M. le colonel, personne, depuis l'établissement

du cordon, n'alla dans la ville. Un homme, qui ne demeurait pas à la maison, allait au marché y faire les provisions, les mettait dans l'eau à la porte, et on les prenait avec un crochet de fer. Le linge était lavé à la maison par une domestique; personne n'était reçu : on laissait son nom à la porte.

Doorley est sûr que tous les ordres de M. Marshall ont été rigoureusement exécutés. Il ignore si quelqu'un, dans la famille, a eu la fièvre épidémique à une époque antérieure.

Après le départ de M. le colonel Marshall pour Europa-flat, il n'y eut, dans la maison de M. Toye, que cinq personnes : M. le colonel Falla, ses deux domestiques, Doorley et un jardinier. M. le colonel eut un léger rhume à la fin de l'épidémie, et, à cela près, personne ne fut malade pendant le cours de cette fièvre.

Doorley ignore s'il venait des officiers pour le service de la place, chez M. le colonel Falla, durant l'épidémie; mais il y voyait tous les jours le messager de M. le gouverneur (1).

Doorley et le jardinier n'allaient pas dans la ville. Leurs rations arrivaient à Europa Flat, chez M. Marshall, réunies à celles de ses gens, et Doorley allait les y chercher tous les jours en même temps qu'il y menait de l'eau sur un âne. Dans ce trajet, il rencontra plusieurs fois des malades dans des charriots; mais comme il craignait la maladie épidémique, il ne leur parlait pas, s'en éloignant le plus possible.

Les provisions de M. le colonel lui étaient apportées par le charriot qui conduisait celles de M. le gouverneur, et l'homme qui en était chargé avait eu la fièvre jaune. Les provisions étaient laissées à la porte de la maison et prises avec un crochet. Les domestiques allaient prendre leurs

(1) Voyez le document suivant.

rations à Europa Flat, où on les leur distribuait dans une barraque avec celles du 73e régiment, qui était campé sur cette partie du rocher. Comme Doorley, ils tâchaient de se soustraire à la fièvre épidémique, évitaient les malades qu'ils rencontraient sur leur chemin. Ni eux, ni le jardinier, ni Doorley n'allèrent dans la ville pendant la durée de l'épidémie; mais à raison de ses absences particulières, ce dernier ignore si les domestiques de M. Falla ne sont pas restés quelquefois trois ou quatre heures hors de la maison, et par cette raison il modifie sa première déclaration en disant qu'il ignore si ces gens allaient dans la ville (1).

On ne lavait pas de linge dans la maison, pendant le séjour qu'y fit M. le colonel Falla.

Cette maison est grande; les appartemens en sont vastes et bien aérés. Elle est éloignée de toute autre habitation, près du chemin qui conduit à Europa-flat, à peu de distance de l'Europa-pass, sur un mamelon, au milieu d'un fort beau jardin.

Le 26 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 198.

Declaration de le colonel *Falla,* major de la place.

M. le colonel se transporta dans la maison de M. Toye le 5 ou le 6 octobre, après avoir pris les mesures nécessaires à la santé publique, ayant habité jusque-là, depuis le commencement de septembre, soit la ville (quartier des officiers du 12e régiment, puis par le conseil du Dr Hennen, rue de la Poste), soit la caserne d'Europa Flat.

---

(1) Voir la déclaration de M. le colonel Falla, document suivant.

A part une atteinte de diarrhée bilieuse, à laquelle M. le colonel est sujet depuis deux ans, et un léger rhume, il fut bien portant durant le cours de l'épidémie.

Avant de quitter la ville, il voyait tous les jours, depuis l'établissement du cordon, un plus ou moins grand nombre de sergens de police, qui venaient lui rendre compte de ce qu'ils avaient observé dans les maisons particulières, relativement aux personnes malades. Ces sergens étaient admis, comme à l'ordinaire, dans son cabinet, et il n'en était séparé que par son bureau. Au Sud, M. le colonel recevait trois ou quatre fois le jour les personnes auxquelles il avait affaire pour le service de la place, soit sous une galerie ouverte, soit en plein air, quand le temps le permettait. Il signait tous les papiers qu'on lui apportait, sans précautions, ne passait pas ses lettres par le vinaigre. Son linge était lavé à Europa-flat, dans une caserne voisine de la maison de campagne de M. le gouverneur. L'une de ses blanchisseuses est morte à l'hôpital de la maladie régnante alors ; mais on croit qu'elle y fut transportée pour une affection d'une autre nature, et qu'elle y contracta la fièvre épidémique. D'ailleurs on assura M. le colonel que cette femme n'était pas encore malade quand elle lui renvoya son linge pour la dernière fois. M. le colonel recevait M. le Dr Pym et M. le Dr Broadfoot ; et quelquefois M. le Dr Martin est venu le voir, en sortant de l'hôpital. Il n'a pas vu de malades durant l'épidémie.

Après son arrivée au Sud dans la maison de M. Toye, M. le colonel vint encore dans la ville, quand le service de la place l'exigeait, mais non journellement. Il y restait de trois quarts d'heure à une heure, n'entrait pas dans ses bureaux, allait aussi quelquefois au Champ-Neutre. Il venait d'abord assez matin, à sept ou huit heures, à Gibraltar ; puis, sur des réflexions qui lui

furent faites par des personnes expérimentées, il y vint un peu plus tard, à dix ou onze heures.

M. le colonel pense que ses domestiques ne sont pas venus dans la ville. Il en est sûr, moins encore à raison de la défense expresse qu'il leur en avait faite que par la crainte extrême qu'ils avaient de la maladie régnante alors. Il pourrait se faire cependant que l'un d'eux y eût été une fois, à la fin de l'épidémie, voir une femme qu'il devait épouser; mais la chose n'est pas certaine. M. le colonel remarque encore que, par mesure de prudence, ses domestiques couchèrent jusqu'en novembre sous une tente qui était dans le jardin.

Le 9 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N°. 199.

Famille de M. *Thorne*, major du 94e régiment.

Dix personnes dans la famille : M. et Mme Thorne, trois enfans de trois ans à neuf mois, trois domestiques mâles, trois femmes. Aucun d'entre eux n'avait eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; deux seulement ont été malades pendant celle de 1828, M. le major Throne et son palfrenier.

Le palfrenier tomba malade vers le 10 octobre, et le lendemain il fut transporté à l'hôpital du Wind Mill Hill, où il fut traité par M. Bulteell, qui pensa que sa maladie était une attaque légère de fièvre jaune.

M. Thorne éprouva d'abord une espèce de dyssenterie, et eut pendant un jour quelques déjections sanguinolentes : ces accidens s'accompagnaient d'une exaltation d'esprit singulière. Le lendemain, la fièvre se dé-

clara avec violence. M. le major fut alité pendant trois jours, et M. Martin, qui le vit, pensa qu'il avait la fièvre jaune. Il y eut des déjections noires et une jaunisse très-prononcée. Quinze jours avant de tomber malade, M. le major Thorne ressentait dans les reins et dans les jambes des douleurs insolites et avait également des tremblemens nerveux qu'il n'éprouva qu'à cette époque seulement.

Le palfrenier avait, comme tous les autres domestiques de la maison, l'ordre de ne pas entrer dans la ville, et en effet il n'y était pas entré depuis trois mois, et M. le major Thorne, pour ne pas lui faire courir des dangers, avait laissé ses chevaux deux mois sans fers, plutôt que de l'envoyer à Gibraltar. Enfin on crut devoir les faire ferrer, et M. le major Thorne ordonna à un homme étranger à la famille de les conduire à la forge de la garnison; mais le palfrenier, malgré la défense de son maître, les mena lui-même. Il ne trouva à la forge qu'un ouvrier convalescent : dix autres personnes étaient déjà tombées malades dans cette maison. Il fallut forger huit fers, les appliquer, et il resta tout le temps dans l'atelier, aidant le maréchal. Il revint à la maison, et, deux jours après, il avait la fièvre. Il habitait un logement isolé, et un de ses camarades, qui coucha avec lui la première nuit de sa maladie, n'éprouva pas la moindre indisposition.

M. le major Thorne venait dans la ville deux fois par semaine pour son service, et il allait tous les huit jours lire les journaux à la bibliothèque militaire. Il ne descendait jamais de cheval qu'à la bibliothèque, et quelquefois sur le rempart de mer.

Il allait aussi presque tous les jours à l'hôpital du Wind Mill Hill voir les malades de son régiment, et il y avait encore été la surveille du jour où il fut attaqué lui-même. Il faisait cette visite le matin, en sortant de

chez lui, et restait ensuite deux ou trois heures à cheval, parcourant le camp de son régiment et donnant les ordres nécessaires.

Lorsque le major fut malade, il fut exclusivement soigné par sa femme : ce fut elle qui fit son lit les trois premiers jours, et les domestiques avaient uue telle frayeur qu'ils menaçaient de quitter la maison si l'on voulait les obliger à aller auprès de leur maître. Une domestique seulement venait dans le cabinet de toilette pour enlever les ordures; mais elle n'entra dans la chambre à coucher que le jour où M. Thorne se leva, c'est-à-dire le quatrième jour de sa maladie : elle fit alors le lit pour la première fois.

Les enfans restaient au rez-de-chaussée et ne sont jamais montés au premier pendant la maladie de leur père. M. le Dr Martin avait recommandé expressément de ne pas les laisser approcher du malade.

Toutes les fenêtres restaient ouvertes pendant le jour; celles du salon l'étaient même pendant la nuit. Quoique la maison soit située comme celle du major Drewe (1), et qu'elle soit même dominée par des collines encore plus hautes, cependant il y a au Sud-Est un intervalle entre deux rochers que l'on nomme *le Soufflet du Diable*, et par lequel vient un courant d'air extrêmement violent, de manière que cette habitation passe pour la plus fraîche de Gibraltar, et qu'elle est même froide pendant l'hiver.

Mme Thorne, comme il a été dit plus haut, soigna constamment son mari; elle coucha sur son lit pendant qu'il fut malade : elle n'éprouva autre chose que des malaises, des maux de tête et des sensations inaccoutumées, sans fièvre ni vomissemens. Cette indisposition avait débuté un mois avant la maladie de M. Thorne, et se pro-

(1) Voir le document n° 201.

longea encore quatre semaines après. On attribue ces légers accidens au chagrin que lui avait causé la perte d'un jeune enfant qui avait succombé en peu de temps au milieu d'un accès de convulsions.

Après la maladie de M. Thorne, on lava et l'on ventila les effets qui lui avaient servi.

La famille fut tenue en quarantaine sévère pendant la durée de l'épidémie ; on ne recevait aucune visite ; personne que M. Thorne ne sortait de la maison. Les provisions étaient apportées par un homme du dehors, qui les mettait à la porte de la cuisine sans communiquer avec qui que ce fût, et le chévrier qui fournissait le lait le mettait à la porte du jardin sans entrer.

Maison grande, propre, entourée d'un jardin bien cultivé, et enclos de murs. Les latrines ne donnent pas de mauvaise odeur.

Le 22 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 200.

Famille de M. *Bews,* payeur du 73e régiment, maison en face de celle du major Drewe.

Douze personnes dans la famille, M. et Mme Bews, cinq enfans de onze ans à deux ans, trois domestiques mâles, une cuisinière et l'enfant de la cuisinière. Aucun des membres de la famille n'avait eu la fièvre dans une des épidémies antérieures. Cinq ont été malades en 1828.

M. Bews était venu habiter, au commencement d'octobre, la maison qu'il occupe maintenant : une de ses filles, âgée de cinq ans et demi, tomba malade le 3 novembre : céphalalgie, douleurs dans tous les membres, fièvre pendant trois jours, vomissemens après l'adminis-

tration d'une dose d'huile d'olives, pas de jaunisse. M. Bews fut attaqué lui-même deux jours après sa fille : céphalalgie extrêmement violente, douleurs dans le dos, fièvre pendant vingt-quatre heures, sueurs abondantes après l'administration de plus d'une demi-livre d'huile d'olives; alité pendant cinq jours seulement, M. Bews fut un mois avant de recouvrer ses forces. Les quatre autres enfans, et Mme Bews elle-même, n'éprouvèrent pas la moindre indisposition.

La cuisinière était tombée malade assez long-temps avant la fille de M. Bews; mais elle dissimula sa fièvre, fit, quoiqu'avec moins d'activité, son ouvrage ordinaire dans la maison, et dit seulement à sa maîtresse qu'elle avait un coup de froid. Peu après, le palfrenier prit la fièvre à son tour, fut transporté à l'hôpital du Wind Mill Hill, et dit à M. le Dr Martin, chirurgien-major du régiment, qu'il avait contracté la fièvre auprès de la cuisinière de Mme Bews. L'enfant de cette femme fut le troisième malade de la famille, et Mme Bews lui donna une médecine, et ce fut après lui que M. Bews et sa fille furent atteints de la fièvre épidémique.

Les enfans de Mme Bews n'entrent jamais dans la cuisine, cependant il serait possible qu'un ou deux y fussent allés pour faire une commission de la part de leur mère; ils avaient aussi reçu l'ordre de ne pas jouer avec l'enfant de la domestique; mais Madame fait observer elle-même aux soussignés qu'il est bien difficile de l'empêcher, et qu'elle ne peut dire positivement s'ils ont joué ou non; ce qu'elle peut affirmer, c'est qu'ils n'ont pas joué avec l'enfant de la cuisinière durant sa maladie.

La fille de M. Bews, qui eut la fièvre, n'eut pas avec les malades plus de communications que ses frères et sœurs.

La maison est destinée à loger plusieurs officiers et leurs

familles. Le logement occupé maintenant par M. Bews l'était auparavant par des officiers qui tombèrent malades peu de jours après l'avoir quitté, et il y avait eu cinq malades dans la chambre même des enfans. Lorsque M. Bews entra dans cette habitation, il fit d'abord blanchir et laver la chambre dont il vient d'être question, et n'y plaça ses enfans que vers le 23 octobre.

Dans un autre appartement de la maison, il y eut aussi un enfant qui tomba malade avant celui de M. Bews.

Un officier, dont la femme fut atteinte ici de la fièvre épidémique, remarquait que l'on tombait malade dans ce quartier d'officiers lorsque le vent venait à souffler de l'hôpital de l'artillerie, situé à-peu-près à quatre-vingts pas au Nord-Ouest. Du reste, l'odeur de l'hôpital ne parvient pas jusqu'à la maison.

M. Bews sortait souvent et allait quelquefois dans la ville. Madame et ses enfans n'ont jamais été plus loin que la porte d'Europa, et leur promenade était constamment dans cette direction. M. Bews alla dans la ville à cheval, et passa rapidement par le rempart de Mer; il ne sait combien de jours se sont écoulés entre cette promenade et l'époque à laquelle il fut attaqué de la fièvre. A Gibraltar, il n'alla jamais voir de malades; mais, deux ou trois jours avant d'être attaqué de la fièvre, il avait visité un officier malade dans les pavillons du quartier du 94e régiment.

Il y a dans la maison trois pièces principales, deux chambres à coucher, séparées par un grand salon. M. Bews et sa fille furent placés dans l'une des deux chambres à coucher, les enfans dans l'autre, et le salon intermédiaire fut toujours fermé à clé pour que les enfans ne pussent approcher de ceux qui avaient la fièvre; les fenêtres des appartemens étaient constamment ouvertes. Ni les domestiques, ni les enfans, n'entrèrent dans la chambre des malades, que Mme Bews soigna seule. Elle ne prenait aucune

précaution pour elle-même ; mais pendant la force de la maladie de M. Bews elle ne s'approcha pas de ses autres enfans. La petite fille ne communiqua avec ses frères que plusieurs jours après sa guérison, et lorsque ses vêtemens eurent été lavés.

Les provisions étaient fournies par le gouvernement, jusqu'au jour où les droits sur les denrées furent suspendus par le roi d'Espagne ; et les provisions furent faites désormais par le mari de la domestique, qui n'alla dans la ville que deux ou trois fois acheter du sucre et du café. Cet homme ne fut pas malade pendant l'épidémie de 1828 ; mais en 1827, au mois d'octobre, il avait eu une maladie grave, dans laquelle il éprouva des évanouissemens, du délire et une faiblesse extrême : la langue devint noire, la peau ne fut pas jaune. Il eut une rechute; il garda la fièvre vingt-et-un jours, et resta un mois à l'hôpital. Sa femme, quelques jours avant qu'il ne tombât malade lui-même, était revenue de Portugal, à bord d'un petit bâtiment; à son arrivée, elle avait une fièvre qui présenta les mêmes caractères que celle qu'il éprouva ensuite.

Maison grande, n'ayant qu'un rez-de-chaussée et qu'une façade; elle est libre de tous côtés et parfaitement isolée. Au Sud-Est est un petit jardin; la petite colline sur laquelle elle est située est séparée de celle où est bâti l'hôpital de l'artillerie, par une crevasse très-large et très-profonde. Pas d'égoûts, pas de mauvaise odeur.

Le 22 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 201.

Famille de M. *Drewe*, major du 73e régiment.

Cinq personnes dans la famille : M. le major Drewe, sa femme, deux domestiques mâles et une servante mariée à l'un des domestiques. Aucun d'eux n'avait eu la fièvre avant 1828 ; et, dans la dernière épidémie, ils n'ont pas même éprouvé un mal de tête. Dès le début de l'épidémie, M. le major mit sa maison en quarantaine, et il est sûr que ses domestiques n'ont jamais enfreint les ordres qu'il leur avait donnés à cet égard.

M. le major allait chaque jour à Gibraltar, pour son service ; il faisait tout ce que son devoir exigeait et rien de plus. Il ne descendait jamais de cheval, et, arrivé devant les corps-de-garde, il visitait les hommes placés en rang hors du poste ; ne restait dans la ville que vingt ou trente minutes, et revenait promptement chez lui.

Mme Drewe n'est pas sortie une seule fois de l'enceinte de la maison.

Un des domestiques mâles était exclusivement chargé de l'achat des provisions ; il prenait la viande chez un boucher qui demeurait près du puits de Jumper, et, deux ou trois fois, il se vit forcé d'en aller chercher dans la ville.

Les deux autres domestiques restaient tout le jour chez M. le major Drewe, et passaient la nuit dans une habitation voisine, où il y eut des malades. Dès que l'épidémie s'y fut déclarée, M. Drewe fit coucher désormais ses deux domestiques sous une des tentes du Wind Mill Hill, et ne leur permit plus de rentrer dans la maison qu'ils venaient de quitter ; ils vinrent néanmoins faire tous les jours leur service chez le major.

M. Drewe avait un neveu qui logeait au quartier d'Eu-

ropa Flat; ce jeune officier venait voir son oncle deux ou trois fois par semaine; il ne fut jamais malade. C'était la seule visite que l'on reçût; et l'habitation est disposée de telle manière que personne ne peut entrer sans permission.

Une fois seulement, pendant la durée de l'épidémie, on reçut du thé dans des boîtes, et du sucre enveloppé de son papier.

Maison très-propre, assez grande, et entourée de jardins bien cultivés. Au Sud, elle est abritée par une colline élevée, à l'Est elle est à trois ou quatre cents pas de la montagne; et quoique située plus bas que les terrains qui sont au Nord et à l'Ouest, elle reçoit facilement le vent qui souffle dans ces deux directions.

La maison occupée par M. Bews est à trente ou quarante pas au Nord-Ouest; celle du major Thorne est à cent cinquante pas à l'Est.

Les latrines sont détachées de la maison et fort propres.

Il n'y a pas de mauvaise odeur, si ce n'est quelquefois celle que donnent des eaux sales que l'on jette des maisons situées sur la colline.

M. le major n'habite cette maison que depuis le commencement de l'épidémie; il a trouvé l'automne dernier fort chaud.

Le 22 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 202.

Famille de Mme *Williams*, maison isolée, au-dessus et à gauche de l'Europa Pass en venant de la ville.

Cette maison était occupée, en partie, au commencement de la fièvre épidémique, par le maître de musique

du 73e régiment, Williams, sa femme, ses trois enfans, âgés de six ans à quelques mois, et une domestique de quatorze ans, nommée Forzmouun.

Mme Williams a éprouvé, il y a plusieurs années, à Dublin, où son mari était en garnison, une fièvre grave dans la convalescence de laquelle elle éprouva une rechute. On brûlait les effets de ceux qui l'avaient éprouvée : elle est la seule personne de la famille qui n'ait pas été malade pendant la dernière épidémie.

La première affectée fut Carolina, sa fille aînée, âgée de six ans. Elle tomba malade le 22 novembre, un mercredi; ses deux petites sœurs et la domestique le furent le jour suivant, et Williams le dimanche qui vint après, le 26.

Carolina éprouva, au début, des frissons, eut la face et les yeux rouges, des vomissemens spontanés, fut alitée, eut la fièvre pendant trois jours. Comme l'enfant toussait et avait auparavant la coqueluche, on crut d'abord que c'était une rechute; mais M. Martin, qui la vit à cette époque, dit qu'elle était atteinte de la maladie régnante. Elle fut faible et toussa pendant un mois.

Les autres enfans et la domestique ne toussèrent pas, furent promptement rétablis. Williams eut le vomissement noir et mourut.

Ni Mme Williams, ni les enfans, n'avaient été dans la ville, ou au Sud, dans les quatre semaines qui précédèrent la maladie de Carolina. Mme Williams, craignant beaucoup la fièvre épidémique, n'allait pas même au Moulin à Vent; son mari ne la redoutait pas moins, n'avait pas été au Sud depuis deux semaines quand il tomba malade, y allait bien rarement, et n'était pas entré plus de deux fois dans la place depuis le commencement de l'épidémie.

Avant que Carolina ne tombât malade, le fils d'un sergent, nommé Macdonald, qui habitait la même maison que

Williams, était malade. Ce jeune garçon fut alité pendant six jours, et dans les trois premiers on ignora sa maladie; et Mme Williams ayant accusé la mère de Macdonald d'avoir apporté la maladie dans la maison, les deux familles ne se virent plus, et Mme Williams n'a pu savoir d'une manière précise les symptômes éprouvés par Macdonald, de manière qu'elle ne peut rien dire à ce sujet aux soussignés, encore qu'elle soit convaincue de l'identité de l'affection de Macdonald et de celle de sa famille. D'ailleurs cette famille, et celle du sergent, n'étaient séparées l'une de l'autre que par un double rideau, tendu par une simple corde, de huit pieds de haut environ, libre sur les côtés et inférieurement; elles avaient une entrée commune par l'espace intermédiaire aux deux rideaux, et dans lequel était une petite école, avant la fièvre épidémique.

Mme Willams ajoute que les femmes et les enfans des soldats ne furent examinés qu'après la maladie de sa famille, qu'alors on en fit l'inspection deux fois le jour. Elle ne peut affirmer que ses enfans aient été ou n'aient pas été chez Macdonald quand son fils était malade, n'ayant pas toujours les yeux sur eux; mais Carolina, interrogée par elle avec douceur, répond qu'elle a vu plusieurs fois le fils de Macdonald dans sa chambre, au lit, quand il était malade.

Les deux enfans aînés dormaient avec la domestique; la plus petite, celle qui est encore à la mamelle, avec ses père et mère.

Ni égoût ni mauvaise odeur autour de cette maison, qui n'a point de latrines.

Le 19 mars 1829..

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 203.

Famille de *Joseph Martin*, maître de cantine, Europa Flat.

Six personnes dans la famille, M. Martin, sa femme et quatre domestiques, de treize ans à vingt ans. M. Martin a eu la fièvre jaune en 1804, sa femme en 1813. Ils ne l'ont point éprouvée une seconde fois. Des quatre domestiques, trois ne savent s'ils ont eu la fièvre épidémique en 1813 ou en 1814; le plus jeune n'a vécu dans aucune autre épidémie que celle de 1828. Aucun d'eux n'a été malade pendant l'automne dernier.

Mme Martin a éprouvé, au mois d'août dernier, des convulsions qui durèrent pendant deux heures; elles s'accompagnaient de suffocation et de mutisme; les convulsions cessèrent spontanément, et la voix revint après une saignée. Bientôt survint de la céphalalgie, des douleurs dans le côté droit, de la toux, sans frissons, sans vomissemens; elle fut vue par M. Quigley, chirurgien de l'artillerie, qui la saigna du bras et lui appliqua des sangsues au côté : cette dame est sujette à des accidens de ce genre.

Vers le milieu de septembre 1828, les 23e et 73e régimens furent campés sur le plateau d'Europa Flat; les soldats venaient sans cesse boire à la cantine : il en vint trois ou quatre qui avaient l'apparence d'être malades; un entre autres était extrêmement jaune : on le renvoya sur-le-champ, à cause du jeune garçon de taverne.

M. et Mme Martin, et les trois plus grands domestiques, entraient presque tous les jours dans la ville : le jeune garçon n'allait jamais que sur le plateau d'Europa Flat.

M. Martin vit à Gibraltar des morts et des malades. Un des domestiques soigna sa mère et sa sœur. Il revenait

chaque soir à la cantine, et se couchait tout habillé sur le même lit que ses deux compagnons et que le jeune garçon. Cet homme dit avoir eu la fièvre jaune en 1813, et sa mère prétend le contraire.

Une petite chienne de deux ans, qui se portait bien habituellement et qui était pleine, tomba malade et mourut dans le cours de l'épidémie. Pendant sept jours, elle éprouva des vomissemens, d'abord semblables à du vin de Bordeaux, puis enfin à du marc de café; elle eut aussi des déjections noires : la sclérotique devint jaune, ainsi que la membrane muqueuse qui revêt l'intérieur de la bouche. Mme Martin qui a habité les Antilles, et qui y a vu le vomissement noir, assure que les vomissemens de sa chienne étaient tout-à-fait identiques. Elle sait que d'autres chiens sont morts à Gibraltar avec les mêmes symptômes. Cette chienne allait librement dans tout le camp, et a été tenue et caressée par plusieurs soldats.

Maison isolée, appartemens extrêmement grands, pavés. M. et Mme Martin couchaient dans une petite chambre; les domestiques dans une des salles de la cantine.

Le 21 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 204.

Famille de M. le colonel *Marshall.*

M. Marshall, comme cela a été dit dans le document 117, quitta la maison de M. Toye pour aller à Europa Flat, dans le cours de la dernière épidémie; c'était le 5 ou le 6 octobre, à l'époque où l'une de ses domestiques fut légèrement malade et envoyée à l'hôpital de la marine Cette femme, comme l'a déclaré aux soussignés le princi-

pal domestique de M. Toye, fut traitée par M. Martin (1); et celui-ci la renvoya de l'hôpital après un séjour de quarante-huit heures, dans la crainte qu'elle ne contractât la maladie alors régnante. D'ailleurs, elle ne revint pas directement à Europa Flat; elle passa auparavant dans la maison de M. Toye, où son linge fut lavé.

Mme Marshall, qui a bien voulu faire aux soussignés la précédente déclaration, y ajoute ce qui suit : Elle continua de prendre, pour les provisions, quand elle fut arrivée à Europa Flat, les mêmes précautions qu'elle faisait prendre dans la maison de M. Toye, si ce n'est que les viandes étaient reçues dans une corbeille, et non prises avec un crochet. Elle jetait du vinaigre sur les papiers. Personne de la famille, en totalité onze individus (six domestiques, trois enfans, monsieur et madame), n'avait eu la fièvre épidémique à une époque antérieure, et personne, à part une cuisinière dont il va être question, ne fut malade durant la dernière épidémie à Europa Flat. M. Marshall entrait tous les jours dans la ville jusqu'au six octobre, et y restait plusieurs heures de suite pour affaires de service. M. le colonel a été dans les Indes-Orientales.

Mme Marshall ne recevait personne, à part des médecins qu'elle voyait fréquemment, autant pour connaître la marche de la maladie régnante, que pour avoir des nouvelles de ses amis; et quelques médecins sont venus chez elle en sortant de l'hôpital. Une seule fois, au commencement de l'épidémie, des médecins palpèrent et examinèrent avec soin l'un des enfans.

La cuisinière fut renvoyée le 24 octobre, et remplacée par une autre qui venait de chez M. John, pharmacien général, où elle avait déjà été malade depuis le commence-

(1) Voir le document n° 197.

ment de l'épidémie. Elle tomba de nouveau malade le lendemain de son arrivée chez M. Marshall, et fut conduite à l'hôpital civil, où elle resta trois jours, et fut soignée par M. Fraser, qui ne s'est pas expliqué sur le caractère de sa maladie. Mme Marshall a à peine fait cette déclaration aux soussignés, qu'elle croit se rappeler et leur dit que la cuisinière était déjà malade depuis deux jours lors de son arrivée chez elle; que cette femme lui avait dit en entrant qu'elle avait eu la fièvre épidémique; qu'une demi-heure après l'en avoir assuré de nouveau, étant malade alors, elle lui fit dire qu'elle n'avait jamais éprouvé ce qu'elle éprouvait actuellement; que, par conséquent, elle croyait n'avoir pas eu antérieurement la fièvre jaune. Cette femme carressa beaucoup les enfans le jour de son arrivée, et coucha dans une chambre voisine de la leur, ce qui effraya beaucoup Mme Marshall, bien qu'il n'y eut pas de communication entre ces deux chambres. Les domestiques eurent des relations avec elle, et, comme les enfans, ils n'ont pas cessé de jouir d'une bonne santé.

Cette femme, à la sortie de l'hôpital, passa quinze jours chez une amie. Le lit qui lui avait servi fut mis sous l'eau pendant deux jours, et elle resta dans la maison de M. Toye avant de revenir chez M. Marshall.

Sur la prière qui lui en est faite, Mme Marshall fait venir cette cuisinière, qui déclare en sa présence ce qui suit : Elle appartenait à l'artillerie, et reçut des soins de M. Halahan avant d'être au service de M. John, qui demeure à l'hôpital de la marine. Chez celui-ci, elle soigna seule les personnes malades de la maison dans le cours de l'épidémie, eut à la même époque de la céphalalgie, beaucoup de chaleur, des douleurs dans les membres, fut alitée pendant un jour seulement, et mal portante pendant quinze. MM. Amiel, Martin et Dow dirent qu'elle n'avait pas la maladie régnante alors; et elle a fait réflexion qu'elle souf-

frit plus à cette époque cependant que lors de sa seconde maladie, celle dont il va être question.

Elle éprouva, au début de celle-ci, des douleurs dans les reins et à l'épigastre, une faiblesse extrême, de la céphalalgie, puis des nausées et des vomissemens; après son arrivée à l'hôpital, vomissemens spontanés. Au troisième jour de l'affection, la cuisse gauche fut rouge, gonflée, douloureuse, et la malade ne pouvait se tenir dessus. Cependant elle quitta l'hôpital trois jours après y être entrée, ne dit rien de l'état de sa cuisse à M. Fraser, n'observa pas de desquammation de l'épiderme au membre abdominal du côté gauche, et fut quinze jours avant de recouvrer ses forces. M. Fraser n'ordonna pas de mercure, ne dit rien sur le caractère de la maladie de cette femme (Hélèna Shuhau); mais M. Martin dit à Mme Marshall qu'elle était atteinte de la fièvre épidémique lors de sa translation à l'hôpital. Elle affirme d'ailleurs qu'elle n'était pas malade lors de son arrivée chez M. Marshall; qu'elle ne le devint que pendant la nuit, à une heure du matin, et c'est neuf heures après qu'elle fut conduite à l'hôpital. Les enfans vinrent la voir auparavant, quand Mme Marshall n'était pas encore prévenue de sa maladie.

Le 28 février 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 205.

Famille du sergent *Paterson*, majordome de M. le général Don, lieutenant gouverneur de Gibraltar, Governor's cottage.

Six personnes dans la famille : M. Paterson, sa femme, sa belle-sœur, et trois enfans de six ans à onze mois. Aucun d'eux n'avait eu la fièvre jaune dans une des épidémies anté-

rieures, et ils n'éprouvèrent pas la moindre indisposition pendant celle de 1828.

Dès que l'épidémie de Gibraltar fut connue, M. le gouverneur défendit à ses gens et aux membres de sa famille de sortir jamais de Governor's Cottage; lui-même allait à Gibraltar lorsque les devoirs de sa place l'y appelaient; il visitait les camps et entrait quelquefois dans les hôpitaux; il recevait d'ailleurs dans le salon les officiers et les médecins, sans prendre pour lui-même aucune précaution; il s'abstint seulement d'avoir des réunions.

M. le gouverneur, quand il sortait, n'avait avec lui qu'un cocher, un laquais et un piqueur. Les palfreniers faisaient aussi promener les chevaux, mais seulement sur le plateau d'Europa.

Le sergent Paterson allait, une fois par semaine, chercher du charbon au New-mole, situé à quarante pas environ de l'arsenal. Il se faisait un devoir de n'entrer dans aucune maison, de ne parler à aucun malade, de ne donner la main à qui que ce fût; il n'avait de rapports qu'avec le mesureur de charbon, qui d'ailleurs se portait bien, et encore n'entrait-il jamais chez lui, et ne lui parlait-il que dans une grande cour.

La femme et les enfans de M. Paterson n'ont jamais dépassé la barrière qui sépare Governor's Cottage du plateau d'Europa.

Les rations de la famille étaient apportées par un des gens de M. le général, qui les allait chercher à la brasserie d'Europa Flat, et qui les laissait à la porte de Paterson sans entrer.

Ce dernier n'a jamais reçu de visites; il ne venait chez lui rien du dehors, pas même de l'argent.

Ainsi, il n'y avait dans la maison que M. le gouverneur lui-même, son cocher, un piqueur et un laquais qui allassent quelquefois dans la ville. Les palfreniers et le pourvoyeur

ne dépassèrent jamais le plateau d'Europe, et le sergent Paterson allait jusqu'auprès de la porte du Sud. De cinquante-six personnes qui habitaient Governor's Cottage, il n'y eut d'autres malades qu'un laquais qui s'enrhuma deux fois.

Pendant tout le cours de l'épidémie, il n'y eut pas de corps-de-garde à Governor's Cottage; la nuit seulement on plaçait une sentinelle à la barrière.

Il y trois ans que le sergent Paterson habite cette partie du rocher. La température lui semble, en général, plus élevée qu'en ville, auprès du château More, où il habitait auparavant; cependant, à trois heures après midi, lorsque le soleil a tourné vers l'Ouest, il y a de la fraîcheur à Governor's Cottage.

La température de l'été, en 1828, a semblé à Paterson la même que celle des années précédentes.

La maison de M. le général et celles de ses gens sont toutes grandes, propres et bien aérées; elles sont situées au pied de la montagne, qui, en cet endroit, est coupée à pic, elles regardent au Sud-Est, et sont bâties sur un plateau long et étroit, élevé de cent pieds à-peu-près au-dessus de la mer, abritées par les saillies du rocher contre les vents d'Ouest, de Nord et de Nord-Est. Elles sont entourées de jardins fort bien cultivés.

Il y a des latrines portatives que l'on renouvelle tous les huit jours. Jamais il n'y a de mauvaise odeur.

Le 21 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 206.

Famille de *José Vicasa*, maison isolée du plateau du Moulin-à-Vent.

Cette taverne est habitée par José Vicasa, qui en est le maître, sa femme et trois domestiques; en totalité cinq

personnes, dont trois ont eu la fièvre épidémique à une époque antérieure à l'année 1828. Mme Vicasa et un domestique ont été malades pendant la dernière épidémie, au Moulin-à-Vent, où ils étaient depuis plusieurs mois.

Mme Vicasa fut la première malade. L'affection débuta cinq ou six jours après qu'on eut transformé la caserne du Moulin-à-Vent en hôpital. Au début, brisemens universels, douleurs dans les jambes; le lendemain, fièvre forte sans frissons préalables; il y eut des sueurs copieuses : la fièvre se dissipa après deux jours. Des vomissemens succédèrent à l'administration d'une certaine quantité d'huile d'olives; les yeux furent légèrement jaunes; la malade fut quinze jours avant de recouvrer ses forces.

Elle n'avait pas été une seule fois dans la ville depuis le commencement de l'épidémie, quand elle éprouva les symptômes indiqués; et, depuis la même époque, elle n'avait été que deux fois au Sud, dans les environs de l'arsenal : la dernière fois, deux jours avant de tomber malade, c'était dans le Mess-house du 23e régiment, chez une amie dont la fille était malade, et mourut deux jours après. Mme Vicasa ignorait la maladie de cette jeune personne, n'entra pas dans sa chambre; elle causa avec la mère pendant une demi-heure, après quoi elle s'en alla. Elle n'alla pas chez d'autres personnes malades avant de le devenir elle-même. Les soldats du camp ne venaient pas dans sa taverne; le vin leur était vendu dans une tente qui se trouvait au milieu du camp, et l'on resta trois mois sans vendre de vin dans la taverne où se trouvent les soussignés.

Le second malade, garçon de dix-sept ans, tomba malade un mois et demi ou deux mois après Mme Vicasa, un peu avant Noël; il éprouva de la céphalalgie, des douleurs universelles, et dans les jambes en particulier; peu de fièvre, eut des vomissemens à la suite d'une dose d'huile

de ricin; il se rétablit promptement. Mais, sur les doutes élevés par l'un des soussignés sur la durée de la maladie de ce jeune homme, M[me] Vicasa déclare positivement que ce domestique fut très-mal pendant quatre jours; qu'il resta enveloppé le cinquième dans son manteau, ne mangeant encore qu'un peu de soupe; qu'il prit ce même jour le reste de ses médicamens. Il commença à travailler, faible encore, le sixième jour, à compter du début. Il eut la figure très-rouge au milieu du cours de l'affection : avant et après cette époque, le visage avait presque sa couleur naturelle.

Ce garçon n'alla qu'une fois à l'hôpital du Moulin-à-Vent, où il dit, en revenant, avoir trouvé une mauvaise odeur; et c'est deux ou trois jours après qu'il tomba malade. Principal domestique de la maison, cuisinier, et encore occupé d'autres ouvrages, il ne sortait pas, n'allait pas au camp, dans la tente où se vendait le vin, n'avait pas été une seule fois dans la ville ou au Sud avant d'être malade(1). Sa maîtresse était soignée, durant sa maladie, par une femme âgée qui avait eu la fièvre jaune à une époque antérieure; il n'alla pas dans sa chambre, ne la vit pas lorsqu'elle était malade. Il couchait alors dans une chambre qui n'est séparée de la taverne que par une cloison qui s'arrête à une certaine hauteur, avant le toît. Cette chambre a douze ou quinze pieds de long sur une hauteur à-peu-près égale, et cinq pieds de large environ; et au-devant, se trouve une porte qui offre, à sa partie supérieure, une ouverture d'un pied carré, qui sert, avec les portes voisines, au renouvellement de l'air.

La taverne est grande et bien aérée; le logement des maîtres est composé de deux pièces plus basses que la chambre du domestique, qui les sépare de la taverne, et

(1) Voyez la déclaration qui se trouve à la fin de ce document.

ces deux pièces ont une sortie particulière sur le même plan que la porte de la taverne.

La maison est grande, sur une petite élévation, à l'extrémité Est du plateau du Moulin-à-Vent, exposée à l'Ouest, encaissée, en arrière dans le rocher jusqu'à deux pieds du toit. Ses murs ne présentent pas de traces d'humidité.

Le 22 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

Les soussignés se sont transportés aujourd'hui, 13 avril, dans Irish Town, chez un marchand de fer au service duquel se trouve maintenant le domestique dont il a été parlé ci-dessus, et ils en ont reçu la déclaration suivante : Il demeurait dans la taverne du Moulin-à-Vent dans le cours de la dernière épidémie, et il y fut malade un mois environ après sa maîtresse. Il éprouva, au début, des douleurs dans les membres, de la céphalalgie, des frissons, des vomissemens. Ceux-ci se répétèrent fréquemment aussi après l'administration de l'huile. La figure fut rouge, les yeux injectés; la fièvre dura cinq jours. Bachicha fut malade, au lit, pendant onze jours, resta un mois avant de recouvrer ses forces; il eut du délire pendant trois jours. A partir du deuxième jour de l'affection, il fut très-jaune, du moins son médecin, M. Sewell, le lui dit.

Il y avait encore beaucoup de malades à l'hôpital du Moulin-à-Vent quand Bachicha tomba malade; il y était allé huit jours avant cette époque, un samedi, dans la pharmacie qui se trouve placée au centre du bâtiment, porter un papier de la part de son maître, et n'avait trouvé dans cette officine que le caporal et le sergent de l'hôpital; il ne rencontra personne autre, soit en entrant, soit en sortant; il n'y avait pas vu d'autres personnes, y étant resté moins

d'un quart-d'heure, le temps nécessaire pour faire la réponse au billet qu'il avait apporté. Depuis cette époque, cet homme n'alla nulle part, ne quitta pas la taverne. Il avait été quelquefois dans la ville auparavant, et la dernière fois, la veille du jour où il alla à l'hôpital, il était allé à la porte de Mer, et y avait passé deux heures.

Le 13 avril 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Nº 1. Famille de M. *Francis*, messager du roi à Gibraltar, maison nº 10, Flat Bastion Road............ 1.

Nº 2. Famille de *Thomas Acres*, garçon de bureau de M. Martin, sous-secrétaire civil, maison nº 3.. 5.

Nº 3. Famille de Mme *Damien Blanco*, maison nº 3.... 6.

Nº 4. Famille d'*Antonio Faria*, même maison, cour d'en haut........................ 7.

Nº 5. Famille d'*Antonio Rodriguez*, maison nº 3, cour d'en bas, à l'Ouest...................... 9.

Nº 6. Famille de Mme *Schütz*, même maison, même cour. 10.

Nº 7. Famille de *Pedro de Torré*, barbier, même maison, même cour............................ 12.

Nº 8. Famille de *Juan Pouyada*, journalier, même maison, même cour...................... 13.

Nº 9. Famille de *Serfati*, marchand de pommes de terre, maison nº 3, cour du haut, appartement occupé maintenant par Antonio Faria....... 14.

Nº 10. Famille de M. *Martin*, sous-secrétaire civil, maison nº 9, escalier menant à Flat Bastion Road.... 16.

Nº 11. Famille de Mme *Flynn*, maison nº 23, Flat Bastion Road.................................... 19.

Nº 12. Famille de Mme *Mary Galt*, maison nº 25, Flat Bastion Road.............................. 22.

Pages.

N° 13. Famille de M. *Taylor*, maître de musique en retraite, maison n° 31, Flat Bastion Road..... 23.

N° 14. Famille de Mme *John Elson*, même maison..... 27.

N° 15. Famille de *Salom Benzicri*, marchand de drap, maison n° 24, Flat Bastion Road........... 28.

N° 16. Famille de M. *Samuel Benzaïm*, commerçant, même maison.......................... 31.

N° 17. Famille de M. et Mme *Leakcay*, même maison.... 32.

N° 18. Famille de Mme *Whitelarck*, veuve de l'ancien cocher de M. Duguid, maison n° 24.......... 37.

N° 19. Famille de Mme *Francisca José*, maison n° 33, Flat Bastion Road....................... 40.

N° 20. Famille de M. et de Mlle *Acres*, maison n° 33, Flat Bastion Road........................ 41.

N° 21. Famille de *José Pastorino*, épicier, même maison, Flat Bastion Road........................ 42.

N° 22. Famille de *Brigid Maid*, même maison, Flat Bastion Road............................ 43.

N° 23. Famille de Mme *Maria Boca*, maison n° 32, Flat Bastion Road............................ 45.

N° 24. Famille de *José Hernandez*, mineur, même maison, partie occidentale...................... *ibid.*

N° 25. Famille de *Domingo Valerino*, patron de vaisseau, maison n° 32, cour d'en bas, entrée par Morillo's ramp.................................. 46.

N° 26. Renseignemens donnés par *Stephano Repeto*, sergent du XXIVe district, relativement à un *Minorquin*, même cour, même maison............ 47.

N° 27. Famille de Mme *José Gonzalez*, femme d'un chaufournier, même maison, rez-de-chaussée, Flat Bastion Road............................ *ibid.*

N° 28. Famille de Mme *Francisco Martinez*, même maison, cour d'en bas, entrée par Morillo's ramp.. 49.

Pages.

N° 29. Famille de M. *Stephano Repeto*, sergent de police du XXIVe district, même maison, même cour d'en bas.......... 50.

N° 30. Famille de Mme *Josepha Bernardo*, maison n° 30, Flat Bastion Road.......... ibid.

N° 31. Famille de *Joachim Rodriguez*, maître maçon, même maison.......... 51.

N° 32. Famille de *José Nuñez*, chaufournier, maison n° 30, Flat Bastion Road.......... 52.

N° 33. Famille de M. *Grellet*, receveur des finances, maison n° 8, Devil's Gap, escalier menant à l'extrémité Sud de Flat Bastion Road.......... 53.

N° 34. Famille de *Thomas Gum*, charron de l'artillerie, maison n° 27, Flat Bastion Road.......... 54.

N° 35. Famille de Mme *Maria Gareia*, même maison, même cour.......... ibid.

N° 36. Famille de *Michaela Medina*, maison n° 11, escalier menant à Flat Bastion Road.......... 55.

N° 37. Famille de Mme *Whitelock*, propriétaire, maison contiguë à la précédente.......... ibid.

N° 38. Famille de Mlle *Mary Godsal*, maison contiguë à la précédente.......... 57.

N° 39. Famille de Mme *Smith*, maison n° 4, escalier menant à Flat Bastion Road.......... 58.

N° 40. Famille de *Georges Kenny*, cordonnier, même maison.......... 61.

N° 41. Famille de *Pedro Adrubetto*, boulanger, maison n° 1, cour de derrière.......... ibid.

N° 42. Famille de Mme *Prudencia Hernan*, veuve, même maison, même cour.......... 64.

N° 43. Famille de Mme *Catalina Alba*, même cour.......... 65.

N° 44. Famille de *Maria Dolorez Martinez*, escalier venant du chemin dans la même cour.......... 66.

Pages.

N° 45. Famille de M. *Francisco Fagiani*, marchand épicier, maison n° 1 .... 66.

N° 46. Famille de M. *Tory,* instituteur, maison n° 1 .... 68.

N° 47. Famille de Mme *Paterson*, maison n° 1, continue à la précédente.......................... 71.

N° 48. Famille de Mme veuve *Gillfilling,* maison n° 21, Morillo's ramp.......................... 72.

N° 49. Famille de Mme *Maria Stagno*, blanchisseuse et couturière, maison n° 21, Morillo's ramp...... 75.

N° 50. Famille de Mme *Josepha Gonzalez,* maison n° 22. 76.

N° 51. Famille de Mme *Antonia Los Santos,* maison n° 22, escalier servant de cour commune.......... 79.

N° 52. Famille de Mme *Salvador Ximenez,* même cour commune.......................... 81.

N° 53. Famille de *Miguel Sevilla,* cordonnier, même cour commune.......................... *ibid.*

N° 54. Famille de Mme *Winlo,* maison n° 16......... 82.

N° 55. Famille de Mme *Waker,* marchande, maison n° 17. 83.

N° 56. Famille de Mme *Francisca Matos,* maison n° 25, Flat Bastion Road.......................... 84.

N° 57. Famille de *Maria Pallesero*, couturière, même maison, même galerie.......................... 86.

N° 58. Famille de Mme *Felice Fani,* fabriquant de cigares, même maison.......................... 87.

N° 59. Famille de M. *Georges Crooks*, maître boucher, maison n° 45, Rive's Buildings............. 88.

N° 60. Maison *Danino,* XXVIe district................. 91.

N° 61. Famille de *Jacomo Ceresia,* contre-maître de l'établissement de M. Danino, Arengo's Buildings; XXVIe district.......................... 99.

Pages.

N° 62. Famille de *Francisco Gutierez,* barbier, Arengo's Buildings, XXIVe district .... 101.

N° 63. Famille de M. *Duguid,* négociant, district n° XII. 103.

N° 64. Ateliers du charonnage de l'artillerie, South Port street, XXIIIe district .... 107.

N° 65. Magasin général de l'artillerie, South Port street, XXIIIe district .... 109.

N° 66. Famille de M. *Macquilan,* sergent du Mule Yard, King's Yard, XXIIIe district .... *ibid.*

N° 67. Famille de *Gaspar Ruis,* charretier du commissariat, Mule Yard, XXIIIe district .... 112.

N° 68. Famille de Mme *Catalina Agnez,* taverne, maison n° 6, XIXe district .... 113.

N° 69. Famille de Mme *Bellardo,* King's street, XVe district. 116

N° 70. Famille de M. *Martinez,* négociant, rue Royale, n° 24, VIe district .... 118.

N° 71. Famille de M. *Louis Trotabas,* boulanger, Ier district, Water Port street .... 121.

N° 72. Famille de M. *Dulac,* allée de la synagogue, maison située près du Rempart de mer...... 123.

N° 73. Famille de *David Benaros,* même maison..... 125.

N° 74. Famille de *Joseph Faïma,* même maison...... 127.

N° 75. Famille de *Piedemonte,* maison *Recaño*....... 128.

N° 76. Autre famille, même maison .... 130.

N° 77. Famille de *Paolo Fantom,* même maison...... *ibid.*

N° 78. Famille de *Vicenté Baïsa,* même maison...... 133.

N° 79. Famille de M. *Brown,* maître d'hôtel.......... 134.

N° 80. Famille de M. *Lopez,* maison située presque en face et à douze ou quinze pieds environ du corps-de-garde de la prison civile.......... 135

N° 81. Famille de *Pedro Potana,* maison n° 6, Ve district. 138.

Pages.

N° 82. Famille de *Joannès Gordon*, maison n° 8, v^e district. . . . . 140.

N° 83. Famille d'*Angelo Barbaro*, même maison. . . . 142.

N° 84. Famille de Mme *Richardson*, Castle ramp, v^e district, maison n° 13. . . . . 144.

N° 85. Famille de *Maria Ribel*, même maison. . . . . . . 146.

N° 86. *Portuguese Town*, maison n° 55, IIe district. . . 147.

N° 87. *Portuguese Town*, maison n° 32, IIe district. . . 149.

N° 88. Famille d'*Antonio Morera*, maison située audessous de la précédente. . . . . 151.

N° 89. Famille de *Manuel Viada*, même maison. . . . . 152.

N° 90. Renseignemens recueillis auprès de *Beatty*, sergent de police, chargé de la propreté de la ville. . . . . *ibid.*

N° 91. Maison de Mme *Maria Pardo*, épicière, Roger's ramp. 155

N° 92. Famille de *Chicardo*, épicier, XVIIIe district, carrefour de Blue Barrack district, et de Prince-Edward's ramp. . . . . 157.

N° 93. Famille de Mme *Benito Bonfanti*, taverne, XIXe district, n° 1, Racket court. . . . . 158.

N° 94. Famille de M. *Grana*, maître d'école, XIXe district, Prince's street, n° 8. 162

N° 95. M. *Giacomo Narris*, épicier, Water Port street, au coin de Parliament lane. . . . . 164.

N° 96. Maison de M. *Smith*, officier du génie, Engineer's lane, n° 8. . . . . 165.

N° 97. M. le Dr *Bobadilla*, Engineer's lane. . . . . 169.

N° 98. M. *Hardy*, horloger, XVe district, Church street et King street. . . . . 170.

N° 99. *Maria Los Perez*, district n° 3, cour de la maison Simon Condé. . . . . 173.

N° 100. M. *Nelson*, même maison, deuxième étage. . . . 174.

Pages.

N° 101. M. *Ignacio Bañasco*, même maison.......... 174

N° 102. M. *Joseph Capuros*, maître de taverne....... 176.

N° 103. *Giuseppé Imosé*, maître constructeur des égoûts de Gibraltar, XVI[e] district, n° 8........... 179.

N° 104. M. *Gaetano Passano*, négociant, maître de taverne, Water Port street et Cooperage lane (égoût découvert)...................... 181.

N° 105. M. *Manuel Tendilla*, tonnellier, district n° 1, Cooperage lane (égoût découvert)......... 184.

N° 106. *Pasqual Fava*, maître de taverne, Cooperage lane (égoût découvert)................. 186.

N° 107. Parliament lane, extrémité Ouest, à trente pieds de l'égoût découvert, dans Irish Town, 1[er] district, n° 22........................... *ibid.*

N° 108. Taverne *Danino*, maison en face de la précédente, IV[e] district n° 16, même rue........ 187.

N° 109. Même rue, maison voisine, un peu plus rapprochée de l'égoût, IV[e] district, n° 15.......... *ibid*

N° 110. M. *Georges Davidson*, au coin de Parliament lane et d'Irish Town, devant l'égoût découvert. *ibid.*

N° 111. M. *Agustino Gagliano*, Parliament lane, près d'Irish Town........................... 188.

N° 112. M. *Manuel Stevez*, au coin de Parliament lane et d'Irish Town (égoût découvert).......... *ibid.*

N° 113. M. *Sanderman*, Parliament lane et Irish Town (égoût découvert)...................... 189.

N° 114. M[me] *Jacinte Guerrero*, 1[er] district, n° 18 (égoût découvert)........................... *ibid.*

N° 115. M. *Duffield*, négociant, Irish Town (égoût découvert)........................... 190.

N° 116. M. *Lindblad*, Irish Town (égoût découvert), 1[er] district, n° 17........................ *ibid.*

N° 117. M. *Terry*, Irish Town (égoût découvert).... *ibid.*

Pages.

N° 118. Château More (Morish castle), prison militaire et civile . . . . 191.

N° 119. Déclaration du bourreau relativement aux épidémies de 1813 et 1814 . . . . 201.

N° 120. M. *Bissett*, capitaine d'artillerie, Morish castle. 202.

N° 121. Prison des détenus pour dettes . . . . 205.

N° 122. Famille de *Maria Dolorez Corté*, maison située à peu de distance du château More . . . . 211.

N° 123. Famille d'*Antonio Francisco*, même maison . . 213.

N° 124. Famille de *Francisco Pataïno*, même maison . . 214.

N° 125. Famille de *Jérôme Benvenuto*, maison *Molinari*, n° 25, près de la précédente . . . . *ibid.*

N° 126. Famille de *José Molinari*, même maison . . . . . 216.

N° 127. Famille d'*Antonio Florentino*, district de Buena Vista, maison contiguë à celle de *Molinari* . . . 218.

N° 128. Famille de *José Moll*, maison séparée de la précédente par un intervalle de quatre pieds . . . 219.

N° 129. Maison de *Francisco Perez*, chévrier, située à sept cent douze pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et à près de cinq cents pieds des maisons correspondantes de la ville les plus élevées . . . . 220.

N° 130. Maison de M. *Creswell*, à six cent quatre-vingts pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, à quatre cent soixante-quinze pieds au-dessus de la partie la plus élevée de Flat Bastion Road. 226.

N° 131. Poste des vigies, à douze cent soixante-seize pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. 233.

N° 132. Famille de *Carlos Martins* . . . . 239.

N° 133. Famille de Mme veuve *Acres*, blanchisseuse . . . 243.

N° 134. Maison d'*Antonio Dasylva* . . . . 246.

N° 135. Maisons de la rue de l'Hôpital-de-la-Marine, vis-à-vis celle de Mme Dasylva, *1re maison* . . . 248.

Pages.

N° 136. *2e maison* .... 249.

N° 137. Famille de *Sebastian Martins*, maison de la rue de l'Hôpital-de-la-Marine, du même côté que celle de Mme Dasylva et près d'elle .... *ibid.*

N° 138. Famille de *José Pedro*, même maison .... 252.

N° 139. Famille de *Pedro Ruis*, même maison .... 254.

N° 140. Famille de *Juan Sergo*, maison voisine de la précédente .... 256.

N° 141. Maison de Mme *Madeleine Rumbao* .... 257.

N° 142. Maison *Danino*, près et contre le premier pavillon des officiers, vis-à-vis la caserne du 94e régiment .... 258.

N° 143. *Vicenté Dominé* .... 261.

N° 144. *Carlos Martins* .... 264.

N° 145. Maison *Bossano*, au voisinage et un peu au-dessus de la caserne du 23e régiment ...... 267.

N° 146. M. *Mends*, commissaire de marine .... 268.

N° 147. M. *Meggs*, bosseman du Dock-yard (boatswain). 269.

N° 148. *Walker*, concierge de l'arsenal de marine (intérieur) .... 270.

N° 149. Mme *Harris* .... 271.

N° 150. Famille de M. *Meggs*, boatswain du Dock Yard (bosseman) .... 274.

N° 151. M. *Mends*, commissaire de marine .... 275.

N° 152. Quartier des ouvriers du Dock Yard ou arsenal de la marine .... 278.

N° 153. *Mateos Santarita*, charpentier de l'arsenal, rez-de-chaussée, n° 25 .... 279.

N° 154. *Juan Parody*, maître tonnellier de l'arsenal, rez-de-chaussée, n° 26 281

N° 155. *Stevan Molinari*, charpentier de l'arsenal, rez-de-chaussée, n° 27 .... 282.

Pages.

N° 156. *Andrews*, ouvrier du Dock Yard, rez-de-chaussée, n° 14 . . . . 282.

N° 157. *Bretto*, ouvrier de l'arsenal de marine, rez-de-chaussée, n° 15 . . . . 283.

N° 158. *Carnaval*, gardien du Dock Yard, rez-de-chaussée, n° 16 . . . . 284.

N° 159. *Fasha*, charpentier de l'arsenal, rez-de-chaussée, n° 17 . . . . 285.

N° 160. *John Sane*, gardien du Dock Yard, rez-de-chaussée, n° 20 . . . . 287.

N° 161. M. *Robert Monck*, directeur des magasins du Dock Yard, rez-de-chaussée, n° 21 . . . . 289.

N° 162. M. *Newman*, fabricant de voiles à l'arsenal de marine, rez-de-chaussée, n° 25 . . . . 290.

N° 163. Mme veuve *Vaughn*, rez-de-chaussée, n° 24 . . . 293.

N° 164. *Manuel Gonzalez*, ouvrier du Dock Yard, rez-de-chaussée, n° 18 . . . . 296.

N° 165. *Fasha*, charpentier du Dock Yard, premier étage, n° 14 . . . . 297.

N° 166. *Bartolomé Busano*, maître charpentier de l'arsenal de marine, premier étage n° 12 . . . . 300.

N° 167. *Francisco Soarez*, domestique de M. le commissaire de la marine, premier étage, n° 11 . . . . 301.

N° 168. *Juan Lisano*, cordonnier, premier étage, n° 9. 303.

N° 169. *Arnou*, ouvrier de l'arsenal, premier étage, n° 8. 305.

N° 170. *Gaetano Moratore*, tailleur, premier étage, n° 7. 307.

N° 171. *Ruzzé*, tailleur de pierres, premier étage, n° 6. *ibid.*

N° 172. *Bretto*, ouvrier du Dock Yard, premier étage, n° 5 . . . . 308.

N° 173. Veuve *Cristoval Rodriguez*, premier étage, n° 4 *bis* . . . . 309.

N° 174. *Mackintosh*, fabricant de voiles de l'arsenal de marine, premier étage, n° 4 . . . . 311.

Pages.

N° 175. Mme veuve *Eames*, femme du peintre du Dock Yard, premier étage, n° 3 . . . . 313.

N° 176. Mme veuve *Frank*, premier étage, n° 2 . . . . 314.

N° 177. *Andley*, peintre du Dock Yard, premier étage, n° 1 . . . . 315.

N° 178. *Giuseppé Garresa*, jardinier, jardin situé dans le fossé de la ville attenant à la porte du Sud. 317.

N° 179. Renseignemens recueillis auprès de Mme *Acres*, épouse du garçon de bureau de M. Martin, sous-secrétaire civil . . . . 320.

N° 180. Renseignemens recueillis auprès de M. *Salomon Benenicha*, bijoutier, même maison que Mme Acres . . . . 322.

N° 181. Mlle *Preichard*, maison située au-dessus de la rue de l'Hôpital de-la-Marine . . . . 323.

N° 182. *Francisco Vicenté*, journalier, chemin menant à Bella-Vista . . . . 328.

N° 183. *Juan Caviotto*, maître de taverne, même maison, autre corps de logis . . . . 329.

N° 184. Maison de M. *Dantoine*, non entièrement isolée, située près de celle qu'occupe M. le Dr Broadfoot . . . . 330.

N° 185. M. *Grant*, major de l'artillerie, maison isolée du Sud . . . . 333.

N° 186. M. *Danino*, Danino's cottage, maison située auprès de celle de M. Howel . . . . 335.

N° 187. Maison de M. *Howell*, juge-avocat à Gibraltar. Cette maison est celle qui est destinée au commissaire général de la marine . . . . 339.

N° 188. Famille de *Samuel Hentz*, portier de la maison de M. Howell . . . . 342.

N° 189. Famille de *Stephano*, jardinier de M. Howell . . 345.

N° 190. Famille de *Ferrero*, garçon jardinier de M. Howell 348

Pages.
N° 191. Famille de M. *Stocks,* maison appelée Bella-Vista. 350.
N° 192. Famille de *Vicenté Parody,* jardinier, maison située dans le jardin de M. Stocks......... 353.
N° 193. Famille de *Luis Aribardo,* journalier........ 355.
N° 194. Famille de M. *Church*, propriétaire, maison située sur la colline de Buena-Vista........ 357.
N° 195. Famille de M. *Cracknell,* sergent-armurier du 23e régiment, maison située vis-à-vis celle de M. Toye............................ 362.
N° 196. Famille du sergent *Smith,* tailleur du 23e régiment, barraque située contre le chemin qui conduit à l'hôpital de l'artillerie et derrière la maison de M. Toye..................... 365.
N° 197. Maison de M. *Toye,* occupée par de M. le colonel Marshall........................... 371.
N° 198. Déclaration de M. le colonel *Falla,* major de la place............................ 373.
N° 199. Famille de M. *Thorne,* major du 94e régiment. 375.
N° 200. Famille de M. *Bews,* payeur du 73e régiment maison en face de celle du major Drewe... 378.
N° 201. Famille de M. *Drewe,* major du 73e régiment.. 382.
N° 202. Famille de M. *Williams,* maison isolée, au-dessus et à gauche de l'Europa Pass en venant de la ville........................ . 383.
N° 203. Famille de *Joseph Martin,* maître de cantine, Europa-Flat........................ 386.
N° 204. Famille de M. le colonel *Marshall*........... 387.
N° 205. Famille du sergent *Paterson,* majordome de M. le général Don, lieutenant gouverneur de Gibraltar, Governor's cottage.......... 390.
N° 206. Famille de *José Vicasa,* maison isolée du Moulin-à-Vent........................... 392.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ANALYTIQUE

DU PREMIER VOLUME.

	Documens.
Acrcs	20 et 133.
Acres (Thomas)	2 et 179.
Adrubctto	41.
Agnez	68.
Alba	43.
Andrews	156.
Aribardo	193,
Arnou	169.
Andley	177.
Baïsa	78.
Bañasco	101.
Barbaro	83.
Beatty	190.
Bellardo	69.
Benaros	73.
Bencnicha	180.
Benzaïm	16.
Bcnzicri	15.
Benvenuto	125.
Bernardo	30.
Bissctt	120.
Bcws	200.
Blanco	3.
Bobadilla	97.
Boca	23.
Bonfanti (Benito)	93.
Bossano	185.
Bourreau	119.
Bretto	157 et 172.
Brown	79.
Busano	166.
Capuros	102.
Carnaval	158.
Caviotto,	183.
Ceresia	61.
Charonnage dc l'artillerie	64.
Chicardo	92.
Church	194.
Corté	122.
Cracknell	195.
Creswcll	130.
Croocks	59.
Danino	60, 108 et 186.
Danino (Emmanuel)	142.

	Documens.
Dantoine	184.
Dasylva	134.
Davidson	110.
Dominé	143.
Drewe	201.
Duffield	115.
Duguid	63.
Dulae	72.
Eames	175.
Elson	14.
Fagiani	45.
Faïma	74.
Falla	198.
Fani	58.
Fantom	77.
Fasha	159 et 165.
Faria	4.
Fava	106.
Ferrero	190.
Florentino	127.
Flynn	11.
Franeis	1.
Franeisco	127.
Franek	176.
Gagliano	111.
Galt	12.
Garcia	35.
Garresa	178.
Gillfilling	48.
Godsal	38.
Gonzalez	27.
Gonzalez (Josepha)	50.
Gonzalez (Manuel)	164.
Gordon	82.
Grana	94.
Grant	185.
Grellet	33.
Guerrero	114.
Gum	34.
Gutierez	62.
Hardy	98.
Harris	149.
Hentz	188.
Hernan	42.
Hernandez	24.
Howell	187.
Imosé	103.
José	19.
Kenny	40.
Leakeay	17.
Lindblad	116.
Lisano	168.
Lopez	80.
Los Perez	99.
Los Santos	51.
Makintosh	174.
Macquilan	66.
Maid	22.
Magasin de l'artillerie	55.
Marshall	197 et 204.
Martin	10.
Martin (Joseph)	203.
Martinez	70.
Martinez (Franeisco)	28.

Documens.

Martinez (Maria)........ 44.
Martins........... 132 et 144.
Martins (Sébastian)...... 137.
Matos................. 56.
Medina................ 36.
Meggs........... 147 et 150.
Mends........... 146 et 151.
Molinari............... 126.
Molinari (Stevan)........ 155.
Moll.................. 128.
Monck................. 161.
Moratore............... 170.
Morera................. 88.

Naris................. 95.
Nelson................. 100.
Newman................. 162.
Nuñez................. 32.

Oxborough............... 118.

Pallessero.............. 58.
Pardo................. 91.
Parody (Juan)........... 154.
Parody (Vicenté)......... 192.
Passano................ 104.
Pastorino............... 21.
Pataïno................ 124.
Paterson............... 47.
Paterson (Europe)........ 205.
Pedro................. 138.
Perez................. 129.
Piedemonte.............. 75.
Potana................ 81.
Pouyada................ 8.
Preichard............... 181.

Documens.

Prison (pour crimes)...... 118.
Prison (pour dettes)...... 121.

Rato.................. 86.
Repeto................. 26.
Ribel.................. 85.
Richardson.............. 84.
Rivaro................. 87.
Rodriguez............... 5.
Rodriguez (Cristoval)...... 173.
Rodriguez (Joachim)...... 31.
Ruis.................. 139.
Ruis (Gaspar)........... 67.
Rumbao................. 141.
Ruzzé................. 171.

Sanderman............... 113.
Sane.................. 160.
Santarita............... 153.
Serfati................ 9.
Sergo................. 140.
Sevilla................ 53.
Schutz................ 6.
Smith................. 39.
Smith (officier).......... 96.
Smith (sergent).......... 196.
Soarez................ 167.
Stagno................ 49.
Stephano............... 186.
Stevez................ 112.
Stocks................ 191.

Taylor................ 13.
Tendilla............... 105.
Terry................. 117.
Thorne................ 199.

	Documens.
Torre	7.
Tory	46
Trotabas	71.
Valerino	25.
Vaughn	163.
Viada	89.
Vieasa	206.
Vicenté	182.
Vigies (poste des)	131.
Waker	55.
Walker	148.
Whitelarck	18.
Whiteloek	37.
Williams	202.
Winlo	54.
Ximenez	52.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

EXPLICATIONS

DES RENVOIS INDIQUÉS SUR LE PLAN GÉNÉRAL DE GIBRALTAR.

(DANS LE SUD.)

1. Carlos Martins, *document 132.*
1 *bis.* Mme Moore, mentionnée dans le *document 132.*
2. Veuve Acres, *document 133.*
3. Antonio Dasylva, *document 134.*
4. Sébastian Martins, *document 137.*
5. Maison voisine, *document 140.*
6. Madeleine Rombao, *document 141.*
7. Maison Danino, *document 142.*
8. Maison Bossano, *document 145.*
9. M. Bochetti.
10. M. Mends, *document 151.*
11. Giuseppé Garresa, *document 178.*
12. Mme Acres, *document 179.*
13. Mlle Preichard, *document 181.*
14. M. Dantoine, *document 184.*
15. M. le major Grant, *document 185.*
16. M. Danino, *Danino's Cottage, document 186.*
17. Maison de M. Howell, juge-avocat, *document 186.*
18. Hentz, portier de la maison de M. Howell, *document 187.*
19. Stephano, jardinier de M. Howell, *document 189.*
20. M. Stocks, *document 191.*
21. Vicente Parody, jardinier, *document 192.*

(AU CHAMP NEUTRE.)

a. Bartolomé Conté, gardien du puits du gouvernement, *document 401.*

b. M. Parody, consul de Toscane, *document 410.*

c. Établissement de M. Trennery, *document 434.*

d. Lazaro Bageto Crooks, boucher, *document 438.*

e. e. e. e. Baraques situées près du rocher, *documens 441 et suivans.*

f. f. f. f. Baraques destinées à la préparation du thon, *documens 448 et suivans.*



PLAN GENERAL
DE
GIBRALTAR
Champ Neutre
Inondation
Mouillage
Belle Vue
Bonne Vue
Rosia
Colline du Moulin a Vent
Plateau ou Pointe de l'Europe
Baie de Gibraltar

PLAN DE LA VILLE DE GIBRALTAR





PLAN
DU
2e DISTRICT DE LA VILLE
DE
GIBRALTAR
Où sont indiqués les principaux égouts
Flat Bastion Road (Chemin du Bastion Plat)
Prince Edward's Road (Chemin du Prince Edouard)
Hargrave's Parade
(Parade de Hargrave)
Cafiero
Taylor
Mary Galt
Parody
Pilcock
Flyn
Martin
Francis
Godsal
Domingo Valerno
Francisco Jose
Morello's ramp
Rampe de Morello
Sesta
Smith
Grellet
Mrs Moreno
Paterson
Tory
Serfati
Crooks
Escalier menant à l'extrémité du Bastion plat
Casernes des Sapeurs
Imp. lith. de Piaget et Lailavoix Passage des Panoramas
Indication des Egouts
Laurent Sculp.

EXPLICATIONS

DES RENVOIS INDIQUÉS SUR L'ESQUISSE DE L'EXTRÉMITÉ SUD DE GIBRALTAR.

---

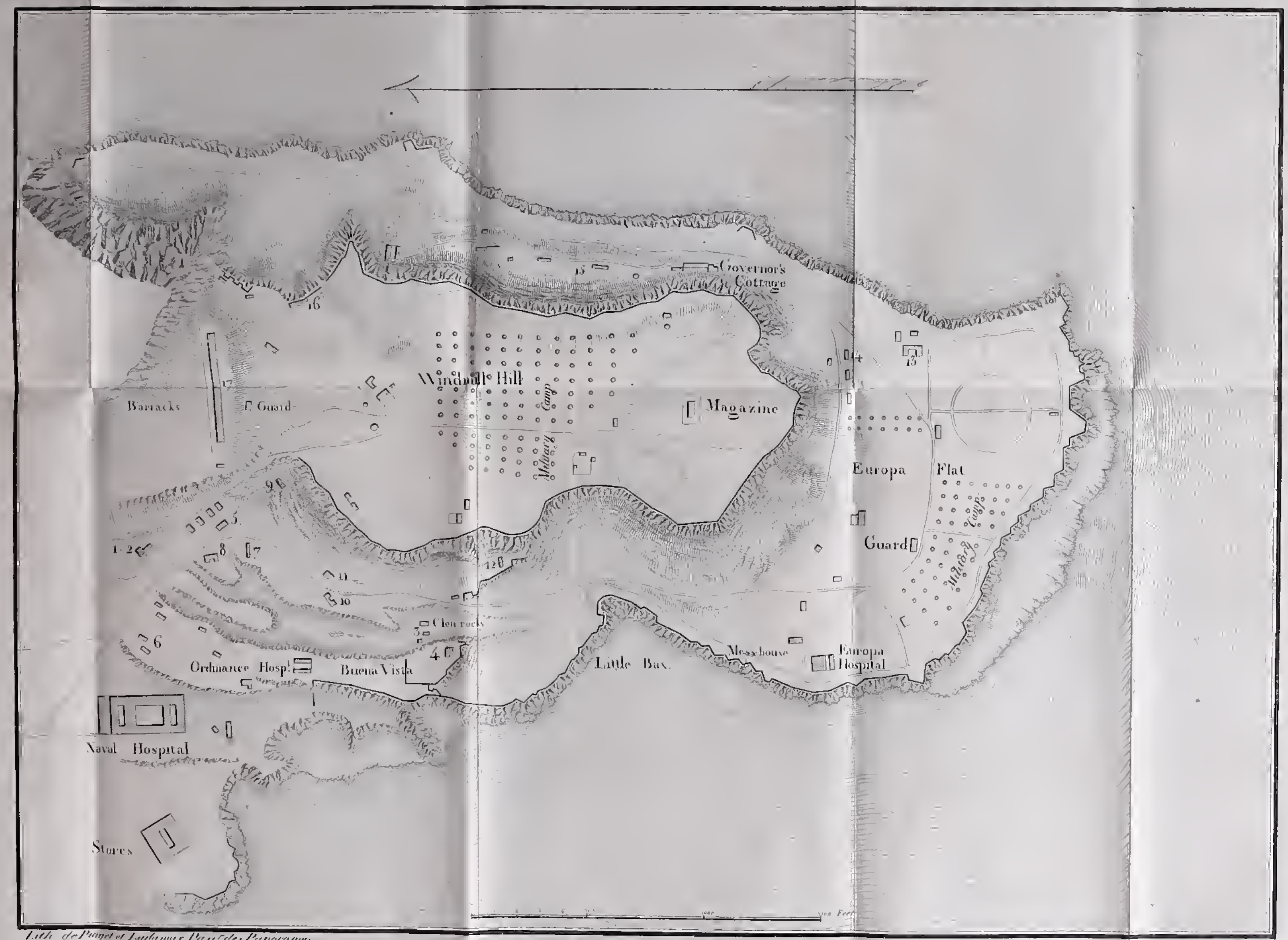
1. Francisco Vicente, *document 182.*
2. Juan Gaviotto, *document 183.*
3. Luigi Aribardo, *document 193.*
4. M. Church, *document 194.*
5. M. Cracknell, *document 195.*
6. Le sergent Smith, première baraque, *document 196.*
7. *Le même*, deuxième baraque, *même document.*
8. M Toye, *document 197.*
9. M. le major Thorne, *document 199.*
10. M. Bews, *document 200.*
11. M. le major Drewe, *document 201.*
12. Mme Williams, *document 202.*
13. Joseph Martin, *document 203.*
14. M. le colonel Marshall, *document 204.*
15. Le sergent Paterson, *document 205.*
16. José Vicasa, *document 206.*
17. Hôpital auxiliaire de la colline du moulin-à-vent.

TRADUCTION

DES NOMS ANGLAIS ÉCRITS SUR L'ESQUISSE DE L'EXTRÉMITÉ SUD DE GIBRALTAR

Barracks....................	Casernes.
Buena vista................	Bonne vue.
Glen Rocky..................	Ravin rempli de rochers.
Europa flat..................	Plateau d'Europe.
Europa Hospital............	Hôpital d'Europe.
Feet........................	Pieds anglais.
Guard......................	Corps de garde.
Governor's Cottage.........	Campagne du gouverneur.
Little bay..................	Petite baie.
Magasine...................	Magasin.
Mess-house.................	Maison où des officiers mangent en commun.
Military camp..............	Camp militaire.
Naval hospital.............	Hôpital de la marine.
Ordinance hospital.........	Hôpital de l'artillerie.
Stores......................	Magasins.
Windmill-hill..............	Colline du Moulin-à-vent.

SKETCH OF THE SOUTHERN EXTREMITY OF GIBRALTAR.



Lith. de Piaget et Lubinoux Pas. des Panoramas

ESQUISSE DE L'EXTREMITE SUD DE GIBRALTAR.

Laurent sculp.

[illegible]

